

CRISTINA RODRÍGUEZ

COLLECTION
ORIA

SPORUS



IMPERIALI



TARTARO

SPÖRUS

www.imperialitartaro.com

979-10-92068-24-5

© Éditions Imperiali Tartaro 2014

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

CRISTINA RODRÍGUEZ

SPORUS

IMPERIALI



TARTARO

COLLECTION ORIA
1, AV HENRI DUNANT, 98000 MONACO

Colla Cytheriacae splendent agitata columbae.

« À chaque mouvement resplendit le cou de la colombe de Vénus. »

Néron

LIVRE I

Mon nom est Sporus.

Simplement Sporus.

Pas de patronyme ni d'ancêtres prestigieux de qui me targuer d'être le descendant. Je suis né esclave et, bien qu'affranchi depuis des années, je le suis resté, d'une certaine façon.

Six ans jour pour jour avant que Néron ne prenne la pourpre impériale, ce fut dans un tout autre manteau vermeil que je me débattis : celui du sang de ma mère, qui me mit au monde en cette nuit du quatrième jour des nones de mars, sous le consulat de M. Vinicius pour la seconde fois et de Titus Talilius Corvinus¹, dans un quartier populaire de Rome – quartier qui m'a marqué de son sceau plébéien et m'a doté d'un franc-parler et d'un manque de distinction dont je n'ai jamais pu me départir. Même aujourd'hui, aligner deux phrases sans qu'elles ne soient égratignées par ces lourdeurs de style qui faisaient froncer les sourcils à Néron – mais qui, je pense, flattaient également son sens du disparate – relève de l'exploit.

« Sporus, me disait Pythagoras, ce soir, il y aura des poètes et des dramaturges au banquet. Alors fais-toi beau, souris, et, surtout, n'ouvre la bouche que pour manger ! »

Ce à quoi Néron répondait : « Qu'il parle haut et fort, au contraire. Je n'ai nul besoin du talent de mes amis pour asseoir le mien ! »

Quoi qu'il en soit, j'ai toujours éprouvé un sentiment de malaise lorsque j'étais mêlé aux lettrés qui composaient l'essentiel de la cour de Néron. Je me sentais sot, grossier et maladroit.

« Comment veux-tu apprendre quoi que ce soit si tu ne travailles pas en ce sens ? » me demandait celui-ci lorsque je me plaignais. « Prends un stylet, des tablettes, et écris ! »

Je n'ai pu m'y résoudre, alors, mais il y a un début à tout.

Comme cela l'aurait amusé...

C'est donc ici que je commence, non l'apologue d'un Bacchus ou l'hymne à un Pâris, comme Néron sut si bien le faire, mais l'histoire d'un petit garçon, né dans une taverne de Subure, qui fut tour à tour esclave, eunuque, galle et putain.

Si quelqu'un trouve ceci un jour, qu'il ne le lise pas en soupirant : « Pauvre garçon ! », car je ne suis ni l'un ni l'autre. Je suis fier de ce que j'ai été, de ce que je suis devenu et, si je n'ai pas le talent de Néron pour dépeindre les événements avec de simples mots, j'espère que l'on ira chercher, bien par-delà mes piètres tournures, tout le plaisir que m'a apporté cette vie, car que cela soit clair : seuls les regrets m'ont parfois rongé ; les remords, jamais...

LA TAVERNE DE MARCUS

J'ai vécu mes plus jeunes années sous l'œil bienveillant de Gaia, ma vieille nourrice, et celui, méprisant, de mes demi-frères aînés, Lucius et Appius, respectivement âgés de onze et neuf ans à ma naissance.

Si Lucius était un grand garçon à la poitrine creuse et aux immenses yeux noirs, Appius était son antithèse la plus criante : plus petit, il avait un visage replet et rieur. Son embonpoint le contraignait à adopter une démarche chaloupée et sa voix était étonnamment rauque et grave, en comparaison du filet nasillard de Lucius. Marcus, que je ne saurais appeler mon père tant il remplit mal cet office, s'était étiolé lorsque ma mère Terentia nous avait quittés. Je ne l'ai jamais connue. Gaia m'apprit qu'elle s'était enfuie avec un marchand grec, et je ne lui ai jamais pardonné cet abandon. Un frère était né en même temps que moi, mon jumeau. « Mort-né », avait dit Gaia. Maintenant que Terentia, qu'il avait tendrement aimée en dépit de son statut d'esclave, n'était plus là, Marcus dépérissait.

On me disait souvent je ressemblais à ma mère, avec mes cheveux ambre et mes yeux vairons. Je ne pouvais que le croire sur parole. Mon géniteur aurait peut-être pu voir ma mère en moi, s'il s'était donné la peine de me regarder, mais il n'a que rarement baissé les yeux sur celui qu'il considérait comme le responsable du départ de la femme qu'il aimait. Lorsque son épouse légitime apprit que son esclave était enceinte de son mari, elle se suicida, et mes demi-frères menacèrent ma mère quand leur

tinta à l'oreille que Marcus pensait l'affranchir, l'épouser et légitimer l'enfant qu'elle portait. Terentia s'enfuit la nuit même de ma naissance.

Avec le recul, je pense que Marcus savait me haïr d'une haine injuste et qu'il n'en éprouvait que davantage de tristesse lorsque je croisais son chemin. Mais peut-être n'est-ce là qu'une façon comme une autre de lui trouver une excuse, de me persuader que, si le destin n'avait pas frappé de la sorte, il m'aurait réellement aimé. Mon père ne m'ayant jamais reconnu, je ne possédais même pas le statut de citoyen, qui aurait fait de moi un homme libre. J'étais la propriété de Marcus et j'étais inscrit dans son cens au même titre que les tables de sa taverne.

Bien qu'habitant dans l'un des quartiers les plus animés de Rome, en plein cœur de Subure, je n'avais le droit de quitter la maison que pour de menues courses dans les boutiques environnantes. Mon horizon se limitait aux murs des immeubles d'en face et à la minuscule place où j'allais chercher de l'eau. Je grimpais sur le rebord de la fontaine au faune et remplissais des seaux plus gros que moi en m'accrochant à la jambe de la statue.

Trop jeune pour que l'on me confiât des tâches importantes, je passais mon temps à laver le plancher, les vêtements, et à nettoyer les chambres, de l'aube à la mi-journée. Le soir venu, j'enfilais une tunique informe, pour ne pas émoustiller les clients, et je servais des pichets de vin, coupé d'eau aux trois quarts, jusque tard dans la nuit. Après mon service, je m'écroulais sur mon matelas rembourré de paille, au premier étage, et je dormais jusqu'au matin en rêvant que je marchais sur l'esplanade aérée du forum, quand la chaleur chasse les promeneurs, les hommes d'affaires et les politiciens.

La veille de mes cinq ans, Marcus se remaria, sur les conseils plus qu'insistants de mes demi-frères, et il choisit une épouse qui était, d'après Gaia, tout le contraire de ma mère. Octavia était une ancienne courtisane, fière et hautaine. D'une beauté aussi glaciale que ses ardeurs étaient enflammées, cette femme de trente-cinq ans ne semblait se complaire que dans un luxe que mon père n'était pas en mesure de lui offrir. Elle réussit à faire de lui son jouet et il se prêta au jeu, davantage par lassitude que par désir, je crois. En cinq ans, la taverne au comptoir luisant de propreté et aux tables soigneusement astiquées que m'avait décrite Gaia était devenue un bouge où s'ébrouait la racaille de Rome.

Le premier souvenir un peu net que j'ai de cette époque est celui d'une soirée de juin. J'avais six ans. Octavia, grimée et gloussante, minaudait

entre les sénateurs véreux et les gladiateurs grossiers, car avec sa personne, elle avait ramené sa « clientèle », que satisfaisaient à présent deux filles aux seins lourds et un garçon mince aux paupières fardées. La taverne était pleine. Le *princeps* avait fait donner des jeux dans la journée², auxquels je n'avais pas assisté, bien entendu, et les esprits s'échauffaient. Je me tenais debout, aux côtés de cette femme, languissamment affalée sur son fauteuil de rotin, et je ne pouvais m'empêcher de me demander quelle étrange créature sortirait bientôt de son ventre, aussi rebondi que la panse de l'amphore que je tenais dans les bras. Octavia poussa un cri strident, me faisant tressaillir, et je vis s'avancer Maximus, un sénateur qui lui avait servi d'oreiller durant plus de deux ans et lui rendait régulièrement visite. Ce vieil homme bedonnant, au visage dévoré par la couperose, demandait peu, mais payait bien et, pour celle qui était devenue ma maîtresse, c'était tout ce qui comptait.

— Maximus ! l'entendis-je s'écrier de sa voix suraiguë en tapotant le coussin d'un tabouret, à côté de son fauteuil. Viens donc t'asseoir près de moi.

Les deux gladiateurs accroupis devant elle se levèrent en jetant un regard assassin au sénateur et se saisirent de la plus jeune des prostituées, Aelia, qui poussa un gloussement ravi.

— Je n'en reviens pas de te voir mariée, railla le vieil homme en jetant un regard à Marcus, qui remplissait les gobelets derrière son comptoir. Il s'agissait bien de la dernière chose à laquelle je m'attendais de ta part. Me voilà bien désespéré.

— Ne me dis pas que tu es ici pour moi, je ne te crois pas, mon cher. Ne serait-ce pas plutôt Rufus, la raison de ta venue ? demanda-t-elle, taquine, en désignant le jeune mignon du menton.

Maximus suivit son regard et ses yeux brillèrent d'une flamme lascive. Rufus repoussait en riant un homme aviné vêtu d'une tunique aux couleurs passées, qui essayait de glisser une main sous sa robe.

— Tu sais choisir tes pensionnaires, comme toujours, murmura le sénateur. Ce que l'on raconte à son sujet... est-il vrai ? s'enquit-il en se passant une langue gourmande sur les lèvres.

Octavia éclata d'un rire haut perché et lui caressa la main.

— Et que raconte-t-on ?

— Cesse de te moquer de moi et réponds, répliqua Maximus en se dégageant.

— Rufus est une perle rare, cher Maximus, minaуда Octavia. À la fois homme et femme, on ne t'a pas trompé. Un authentique hermaphrodite qui m'a coûté une fortune ! ajouta-t-elle avec une moue.

— Et je suppose que son prix est à la hauteur de celui que tu demandes pour vérifier la chose ? chuchota le sénateur.

Il la connaissait suffisamment pour savoir où elle voulait en venir, mais celle-ci se composa une mine offensée et leva les yeux au plafond.

— Il faut bien que je rentre dans mes frais ! Mais pour toi, ajouta-t-elle avec un sourire, ce ne sera que...

Elle se pencha à l'oreille de Maximus et susurra un chiffre qui lui fit froncer les sourcils.

— Tu exagères, ma bien-aimée ! Aucune putain ne mérite cela !

— Rufus, si.

Le sénateur porta la main à sa bourse en grommelant, mais déposa plusieurs pièces dans la paume d'Octavia, qui les rangea dans la sienne avec un sourire rayonnant.

— Rufus ! appela-t-elle. Viens me voir, mon agneau.

Rufus se leva et vint vers elle d'une démarche légère, se faufilant entre les clients.

— Me voici, maîtresse, murmura-t-il en prenant soin de ne pas la regarder dans les yeux.

Octavia observa Maximus, amusée. Il dévorait littéralement l'hermaphrodite des yeux.

— Voici Maximus, un ami de longue date, et qui mérite tous les égards. Fais ce qu'il te dira. Va !

Rufus examina le sénateur et grimaça. Il était vieux, chauve et fripé, mais cela valait mieux que le fouet que ne manquerait pas de lui administrer Octavia s'il n'avait pas fait tomber suffisamment de pièces dans sa bourse durant la soirée.

— Suis-moi, sénateur.

Rufus enlaça Maximus et les pupilles de notre maîtresse prirent des airs de deniers sortis de la frappe. Elle devait se dire que, si Rufus savait y faire, Maximus reviendrait le voir. Et il était riche. Immensément riche...

Je la tirai par la manche et elle daigna enfin me remarquer, bien que je me tienne à ses côtés depuis de longues minutes.

— Y a plus d'olives, mère, fis-je en désignant l'amphore que j'avais traînée jusqu'à elle.

Elle baissa les yeux vers moi, non sans jeter un regard alentour pour être sûre que personne ne m'avait entendu.

— Combien de fois dois-je te dire de ne pas m'appeler ainsi ? gronda-t-elle en faisant claquer une chiquenaude sur mon front. Va en acheter et ne m'importune plus ! Demande de l'argent à ton bon à rien de maître !

Avec une grimace, je me glissai entre les jambes de la turbulente clientèle, serrant contre moi l'amphore, que j'avais le plus grand mal à maintenir à plus d'un pouce du sol.

J'ai toujours été trop petit pour mon âge – et je le suis toujours, dépassant à peine la plupart des femmes. Alors, à six ans...

Pour ajouter à mon embarras, je butai contre Lucius, qui arborait avec fierté la toge virile³ revêtue la veille.

— Ah ! cracha-t-il. Que fais-tu dans mes pattes, avorton ?

Je fis un effort colossal pour soulever le récipient et le lui mettre sous le nez, mais j'aurais aussi bien pu essayer de lancer la roche Tarpéienne* avec une fronde.

— Y a plus d'olives.

Lucius m'adressa une moue dédaigneuse.

— Bah ! Trouves-en, que veux-tu que je te dise ?

Il me bouscula, et je luttai quelques instants pour conserver mon équilibre, mais dus bien vite me rendre à l'évidence que je penchais dangereusement du côté où je n'allais pas tarder à tomber. Je fermai les yeux, attendant le choc fatal et le bruit sec de poterie se brisant sur le plancher, mais je me sentis soulevé de terre, mon amphore à olives avec moi. J'ouvris prudemment un œil. Puis l'autre. Le gladiateur qui me tenait à bout de bras, un Samnite⁴ dont la célébrité l'avait jadis élevé au rang de demi-dieu, éclata de rire.

— Mais où qu'tu vas comme ça, avec c't'amphore plus grosse que toi ?

Je baissai les yeux vers le sol et blêmis, agitant les pieds dans le vide. Si ce colosse me lâchait maintenant, j'étais bon pour une chute vertigineuse ! Heureusement, il me reposa sur le plancher avec une douceur que ne laissait pas présager sa corpulente carcasse.

— Le gros monsieur qui joue avec Attia veut des olives. Et il n'y en a plus, ajoutai-je en haussant les épaules.

Le Samnite se pencha et me désigna du pouce la prostituée sur laquelle était vauté l'homme qui avait réclamé les olives.

— À mon avis, l’a déjà oublié les olives qu’y voulait, murmura-t-il en m’adressant un clin d’œil.

Une énorme cicatrice lui barrait la joue, sa bouche était tordue et il lui manquait la moitié d’une oreille, mais malgré cela, son visage me sembla sympathique. J’avais vu tant de faciès hideux dans cette maudite taverne que mon sens de l’esthétique était quelque peu inhabituel – voire complètement faussé !

— T’es sûr ? demandai-je, suspicieux.

Si je mécontentais un client, j’étais bon pour une raclée, et ma belle-mère avait la main aussi ferme que ses fesses étaient molles.

— Certain ! affirma le Samnite.

— Pauv’ gosse, entendis-je soupirer l’un de ses comparses. Bâtard d’un père qu’en a rien à foutre de lui et d’une belle-mère qui couche avec son beau-fils ! Je me demande ce qu’il va devenir, ce gamin.

Le Samnite me posa la main sur l’épaule et secoua la tête.

— Les écoute pas, p’tit. Ils ont tété les amphores de ton père jusqu’à la lie.

— N’empêche qu’à voir sa frimousse et connaissant l’peu de vergogne d’la patronne...

— La ferme, Porcus !

Ce dernier se contenta de hausser les épaules.

— À votre avis... demanda d’une voix avinée un troisième gladiateur affalé dans un fauteuil de rotin aux brins effilochés. Le marmot qu’elle va pondre, l’est de son mari ou de son beau-fils ?

Ses amis éclatèrent de rire, le nez dans leurs gobelets de terre cuite.

— J’aime mieux pas le savoir ! De cette garce, plus rien ne m’étonne !

— Allez, file, murmura le Samnite à mon intention avec un sourire qui déformait son visage couturé. C’est pas l’heure pour un p’tit garçon d’être debout.

Je repartis donc avec mon amphore et croisai le regard de Marcus, qui m’ignora, comme à son habitude, mais je le vis jeter un œil au ventre gonflé de ma belle-mère avant de se servir une timbale de vin.

*

La petite fille de Marcus et d’Octavia – ou de Lucius et d’Octavia, dirent certains – vint au monde cinq mois plus tard. Elle était rousse, ce qui

fit grimacer Marcus, mais ce fut là sa seule réaction. Il la nomma Tuccia, la reconnut par devoir et l'oublia par commodité. Depuis ma naissance, les tristesses ou les joies glissaient sur lui comme des gouttes d'eau sur une toile huilée.

Octavia, quant à elle, n'avait jamais voulu avoir d'enfant et ne possédait certes pas une âme de mère. Devoir nourrir le bébé lui semblait une tâche insurmontable – voir cette chose rougeaude accrochée à ses mamelles lui « soulevait le cœur » – et elle ne voulait en aucun cas s'abaisser à le langer ou, pire encore, supporter ses babillages. Elle confia donc sa fille à la vieille Gaia, que je secondais bien souvent. Dès l'âge de six ans, je sus changer le bébé plusieurs fois par jour et le bercer.

Deux ans plus tard, lorsque Tuccia fit ses premiers pas, je crois bien que je fus le seul à en être témoin. Si la petite avait faim, elle réclamait « Sprus ». Si elle voulait jouer, elle appelait « Sprus ». Et si elle se faisait mal ou était effrayée, c'était encore vers « Sprus » que se tournaient ses espoirs. Tout comme moi, et en dépit du fait qu'elle n'était pas une esclave, mais une enfant légitime, Tuccia ne fut pas envoyée à l'école publique. Elle restait donc perpétuellement dans mes jambes, et je lui appris ce que je pouvais : compter les amphores et observer discrètement les clients pour, je l'avoue, leur chaparder quelques as avec lesquels nous allions nous acheter des figues ou des petits pains frais.

Le jour de mes dix ans, je constatai que j'étais devenu père de famille et nourrice. Non que la vieille Gaia n'eût pas souhaité s'occuper de Tuccia, mais parce qu'une mauvaise fièvre l'avait emportée le jour du quatrième anniversaire de la petite et qu'elle n'avait pas été remplacée. C'était la « famille », comme les appelait Octavia, disons franchement les putains de l'établissement, qui faisaient la cuisine et le ménage pour « les maîtres » – catégorie dont ni Tuccia ni moi ne faisons partie, même si elle, elle pouvait prétendre à ce titre. Nous mangions les restes la plupart du temps, sauf quand Rufus était de corvée, les jours⁵. Ces jours-là étaient pour nous des jours de fête : il cuisait du pain frais et nous préparait parfois des gâteaux au miel.

Un soir, pourtant, nous attendîmes de longues heures sur le banc de la cuisine sans le voir paraître.

— Où il est, Rufus ? demanda Tuccia en agitant ses jambes dans le vide, juchée sur le banc où je l'avais assise.

— Il est peut-être malade.

Elle fit la moue.

— On n’aura pas de gâteaux, alors ?

Je sautai du banc et la soulevai dans mes bras pour l’en faire descendre.

— Viens. Allons voir.

Je lui pris la main et nous quittâmes les cuisines pour emprunter le long corridor sombre qui menait à la taverne. Je détestais ce couloir. Il sentait le bois humide et le vin tourné. Si l’on s’arrêtait au milieu et que l’on restait silencieux, on pouvait entendre murmurer le bois des murs et du plafond, dévoré par la vermine. J’avais toujours peur qu’un madrier ne cède au-dessus de moi et qu’un amas grouillant de vers blancs ne me tombe sur les épaules pour se glisser dans le col de ma tunique et dans mes cheveux.

En dépit de l’heure, la salle était vide et Marcus n’était pas derrière le comptoir de pierre. Ce n’était pourtant pas jour de cirque... J’entendis un hurlement aigu, au premier, et montai les marches quatre à quatre, traînant ma petite sœur vers la chambre de Marcus.

Ils étaient tous là. Lucius, Appius, Octavia, qui se roulait sur le sol en pleurant, les deux filles et Rufus, que je tirai par la manche de sa robe verte, dont les broderies commençaient à s’effiloche.

— Qu’est-ce qu’il y a ? demandai-je. Tu ne nous fais pas à manger, aujourd’hui ?

Rufus s’accroupit à côté de Tuccia pour caresser ses cheveux emmêlés.

— Le maître est mort, murmura-t-il. Marcus est parti.

Tuccia et moi nous regardâmes et elle haussa les épaules. Comme je l’ai dit, Marcus avait toujours été un étranger pour nous, et le voir partir ne nous affecta pas outre mesure. Bien sûr, j’allais à présent avoir Octavia sur le dos plus souvent qu’à mon tour, mais, après tout, Marcus ne l’avait jamais empêchée de jouer du fouet. Non, décidément, la mort de mon père ne changeait rien.

— C’est pour ça qu’on n’a pas le droit de manger aujourd’hui ? demanda Tuccia. Parce qu’il est mort ?

Rufus sourit et nous prit chacun par une main.

— Allez, venez, dit-il à voix basse pour ne pas être entendu d’Octavia. Il doit bien y avoir quelque chose à manger dans cette maudite maison.

De retour dans les cuisines, Rufus ouvrit la remise et en tira un panier de noix et d’olives, du fromage et du pain.

— Tenez, fit-il en posant la nourriture sur la table.

Tuccia et moi nous jetâmes dessus comme des chiots.

— Comment il est mort, Marcus ? demandai-je, la bouche pleine.

Rufus s'assit sur le banc, près de moi, et m'adressa un regard déconcerté.

— Tu pourrais dire « père » ou « maître », non ?

— Non.

Il sourit tristement et me caressa le visage en suivant délicatement les contours de mes joues et de mon menton. À dix ans, j'étais un petit garçon aux cheveux clairs, aux yeux vairons et à la peau très blanche.

— Comme tu as grandi vite... Je n'ai pas vu passer les années.

— Moi, je trouve que j'suis petit par rapport aux garçons de mon âge.

Il se permit un petit rire discret et musical, doux et sensuel comme le reste de sa personne. Rufus était un garçon né pour charmer et faire plier les plus rudes d'un regard, mais à qui le destin et la nature avaient joué un vilain tour en l'affublant d'attributs féminins et masculins à la fois. Je me prenais souvent à l'imaginer en tunique d'homme et en toge blanche, les cheveux coupés très court et un anneau de citoyen au doigt. Il aurait fait un homme indécentement séduisant.

— Ce genre de taille importe peu, ici, assura-t-il. La délicatesse de tes traits promet un bien beau jeune homme.

— Comment il est mort, Marcus ? demandai-je de nouveau.

— Il avait attrapé une maladie, répondit simplement Rufus pour couper court à la conversation. (Je bus une gorgée d'eau à même le broc.) Eh ! fit-il en me donnant une légère tape sur la joue. Ne fais pas des choses aussi dégoûtantes ! Tu n'es pas le seul à utiliser cette jarre.

— Une maladie ?

Depuis ma plus tendre enfance, je vivais au milieu des putains et je comprenais très bien ce que ce mot signifiait.

— Oui.

— Avec une des filles ? insistai-je en prenant des olives.

— Comment un petit garçon peut-il... ? (Il secoua la tête.) Je préfère ne pas le savoir.

— Alors ?

— Non. Pas avec l'une des filles.

— Qui, alors ?

Rufus me tira doucement l'oreille.

— Un petit garçon comme il faut ne pose pas ce genre de questions.
C'était ton père et ton maître.

— J'avais pas de père.

Rufus hoqueta.

— Il faut que j'y retourne, murmura-t-il avant de m'embrasser sur la joue. La dinde va me fouetter si je ne remonte pas là-haut.

Il nous resservit du fromage et quitta la cuisine, mais je l'entendis discuter avec l'une des filles dans le couloir – Attia, je crois.

— Qui le protégera, maintenant que le maître n'est plus là ?

— Ne parle pas de malheur, Rufus. Octavia n'irait quand même pas jusqu'à prostituer le fils de son défunt mari pour de l'argent.

— Sporus est un esclave.

— Quand bien même ! Il n'en reste pas moins le fils du maître.

— Oui, tu as certainement raison.

Mais sur ce point, Rufus se trompait...

LES JOIES DE LA FÉMINITÉ...

Pour de l'argent, Octavia était prête à tout et, six mois à peine après la mort de Marcus, je me trémoussais aux côtés de Rufus en robe de femme.

Ah ! ça, je peux dire que nul mignon, à Subure, ne remuait de la croupe aussi bien que moi – et les dégâts infligés par mes clients à la partie concernée n'étaient pas la seule explication à ce déhanchement provocant.

Malheur à moi si je ne faisais pas tomber mon quota de pièces dans la caisse, tenue à présent par mon demi-frère aîné. Lucius avait la main aussi leste que ma belle-mère, cet excrément de rat !

Dans un sens comme dans l'autre, mon pauvre postérieur était destiné aux verges, mais celles des clients avaient cet avantage que, contrairement à celles que Lucius abattait sur mon dos, elles faisaient moins mal et que, comble du bonheur, il n'y en avait qu'une à la fois. Le choix s'imposa donc de lui-même, si j'ose dire.

Appius, lui, se maria et partit s'installer en Campanie avec sa part d'héritage. Rufus l'avait supplié de m'emmener, mais Lucius s'y était opposé et avait fait un tel esclandre que son cadet avait cédé. L'hermaphrodite en fut quitte pour vingt coups de fouet. Appius ne le défendit pas, bien sûr, car il avait un défaut dont son aîné ne souffrait pas : une faiblesse de caractère à faire trotter un cul-de-jatte.

Mon demi-frère nous quitta donc et moi, j'offris mes sourires aguicheurs à qui exhibait la bourse la plus rebondie et, si possible, l'âge le

plus avancé. Les hommes séniles deviennent vicieux, mais tiennent la cadence moins longtemps et c'était toujours ça de gagné !

Tuccia, elle, était toujours dans mes jambes et interprétait à la perfection son rôle de servante. Je pense qu'elle faisait cela par affection pour moi, m'aidant à me coiffer et à m'habiller, parfumant mes draps et m'apportant mes repas, mais sans que la moindre innocence ou inconscience ne vienne déprécier son jeu.

Elle savait très bien ce qui se passait dans mon lit. Cachée derrière le paravent, dans un coin de ma petite chambre, elle ne manquait jamais de jeter un œil indiscret. La prostitution lui était quelque chose d'aussi naturel pour gagner son pain que de vendre des légumes. Loin de s'en offenser ou de craindre le moment fatidique où elle serait, à son tour, obligée de gémir sous les corps épais et fripés, elle semblait s'efforcer d'en apprendre le plus possible en observant mes ébats.

Voilà quelle était l'éducation que je donnai à ma demi-sœur. Bien sûr, j'aurais aimé lui raconter les merveilleuses aventures d'Ulysse ou guider sa petite main sur une tablette de cire pour lui apprendre à écrire son nom, mais encore eut-il fallu pour cela que je sache le faire moi-même... Je ne savais même pas de quel côté tenir un stylet, et la seule Pénélope que je connaissais était la grosse prostituée de la taverne de notre voisin Quintus.

Le soir même de l'anniversaire de mes treize ans (mais qui se soucie de la date de naissance d'un esclave ?), Maximus, le « très cher ami » d'Octavia, monta dans ma chambre en me broutant les cheveux et Tuccia marcha sur un pan de sa toge. Elle trébucha sur les marches et s'effondra avec un petit cri, renversant les coupes de vin et les noix qu'elle portait.

— Tuccia !

Je me libérai d'un mouvement brusque de l'étreinte du vieux sénateur, la relevai pour la serrer contre moi, et vérifiai qu'elle n'avait rien de cassé. La pauvre petite aurait pu pourrir sur pied sans qu'Octavia ne consente à me laisser l'emmener sur l'île Tibérine⁶.

— J'ai rien, j'me suis juste emmêlée.

Maximus sembla la remarquer pour la première fois et, à la vue de la petite cheville dénudée que je massais doucement, ses mains furent prises d'un tremblement nerveux. Il essayait probablement de deviner les trésors de chair tendre et vierge que dissimulait sa robe prétexte. Son regard inquisiteur ne m'échappa pas et je me pressai contre son imposante bedaine en espérant guider ses ardeurs vers un terrain plus expérimenté. Comme à

son habitude, Maximus se jeta sur moi à peine la porte refermée et il me posséda sous le regard indifférent de Tuccia, suant et grognant comme un cochon trop bien nourri. Une fois sa besogne achevée – fort rapidement, il est vrai – sa main s'égara sous la robe de la petite.

— Pas de ça ! m'écriai-je en lui saisissant le bras.

Il éclata de rire et s'assit sur le lit.

— Pourquoi donc ? Est-elle vierge ?

Il fouilla dans sa tunique, abandonnée au pied de la couche, et en extirpa une bourse dont il fit tinter les pièces en la faisant sauter dans sa paume.

— Si c'est le cas, reprit-il, je suis prêt à payer le prix et Octavia n'en saura rien.

— Elle n'est pas là pour ça, te dis-je.

Mais Tuccia fixa la bourse, les pupilles dilatées, et son regard n'échappa pas à Maximus. Il fit tomber quelques deniers sur le lit et la petite, fascinée et incapable de détourner le regard de ce qu'elle devait considérer comme une fortune, tendit la main pour les toucher.

Combien de pain, de fromage et de viande représente tout cet argent ? semblait-elle se demander.

Sans doute plus qu'elle et moi ne pouvions en avaler en un mois.

— Peut-être devrait-on lui poser la question ? demanda perfidement Maximus. Qu'en dis-tu, très chère ?

Tuccia lui répondit par un sourire et m'adressa un regard suppliant qui me glaça.

— Elle n'est pas encore prête, répondis-je d'un ton sec. Si tu veux une femme, je peux appeler.

— C'est cette petite que je veux, me coupa Maximus en se saisissant de Tuccia, qui poussa un petit cri.

Je me jetai sur lui, essayant de lui faire lâcher prise en martelant son dos de mes poings et en lui griffant le visage, mais comme je l'ai déjà dit, je n'ai rien d'un athlète, et j'arrivais à peine à l'épaule de Maximus.

— Lâche-la ! Lâche-la, espèce de vieux bouc !

Maximus m'envoya rouler sur le sol d'un mouvement d'épaule et Tuccia prit peur. Non qu'elle se rendît compte en cet instant de ce que voulait l'homme qui l'écrasait sous son poids – elle savait très bien de quoi il retournait –, mais le voir me frapper l'effraya et elle éclata en sanglots.

Je me redressai et revins à la charge en agonissant le sénateur des pires injures que je connaissais.

— Vas-tu te taire ! gronda-t-il en me giflant brutalement.

Je m'affalai sur le sol. Je n'étais pas assez fort pour arrêter Maximus, pourtant passablement soûl, et les sanglots de Tuccia redoublèrent lorsque deux mains velues relevèrent sa robe jusqu'à la taille pour dévoiler son corps enfantin. Je m'apprêtais à repartir à l'assaut de ce sac de perversion et de replis graisseux lorsqu'un éclat d'argent attira mon regard. Entre les vêtements du sénateur, une lame de couteau accrochait la lumière de la lampe à huile.

Il écarta les petites cuisses de Tuccia et je ne réfléchis pas davantage : je me saisis du poignard à la garde de nacre et pris mon élan pour l'enfoncer dans son échine adipeuse, à l'endroit où je pensais que se trouvait le cœur.

La petite vit l'éclair de la lame et poussa un hurlement terrifiant. Je fus quant à moi déconcerté par la facilité avec laquelle le couteau glissa entre les côtes et s'enfonça dans la chair jusqu'à la garde.

Maximus se redressa, les yeux exorbités, et essaya de se relever en tâtant son dos, incapable de retirer cette étrange écharde qui lui coupait le souffle et que ses replis de graisse lui interdisaient d'atteindre. Tétanisé, je le regardai exécuter cette danse étrange jusqu'à ce qu'il s'effondre, face contre terre, un filet de sang et de bave coulant sur son menton fripé.

Tuccia s'agenouilla, remettant de l'ordre dans les plis de sa petite robe. Mortifié, je la vis se pencher vers Maximus, pris de soubresauts. Elle l'observa jusqu'à ce qu'il s'immobilise et, d'un geste, saisit la garde du poignard et l'extirpa des chairs.

— Tuccia !

Un flot de sang s'échappa de la blessure et elle observa le torrent écarlate, fasciné.

— T'as vu comment ça saigne ? Woah ! C'est mieux qu'au cirque !

J'avais déjà assisté sans broncher à la mort de plusieurs hommes, à l'occasion de règlements de comptes entre clients, lorsqu'une partie de dés tournait mal ou que des paris de courses de chevaux n'étaient pas honorés, mais donner la mort soi-même n'avait rien de plaisant et je luttai contre la nausée qui me montait dans la gorge.

Une odeur âcre se répandit dans la pièce. Les entrailles du cadavre se vidaient.

— Il fait pipi ! s'écria Tuccia en riant, désignant la flaque d'urine et d'excréments sous le cadavre.

— Il faut partir ! m'affolai-je. Il faut fuir ou on va nous mettre en prison et nous torturer !

Tuccia secoua rageusement la tête et tordit la lame du couteau dans la plaie pour la faire saigner davantage.

— Pourquoi ? Il a été méchant, c'est normal que tu le tues !

— Tuccia ! aboyai-je en essayant de lui arracher le couteau des mains. Es-tu devenue folle ? Qu'est-ce que tu fais ? Arrête ! Il faut partir d'ici !

Elle se débattit comme une furie, glissa dans la flaque visqueuse et se releva couverte de sang et d'excréments.

— J 'veux pas partir ! Regarde ma robe ! Maman va se fâcher !

— Lève-toi ! ordonnai-je en la tirant par le bras.

Elle battit des mains, s'accrocha au cadavre en hurlant, et je sentis la lame du couteau s'enfoncer dans la chair de mon avant-bras.

Je lâchai prise avec un cri et elle s'accroupit aux côtés de Maximus pour retourner la dague dans la plaie. Un haut-le-cœur me souleva l'estomac, mais, heureusement, il était vide.

Je crois que c'est ce jour-là que je compris que la petite n'avait pas toute sa tête. Bien sûr, elle m'avait toujours semblé un peu étrange, mais comment ne pas l'être lorsque l'on vivait dans une maison comme la nôtre ?

— Tuccia, murmurai-je en lui prenant doucement la main, il faut partir.

— Laisse-moi ! Non ! Maman ! Maman !

Je ne sais si ce fut l'effet d'une ombre projetée par la lumière de la lampe à huile ou celui du choc, mais durant quelques secondes, j'eus l'impression que Tuccia avait le regard de Lucius.

Une paire de sandales à talons hauts martela le plancher du couloir et je me figeai. La porte s'ouvrit brutalement et Rufus, sur le seuil, poussa un cri en voyant le sénateur baignant dans son sang et Tuccia, rouge des pieds à la tête, un couteau à la main.

Octavia ne tarda pas à se présenter à son tour, talonnée par les esclaves de Maximus, qui alertèrent la milice civile. Ma petite chambre fut bientôt envahie par des dizaines de personnes, l'établissement fermé, et tous les membres de la maisonnée menés sous bonne escorte devant le préfet.

Tuccia et moi fûmes enfermés dans une cellule humide et puante où nous restâmes blottis dans les bras l'un de l'autre, terrifiés. Octavia et son fils adoptif, eux, furent conduits devant leur supérieur, et les trois esclaves

de la maison furent passés à la question. Je n'y échappai qu'en raison de mon âge.

MAGNA MATER

Au procès de l'héritier de Maximus contre Lucius, il n'y avait pas foule. Le meurtre d'un sénateur sans gloire dans un lupanar n'avait pas attiré grand monde. Les chambres de justice de la basilique Aemilia étaient séparées les unes des autres par des tentures, si bien que l'on pouvait entendre plusieurs plaidoiries en même temps et, si un avocat se montrait particulièrement inspiré, le public quittait les gradins des salles adjacentes pour l'écouter.

Le juge était le préfet de la ville, Titus Flavius Sabinus ; les jurés, des personnages haut placés, et l'adversaire, un jeune homme qui deviendrait certainement quelqu'un d'important, si l'on en croyait l'ambition qui brillait dans ses prunelles.

Certes, on voyait, assis sur les gradins presque vides, quelques membres orgueilleux du Sénat, mais aussi des chevaliers et des plébéiens attendris par Tuccia et moi-même. Certains espéraient probablement la clémence du juge, sans trop y croire, et quelques paris s'établissaient secrètement. Il y en avait pour louer l'acte vertueux de Tuccia, notamment le poète satirique Valerius, un homme qui vivait d'expédients et un habitué de la taverne. Ses vêtements n'avaient pas vu de foulon depuis longtemps et sa maigreur démontrait qu'il ne mangeait pas à sa faim tous les jours. Il recherchait la faveur des uns en ironisant sur les vices et défauts des autres.

Vivant en parasite affairé, il écrivait des épigrammes alimentaires dont il attendait sa pitance, une toge neuve ou un mécène.

Titus Flavius Sabinus entra et s'installa sur sa chaise curule dans le silence respectueux du public. Sous sa toge blanche et pourpre, il avait un air débonnaire.

J'observai les deux avocats qui allaient s'affronter : Proculus et Cassiodore.

Proculus, l'avocat des plaignants, était – je le sus plus tard – un cousin de la veuve de Maximus. Un homme qui présentait toutes les caractéristiques de la morgue sénatoriale, bien qu'il fût de rang équestre. Une toge bleu foncé en soie recouvrait une tunique mauve brodée d'or et d'argent. Il portait des bagues serties de pierres précieuses et un collier d'or. La trentaine, les cheveux bruns coupés à la dernière mode, il était grand et longiligne. Son visage était beau et son regard inquiétant, mais l'étrange impression de malaise que l'on ressentait en présence de cet homme hautain et méprisant s'estompait lorsqu'il parlait. Sa voix était onctueuse, il savait choisir ses mots avec précision et parlait en ce latin rare et juste des Romains nés à Rome.

Cassiodore ne possédait pas les mêmes facilités. Plutôt de type patelin et bon père de famille, il était aussi plus âgé, et ses cinquante-sept ans avaient émoussé l'ambition qui agitait encore l'âme de Proculus. Sa toge était plus ordinaire, blanchie à la craie et défraîchie. Pourtant, ses cheveux gris et son front rond lui attiraient d'emblée la sympathie, sans pour autant entraîner l'adhésion comme la beauté de Proculus.

Les deux avocats eurent droit à cinq clepsydes chacun pour développer leur plaidoirie et convaincre le juge et les jurés. Par moments, les gradins se remplissaient lorsque la voix tonitruante de Proculus, l'avocat de la partie de Maximus, vibrait de trémolos. Cassiodore, « notre » avocat, lui, ne montrait pas de telles dispositions et bien qu'il contre-argumentât avec conviction les charges contre Lucius, il ne parvint pas à gagner la faveur du juge.

Celui-ci bâillait ostensiblement et ne cachait pas son désir que Cassiodore achevât son discours parce qu'une faim de plus en plus impérieuse lui torturait l'estomac, si j'en croyais les grondements tonitruants qui s'en échappaient.

Lorsque la dernière goutte d'eau tomba de la dixième clepsydre, le juge put enfin prononcer la sentence. Elle ne surprit presque personne, sauf

moi. La victime étant un « vertueux sénateur », le juge montra une justice exemplaire et digne des Anciens.

Lucius, en tant que chef de famille et responsable de Tuccia, fut condamné à mort. Octavia, accusée et convaincue de complicité, fut condamnée à l'exil sur un rocher de la mer Égée pour y trouver une mort lente et honteuse. Et, contre toute pitié, la loi romaine considérant les enfants comme des incapables non responsables de leurs actes, il ordonna de confier Tuccia à la veuve de Maximus. Autant dire qu'il la condamna à mort. Quant aux biens meubles et immeubles de notre famille maudite, ils furent cédés aux plaignants. Mobilier dont, en tant qu'esclave, je faisais partie.

Ayant rendu la justice, Titus Flavius Sabinus allait se lever, mais je passai entre les gardes qui venaient de saisir Tuccia et me précipitai au centre de la salle d'audience. Le brouhaha cessa d'un coup et le juge, ébahi, se rassit. Tous fixaient ce garçon en guenilles et pieds nus qui se tenait droit devant le tribunal du haut de ses treize ans – mais je dois avouer, pour être honnête, que j'avais tellement mal au ventre que je craignis un instant de rendre le contenu de mon estomac sur les abacules colorés des mosaïques.

L'avocat Proculus rougit subitement. Lorsque je vis ses yeux se poser sur moi, je sus immédiatement ce que j'avais à faire. Je lui plaisais, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, et j'étais bien décidé à en jouer même si je devais, pour cela, arracher mes vêtements devant tout ce beau monde dans une folle parodie de souffrance.

— Titus Flavius Sabinus, criai-je, tu ne peux faire ça ! J'ai tué Maximus parce qu'il voulait violer Tuccia. C'est moi qui mérite la mort, pas elle ! Vous n'avez pas le droit de la tuer, c'est moi l'assassin, c'est moi qui ai tué Maximus !

— Qui a parlé de mort, petit ? gronda le préfet.

— Envoyez Tuccia chez son oncle, en Campanie, mais pas dans la maison de Maximus ! Sinon, elle mourra !

Un murmure parcourut les travées et les gradins. Le juge s'affala encore plus profondément dans son siège curule, se frotta le front puis, se redressant, il dit :

— Petit, je ne puis revenir sur la sanction. La justice a été convaincue par la partie plaignante... Proculus a bien démontré les tenants et les aboutissants de cette affaire misérable, ce ne sont pas un témoignage aussi

tardif, un faux repentir, un désir de martyr, qui feront changer ma juste sentence.

Proculus se leva, quitta l'endos des avocats, s'approcha de moi et m'entoura les épaules d'un bras protecteur.

— Remarquez, juge et jurés, combien la vertu peut se glisser dans les âmes les plus humbles ! Voilà un tout jeune esclave qui veut mourir pour sa petite maîtresse ! Ne devinez-vous pas un cœur noble battre sous ses guenilles ?

Je grimaçai en sentant la main de l'avocat se glisser subrepticement sous les « guenilles », cherchant à caresser autre chose qu'un cœur noble.

— Ce petit esclave s'offre en sacrifice pour sauver sa maîtresse ! Ne mérite-t-il pas vos louanges ?

— Certes, l'acte est noble, mais la cause est entendue, trancha Flavius Sabinus. Et un repas m'attend.

Les présents se mirent à conspuer ce préfet de la ville insensible et firent un tel tapage qu'il attira de partout les badauds du forum. Les gardes, peu rassurés, tenaient fermement leurs armes, prêts à bondir sur les furieux au moindre geste de Sabinus.

Celui-ci s'écria :

— Nous ne reviendrons pas sur notre sentence. Mais la noblesse et la grandeur d'âme de ce garçon donnent à réfléchir. Je propose qu'il ne soit pas abandonné à un misérable sort d'esclave. Qu'il devienne donc prêtre pour le bien de la ville ! Puisque le petit Sporus, au vu de ses origines obscures et pérégrines, ne saurait être ministre de l'un de nos dieux indigètes, qu'il soit confié aux bons soins des galles.

— Voilà une décision pleine de piété, Sabinus ! fit l'avocat Proculus, qui me serrait contre lui. Peuple de Rome, avec un prêtre aussi vertueux que Sporus, Cybèle protégera la ville éternelle et son divin César Néron Auguste Germanicus, maître du monde !

Tout le monde applaudit à un tel jugement et le satirique Valerius ne put s'empêcher de faire un bon mot :

Maximus est mort dans un lupanar, mais son procès

Offrit un prêtre à Cybèle. Quel vertueux décès !

— Tu manies la satire avec beaucoup de charme, dit le préfet en souriant. Veux-tu partager mon repas de ce soir pour y amuser mes convives ?

— Volontiers ! Je craignais d’avoir perdu ma journée à ce procès, soupira Valerius, toujours en quête d’une table.

La charrette des condamnés s’ébranla en direction du *Tullianum* et Proculus dut user de toutes ses forces pour m’empêcher de la suivre.

— Allons, allons ! fit-il en me tapotant le dos. Cesse de pleurer, tu es appelé à de grandes choses.

— Mais Tuccia va mourir ! La femme de Maximus ne la laissera pas vivre ! C’est moi qui ai tué ce gros porc !

— Inutile de jouer au martyr, soupira Proculus. Tu es si beau que ce serait un péché. Ta vie m’est chère et je ne veux plus t’entendre prononcer de telles paroles.

— Mais c’est la vérité...

— Si tu dis vrai, prie Cybèle pour que la petite Tuccia rejoigne l’île des Bienheureux. Mais nous ne pouvons pas rejurer cette affaire... Ne fus-je pas le plus convaincant ? Sabinus ne reviendra pas sur sa sentence. Oublie ta petite maîtresse ! Tu vivais dans la crasse et la prostitution, mais, grâce à Flavius Sabinus et au peuple de Rome, un destin plus noble s’ouvre à toi... Profite plutôt de cette faveur et remercie-moi de t’avoir tiré des griffes de la femme de Maximus. Elle t’aurait arraché la peau lambeau par lambeau.

Et c’est ainsi que, par la volonté des dieux et d’un juge affamé, je devins le voisin de Néron.

Les soldats, sur ordre de Sabinus, me conduisirent au temple de Cybèle sur le Palatin, colline prestigieuse au sud-ouest du forum. De là-haut, on avait une vue magnifique de la ville, éclairée par la pleine lune, et le marbre semblait irradier d’une lumière bleuâtre, fantomatique. Dos au Grand Cirque, le forum et ses temples s’étendaient à nos pieds, sur la gauche, nichés entre le mont Palatin et le mont Capitole. Devant nous, les extrémités des collines du Quirinal, du Viminal et de l’Esquilin ressemblaient à trois immenses vipères avançant de conserve, prêtes à écraser le forum sous leur poids gigantesque. Entre leurs corps longilignes scintillaient quelques feux follets. Probablement les torches portées par des esclaves qui raccompagnaient leur maître chez lui après une soirée passée à s’encanailler à Subure. À notre droite, le mont Caelius était large et placide, veilleur impassible de la Cité éternelle que rien ne pouvait surprendre. Si ses pierres avaient su parler, il en aurait eu des choses à raconter, depuis le temps qu’il montait la garde !

Accompagnés par une paresseuse brise nocturne qui charriait l'odeur des cyprès bordant les routes du Palatin, nous longeâmes l'immense palais de Tibère, qu'éclairait le soleil couchant, puis la maison d'Auguste. Le mur du palais, face au Grand Cirque, donnait sur le temple de Cybèle. D'après ce que je compris, l'édifice religieux avait été construit deux cent cinquante ans plus tôt. Il avait déjà brûlé deux fois, et sa dernière réparation datait du règne du divin Auguste. La façade du temple présentait six colonnes corinthiennes en pépérin et un joli fronton de marbre. Quartier sympathique, je devais bien l'admettre, mais je ne pouvais m'empêcher de penser à Tuccia.

Les soldats toquèrent à la porte du temple et un esclave se présenta.

— Les étrangers ne sont pas admis avant l'*Arbor Intrat*.

— Nous amenons un nouveau desservant du culte à Animus, fit le sous-officier. Telle est la volonté de Flavius Sabinus, le préfet de la ville.

L'esclave, un nègre de Nubie, bégaya quelques mots et s'engouffra dans le temple à la recherche du supérieur de la confrérie chargée du ministère de la déesse. C'est la peur au ventre que j'attendis de voir à quoi ressemblait celui qui allait devenir mon nouveau maître. Était-il petit, replet et gai, comme la plupart des desservants des cultes orientaux ? Ou vieux et sévère, comme les prêtres de nos dieux romains ?

Il parut enfin, précédé de l'esclave, et mon cœur cessa de battre. Très grand, Animus était vêtu d'une longue robe droite et blanche, ornée de rubans multicolores et d'une ceinture dorée, qui le recouvrait du cou jusqu'aux talons. Ses longues nattes noires étaient coiffées en chignon et son visage doux inspirait confiance.

— Que la volonté de Sabinus soit faite, dit-il en inclinant légèrement le torse. (Il posa une longue main sur mon épaule et me fit approcher du cercle de lumière de la torche, fixée dans l'entrée.) Grande Mère ! Attis est parmi nous ! s'écria-t-il en me fixant de ses yeux bleu nuit.

Il sourit en me détaillant des pieds à la tête, mais je ne compris absolument pas pourquoi. En dépit de la douceur de cet homme curieusement vêtu, j'étais mort de peur. Je lançai des regards implorants vers les soldats, mais eux-mêmes ne semblaient pas très à l'aise en présence du grand prêtre. Je compris plus tard que Cybèle et ses eunuques n'avaient pas très bonne réputation.

Leur mission accomplie, les miliciens me laissèrent donc aux bons soins des galles. Était-ce là la bonne fortune dont m'avait parlé Proculus ?

J'avais plutôt l'impression de quitter le monde des vivants pour une étrange prison bariolée.

— Suis-moi, mon enfant. Je vais te conduire à une chambre où tu pourras te reposer jusqu'à demain et ensuite, tu me raconteras tout.

Les chambres des prêtres, des cellules aveugles, étaient disposées contre les murs est et ouest de l'édifice et s'ouvraient toutes sur la vaste salle centrale du temple. Salle où trônaient, sur le mur nord, dans des niches, les statues de Cybèle et d'Attis, au pied desquelles étaient entreposés plusieurs vases en terre cuite – des ex-voto.

Je pris soin de fixer tout cela dans ma mémoire dans l'espoir de me carapater dès que l'occasion se présenterait et le suivis, le cœur battant et les nerfs à vif.

— Ici, dit l'attis, ce sont les cellules des galles. Mais pour l'instant, tu vas t'installer avec les novices.

Il me fit traverser le temple pour ressortir à l'autre bout, par une porte étroite, dans un petit parc où un large bâtiment, ne comportant qu'un rez-de-chaussée, regroupait les cuisines, la remise, les caves, les chambres des novices et une salle d'eau commune. Il m'introduisit dans le bâtiment par l'entrée du milieu, qui débouchait sur un couloir, et ouvrit l'une des nombreuses portes. Bon sang, ce que le temple et ses dépendances étaient grands ! Je me sentais comme une souris se promenant sur le forum.

— Tu la partageras avec Euphorbe, qui est le plus âgé des novices. Pour le moment, il recueille des dons.

Je jetai un œil prudent. La cellule était très obscure et modestement meublée. Deux sortes de cuves en maçonnerie recouvertes d'un matelas comme lits, un coffre pour y serrer ses vêtements, une table de nuit sur laquelle était posée une lampe à huile et pas de fenêtre. Elle n'était pas sans me rappeler le cachot où j'avais passé les dernières heures avant de comparaître devant les juges.

Allait-on m'enfermer dans cet endroit ?

Animus alla vers le coffre et en sortit une robe de lin blanche.

— Défais-toi de tes guenilles et mets cette robe.

Il poussa un soupir excédé en me voyant me déshabiller.

— Le préfet n'a pas bien fait les choses, murmura-t-il, qu'est-ce donc que cela ? demanda-t-il en désignant mes parties intimes de son long doigt.

Je baissai les yeux vers mon bas-ventre et le couvris de mes mains. Je n'étais certes pas pudique – avec l'enfance que j'avais eue, cela aurait été

déplacé –, mais cette façon qu’avait Animus de détailler mes attributs virils avait de quoi mettre mal à l’aise.

— Quoi donc ?

Il se pencha en avant, m’écarta doucement les mains, me faisant tressaillir, et se saisit du tout.

— Ceci !

Je déglutis péniblement et le rouge me monta aux joues.

— C’est évident, non ? Regarde sous ta robe.

Un sourire au coin des lèvres, il ressortit dans le couloir et appela :

— Neph ! Viens un instant, ma tourterelle.

J’entendis de petits pas précipités et Animus revint dans la chambre, entourant d’un bras affectueux les épaules de la « tourterelle » en question. J’étais toujours nu comme un ver et la « nouvelle venue » pouffa en regardant mon bas-ventre. Il s’agissait en fait d’un garçon replet, habillé et maquillé comme une femme. Sa robe multicolore et ses longues nattes ornées de rubans rappelaient la mise d’Animus, en plus criarde.

— Bonsoir ! lança-t-il d’une étrange petite voix flûtée.

Animus passa derrière moi et, lentement, me prit la main pour la guider jusqu’à l’entrejambe du galle. Je la retirai avec un cri et reculai d’un pas, la main sur la bouche pour ne pas vomir. Sous la robe, le bas-ventre était désespérément plat.

— Telle est l’offrande que doivent faire les prêtres à la Déesse, chuchota l’attis. Et telle est l’offrande que tu devras lui faire pour qu’elle te couvre de ses bienfaits.

Je secouai brutalement la tête, les mains pressées sur la bouche et les yeux écarquillés.

— Va ! ordonna gentiment Animus à l’eunuque.

Celui-ci haussa les épaules et s’en fut en sautillant. Je reculai jusqu’au mur de la cellule et me laissai glisser jusqu’au sol avant d’éclater en sanglots.

— La Déesse t’a choisi et t’a mené jusqu’à son temple, murmura Animus en me tendant la robe blanche.

— Jamais ! hurlai-je entre deux sanglots. Jamais tu ne me feras une chose pareille ! Je me tuerai ! Je suis un homme ! Un homme ! Et je le resterai !

Certes... J’avoue que l’on a bonne mine à hurler qu’on est un homme, du haut de ses treize ans, lorsque l’on a passé sa vie à tortiller du croupion

vêtu d'une robe, mais si j'avais plutôt tendance à lever la poupe qu'à piquer du rostre, il était hors de question que l'on me privât de mes attributs pour le compte d'une déesse orientale.

L'attis soupira, ouvrit la bouche puis se ravisa et quitta la cellule. J'entendis la clé tourner dans la serrure et me levai d'un bond pour tambouriner à la porte.

— Je me tuerai ! criai-je en martelant les panneaux de bois de mes poings. Laisse-moi sortir ! Tu n'as pas le droit ! Si tu me fais ça, je me tuerai ! (Un rire lointain me répondit et je reculai en inspirant profondément, enfonçant mes ongles dans mes paumes.) Je... Je te tuerai !

Je collai le dos à la porte et observai la pièce à la lumière de la lampe à huile, posée sur la petite table de chevet. Après un instant d'hésitation, je vidai le coffre et retournai les matelas. Il devait bien y avoir quelque chose qui me permette de forcer la serrure, non ?

Je ne trouvai rien. Des vêtements et des draps, voilà tout ce qu'il y avait dans la cellule.

Avec un gémissement déchirant, je me laissai tomber au milieu des étoffes uniformément blanches et entourai mes épaules nues de mes bras.

— Tuccia... où es-tu ?

Je basculai dans les vagues du tissu immaculé que j'avais éparpillé sur le sol, et cachai mon visage dans mes bras croisés. Tout à mon chagrin, et au deuil prématuré de ce que l'on s'apprêtait à me retirer, je n'entendis pas le cliquetis de la serrure que l'on déverrouillait. Pas plus que je ne vis les pieds chaussés de sandales blanches qui s'approchèrent discrètement jusqu'à me frôler.

— Eh ? fit une petite voix aiguë.

Je tressaillis et me mis à quatre pattes, le cœur battant. Non parce que les vieilles habitudes reprenaient le dessus, mais parce que je savais d'expérience que se redresser en sursaut, lorsqu'on vous surprend en train de somnoler, c'est le meilleur moyen de rapprocher votre visage de la main qui va le frapper.

Accroupi devant moi se tenait un jeune garçon au visage poupin et à la longue chevelure décolorée.

— Salut ! dit-il en agitant les doigts avec un sourire avenant. Tu es Sporus.

Ce n'était même pas une question. À peine arrivé, j'étais déjà célèbre. Vous parlez d'une poisse ! Je pouvais dire au revoir à ma fuite discrète.

Je m'assis au milieu du monceau d'étoffes, méfiant, et hochai la tête en m'essuyant les yeux. Le garçon semblait un peu plus âgé que moi et me fixait de ses grands yeux bleus en souriant.

— Je m'appelle Euphorbe, murmura-t-il.

Je ne répondis pas, mais pris un coin de drap pour me cacher la poitrine et le ventre. Euphorbe fit semblant de ne rien remarquer.

— Tu as les yeux les plus étranges que j'aie jamais vus, poursuivit-il de sa voix douce au timbre féminin. Ils sont drôles.

Je levai un sourcil. On m'avait déjà dit que mes yeux vairons étaient étranges, grotesques, dépareillés, jolis et même asymétriques – et ça, je sais que c'est faux ! –, mais drôles...

— Merci, grommelai-je avec une moue.

Euphorbe tendit la main et me toucha le bras.

— Je ne voulais pas te vexer, ils sont très jolis. Toi aussi, tu es joli. La Déesse sera heureuse d'être servie par toi.

Je ne répondis pas, et Euphorbe se leva en lissant les plis de sa robe blanche. Ce garçon était non seulement plus âgé, mais aussi beaucoup plus grand et enveloppé que moi.

— Tu as fait un beau gâchis. Si Animus voit cela, il sera furieux. Allez, lève-toi, je vais t'aider à ranger tout ce désordre. (Il ramassa une robe, sur le sol, et me la tendit.) Tiens, mets-la.

Je regardai le vêtement, mais ne fis pas un geste.

— Allons, insista gentiment Euphorbe, tu peux la prendre. Elle ne va pas te mordre, tu sais.

Je tendis une main hésitante et lui arrachai la robe blanche des mains.

— Tourne-toi !

Je ne tenais pas encore à me faire tripatouiller les parties par l'un de ces exaltés, mais Euphorbe ouvrit de grands yeux et éclata de rire.

— N'aie pas peur. Tu n'as pas à avoir honte devant moi. Animus m'a dit que tu n'étais pas châtré.

— Merveilleux ! Il ne t'a pas fourni les mesures de mon membre, également ?

Je me levai lentement, sous les yeux admiratifs d'Euphorbe.

— Tu es grossier... mais vraiment très joli.

Je risquai un regard discret vers lui, mais réalisai que son expression ne trahissait nul désir sexuel. Il m'observait sans pudeur aucune, comme on

admire une plante dans un jardin. Je ne savais pas si je devais m'en sentir vexé ou rassuré.

Euphorbe m'adressa un clin d'œil amical et se baissa pour ramasser un matelas rembourré de paille odorante. J'enfilai rapidement la robe, l'aidai à placer le second matelas dans la curieuse cuvette de pierre qui servait de cadre et de sommier et il plia les vêtements éparpillés sur le sol pour les ranger soigneusement dans le petit coffre.

Pendant ce temps, je refis les lits. Les draps sentaient l'encens, comme si on les avait fait sécher au-dessus d'un brûloir. Je lissai les plis de l'étoffe, m'assis sur la couche et humai l'air. Ça puait la religion. Les murs, le sol et le plafond semblaient en être imprégnés. Tout était trop propre, trop rangé, trop vide, et j'avais l'impression d'étouffer.

— Ai-je le droit de sortir ? demandai-je tandis qu'Euphorbe se redressait.

— Bien sûr. Nous ne sommes pas prisonniers. Seuls quelques galles doivent rester au temple. (Il remarqua mon regard, fixé sur la porte.) Mais tu dois avoir l'autorisation d'Animus, ajouta-t-il, méfiant. Veux-tu que je te conduise à l'office ? Tu dois avoir faim.

Je secouai la tête et m'allongeai sur le lit, les bras derrière la nuque et le regard au plafond.

— Non. Je n'ai pas faim. Je préfère rester ici, je ne me sens pas très bien. Mais vas-y, si tu veux.

Il fronça le nez et secoua la tête.

— Si tu comptes t'enfuir, oublie tout de suite cette idée. Tu ne franchiras pas la porte du temple.

— Tu viens de dire que j'avais le droit de sortir ! m'écriai-je en me redressant sur un coude.

— Sortir avec l'assentiment de l'attis, oui. T'enfuir, non. De quoi as-tu peur ? On vit très bien, ici.

— Bien ? Vous n'êtes même plus hommes ! Vous n'êtes plus rien !

— C'est donc ça, chuchota Euphorbe. C'est si important pour toi ? As-tu une fiancée ? Un nom à transmettre ? Une famille ? À quoi t'ont servi tes précieux organes jusqu'à maintenant ? Préfères-tu renoncer à la vie que tu peux avoir ici pour redevenir un esclave ?

Je frappai le lit du plat de la main. De quel droit ce demi-homme se permettait-il de me faire la leçon ?

— Avant d'échouer ici, j'avais une maison, figure-toi ! Une famille et une sœur que j'aimais ! J'étais admiré et respecté ! Des dizaines de sénateurs et de chevaliers prestigieux auraient donné leur main droite pour avoir le privilège d'embrasser le bas de ma robe ! Avant de venir ici, j'étais populaire et heureux !

Je m'arrêtai de parler, le souffle court, et Euphorbe s'assit près de moi avec un haussement de sourcils sceptique.

— Ce n'est pas ce qu'on m'a dit, murmura-t-il. D'après ce que j'ai compris, tu es un esclave, ta « famille » se bornait à des maîtres qui te maltraièrent et à quelques putains, ta prétendue sœur est une enfant à demi-folle qui a découpé un sénateur en tranches, et ta popularité se situait dans un endroit autrement moins noble que le cœur des patriciens qui payaient pour tes faveurs. Quant à être heureux... Je ne crois pas que se donner au plus offrant pour avoir droit à un quignon de pain le soir venu est ce que l'on peut appeler avoir une vie heureuse. (Il secoua tristement la tête.) On ne change pas le passé, Sporus. Pour ceux qui vivent à l'extérieur de ces saints murs, tu étais une putain, et tu le seras de nouveau si tu t'enfuis maintenant. Quoi que tu en penses, c'est la Déesse qui t'a conduit ici. Elle t'offre une nouvelle vie. Profites-en.

J'ouvris la bouche pour répliquer vertement, mais ne trouvai rien à répondre. Jusqu'ici, je m'étais prostitué pour que ma sœur et moi puissions survivre. Manger, avoir un toit sur la tête et des vêtements sur le dos, voilà tout ce qui importait. Il avait raison du début à la fin et je ne savais si j'en éprouvais de la colère ou de la tristesse.

— Tu seras heureux, ici, poursuivit-il. Nous sommes à des milles de tout cela.

Je soupirai. Ne plus sentir des mains moites sur ma peau. Ne plus avoir à me retenir de vomir en voyant des hommes fripés et gras suer entre mes cuisses. Que pouvais-je espérer de mieux, après tout, maintenant que Tuccia n'était plus là ? Je n'avais plus rien. Je n'étais plus rien. Un adolescent de treize ans perdu dans une ville immense, anonyme. Euphorbe avait raison. M'enfuir ? Devenir un esclave en fuite ? Il ne me resterait plus d'autre choix que celui de me prostituer et de vivre un nouvel enfer, que Tuccia ne pourrait pas adoucir, cette fois. En fait, je ne trouvais pas de raison valable pour ne pas vouloir rester dans cet endroit et cela me mettait hors de moi.

— Cette opération n'est pas sans danger, dis-je en touchant mon sexe et mes testicules à travers ma belle tunique de lin blanc.

Euphorbe sourit avec douceur et s'agenouilla devant moi pour me prendre les mains.

— Un mauvais moment à passer. La douleur est surmontable, mais il faut prier Cybèle jour et nuit pour éviter l'infection. La cicatrisation demande deux jours sans uriner, c'est le plus dur. Mais ensuite, tu seras libre et ton âme s'emplira de sainteté, tu verras. De toute façon, tu ne subiras pas cette opération dans les jours qui viennent : tu dois d'abord entrer en noviciat et prendre le temps de réfléchir.

Je hochai la tête et baissai les yeux. Cela faisait longtemps que l'on ne m'avait pas pris les mains ainsi, avec tant de douceur. Depuis que Rufus avait été emmené par les gardes. C'était hier, mais cela me paraissait tellement loin, déjà. Que devenait-il ? Était-il seulement vivant ?

— Pas tout de suite ?

— Non, m'assura Euphorbe. Tu dois être certain de ta foi. Cybèle doit être servie par des prêtres fidèles. Tu as tout un tas de choses à apprendre avant de te décider.

Je réfléchis un instant. Voilà qui changeait tout. Si j'étais libre de choisir, je bénéficiais donc d'un certain laps de temps pour voir venir et mettre un peu d'ordre dans mes idées.

— De combien de temps puis-je disposer pour réfléchir ? demandai-je. Il haussa les épaules.

— Une vingtaine de jours. Un mois, peut-être.

Heureusement que j'étais assis, parce que je crois que je serais tombé à la renverse.

— Et c'est ce que tu appelles « avoir du temps » ! m'écriai-je.

Il leva les yeux au plafond et soupira.

— C'est largement suffisant.

— Et si je me rends compte que je ne suis pas fait pour ça ?

Euphorbe eut un sourire triste.

— Tu es un esclave, murmura-t-il, tu appartiens au temple, à présent. Tu deviendras donc un serviteur.

Il frissonna, comme si cette perspective était la pire que l'on puisse imaginer.

— C'est ce que j'ai toujours été.

— Vraiment ? Enfermé entre quatre murs jusqu'à la fin de tes jours ? Dormant dans un réduit ? Mangeant des restes ? Récurant les latrines et vidant les pots de chambre ? Et cela, si l'on ne te met pas dans les sous-sols,

à alimenter les fourneaux qui réchauffent l'eau des bains et les cellules des galles.

Je grimaçai. Et moi qui croyais avoir exécuté les tâches les plus ingrates dans la maison d'Octavia...

— Enfermé ?

— Les esclaves n'ont pas le droit de sortir, ou même de franchir les portes du temple.

— Et celui qui est venu ouvrir la porte ?

Il secoua tristement la tête.

— Un esclave castré. C'est la condition *sine qua non* pour permettre à un esclave de servir les galles et, que tu le veuilles ou non, tu passeras par là. À toi de choisir ce que tu veux devenir : un galle castré ou un esclave castré.

Je me sentis blêmir. Quoi que je fasse, j'étais destiné à devenir un eunuque...

— Et toi ? demandai-je d'une toute petite voix.

— Je l'étais déjà lorsque mes parents m'ont offert au temple.

Je me tordis les mains et me rendis compte qu'elles tremblaient. J'étais acculé. J'hésitai un instant entre la révolte et la soumission. J'ai toujours été ce que l'on appelle « une teigne », criant blanc si l'on m'ordonnait de dire noir, et cela en dépit des coups qui pleuvaient lorsque je n'obéissais pas, mais jamais je n'ai été assez sot pour me buter lorsque ma vie était en jeu. Contrairement à certains esclaves, qui ne sont plus que des ombres d'hommes attendant une mort qui les libérera de leur sort sans oser la provoquer, je me suis toujours accroché à la vie comme un forcené, quoi qu'il m'en coûtât. Et j'étais bien décidé à vivre du mieux que je pouvais, même si les choix qui se présentaient à moi étaient plus que restreints.

— À quoi... à quoi ressemble Cybèle ? murmurai-je avec un semblant d'intérêt que j'étais loin d'éprouver.

Le visage d'Euphorbe s'éclaira d'un sourire et il me prit par la main pour quitter la cellule et traverser le petit jardin.

— Tu viens de dire que je n'avais pas le droit de pénétrer dans le temple, fis-je remarquer tandis qu'il me guidait vers le lieu de culte.

— Tu es un novice, pour l'instant, pas un simple esclave.

Nous entrâmes dans le temple silencieux que j'avais traversé avec Animus, une salle immense dallée de marbre au fond de laquelle se dressait l'effigie de la déesse, fondue en un titanesque bloc d'argent et parée de

joyaux qui scintillaient à la lueur des torches. Elle était vêtue de soie et portait une tour d'or miniature en guise de coiffe.

Il me mena devant la statue et s'inclina avec respect. Je l'imitai sagement en regardant autour de moi. Non que je sois, tout d'un coup, décidé à me laisser castrer sans broncher et à vivre dans cette prison d'encens, mais parce que c'était ce que j'avais de mieux à faire en attendant le miracle qui allait forcément se produire, il ne pouvait en être autrement.

— Ce sont des dons faits à la Déesse, murmura Euphorbe en désignant du menton les centaines d'ex-voto disposés autour du piédestal.

Je vis des tresses de cheveux déposées par des femmes stériles auxquelles la déesse avait rendu la fertilité, des couteaux, offerts par des gens ayant échappé à un meurtre, des bulles d'adolescents, des vêtements de bébés, des boucliers de soldats, des membres humains momifiés, des pots de terre cuite scellés dont je craignais de deviner le contenu. Chaque fidèle ayant bénéficié de la protection ou de l'aide de la déesse avait déposé à ses pieds un objet en offrande. Tout autour de l'estrade où trônait Cybèle, debout dans sa robe de soie brodée d'or, mains tendues vers les visiteurs, de petits encensoirs répandaient leur fumée entêtante.

Je frissonnai en dépit de la chaleur.

— Elle est belle, n'est-ce pas ? demanda Euphorbe, les yeux brillants d'adoration.

— Hein ? Oui, superbe, tu féliciteras le sculpteur de ma part. Que signifient les lettres gravées sur le socle de la statue ?

Il me lança un regard courroucé, mais sourit.

— *Mater Deum Magna Idaea...* « La Mère des Dieux la Grande Idéenne ». Notre divinité est idéenne, c'est-à-dire phrygienne de Pessinonte. La statue que tu vois ici était dans le royaume de Pergame et les sénateurs romains, pendant la guerre contre Hanibal, allèrent la chercher et l'amenèrent par bateau ici. C'est grâce à Cybèle que Rome écrasa Carthage, c'est écrit dans les Livres sibyllins. La pierre noire légendaire se trouve dans la tête de la statue.

— Oh.

Je n'avais pas saisi un traître mot de ce qu'il venait de dire.

— Et là, à ta droite, c'est le bel Attis, le parèdre de la Déesse. C'est en son honneur qu'Animus porte ce titre.

Je me tournai légèrement et remarquai, contre le mur est, la seconde statue, de marbre cette fois et de taille plus modeste, debout sur son

piédestal couvert de fleurs et de quelques ex-voto. Je marchai lentement vers elle et levai la main pour caresser le visage aux courbes féminines. Pour un peu, j'aurais pu croire que j'étais en face de mon propre portrait. Je ne savais pas pourquoi, mais cette statue éveillait de douces résonances en moi. Comme si j'avais enfin trouvé le frère que je cherchais depuis toujours. Un jumeau, comme celui qui était mort à ma naissance, un autre moi-même dont j'avais toujours eu conscience, mais qui ne prenait réellement forme qu'en cet instant.

Euphorbe s'approcha avec respect et m'observa avec une adoration similaire à celle dont il avait honoré la déesse.

— Tu n'es pas venu ici par hasard, n'est-ce pas ? demanda-t-il. C'est la Déesse qui t'a conduit à nous, affirma-t-il, les yeux brillants de fanatisme.

Mais je ne l'écoutais plus, je luttais pour me souvenir. Qui était cet *autre* ? Cette part de moi-même que l'on m'avait enlevée ? Devant la statue d'Attis, si semblable à moi, j'avais l'impression d'être enfin complet.

— Sporus ?

Euphorbe posa la main sur mon épaule et je tressaillis, reculant d'un pas. Une sueur froide me coulait le long du dos et mes mains tremblaient. Lorsque je les frottai l'une contre l'autre, je m'aperçus qu'elles étaient glacées.

— Je... j'ai eu une impression bizarre, bredouillai-je. Ce n'est rien.

Le visage d'Euphorbe rayonnait d'une joie mystique, le souffle court et oppressé.

— Tu es Attis, murmura-t-il en m'entourant les épaules des bras pour m'obliger à me tourner vers l'éphèbe nu, sculpté dans la pierre. Regarde ! Tu es Attis ! Tu es Attis !

La gorge sèche, je laissai glisser mon regard sur le corps de marbre et poussai un hurlement : les organes génitaux de la statue avaient été arrachés, laissant une crevasse sur le ventre de marbre blanc.

L'ARBOR INTRAT

J'étais arrivé au temple le sixième jour des calendes de mars⁷ et aux ides⁸ commencèrent les fêtes de l'*Arbor Intrat*, auxquelles j'allais intégralement participer.

On me fit lever très tôt, ce matin-là, mais à peine avais-je ouvert les yeux que je savais déjà quelle serait ma décision : la fuite ! L'image horrique de la statue mutilée d'Attis m'avait poursuivi jour et nuit. Plutôt m'enfuir esclave et putain que de rester galle et eunuque ! Mais le destin lance parfois ses dés en dépit du bon sens et il avait décidé, au jour de ma naissance, que je serais les quatre à la fois.

Deux serviteurs me conduisirent aux bains de la maison des galles. Ces bains étant réservés à ces seuls prêtres, je n'y avais jamais mis les pieds. J'étais resté, durant près d'un mois, dans les quartiers des novices, à apprendre par cœur des prières en grec auxquelles je ne comprenais rien. Le luxe des lieux me laissa sans voix. Il y avait trois bassins assez grands pour accueillir trente ou quarante hommes chacun. Une cinquantaine de prêtres s'ébrouaient dans l'eau, piaillaient sur les bancs de marbre, se faisaient coiffer, parer ou habiller dans cette grande salle carrée aux colonnes dorées.

L'eau dégageait une forte odeur d'essence de violette, et de l'encens brûlait sur les rebords des piscines, dans des dizaines de petites coupelles en argent. Sur chacun des quatre murs, Cybèle et son parèdre étaient représentés, qui sur un char, qui assis au bord de l'eau, qui caressant un lion

ou jouant de la flûte et du tambourin. Les esclaves allaient d'un galle à l'autre, les bras chargés de serviettes, de rubans et d'onguents, se pressant au sein de cette volière virevoltante saisie d'euphorie.

On me poussa gentiment vers l'un des bassins et j'ôtai ma robe, sous laquelle je ne portais rien. Les eunuques qui chahutaient dans l'eau chaude cessèrent leurs piailllements et se tournèrent vers moi en poussant de petits cris de souris. Je fus tenté de me couvrir le bas-ventre des mains.

Les serviteurs m'oignirent le corps d'huile parfumée en riant de ma gêne et m'invitèrent à descendre dans le bassin. L'un me racla la peau avec un strigile pendant que l'autre me lavait les cheveux et j'en profitai pour regarder discrètement autour de moi. Les galles me firent penser à ces jeunes filles qui ricanent et minaudent au passage des gladiateurs se rendant à l'entraînement.

Propre comme une monnaie sortie de la frappe, j'émergeai du bassin et un serviteur immense me sécha avec une serviette deux fois plus grande que moi (entendez par là : de taille moyenne). Un Nubien me prit ensuite gentiment la main pour me guider au-dessus d'une coupelle d'encens, mais je secouai la tête, ne comprenant pas où il voulait en venir. Il s'exprimait en une obscure langue étrangère et fit de grands gestes, comme s'il s'adressait à un enfant un peu lent.

— Je ne comprends pas.

Un prêtre sortit alors de l'eau et s'accroupit à mes pieds. Je reconnus la « tourterelle » qu'Animus m'avait présentée à mon arrivée au temple. Il était replet comme un petit goret, ses joues ressemblaient à des fesses de nourrisson et, si j'en croyais son rire haut perché, ma gaucherie semblait follement l'amuser.

— Écarte les jambes.

Je ne fis pas un geste et il me saisit une cheville d'autorité, manquant de me déséquilibrer, pour la guider de l'autre côté de la coupelle, si bien que la fumée d'encens me remonta entre les cuisses et se perdit dans ma chevelure.

Bon sang ! pensai-je. Je vais puer la religion à des milles à la ronde !

Le galle se releva avec une lenteur exaspérante, lorgnant la moindre partie de mon anatomie et s'attardant plus que nécessaire sur mon entrejambe. Je dissimulai la partie concernée sous mes paumes et des petits rires crétins s'élevèrent. Le visage de l'*agnelle* était si proche du mien que

je pouvais sentir sa respiration sur mon front. Son embonpoint le faisait paraître petit, mais en réalité, il me dépassait d'une bonne tête.

— C'est agréable, n'est-ce pas ? susurra-t-il de cette voix si particulière aux eunuques.

Il se passa une langue gourmande sur les lèvres et je détournai les yeux. Animus m'avait dit que l'éviration des galles les tenait à jamais écartés des désirs coupables, mais à voir l'expression de celui-ci, je me fis la réflexion qu'on avait donné le coup de poinçon sur la mauvaise face du sesterce.

Par pur réflexe, je baissai les yeux vers son bas-ventre pour juger de l'étendue des dégâts et poussai un cri horrifié en reculant si brutalement que je faillis tomber dans le bassin, derrière moi. Si j'avais cru que la castration des prêtres de Cybèle se limitait à l'ablation des testicules, j'en étais pour mes frais. C'était la première fois que j'en voyais un d'aussi près entièrement nu, Euphorbe souffrant d'une pudeur malade, et la seule chose qui rappelait que cette chose visqueuse avait été un homme était un petit orifice au centre d'un tissu cicatriciel où s'étaient trouvés ses attributs masculins. La nausée me saisit et je fermai les yeux, la main pressée sur la bouche.

— Qu'est-ce que tu as ? C'est l'encens ?

Le galle voulut me caresser le visage, mais je l'écartai d'un revers de la main et m'agrippai à une colonne, leur tournant le dos.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Il est malade ?

— C'est sûrement nerveux.

— Oui, c'est un grand jour pour lui, aujourd'hui.

— Il est plutôt mignon.

— Attis sera honoré.

— Oh ! Il va grossir.

— Tu es jalouse, Kephès !

— Que dis-tu de tout ceci, Sporus ? demanda une voix mâle. Tu as vécu dans les enfers, à Subure. Regarde les jardins du... Sporus ?

Animus. Il ne manquait plus que lui ! Je luttai pour empêcher mon estomac de se retourner.

— Eh bien, qu'as-tu, mon ânon ? (Animus posa ses mains sur mes épaules pour m'obliger à me retourner.) Sporus ! Tu es tout pâle.

— Je ne deviendrai jamais l'une de ces choses, sifflai-je entre mes dents.

Animus enveloppa d'un geste ample toute la pièce et ceux qui s'y trouvaient. Les galles avaient les yeux fixés sur nous et l'oreille aux aguets, mais l'attis poursuivit à voix basse :

— Sporus, ta virilité est bien peu de chose, comparée à tout ceci. Regarde-les. Derrière ces murs sacrés, ils vivent dans un écrin doré, à l'abri de la faim, du froid, du besoin, de tout. Préfères-tu retourner aux enfers et attendre que des hommes obscènes te glissent une main moite entre les cuisses ? Allons, mon enfant, ne sois pas sot. N'ont-ils pas l'air heureux ?

Je tremblais. En dépit de la température élevée, j'avais froid et j'étais épuisé. Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit.

— Laisse-moi...

— Réfléchis, murmura Animus en me caressant la joue. Tu es presque un homme et je ne puis te laisser parmi les novices. Si tu refuses le salut que je t'offre, tu deviendras un esclave travaillant dans les cuisines et les sous-sols, frottant les dalles jusqu'à ce que la peau te tombe des doigts. Tu mérites mieux que cela.

Je tombai à genoux aux pieds d'Animus. Avais-je le choix ?

Je n'étais pas un homme libre ; je ne l'avais jamais été. Je pouvais rester enfermé au temple jusqu'à la fin de mes jours, passer ma vie à laver, récurer, dormir dans un réduit puant et ployer le dos sous le fouet ou, si j'avais de la chance, profiter d'un moment d'inattention des galles pour...

— Personne ne s'enfuit d'ici, Sporus, murmura l'attis comme s'il avait lu dans mes pensées.

J'éclatai en sanglots et il s'accroupit pour passer un bras autour de mes épaules.

— Devenir galle de Cybèle est un honneur et un choix, pas une obligation. J'aimerais tant pouvoir t'offrir la liberté, mon cher petit, mais cela, je n'en ai pas le droit. Même moi, je ne puis contrer la décision d'un juge. Je suis désolé. Tellement désolé...

— Ai-je le choix ?

— On a toujours le choix, Sporus.

Je reniflai bruyamment.

Le choix : esclave ou galle, mais eunuque de toute façon ! De deux maux, autant choisir le moindre.

— Je ne suis pas un imbécile, crachai-je.

— Alors sois le bienvenu parmi nous.

Il m'adressa un clin d'œil auquel je ne répondis pas.

— Est-il malade, Animus ? demanda une petite voix fluette au-dessus de moi. C'est peut-être l'encens. Neph a été un peu brusque.

Un petit visage poupin et deux grands yeux noirs me considéraient avec sollicitude par-dessus l'épaule de l'attis.

— Elles s'inquiètent déjà pour toi, murmura celui-ci avec une tendresse écœurante en m'aidant à me relever. Voici Agone. (Puis, se tournant vers le galle :) Aide-le à se préparer, veux-tu ? Et sois gentille avec lui, il est terrifié.

— Viens avec moi, fit l'eunuque en me prenant doucement par la main.

Je me laissai docilement guider vers un lit recouvert d'un drap blanc, sous le regard attentif d'Animus. Le prêtre me fit asseoir et me tourna le dos pour réclamer un linge à un esclave. Il s'en ceignit rapidement les reins et prit place à mes côtés.

— Je m'appelle Agone, murmura-t-il de sa petite voix aiguë.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, fis-je sèchement.

Il ne s'en formalisa pas et sourit. Il semblait un peu plus âgé que moi, avait un visage aux joues creusées de fossettes et d'immenses yeux noirs pétillants de gaieté. De longs cheveux bouclés lui retombaient dans le dos en vagues d'obsidienne et ses membres étaient longs et replets. Il était poupin sans être gros, n'était pas vraiment beau au sens classique du terme et n'avait rien d'un éphèbe, mais rayonnait littéralement.

— Tu es beau, fis-je bêtement, ne sachant absolument pas quoi dire.

— *Belle*, me corrigea-t-il en m'adressant un clin d'œil.

— Oui, excuse-moi. Belle.

Je ne m'étais pas encore habitué à ce que les galles et les novices castrés parlent d'eux au féminin.

— Tu l'es bien plus que moi. En fait, tu nous surpasses tous très largement. À part peut-être ce bellâtre de Lucidus, ajouta-t-il avec une moue. Cybèle sera honorée d'avoir un galle tel que toi. (Je ne répondis pas et baissai la tête.) De quoi as-tu peur ? De ça ? demanda-t-il en désignant son bas-ventre de l'index. Cela n'a rien de terrible, je t'assure.

Je toussotai.

— Que suis-je supposé faire en attendant ? bredouillai-je.

Agone tapa dans ses mains en riant, me faisant sursauter.

— D’abord, te raser.

Je passai la main sur ma joue.

— Et que veux-tu raser ? demandai-je avec une grimace.

À treize ans, la barbe ne pousse pas, et j’avais déjà rasé, la veille au soir, les quelques malheureux poils de duvet qui ornaient ma lèvre supérieure. Sans compter que j’étais loin de posséder une pilosité abondante, mes jambes et mon torse étant lisses comme ceux d’un enfant.

— Ça ! fit-il malicieusement en tirant doucement sur les poils duveteux de mes aisselles avant de faire signe à un serviteur. Et ça ! ajouta-t-il en jouant avec une bouclette sur mon bas-ventre.

L’esclave nubien approcha, armé d’un rasoir, d’un récipient rempli d’eau et d’une serviette. Je me laissai faire, nullement rassuré, en guettant la lame plate qui s’attaquait à mes parties intimes.

— Eh ! Doucement.

— Ne t’en fais pas, pouffa Agone. Il n’attend pas que tuournes la tête pour te castrer.

Le ridicule de la remarque me fit grimacer et Agone pressa ses paumes l’une contre l’autre, ravi.

— J’arrive enfin à t’arracher un semblant de sourire !

Les autres galles piaillaient autour de nous, vaquant à leur toilette, mais je remarquais leurs fréquentes œillades. Sa tâche accomplie, Agone renvoya l’esclave et prit un peigne d’ivoire et un petit flacon sur une table.

Il s’assit derrière moi, une jambe de chaque côté de mes cuisses, et commença à démêler mes cheveux avant de les oindre d’huile parfumée, les tressant avec des rubans. Je sentais son ventre contre mes reins et, en dépit du linge qui lui ceignait les hanches, je ne devinais que trop ce qui se trouvait dessous, ou plutôt ce qui aurait dû s’y trouver et ne s’y trouvait pas. C’était une sensation très désagréable.

— Et voilà ! fit-il en se levant pour admirer son travail.

Il s’agenouilla devant moi, ajusta un ruban sur mon front et sourit.

J’observai les autres galles. Certains d’entre eux étaient déjà habillés, tous avaient les cheveux séparés en deux longues nattes, nouées de rubans colorés qui leur retombaient sur la poitrine ou qu’ils avaient attachées en chignon.

— Merci, murmurai-je.

Il prit une robe que lui présentait respectueusement un serviteur et me la tendit.

— Mets-la.

Il me regarda m'en vêtir, admiratif. C'était une robe safran, en lin très fin, mais plus épais que les étoffes de mousseline drapée de certains galls.

— Cela, fit Agone en suivant mon regard, tu ne peux pas encore te le permettre. (Je levai un sourcil et il désigna mon bas-ventre.) On pourrait voir au travers, précisa-t-il en riant.

— Tu es toujours comme ça ?

— « Comme ça » ? Que veux-tu dire ?

— Tu ris tout le temps.

Il haussa les épaules et rit de plus belle.

— Oui, c'est vrai. Je suis « comme ça ». La vie est un cadeau de la Déesse ! Animus dit que je suis un vrai petit soleil. Si tu restes bien près de moi, tu bronzeras comme un Égyptien !

Je souris et il ajusta les plis de ma robe.

— Je ferai at... mais qu'est-ce que tu fais ? Je ne peux pas porter ça ! Animus va me tuer !

Il ceignait ma taille d'une ceinture qui devait valoir une fortune.

— L'attis ne dira rien, elle m'appartient. Comme la robe que tu portes.

Plus d'une femme aurait fait fouetter son esclave s'il avait ne serait-ce qu'osé toucher une telle pièce de joaillerie.

— C'est de l'or ? demandai-je en caressant les fils dorés.

— Oui, un fidèle m'en a fait cadeau. Elle te plaît ?

J'allai me regarder dans un petit miroir d'argent et ne pus m'empêcher de sourire, ravi. Mon reflet me renvoyait l'image flatteuse d'une jolie jeune fille élancée et délicate, aux longues tresses claires artistiquement enchevêtrées de fins rubans de soie du même tissu que la robe, safran, pourpres et blancs. La longue ceinture à cabochons d'ambre, nouée sous la poitrine et la taille, accentuait la finesse de mon corps et les longs pendants dessinaient mes jambes fines, sous le tissu léger.

— Oui, murmurai-je, amoureux de mon reflet.

Je n'avais jamais été vêtu d'atours aussi somptueux et je me sentais comme une jeune mariée essayant son *flammeum* pour la première fois. Pour un instant, je redevins ce que j'étais réellement, ou du moins, ce que l'on m'avait obligé à être depuis des années : une adolescente de treize ans.

— Je te la donne !

— Quoi ?

— Elle est à toi !

Ma bouche prit de telles proportions que j'aurais pu faire un concours de gobé de mouches avec les carpes qui nageaient dans le bassin du parc.

— Je ne sais pas quoi dire, fis-je bêtement.

— Alors tais-toi, répliqua Agone en ponctuant son exclamation d'un éclat de rire. Tu devrais aller voir Animus ! Il ne va pas en croire ses yeux !

Je m'assis sur le lit.

— Je vais t'attendre.

Il parut déconcerté et baissa les yeux.

— Je ne voudrais pas t'effrayer, murmura-t-il en désignant la serviette qui lui ceignait les reins.

Pris à la gorge par cette tendresse qu'éprouvent parfois les enfants devant un chiot malmené, je me levai et, surmontant ma répulsion, tendis la main vers lui. Les doigts tremblants, je dénouai sa serviette et regardai sa cicatrice en réprimant un haut-le-cœur. Je remarquai alors le petit tatouage qui ornait son bas-ventre.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en forçant mes doigts à caresser le dessin.

La peau était lisse sous mes doigts et Agone expira bruyamment, comme s'il avait retenu sa respiration.

— C'est la couronne en forme de tour, chuchota-t-il. L'attribut de la Grande Mère, le signe que je lui appartiens.

J'essayai de lui offrir mon plus beau sourire – mais qui devait, je le crains, ressembler à la grimace d'un crâne de squelette.

— C'est... inhabituel.

— Il faut se dépêcher, me pressa-t-il, ou Animus va nous tirer les oreilles. Viens.

Je serrai la main qu'il me tendit et le suivis. Un geste qui était sans doute ma façon de dire que j'acceptais de devenir galle plutôt que serviteur.

Avec le recul, je suis en mesure d'affirmer que ce fut la chose la plus sensée que je fis dans ma vie.

*

Nous nous rangeâmes deux par deux derrière Animus, devant la porte du temple, et Agone serra ma main dans la sienne en souriant. Il semblait euphorique et j'avoue que la joie des galles me gagnait insidieusement.

J'étais jeune, j'étais beau, vêtu d'une magnifique toilette et j'entendais les cris de la foule, au-dehors, qui attendait de nous voir paraître.

Les portes du temple s'ouvrirent toutes grandes, grinçant sur leurs gonds, et les prêtres retinrent leur souffle, moi y compris. Notre petite procession avança lentement et, tout d'un coup, le ciel éclata !

La lumière du soleil m'éblouit, bien qu'elle fût encore pâle en cette période de l'année, et des cris de joie s'élevèrent des centaines de gorges de ceux qui nous attendaient. De nombreux fidèles tendirent la main pour nous frôler et porter à leurs lèvres les doigts qui nous avaient touchés, une pluie de pétales de fleurs tomba sur nous et je vis Animus tendre les bras pour bénir la foule.

Une seconde procession se joignit à nous et se plaça en tête du cortège : celle de la confrérie des cannophores, qui portaient des bouquets de roseaux. Sur un signe d'Animus, la colonne se mit en marche au rythme des tambourins et des cymbales des galls, suivie par une foule en liesse.

Je me sentais incroyablement heureux. Tous les regards que je croisais étaient admiratifs, respectueux et, parfois, craintifs. Pour la première fois de ma vie, j'éprouvais un inexplicable sentiment de puissance. Ces gens m'admiraient, au même titre que les *galls* auxquels j'étais mêlé, et l'ascendant que je pouvais avoir sur eux était presque palpable, flottait dans l'air. Pour ces fidèles, nous étions des êtres sacrés, les serviteurs de la déesse, et ce sentiment me grisa à un point que je ne saurais décrire.

— Où allons-nous ? criai-je à Agone, pour me faire entendre au milieu de la liesse et des instruments de musique.

— Sur les bords de l'Almo⁹, là où ont été coupés les roseaux que portent les cannophores. Animus va faire une offrande à la Grande Mère.

— Une offrande ?

— Regarde derrière toi !

Je me tournai et remarquai que deux galls tiraient sur les cornes d'un taureau blanc récalcitrant, paré de rubans multicolores et couronné de fleurs.

Lorsque nous arrivâmes sur les bords de l'Almo, une foule dense nous y attendait déjà. Je ne m'attarderai pas sur les beuglements de la pauvre bête, que plusieurs esclaves durent traîner de force près de l'autel pour qu'Animus puisse lui trancher proprement le cou et demander à Cybèle prospérité et bonnes récoltes pour le peuple de Rome. L'attis avait du sang jusqu'aux épaules et ses sandales étaient bonnes à jeter au feu.

Après le sacrifice, nous retournâmes au temple dans une euphorie plus grande encore que celle dont j'avais été témoin en le quittant. Une fois à l'intérieur, les galles et moi-même nous prosternâmes devant la déesse, recouverte pour l'occasion de somptueux bijoux, et Animus entama une longue prière, à laquelle nous répondîmes avec ferveur. Eh oui, même moi !

Beaucoup de fidèles se pressaient dans le temple, qui leur était ouvert pour dix jours, et chacun d'entre eux déposa ses offrandes aux pieds de la Grande Mère et de son parèdre : fleurs, bijoux ou ex-voto. Les plus hardis s'agenouillèrent même devant les galles, quémandant une bénédiction, et s'en furent après avoir embrassé le bas de leur robe.

Un certain nombre d'entre eux agirent de la sorte avec moi et je fus tenté de les repousser, n'étant pas encore un galle « officiel », mais Animus m'encouragea d'un regard. Je pris donc exemple sur les autres, posant une main sur la tête des fidèles en murmurant une bénédiction plus ou moins réglementaire.

C'était assurément un sentiment grisant que d'être ainsi le centre de toutes les attentions et je me conformai à mon rôle du mieux que je le pus, bénissant, conseillant et promettant de prier qui pour un enfant souffrant, qui pour un parent en voyage, qui pour un troupeau malade.

En voyant les fidèles repartir, soulagés et confiants en ma bénédiction, je me sentis... fier. D'un simple geste ou d'une simple prière, je rendais le sourire aux mères en deuil et aux femmes stériles.

La nuit tomba sans que je voie passer l'après-midi. Agone priait, près de moi, et je lui caressai amicalement le bras.

— Tu sembles heureux, murmura-t-il en souriant. La Déesse t'a touché de son doigt, cela ne fait aucun doute.

— Que va-t-il se passer, à présent ?

— Nous commençons la neuvaine de jeûne en l'honneur d'Attis. Pendant neuf jours, nous ne consommerons guère plus que du lait et de l'eau.

Cette perspective ne m'effraya pas le moins du monde ; je n'avais jamais été un gros mangeur.

— Allons-nous rester ici ?

— Si tu le souhaites. Mais nous pouvons également sortir et porter la bénédiction de la Déesse dans la cité.

À ces mots, mon cœur battit à tout rompre.

— Vraiment ?

— Oui, nous irons ensemble. Prions cette nuit, et nous partirons à l'aube.

Fou de joie à l'idée de passer la première journée à l'extérieur depuis un mois, j'inclinai le front et priai de toutes mes forces pour que la déesse me permette de soulager les peines de ceux que je croiserais en chemin.

Quand j'y repense, aujourd'hui, je crois que j'arrive enfin à analyser ce que je ressentis alors. J'éprouvais la fierté d'un homme qui appartient à un cercle, à un groupe fermé, à une famille, comme si le fait d'être accepté par ce groupe faisait de moi quelqu'un de reconnu, d'important. J'avais tout simplement l'impression d'exister enfin.

*

À l'aube, on nous distribua un bol de lait cuit, une coupe d'eau, puis nous allâmes nous rafraîchir et revêtir des vêtements propres. Pour l'occasion, Agone me prêta une robe d'un vermillon flamboyant et une longue ceinture d'argent. J'étais épuisé, mais je bouillais intérieurement d'un feu mystique, attisé par le respect que les fidèles me portaient.

Plusieurs galles sortirent dans la cité, par deux ou par trois, et je partis avec Agone en direction des jardins du Palatin. Ayant vécu cloîtré dans les petites rues de Subure, je ne m'étais jamais rendu sur les hauteurs du Palatin. De riches boutiques pressaient leurs étals, de chaque côté des chaussées, et je restai en admiration devant les soies de Cos, les parfums d'Orient, les meubles carthaginois et les tableaux peints à l'encaustique sur du bois précieux.

Agone s'amusa de mon expression.

— On croirait que tu n'es jamais sorti dans la rue !

— Pas dans ces rues-là, en tout cas, murmurai-je.

— Tu ne vas pas me dire que tu n'as jamais quitté Subure ? demanda-t-il en plissant le nez.

— C'est pourtant bien le cas, fis-je en rougissant.

— Allez, viens, nous sommes presque arrivés.

Il fendit la foule, qui se bousculait entre litières et badauds, et me guida vers les jardins en jouant des coudes. J'avais l'impression de pouvoir périr écrasé à tout moment, mais j'étais ravi de sentir toute cette vie autour de moi, toutes ces odeurs mêlées de nourriture, de parfum et de sueur. Les cris des esclaves qui s'apostrophaient me firent beaucoup rire. Ils suaient

sous les litières qu'ils portaient sur leurs épaules et se disputaient pour savoir lequel devait se pousser et laisser passer l'autre selon la classe sociale de leur maître ou le niveau d'urgence du déplacement. Les enfants étaient très nombreux aussi, riant et courant, chassés des devantures des boutiques par des marchands victimes de petits larcins ou houspillés par des matrones dont les plis de la *stola* étaient dérangés par leurs jeux, lorsqu'ils s'accrochaient à leurs jambes.

Un tout petit garçon tira sur l'une de mes nattes et je m'accroupis face à lui, en plein milieu de la rue, créant un petit bouchon qui fit ronchonner les passants. Le petit était couvert de taches de rousseur et rougit comme un piment en s'adressant à moi.

— Je voulais juste voir si c'était des vraies.

Il se tortilla, mal à l'aise, en jetant un coup d'œil furtif à un groupe de gamins qui nous observaient, cachés derrière l'angle d'un coin de rue.

— Qu'est-ce que tu veux ? demandai-je comme si je n'avais pas remarqué son manège.

— Rien...

Il joua avec sa bulle d'argent en forme de lune, mal à l'aise, et j'entendis les autres gamins éclater de rire.

— Viens, me dit Agone, excédé. Ces gosses veulent te faire une farce.

L'enfant, qui devait avoir cinq ou six ans, se mordit les lèvres et sembla sur le point de fondre en larmes. L'étrange trio que nous formions avait attiré la curiosité de quelques badauds qui s'étaient arrêtés pour nous observer, augmentant la difficulté du passage dans la voie étroite.

Le petit garçon n'avait qu'une envie : prendre ses jambes à son cou en pleurant, mais il regardait tour à tour les visages des curieux et le mien.

— Tu as écopé d'un gage, c'est ça ? lui chuchotai-je en souriant.

Son petit visage se crispa et il hocha timidement la tête.

— Je dois te prendre... commença-t-il.

— Quoi donc ?

— Je dois te voler un ruban, avoua-t-il en baissant la tête. Je leur ai dit que la Déesse allait me maudire, mais si j'le fais pas, ils vont me jeter dans la fontaine.

Agone éclata de rire, de même que les quelques badauds qui s'étaient arrêtés pour assister à la scène, et il se pencha pour dénouer un ruban blanc de l'une de mes nattes.

Je le tendis au petit avec un clin d'œil.

— Je te le donne, dis-je en souriant. Mais attention, tu devras en prendre grand soin, car il te portera chance. Tu me le promets ?

Le petit observa le ruban brodé d'obscurs symboles qui pendait au bout de mes doigts comme s'il s'agissait d'un artefact magique et tendit timidement sa menotte pour le prendre.

— J'le promets, murmura-t-il solennellement.

Une grosse femme soupira, attendrie, tandis que je le nouais autour du poignet du garçonnet et lui donnais un baiser sur la joue.

— Il me quittera plus jamais ! assura-t-il avant de repartir en courant vers les garnements qui l'attendaient, le poignet tendu en avant et fier comme un mime ayant reçu sa première palme.

Ses camarades formèrent un cercle autour de lui, poussant des exclamations admiratives, et l'attroupement se dissipa en commentant le petit événement.

Agone me prit par le bras.

— Ils auront quelque chose à raconter chez eux ce soir, dit-il en riant.

Nous restâmes silencieux le reste du trajet, car la rue montait en pente raide et nous eûmes besoin de tout notre souffle pour arriver jusqu'au sommet, peinant sous les rayons cuisants du soleil que le feuillage encore clairsemé des arbres ne parvenait pas à nous épargner.

Un parfum délicieux de roses me chatouilla les narines.

— Agone ! s'écria le prétorien qui montait la garde à la porte du jardin. Je suis heureux de te revoir. Tu n'as pas changé depuis l'année dernière.

Il inclina la tête et Agone posa sa main sur son front.

— La Grande Mère te bénisse, toi et ta famille, Crassus.

Le prétorien se redressa et sourit. Il était bâti comme un taureau et quelques fils d'argent se mêlaient à sa chevelure brune, sous son casque fraîchement astiqué. Une longue cicatrice lui barrait le visage, mais il avait un aspect avenant, bien qu'un peu brutal, comme tous les soldats de métier.

— Passe me voir demain, j'aurai quelque chose pour le temple de la Déesse.

— Merci, répondit simplement Agone. Voici Sporus, il se joindra à nous... avant peu.

Il me lança une œillade timide et je lui répondis par un franc sourire.

— Très bientôt, attestai-je en rosissant de plaisir.

— Je suis honoré de te rencontrer, Sporus, fit Crassus en inclinant poliment la tête.

Un prétorien qui s'inclinait devant moi ! Je n'en revenais pas.

Gonflé de fierté comme une outre bien pleine, je tendis la main et la posai sur son front, ce qui sembla le surprendre, mais aussi, le ravir. La bénédiction de deux galles, pensez donc !

— Puisse la Déesse protéger ta descendance, murmurai-je.

Il leva vers moi un regard étonné.

— Puisse-t-elle t'entendre, murmura-t-il, car mon fils aîné m'inspire les plus grandes inquiétudes.

— Est-il souffrant ? demandai-je comme si je pouvais le guérir d'une simple imposition des mains.

Ce que l'on peut être ridicule lorsque l'on est persuadé d'être le messenger des dieux ! Et, en toute franchise, c'est ce que j'étais persuadé d'être devenu. La déférence des fidèles à mon endroit m'avait totalement tourné la tête.

— Il souffre du haut mal.

— Je prierai pour lui, assurai-je. La Déesse entendra mes prières.

Il me prit les mains et les embrassa. Plusieurs passants se tournèrent pour observer ce grand prétorien incliné, ses lèvres pieusement posées sur les mains fardées d'un petit galle, et je me redressai fièrement en leur adressant un sourire que je pensais énigmatique ou insondable. Je devais avoir l'air d'un beau simplet !

— Nous devons y aller, à présent, murmura Agone, me faisant gentiment descendre de mon petit nuage mystique.

— Cybèle bénisse ses enfants, dit le prétorien. Et n'oubliez pas de venir me voir demain.

— Nous n'y manquerons pas, Crassus, promet gentiment Agone avant de me prendre par la main pour m'entraîner dans les allées du jardin.

Plusieurs personnes essayèrent de nous suivre, mais le prétorien s'interposa, leur interdisant l'entrée. Je faillis intervenir, mais Agone me tira par un pan de ma robe et m'entraîna entre les haies de rosiers et d'orangers, dont les pousses commençaient à jaillir des branches nues, annonçant le printemps.

— Nous les verrons tout à l'heure, dit-il, amusé. Ils ne peuvent pas pénétrer dans les jardins du palais.

Je serais bien incapable de décrire les jardins du Palatin par un autre terme que « labyrinthe ». À chaque coude franchi, je perdais un peu plus mes repères d'orientation.

À gauche, une statue du divin Auguste, pensais-je. À droite, Diane.

Mais voilà que, lorsque nous faisons demi-tour par une allée parallèle, la statue d'Auguste avait été remplacée par celle de Jupiter, près de la fontaine. À moins que... Non, ce n'était pas la même fontaine. Je tournai la tête en tous sens pour essayer de savoir par où nous étions entrés. Comment Agone parvenait-il à s'y retrouver ?

À chaque pas, nous étions arrêtés par des dames aux *stolae* chatoyantes, couvertes de bijoux, et par des hommes en toge immaculée, parfois ornée de la bande sénatoriale. Ils inclinaient la tête pour que nous les bénissions et nous glissaient dans la main une ou plusieurs pièces, qu'Agone versait dans la petite bourse qui pendait à sa ceinture. Elle fut bientôt tellement pleine qu'il ne put y glisser un sesterce de plus.

— Il faut que nous retournions au temple pour déposer les offrandes, dit-il en souriant.

Je hochai la tête et regardai le ciel. Il n'était pas loin de midi, et je mourais littéralement de faim.

— Aura-t-on le droit de manger un peu, aujourd'hui ?

Agone secoua la tête en prenant le chemin du retour.

— Un peu de fromage et du lait.

Contrairement à ce que j'avais cru, je commençais à douter de pouvoir tenir neuf jours à ce régime. Je n'étais plus un enfant et j'avais besoin de me nourrir pour tenir debout.

Lorsque nous arrivâmes au temple, après avoir béni une centaine de personnes en route, on nous donna, en effet, un minuscule morceau de fromage, une pomme et un bol de lait. Agone rangea sa pomme dans un pli de sa robe et me conseilla d'en faire autant.

— Tu n'auras rien d'autre jusqu'à demain matin, m'apprit-il.

Je fixai ma pomme et mon ventre protesta par un vigoureux grognement, mais je l'imitai. Nous priâmes un long moment devant la statue de Cybèle, comme nous l'avions promis aux gens croisés en chemin, et j'adressai une prière toute particulière à Attis pour l'enfant du prétorien. Je ne m'aperçus que je m'étais assoupi que lorsque Agone me secoua.

— Réveille-toi, nous devons repartir. Tu dormiras cette nuit.

J'avais mal partout et mes paupières semblaient peser plusieurs livres. Voilà des jours que je n'étais plus habitué à marcher et à veiller toute la nuit et, contrairement à ce que j'avais cru, c'étaient des habitudes qui se perdaient vite.

— Agone, m'entendis-je gémir, je ne tiens pas debout.

Il grimaça, mais sourit.

— D'accord. Repose-toi un peu dans ma cellule et rejoins-moi plus tard.

— Dans ta cellule ?

— Oui, c'est la troisième, juste là.

Il me désigna une porte de bois peinte, entre les colonnes.

— Mais j'ai déjà une chambre.

— Plus maintenant. Tu t'apprêtes à devenir galle ; tu n'as donc plus rien à faire dans le quartier des novices. À tout à l'heure.

Il ressortit, jouant des coudes entre les fidèles qui envahissaient le temple, et je me dirigeai vers Animus, qui s'entretenait avec une femme richement vêtue et aux cheveux décolorés.

J'attendis sagement qu'il me remarque et que la femme s'éloigne.

— Qu'y a-t-il, Sporus ?

— Puis-je aller dormir un peu ?

Il sembla réfléchir, mais hocha la tête et me caressa la joue.

— Je vais te faire attribuer une cellule.

— Agone m'a dit que je pouvais emprunter la sienne.

Mes jambes flageolaient à tel point que je craignis qu'elles ne se dérobent sous moi. Le manque de nourriture et de sommeil commençait à se faire cruellement sentir.

— Agone a dit cela ? s'étonna l'attis. Il a toujours refusé de partager son lit avec qui que ce soit ! Eh bien, soit. Tu peux y aller.

Je me dirigeai vers la cellule d'Agone comme un somnambule, poussai la porte et la refermai sur les fidèles qui me priaient de les bénir.

La chambre était petite et un parfum de violette flottait dans l'air. Je me laissai tomber sur le matelas de plumes et m'endormis instantanément sans remarquer que, pour la première fois de ma vie, je dormais sur un matelas de duvet.

Bien après le coucher du soleil, un corps frais se glissa près du mien.

— Agone ? demandai-je dans un demi-sommeil.

Il me sourit et souffla la petite lampe qu'il avait apportée avec lui.

— Oui, dors.

Je ne me fis pas prier. Après m'être écarté pour lui faire une place, je me rendormis instantanément.

*

Le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, Agone me tira du lit pour me traîner en riant vers les bains. Nous nous vêtîmes, nous coiffâmes, priâmes et sortîmes de nouveau pour bénir, recueillir des offrandes, prier et ressortir encore.

Ces va-et-vient durèrent quatre jours. Non que l'attis ne nous laissât pas continuer, ou nous empêchât de sortir du temple, mais parce que nous ne tenions tout simplement plus sur nos jambes.

Le jeûne et les nuits de veille provoquaient des évanouissements en pleine prière, quand ce n'étaient pas des hallucinations. Animus avait dû faire intervenir trois esclaves bâtis comme des bœufs pour arriver à calmer un galle qui assurait, entre deux convulsions, l'écume aux lèvres et le regard fou, que le parèdre de la déesse se tenait devant lui et lui demandait de s'immoler à ses pieds. Même moi, à force de fixer la fumée d'encens qui s'élevait d'une coupelle, aux pieds de la Grande Mère, je fus prêt à parier mon bras droit qu'elle avait bougé et m'avait souri.

Animus m'expliqua, lorsque je lui parlai du phénomène, que la souffrance de la chair rendait l'esprit plus réceptif aux puissances divines et que l'on parvenait à entendre des messages et à voir des signes dont nous n'aurions pas été conscients en temps normal.

Je sais, aujourd'hui, que ces chimères sont simplement dues au manque de nourriture et de sommeil, mais j'y crus, alors. Sans doute parce que je voulais y croire...

Les malaises allèrent croissant jusqu'au onzième jour des calendes d'avril¹⁰. Ce jour-là, vers minuit, nous allâmes couper un pin, dans le petit bois consacré à la Grande Mère, à deux pas du bois des vestales, et Animus sacrifia un bélier dont il fit couler le sang sur les racines de l'arbre.

Le pin est le symbole d'Attis, car c'est au pied de cet arbre qu'il s'émascula pour échapper aux noces avec la fille du roi Midas, qui voulait le marier de force pour le faire renoncer à son amour pour Cybèle. De son sang naquirent les violettes dont on décore le pin sacré.

Notre cortège nocturne – en fait un convoi mortuaire, car à travers ce pin, c’est le cadavre d’Attis que nous transportions – traversa Rome dans les lamentations et les chants funèbres entonnés par la confrérie des bûcherons et repris par les fidèles. En chœur, les galles éplorés se frappaient la poitrine en hurlant.

Arrivés au temple, nous exposâmes le pin décoré de violettes, où nous avions fixé l’image d’Attis, à l’adoration de la foule. À l’aube, les fidèles allèrent fleurir les tombes de leurs proches et de leurs amis, tandis que nous dédiâmes la journée au deuil et aux pleurs dans un jeûne total.

Le soir venu, le brouhaha des saliens¹¹, qui défilaient dans les rues et autour du temple en soufflant dans les trompettes sacrées pour la bénédiction annuelle, troubla notre tristesse. Ils sautaient en frappant leurs boucliers comme des déments.

Vers le milieu de la nuit, Animus nous fit servir un breuvage amer et visqueux qui me brûla la gorge. Je ne sais de quoi il était fait, mais ma pauvre tête, déjà fort brouillée, le supporta bien mal. Ma vision me joua de vilains tours et les murs du temple chancelèrent et se déformèrent. Je crois que je m’évanouis, mais je n’en suis pas certain.

Autour de moi retentissaient cris et lamentations, qui ne se calmèrent qu’au petit matin, et lorsque j’ouvris les yeux, j’étais dans un état second, étrangement mélancolique. J’essayai de me redresser et je parvins à me mettre debout, mais j’avais l’impression que mes pieds ne touchaient plus le sol, comme si je glissais à un pouce des dalles de marbre du temple. Les galles, autour de moi, ne semblaient pas plus frais, et Agone me prit la main en sanglotant.

Animus tomba à genoux devant le pin sacré, dressé au milieu du temple, et poussa un long cri qui me vrilla les tympanes et me tordit les entrailles.

— Pleurez ! Pleurez, car le jour du sang est venu !

Comme s’il se fût agi d’un signal, plusieurs galles coururent chercher leurs instruments de musique : des crotales, des courbes et des cymbales. Les autres entamèrent une danse effrénée autour du pin.

— Pleurez ! continuait à crier Animus. Pleurez et dansez pour Attis !

Agone me prit par la main et m’entraîna dans la danse tourbillonnante. La musique enfla jusqu’à devenir assourdissante et frénétique, entrecoupée par les hurlements des galles et ceux des fidèles, dont certains se

labourèrent la chair de leurs ongles et s'arrachèrent les cheveux par poignées.

Je fus entraîné dans ce tourbillon fou par des dizaines de mains et je dansai comme un dément, les yeux clos. Mes jambes menaçaient de me trahir à chaque instant, mais je ne pouvais plus m'arrêter. Mon cœur battait à tout rompre et la tête me tournait, mais c'était une impression grisante et violente, comme je n'en avais jamais connue.

Je me souviens d'avoir ri et pleuré en même temps. Nous poussions des cris stridents en nous frappant la poitrine et tournions autour du pin sacré. Nous tournions, tournions et tournions encore. Je ne sais si cela dura des minutes, des heures ou des jours, mais je ne contrôlais plus rien. Des mots inintelligibles sortaient de ma bouche et la sueur coulait sur tout mon corps, collant ma robe à ma peau. Le frottement du marbre me brûlait les pieds et j'entendais battre douloureusement le sang à mes tempes, mais j'étais heureux de sentir cette douleur – une partie de la douleur qu'Attis avait ressentie. Par cette souffrance, je lui rendais hommage.

À un moment, Animus déchira sa robe, du col à la ceinture, mettant sa poitrine à nu, et se flagella avec un fouet garni d'osselets au son des instruments de musique. Les hurlements des fidèles redoublèrent lorsque le sang coula, et nous déchirâmes nos robes à notre tour pour nous exposer à la morsure du fouet. La douleur était si intolérable que cela en était prodigieux, irréel, presque sensuel.

Certains fidèles présentèrent leur poitrine à Animus, le suppliant de les frapper, et une femme se trancha un doigt devant la statue de la déesse, aspergeant le pin sacré de son sang. On martela furieusement les tambourins, on se frappa la poitrine nue à coups de pignes, on s'entailla les épaules et les bras au couteau, pour faire jaillir le sang et en asperger le pin sacré et l'autel en poussant des hurlements contagieux. La dénutrition des jours précédents aidant, je crois que nous étions comme pris d'une folie collective.

C'est alors que je commis l'irréparable.

Le sang coulait de plusieurs de mes blessures et le couteau glissait entre mes doigts. Je n'en tranchai pas moins ma ceinture pour me défaire de ma robe et tombai à genoux, nu, devant le pin sacré. Je saisis mes testicules d'une main, riant comme un dément, et Animus, voyant ce que je m'apprêtais à faire, se précipita à mes côtés. Il sortit un solide fil de soie de

la bourse qui pendait à sa ceinture et arrêta deux galles, dont Agone, à qui il ordonna d'aller chercher un petit vase délicatement peint.

Devant les fidèles, qui s'étaient approchés pour mieux voir, il me lia la base de la verge et des testicules avec le fil de soie en serrant tellement fort que le lien mordit la chair, faisant perler le sang. Je poussai un hurlement, et le délire de la foule monta d'un cran, tandis que la musique devenait assourdissante.

Agone s'agenouilla derrière moi pour que je puisse prendre appui contre sa poitrine, et l'attis serra davantage, me faisant hurler de plus belle. Les cris des fidèles se firent tonitruants tandis qu'il passait la lame d'un couteau entre les braises d'un petit brasero. La douleur au bas de mon ventre était telle qu'Agone dut me maintenir les bras puis, dans le hurlement des fidèles et du mien, Animus serra le fil de soie une dernière fois avant de trancher mon sexe et mes bourses comme s'il s'agissait d'un simple morceau de viande sur l'étal d'un boucher, faisant aller et venir la lame sur la chair tandis que je me débattais comme un démon entre les bras d'Agone.

Après un moment qui me parut interminable, il présenta enfin mes parties tranchées à la foule, qui poussa une immense acclamation, et les déposa au fond du petit vase avant de le sceller d'un large bouchon de liège. Le sang coula entre mes cuisses et ma vessie se vida, brûlant la chair à vif, puis, aidé par le second galle, Animus inséra dans mon urètre, jusqu'à la vessie, une fine tige de métal chauffée à blanc.

Je m'évanouis entre les bras d'Agone, mais pas pour longtemps. L'atroce caresse d'un bout de laine que l'on tire sous la peau me fit reprendre mes esprits. La piqûre de l'aiguille... Le tiraillement de la laine sous la peau... Encore la piqûre de l'aiguille... Heureusement pour moi, le tatouage sur mon bas-ventre était presque terminé lorsque j'ouvris les yeux. Animus avait l'habitude, et travaillait vite.

Les prêtres n'avaient pas cessé leur danse un instant, et la musique était toujours aussi assourdissante. Mes cris se noyaient dans ceux des fidèles et des galles, et ce fut à peine si je sentis la petite feuille d'or brûlante que l'on plaqua sur la plaie qui avait été mes attributs masculins.

On me présenta une minuscule coupelle, que je bus sans me poser de questions, et plusieurs bras me soulevèrent pour me porter je ne sais où. Je sentis les mains des fidèles se tendre vers moi, me toucher, leurs bouches

frôler mes doigts et mes pieds, puis la douleur devint intolérable et ce fut la nuit noire.

Je restai dans un étrange état second, entre douleur et évanouissement, la neuvième nuit des calendes d'avril¹², pendant l'enterrement de l'arbre-Attis, et toute la journée et la nuit du lendemain, tandis que les fidèles et les galles fêtaient la résurrection d'Attis entre danse, chants et défilés dans les rues de Rome.

Un galle resta auprès de moi durant tout ce temps, m'épongeant le front et me tenant la main lorsque je m'éveillais en hurlant. Je me souviens, bien entendu, de la douleur, mais surtout de la soif. Une soif terrible qui m'assécha la gorge et faillit me rendre fou. Combien de fois ai-je supplié que l'on me donne à boire ? Je ne sais plus, mais j'aurais tué pour une coupe d'eau fraîche. Je m'agitai tellement que je passai le huitième jour des calendes d'avril¹³ ligoté au lit d'Agone, bras et jambes écartés. En dépit du peu de liquide avalé précédemment, je sentais ma vessie sur le point d'éclater, mais on ne me permit pas d'uriner durant ces deux jours, par peur de l'infection.

À l'aube du septième jour des calendes d'avril¹⁴, le jour du *requieto*, je pleurai de joie lorsque Agone trancha mes liens et je pus boire, enfin, une coupe d'eau tiède, qu'il m'obligea à avaler à toutes petites gorgées pour ne pas vomir.

La première chose que je fis ensuite fut de me lever pour vider ma vessie dans un petit pot de chambre, mais à peine m'étais-je redressé que la tête me tourna. N'eût été mon ami, je serais tombé la tête la première sur le marbre.

— Doucement, tu es encore faible, murmura-t-il en me serrant contre lui.

Je hochai la tête, incapable de répondre. Ma gorge, asséchée par le manque d'eau et meurtrie par les cris que j'avais poussés durant deux jours, me donnait l'impression de n'être plus qu'une plaie, comme mon bas-ventre.

Mon premier réflexe, lorsque Agone me présenta le pot de chambre, fut de saisir mon pénis pour uriner, mais il n'y avait plus rien à prendre et mes doigts se refermèrent dans le vide. Cela provoqua en moi une véritable panique. Une foule de questions qui auraient paru saugrenues à n'importe quelle femme se bousculèrent dans mon cerveau. Les gestes de la vie

courante me parurent soudain insurmontables et devinrent la source d'une foule d'ennuis embarrassants.

Comment uriner à présent que je ne pouvais plus rester debout ? Ne risquais-je pas de tacher ma robe ? J'allais m'en mettre partout ! Mon orifice urinaire n'était pas entre mes jambes, mais sur le devant de mon ventre. Et si une envie pressante me prenait dans un lieu public ? Où allais-je aller ? Les femmes ne se rendaient jamais dans les latrines municipales. Quelle tête allaient faire les hommes en me voyant arriver et soulever ma robe ? Et... ma voix ?

Je lâchai ma robe et portai la main à ma gorge, mais n'osai pas émettre un son, de peur d'entendre un filet nasillard et suraigu. Je me tortillai en serrant mes cuisses l'une contre l'autre, comme si cela avait pu avoir un quelconque effet sur mon envie d'uriner, et éclatai en sanglots. J'étais comme un nouveau-né. Je devais réapprendre les gestes les plus élémentaires.

Agone posa le pot de chambre par terre et me releva le menton. À son regard, je sus qu'il savait ce que je ressentais.

— Tu es une femme, à présent, chuchota-t-il en me caressant la joue. Comporte-toi comme telle. (Il désigna le pot de chambre à mes pieds et je rougis, horriblement gêné.) Je reviens dans un moment, prends ton temps, je vais aller te préparer un baume, dit-il avec délicatesse. Si tu veux te rafraîchir, je t'ai fait amener de l'eau ainsi que des linges. Tu vas y arriver ?

Je hochai la tête et il sortit en refermant doucement la porte. Agone avait beau faire preuve d'un tact exemplaire, je ne pouvais m'empêcher de rougir en observant la bassine d'eau et les linges amoncelés sur la table.

Si tu en mets partout, je t'ai fait apporter de quoi nettoyer les dégâts !

Dieux, quelle honte ! Mais je n'avais plus le choix : ou je vidais ma vessie dans ce maudit pot de chambre, ou son contenu allait se répandre à la ronde, car je ne pouvais plus me retenir.

Comment faire ? Je relevai ma robe jusqu'à la taille et essayai plusieurs positions, dont certaines frôlaient le ridicule ou l'exploit gymnique. À court d'idées, je finis par m'accroupir sur le sol, le pot de chambre incliné entre mes cuisses, et essayai.

Contrairement à ce que j'avais cru, ce ne fut pas le pot de chambre qui posa problème. Lorsque la première goutte d'urine sortit, je poussai un hurlement aigu à en faire grimacer un sourd. C'était à croire que je pissais de l'huile bouillante. La brûlure était atroce, mais je ne tenais plus, il fallait

que ça sorte. Je ne pouvais décemment pas retenir de l'urine dans ma vessie jusqu'aux calendes grecques !

Bien entendu, j'en mis un peu à côté, sur mes mains, sur ma robe, et quelques gouttes me coulèrent entre les cuisses. C'était répugnant. J'avais l'impression d'être un enfant en bas âge qui nage dans sa merde en attendant que quelqu'un veuille bien lui changer ses langes. Mon bas-ventre me brûlait et une immonde plaie y creusait ses croûtes cicatricielles, j'étais couvert de pisse, j'avais les cheveux emmêlés, je puais la sueur et j'avais la voix cassée. Je me dégoûtais. Je n'étais plus un homme, mais je n'avais plus rien, non plus, d'un être humain. J'avais perdu toute dignité.

Pleurant comme un gosse, j'épongeai les dégâts sur le sol, me lavai et me laissai tomber sur le lit, le visage entre les bras, après avoir retiré ma robe tachée.

C'est ainsi que me trouva Agone. Lorsque je le sentis approcher, je me mis en boule et entourai mes genoux de mes bras. Il me semblait si propre, si sain, si désirable en comparaison de la loque que j'étais...

— Sporus... Je sais ce que tu ressens, nous sommes tous passés par là. Je t'ai apporté à manger. Tu vas reprendre des forces, et ensuite nous irons nous baigner. Je t'ai choisi une belle robe de soie vaporeuse, d'un vert plus profond que la plus belle des émeraudes. Tu la mettras et je te coifferai. Tu es si belle, Attis revenu d'entre les morts.

Je tressaillis. C'était la première fois qu'il parlait de moi en employant le féminin.

— Belle... chuchotai-je.

— Oui, belle. Splendide.

Je secouai la tête et me tournai vers Agone. Il semblait lui-même épuisé et des cernes creusaient ses jolies joues roses.

— Non, Agone, je suis affreux ! Un ver rampant dans ses déjections, voilà tout ce que je suis...

Agone éclata de son rire jovial et prit mes mains dans les siennes.

— Ne t'en fais pas pour ça, je te montrerai comment faire pour ne pas t'éclabousser. Tu peux même rester debout, tu sais. Il suffit de pincer la peau entre le pouce et l'index, mais pour l'instant, il ne faut pas y toucher ; ta plaie doit cicatriser, il ne faudrait pas l'infecter.

Si idiot que cela puisse paraître, ces simples mots me soulagèrent.

— Ça fait tellement mal... gémis-je. Je ne suis pas sûr de pouvoir supporter cette brûlure sans devenir fou. Et chaque mouvement tiraille la

plaie.

Agone essuya mes larmes avec un mouchoir et me désigna la petite table où il avait posé un plateau en entrant.

— Après le bain, je t’appliquerai un baume qui te soulagera. Mais en attendant, ajouta-t-il gaiement, il faut manger ! Allez, assieds-toi.

Il prit un châle dans un coffre pour me couvrir les épaules. Les dalles étaient chaudes sous mes pieds, le système de chauffage étant alimenté en permanence par les esclaves des sous-sols, mais je frissonnai. Le manque de nourriture, la fatigue et la fièvre m’avaient horriblement affaibli.

Agone me tendit un bol de ragoût de mouton, dont il avait pris soin de couper la viande en petits morceaux, et un quignon de pain. La ration me parut minuscule et je me jetai dessus voracement, mais au bout de cinq cuillerées, j’eus l’impression que mon estomac allait exploser.

— Je n’en peux plus, fis-je d’une voix enrouée en tendant à Agone le bol à demi entamé.

Il le repoussa gentiment.

— Encore un peu. Il faut que tu reprennes des forces pour guérir vite.

Je secouai la tête, mais il insista et son sourire éclaira la petite chambre sans fenêtres.

— Pour me faire plaisir, insista-t-il coquettement. S’il te plaît.

J’avalai encore trois bonnes cuillerées et terminai le pain en le trempant dans la sauce.

— Voilà qui est mieux, fit-il, ravi, en prenant le bol pour me tendre une coupe de vin coupé d’eau.

Je la bus lentement, avec délices, mais ne pus m’empêcher de penser au moment où j’allais devoir l’évacuer en une horrible brûlure. Je regardai le fond de ma coupe, puis le pot de chambre que j’avais laissé près de la porte, recouvert d’un linge.

Agone suivit mon regard et me posa la main sur le genou.

— Contrairement à ce que tu crois, plus tu évacueras de liquide et moins tu auras mal.

Je lui souris timidement et vidai ma coupe d’un trait. Je n’osais pas parler. Ma voix avait un timbre étrange et j’avais le plus grand mal à la moduler. Un monstrueux chambardement se faisait dans mon corps ; je le sentais, là, quelque part, et j’en étais terrifié.

Une castration, c’est un peu comme une seconde puberté, mais à l’envers. Le corps se transforme, mais les muscles se ramollissent au lieu de

se raffermir. La voix mue, mais devient enfantine. Les poils tombent au lieu de pousser et les attributs sexuels, au lieu de se développer, sont retirés. C'est un retour en arrière. D'homme, on devient enfant, ou adolescente plus exactement, car c'est à elles que les jeunes eunuques ressemblent le plus.

Une fois mon repas terminé, je laissai Agone me guider vers les bains et, si l'eau chaude me détendit un peu, elle aiguïsa la douleur de ma plaie. Le baume qu'avait apporté Agone la soulagea légèrement, mais pas assez pour me permettre de marcher trop longtemps, ou même de participer à la procession du lendemain, au cours de laquelle Animus emmènerait les fidèles sur les bords de l'Almo, précédé de la statue d'argent contenant la pierre noire.

— Il plongera l'idole dans l'eau et la frotera avec de la cendre, expliqua patiemment Agone en m'aidant à m'allonger sur son lit. Ensuite, il lavera chaque objet du culte dans les flots.

Il plaça un oreiller derrière ma tête et s'assit sur le lit. Nous étions propres et sentions l'essence de violette. Agone avait tressé mes cheveux et il ne m'avait pas menti au sujet de la robe, elle était magnifique. La soie de Cos était comme une seconde peau. Ainsi paré et allongé sur les draps blancs, j'avais presque l'impression d'être de nouveau un être humain.

Mon ami rangea quelques menus objets traînant çà et là dans son grand coffre d'ébène aux fermoirs d'argent et fit le tour de la petite pièce pour vérifier que tout était en ordre. Il lissa la tenture orientale qui recouvrait le mur, derrière sa coiffeuse, arrangea la disposition des flacons de parfums et de cosmétiques, enleva les cheveux de son peigne pour les jeter dans le brasero et mit le seul fauteuil que contenait la pièce près de moi, à la tête du lit.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je.

Je ne le pensais pas aussi maniaque. La chambre n'était pas bien grande et aurait pu, je l'avoue, passer pour celle d'une prostituée de luxe, tant la décoration orientale rappelait les bordels qui imitaient tant bien que mal la mode alexandrine. Bien entendu, je ne le lui ai jamais dit.

— Tu vas recevoir des visites et je ne tiens pas à ce que l'on voie ma chambre en désordre.

Il me fit un clin d'œil.

— Des visites ? fis-je avec une moue.

Je ne tenais pas à voir qui que ce soit ; je ne rêvais que de repos et que la douleur s'en aille.

— Oui, c'est la tradition, les autres galle vont passer te voir pour prendre de tes nouvelles, te donner des conseils, te faire part de leur expérience, te faire des petits cadeaux, aussi, et... regarder ton tatouage.

— Quoi ? m'écriai-je d'une voix qui se brisa dans les aigus.

Je toussai et Agone éclata de rire.

— N'y vois rien de méchant, c'est juste de la curiosité. Elles pourront ainsi discourir sur la taille de la cicatrice et du temps estimé pour qu'elle guérisse durant plusieurs jours. Elles commenteront aussi le dessin du tatouage et...

— Et elles n'ont... rien d'autre... à faire ? demandai-je en toussotant entre chaque mot pour m'éclaircir la gorge.

Agone me prit les mains en soupirant.

— Si tu veux, je peux leur interdire l'entrée de la chambre, mais...

— Mais quoi ?

— Avoue que cela ne serait pas très convivial ni très civilisé. Elles s'inquiètent pour toi, tu sais. J'ai vu Neph cueillir des fleurs, tout à l'heure, et je suis prête à parier qu'elles sont pour toi.

Je grimaçai. Neph était ce galle grassouillet qui avait failli me faire vomir la première fois que j'étais entré dans les bains, et qui me donnait l'impression d'avoir le derrière aussi bouillant que mon bas-ventre l'était en cet instant – certes pas pour les mêmes raisons.

— Tu es prête ? demanda Agone avec un sourire.

Je hochai la tête en plissant le nez et il éclata de son petit rire aigu. Il disparut en refermant doucement la porte et je soupirai, ce qui me fit tousser. À trop crier, j'avais la gorge irritée. Je cherchai une carafe des yeux et vis qu'Agone avait laissé une coupe d'eau fraîche sur la petite table de chevet, près du lit. Je tendis la main, mais ce geste, ajouté à ma quinte de toux, me tirailla le bas-ventre et j'eus un mouvement brusque qui fit rouler la coupe sur le sol.

J'étouffais. Je n'arrivais plus à reprendre ma respiration.

J'essayai de me lever, mais la douleur m'empêchait de me redresser et je glissai sur le marbre mouillé. Je ne sais par quel miracle ma tête évita le coin de la table, mais le choc de la chute, en revanche, finit de me couper la respiration.

— Sporus !

Des bras se refermèrent autour de moi et je me sentis soulevé et posé sur le lit. Les larmes, abondantes à force de tousser, me brouillaient la vue

et ce ne fut qu'à sa voix que je reconnus Animus.

— Ça va aller, respire lentement, dit-il en me tapotant doucement le dos.

J'essayai de déglutir et eus l'impression d'avaler d'énormes boules d'air solide. Je les sentais glisser dans ma trachée et me gonfler le ventre. Après quelques efforts pitoyables, je parvins presque à retrouver une respiration régulière et Animus prit tendrement mon visage dans ses mains pour essuyer mes larmes d'un mouvement des pouces.

— Animus... gémis-je. Je ne vais pas bien. Pas bien du tout. Oh ! Qu'est-ce que j'ai fait ? Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

— Mais qu'est-ce que tu racontes, mon agnelle ? Tu as fait ce qu'il fallait.

J'éclatai en sanglots bruyants et l'attis me serra contre lui, me berçant comme un enfant. Je crois que je voulais mourir. Je voulais que la mort me frappe, là, dans les bras d'Animus. Je ne voulais plus avoir mal et je ne voulais plus me demander ce que j'étais ni comment j'allais pouvoir m'y habituer. Le petit regain d'enthousiasme qui m'avait saisi lorsque Agone m'avait coiffé et paré s'était bel et bien envolé.

— Tu es toujours un être humain, ma colombe, chuchota Animus à mon oreille, et, plus encore, un être sacré, un galle de la Déesse. Tu es désespérée, perdue, tu ne te reconnais plus, mais cela ne durera pas. Fais-moi confiance, Sporus, d'autres sont passés par là avant toi.

Il sentait l'encens et la violette, ses mains étaient douces et apaisantes sur mon dos. Je voulais rester dans ses bras, à l'abri, au chaud...

— Je me déteste, sanglotai-je. Je ne me supporte pas tel que je suis à présent.

Animus eut un rire doux et resserra son étreinte.

— Allons, cesse de dire des sottises. Continue à pleurer, vide-toi de ton chagrin et laisse l'amour de Cybèle combler le néant qu'il laisse en toi. Chasse ce vide, il est un mauvais conseiller, tout comme la haine. Pleure, Sporus. Pleure et que tes larmes te purifient en coulant.

C'est ce que je fis. Je ne sais combien de temps je pleurai ainsi, dans les bras d'Animus, mais je crois que je finis par m'endormir car, lorsqu'il me secoua gentiment, la chambre était envahie par une dizaine de galles qui se pressaient entre les meubles.

Ils n'étaient guère plus que des formes sombres, à la lueur de la lampe à huile posée sur la table de chevet, et je regardai autour de moi, encore

confus. J'étais toujours dans les bras de l'attis et Neph, accroupi à mon chevet, me tendait un bouquet de violettes orné de rubans. À la lueur verdâtre de la lampe, son visage gras semblait huileux et son sourire le rendait plus laid encore qu'à son habitude. Il avait tracé deux traits de khôl épais à la racine de ses cils et la pâte rouge dont il avait enduit ses lèvres s'était craquelée.

— C'est pour toi. Prends-le.

Je tendis une main hésitante et pris le bouquet avec un certain dégoût. Il ne parut pas s'en rendre compte, contrairement à l'autre galle, qui s'approcha à son tour en m'adressant un clin d'œil. Dun geste poli, mais sans douceur, il poussa Neph, qui se leva en lui jetant un regard assassin.

Le nouveau venu se pencha vers moi et ma bouche ouverte prit des proportions grotesques. Ce galle était d'une beauté saisissante, avec ses immenses yeux bleus et ses cheveux lisses et dorés, qu'il n'avait pas nattés. Il me sourit, accentuant les petites fossettes de ses joues, et une rangée de dents blanches parfaites étincela.

— Bienvenue parmi nous, murmura-t-il.

Sa voix même était un enchantement ! Haut perchée sans être excessivement aiguë et douce comme du miel.

— Voici Lucidus, fit l'attis, amusé, en me donnant une petite tape sous le menton pour que je referme la bouche.

Lucidus... Oui, ce nom lui allait parfaitement. Doré et lumineux comme le soleil. La réflexion d'Agone aux bains me revint en mémoire.

Tu nous surpasses tous largement, à part peut-être ce bellâtre de Lucidus.

Et je voyais mal, en effet, qui aurait pu le surpasser. Il ne ressemblait en rien aux galles que j'avais vus jusqu'à présent. Bien plus grand que la plupart, Lucidus se distinguait des autres eunuques par la finesse athlétique de ses membres et par l'énergie qu'il dégageait. Rien en lui n'était pataud ou lymphatique. Nul embonpoint ou excès de graisse ne venait alourdir ses gestes gracieux. Comment ne l'avais-je pas remarqué auparavant ? On ne voyait que lui.

Si, depuis quelques heures, je me désespérais d'être devenu un demi-homme bientôt recouvert de chair molle, une nouvelle idée germa en le regardant : « Voilà à quoi je veux ressembler ! »

— Je... Je ne t'avais jamais vu, murmurai-je en le dévorant des yeux avec envie.

Il hocha la tête et une mèche blonde lui tomba sur le front. Il la chassa d'un gracieux mouvement de ses doigts aux ongles effilés et pointus comme des dagues.

— J'étais souffrante, répondit-il. Une mauvaise fièvre. J'ai passé plusieurs jours enfermée.

Animus tendit une main pour lui caresser la joue et j'aurais juré voir Lucidus esquisser un mouvement de recul avant de se contrôler.

— Lucidus est friande d'exercice, expliqua l'attis. Elle ne se rend pas compte à quel point il est facile de prendre froid lorsque l'on transpire dans les courants d'air.

Le galle lui adressa une petite grimace qui me fit sourire. Voici donc qui expliquait son physique d'athlète.

J'entendis Agone toussoter impatiemment et Lucidus se leva.

— Je suis ravie de te compter parmi nous, dit-il en se penchant pour déposer un baiser sur ma joue.

Ses cheveux sentaient le bois de rose. Le peigne qu'il utilisait pour les coiffer, sans doute. Voilà qui me changeait délicieusement de l'entêtante odeur de violette dont nous étions tous imprégnés.

Il laissa sa place à Agone et, j'ai honte de le dire aujourd'hui, ce dernier me parut horriblement gros et laid en comparaison.

— Comment te sens-tu ? me demanda-t-il en me prenant la main.

Je hochai la tête en essayant de faire bonne figure, déçu de voir Lucidus se réfugier dans l'ombre.

— Bien mieux.

Il tendit la main derrière lui, vers les autres galles, qui s'approchèrent à tour de rôle à la mention de leur nom.

— Voici Thigoras, Vetus...

Chacun m'embrassa et me remit un menu cadeau – peigne, mouchoir, ruban ou autre. Je remerciai aimablement, mais n'avais qu'une envie : revoir de près Lucidus. Il exerçait sur moi une véritable fascination et, plus d'une fois, je jetai un œil vers le coin d'ombre où je l'entendais respirer. Agone sembla s'en apercevoir, mais se contenta de pincer les lèvres.

Animus frappa dans ses mains et je tressaillis.

— Bien ! Il est peut-être temps de penser à t'installer, dit-il en se tournant vers moi.

Agone se figea.

— Mais il peut rester avec moi, cela ne me dérange pas.

Animus secoua la tête.

— Non, non, ta cellule est bien trop petite pour deux. Tu l'as d'ailleurs choisie pour cette raison.

Agone rougit et baissa la tête en se mordant la lèvre inférieure.

— C'est que...

— Si tu es seule, Agone, c'est par choix, le réprimanda gentiment Animus. Tu as fait des pieds et des mains pour être tranquille, allant même jusqu'à chasser ce pauvre Vetus, l'aurais-tu oublié ? Je n'ai pas envie de retrouver Sporus en train de dormir dans le couloir un beau matin parce que tu l'auras entendu éternuer en pleine nuit.

Les galles éclatèrent de rire et Agone rentra la tête dans les épaules en me jetant un regard suppliant.

— La mienne est la plus spacieuse, et personne ne la partage avec moi.

Mon cœur bondit dans ma poitrine quand je reconnus la voix de Lucidus.

— Voilà donc qui est réglé, fit Animus.

Je ne pus empêcher un sourire ravi de m'étirer les lèvres, mais je remarquai l'expression du pauvre Agone. Il semblait me prier de convaincre Animus. Bien entendu, je n'avais qu'une envie : m'installer avec le fascinant Lucidus, dont je rêvais de copier les gestes et la prestance. J'imaginai déjà nos soirées, discutant à la lueur de la lampe, mais je ne pouvais pas faire ça à Agone.

Que cela soit clair, Lucidus ne m'attirait pas sexuellement ; dans l'état où j'étais, j'aurais été bien en peine d'éprouver une quelconque excitation, le principal outil pour ce faire reposant à présent dans une urne scellée aux pieds de la déesse, mais je brûlais de pouvoir le regarder, le toucher, comme s'il était une œuvre d'art exceptionnelle. Je ressentais aussi, je l'avoue, une certaine tendresse à son égard, un élan de sympathie qui me portait vers lui, comme si j'avais enfin trouvé mon semblable. De fait, j'étais attiré par Lucidus comme un papillon de nuit par la flamme d'une lampe.

— Animus, fis-je à contrecœur, peut-être puis-je rester avec Agone en attendant qu'il me jette dehors.

Le regard d'Agone s'éclaira, et Animus éclata de rire.

— Tu t'es fait une amie, dirait-on. Eh bien soit, reste donc avec elle.

Avec un petit cri de joie enfantine, Agone se jeta à mon cou et m'embrassa bruyamment, au grand amusement d'Animus, qui se retira après nous avoir bénis.

La porte à peine refermée, les galles vinrent s'agenouiller autour du lit et parlèrent tous en même temps, demandant à voir ma cicatrice ou mon tatouage, posant mille questions sur moi et ma famille, mais Lucidus les interrompit.

— Il se fait tard, nous devrions la laisser se reposer. Puisse la Déesse veiller sur ton sommeil.

Il était resté dans l'ombre, mais je pouvais entendre l'amertume qui perçait dans sa voix, et j'en voulus terriblement à Agone.

Lucidus fut le premier à se retirer, et j'aurais aimé lui courir après pour lui expliquer ma décision, mais c'était impossible. Pas devant Agone, qui m'aurait posé mille questions. Et de toute façon, maintenant que je l'écris, je me demande bien comment j'aurais pu courir. Un nœud me serra l'estomac, éveillant une envie d'uriner, et j'attendis que tous les galles aient quitté la chambre pour me tourner vers Agone.

— Je crois que je vais encore passer un mauvais moment, murmurai-je avec une grimace en me tenant le ventre. Il éclata de rire, alla chercher le pot de chambre et le posa sur la table de chevet.

— Je vais te montrer comment faire, dit-il, tu peux rester debout. Il releva sa robe jusqu'au nombril, cambra le dos, et un jet d'urine jaillit de son ventre jusqu'au pot de chambre.

— Tu vois ? dit-il joyeusement.

La scène était tellement grotesque que j'éclatai de rire malgré moi.

— Tu es ri-di-cule !

— Ne me fais pas rire ! Je vais en mettre partout !

Je pouffai, mais quelques instants plus tard, ce fut au tour d'Agone de rire de moi...

LES MÉGALÉSIES

Cinq jours plus tard, alors que j'avais l'impression que ma cicatrisation serait plus rapide que prévu et qu'uriner ne provoquait plus qu'une légère brûlure, je tombai malade.

Je me réveillai en sursaut en pleine nuit, pris d'une nausée incontrôlable, et je n'eus pas le temps de sauter du lit pour rendre ce que j'avais dans l'estomac. Ce fut le pauvre Agone qui servit de récipient, et il se redressa en hurlant comme un possédé. Il alluma la lampe à huile et me regarda comme s'il était sur le point de vomir lui aussi.

— Mais qu'est-ce que tu as ? fit-il en retirant sa tunique et en s'épongeant le visage, à demi hystérique. Par la Déesse ! Qu'est-ce qui se passe ?

Mais j'étais bien incapable de répondre, à moitié étouffé par mes renvois.

Nu comme un ver, Agone se précipita dans le couloir en criant, et le premier à entrer dans la chambre fut Animus, suivi de Lucidus, qui occupait la cellule d'en face.

— Sporus !

J'entendis les galles piailler dans le couloir et Agone, comme pris de folie, qui criait qu'il refusait de remettre un pied dans sa chambre tant qu'elle n'aurait pas été purifiée jusque dans les moindres recoins.

J'appris plus tard qu'Agone éprouvait une peur panique incontrôlable lorsqu'il était en face d'une maladie, quelle qu'elle soit. C'était la raison

pour laquelle il avait chassé Vetus, qui souffrait d'un rhume tenace, particulièrement au printemps, pour s'installer seul dans sa cellule.

Lorsque j'eus vidé mon estomac, Animus m'aida à me défaire de mes vêtements souillés et ordonna à Lucidus d'aller chercher deux esclaves et de quoi me laver. Je tremblais de froid et mes jambes vacillaient.

— Tu as de la fièvre, constata Animus en me posant la main sur le front, la mine sombre. Tu t'es senti mal en te couchant ?

Je secouai la tête, mes dents claquant trop fort pour me laisser parler, et il sortit une couverture du coffre d'Agone pour m'y envelopper.

Deux serviteurs nubiens apparurent bientôt, armés d'eau chaude et de serviettes, et entreprirent de me laver et de me sécher. L'essence de violette dont ils m'oignirent les cheveux provoqua un nouveau haut-le-cœur et je crachai un jet de bile.

— Animus, il ne va pas bien du tout... murmura Lucidus. L'attis hochait gravement la tête et se tourna vers les esclaves.

— Nettoyez-moi tout cela et faites brûler de l'encens dans cette chambre. Je veux qu'elle soit nettoyée jusque dans les moindres interstices. Agone ! cria-t-il. Viens prendre quelques affaires et installe-toi avec Neph en attendant.

La voix tremblante d'Agone me parvint depuis le couloir.

— Je... je ne peux pas entrer, fit-il, paniqué. Je... je ne peux pas.

Lucidus leva les yeux au ciel, fouilla dans le coffre pour en sortir quelques vêtements et les jeta sans ménagement dans le couloir.

— Ce que tu peux être stupide ! cracha-t-il. Si elle avait dû te contaminer, ce serait déjà chose faite ! Tu as dormi avec elle, pauvre idiot !

J'entendis le cri étouffé d'Agone et le pépiement des galles. Animus me souleva dans ses bras et sortit à son tour dans le couloir où tous les galles attendaient, une expression anxieuse accrochée sur le visage. Agone, recroquevillé au pied d'une colonne, sanglotait contre Neph, qui essayait de le rassurer.

Épuisé, je me laissai aller contre Animus, qui m'emmena dans une grande pièce où flottait une douce odeur de rose. La chambre de Lucidus. Ce dernier, aidé d'un esclave, apprêta rapidement le second lit qui se trouvait dans la pièce, et Animus m'y coucha.

— Essaie de dormir, murmura-t-il en me caressant le front.

Je ne me fis pas prier, mes yeux se fermaient seuls. J'entendis la voix de Lucidus réclamer une bassine, de l'eau, et des linges et je sombrai dans

le sommeil.

Les nausées me tourmentèrent toute la nuit, à intervalles réguliers mais Lucidus était à mes côtés, prêt à me présenter le récipient qu'il avait demandé. Il m'épongeait ensuite le visage, le front, et me tenait la main jusqu'à ce que je me rendorme.

À l'aube, ce fut lui qui me réveilla.

— Le soleil est levé, murmura-t-il. Bois.

Il pressa une coupe d'eau tiède contre mes lèvres, mais je secouai la tête. Si j'ingurgitais quoi que ce soit, je le rendrais dans les minutes qui suivraient.

— Il faut boire, insista-t-il, ou tu vas mourir. Allez, bois.

J'obéis, plus pour lui faire plaisir que par peur du trépas, et, contre toute attente, je ne vomis pas. J'avais toujours de la fièvre, mais il me sembla que j'allais un peu mieux. Je m'étirai précautionneusement et regardai autour de moi. Comme la plupart des cellules, celle de Lucidus était aveugle et chichement éclairée par deux lampes à huile l'une sur un chevet de bois clair et l'autre sur un grand coffre. La chambre ne possédait pas le luxe tapageur de celle d'Agone. Elle était fonctionnelle et spacieuse, le coffre, les deux tables de chevet la coiffeuse et les lits étant placés contre les murs. Une peinture représentant Attis jouant de la flûte au pied d'un sapin égayait le mur du fond, face à la porte. C'était la seule décoration hormis les coussins multicolores qui ornaient les lits et le fauteuil de la coiffeuse où brûlait un cône d'encens dans une petite coupelle d'argent.

— Pourquoi ai-je été malade ?

Lucidus secoua la tête et m'adressa son merveilleux sourire.

— Je ne sais pas, la fièvre est tombée aussi vite qu'elle est apparue. Peut-être était-ce juste un...

Il s'interrompit et blêmit soudain.

— Tu vas bien ? demandai-je, inquiet.

Lui avais-je transmis mon mal ?

— Je veux juste vérifier quelque chose, chuchota-t-il en soulevant le drap. Enlève tes mains.

Je m'étais couvert le bas-ventre (ça devenait une habitude), et c'est avec une certaine réticence que je le laissai observer ma cicatrice.

— La Déesse nous vienne en aide !

Je suivis son regard et vis avec horreur que la chair était boursouflée. Elle avait pris une vilaine teinte violette.

— Lucidus ! m'écriai-je. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que j'ai ?

— C'est infecté, fit-il en se levant. Il faut nettoyer la plaie.

Sans me laisser le temps de répliquer, il se précipita dans le couloir. Infecté... J'allais mourir, cette fois j'en étais certain.

Animus pénétra dans la cellule, blême, et retira le drap pour observer la cicatrice. Il en tâta les contours boursouflés et soupira. J'attendis, la gorge nouée.

— C'est juste un peu enflammé. Lucidus, tu mériterais quelques coups de fouet pour me faire des peurs pareilles !

Je laissai échapper un soupir de soulagement.

— Mais tu as raison, reprit l'attis plus calmement, il faut nettoyer la plaie si l'on ne veut pas qu'elle s'infecte pour de bon. Va !

Lucidus sortit, et Animus s'assit sur le bord du lit.

— Est-ce pour cela que j'ai été malade ? lui demandai-je.

Il se gratta le menton.

— C'est possible, oui, je ne peux le nier. Mais ce n'est pas certain. Comment te sens-tu ?

— Un peu mieux, mais j'ai des vertiges quand je bouge la tête.

Animus se mordit l'intérieur de la joue et me tapota la cuisse.

— Il faut vite guérir cette vilaine plaie, dit-il.

Lucidus revint avec de l'eau chaude et un petit pot de terre cuite et l'attis soupira.

— Tu avais sans doute raison, la fièvre peut être due à l'inflammation de la plaie.

— Je vais m'occuper d'elle, ne t'en fais pas.

Animus voulut lui caresser la joue et, cette fois, Lucidus recula vraiment pas comme la veille, une soudaine rougeur sur les joues. L'attis sortit sans un mot et Lucidus s'assit à mes côtés, la bassine d'eau à ses pieds.

— Pourquoi ne veux-tu pas qu'il te touche ? demandai-je.

Il se figea.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je l'avais déjà remarqué, hier, lorsqu'il a tendu la main vers toi. Je ne dirai rien, tu peux m'en parler si tu veux.

Lucidus secoua la tête.

— Une autre fois. C'est de toi qu'il s'agit, pour l'instant.

Il m'adressa son sourire lumineux, et je me perdis dans la contemplation de ses traits si féminins. Du bout des cils à la pointe de son petit menton, il était parfait.

— Tu es incroyablement beau, tu sais, murmurai-je. Tu portes très bien ton surnom.

— Belle, me corrigea-t-il avec un clin d'œil.

— Belle, excuse-moi. Je ne m'y ferai jamais.

— Bien sûr que si. Attention, ça va piquer un peu.

Je poussai un petit cri lorsqu'il lava ma cicatrice et serrai les dents pour ne pas gémir. Ses mains étaient très douces sur mon ventre, mais je ne pouvais m'empêcher de me demander comment il pouvait manipuler des objets avec des ongles aussi longs.

— Tu ne les coupes jamais ? demandai-je en observant les petites dagues teintées au henné qui me chatouillaient le nombril.

Il suivit mon regard et eut un rire amer.

— Tu ferais bien d'en faire autant, murmura-t-il.

— Pourquoi ?

— Elles laissent des traces profondes, et Animus hésitera à s'en prendre à toi en sachant que...

Il s'arrêta de parler, conscient d'en avoir trop dit. Animus ? S'en prendre à moi ? Il ne m'avait jamais touché, et ne me donnait pas l'impression de dissimuler des pensées inavouables.

— Il ne m'a jamais fait de mal, dis-je.

Lucidus soupira et appliqua un onguent fait de plantes médicinales et de toiles d'araignée.

— Je pensais pourtant que c'était bien le cas.

— Il t'a obligé à... à coucher avec lui ?

C'est incroyable comme ces mots deviennent difficiles à dire sans rougir lorsque l'on a passé un peu plus d'un mois dans une communauté religieuse.

— Deux fois, dit-il en secouant la tête, mais il m'a surtout obligé à le faire avec certains visiteurs influents.

Il insista particulièrement sur les derniers mots et plissa les paupières, comme s'il s'attendait à une réaction particulière.

— Je croyais que ce genre de choses n'avait pas cours entre ces murs.

Il éclata franchement de rire.

— Pour les petits gorets libres qui dorment à côté, probablement pas, mais pour des galles comme nous, il n’y a pas de...

— Qu’est-ce que tu veux dire par « comme nous » ? le coupai-je.

Lucidus posa le linge sur le lit et me présenta le dos de ses mains doigts tendus.

— Tu n’as pas remarqué qu’il manquait quelque chose ? me demanda-t-il, sarcastique.

J’allais répondre par la négative lorsque l’évidence me sauta aux yeux. L’anneau. Je regardai mes propres doigts, nus de tout ornement. Tous les galles que j’avais croisés jusqu’à maintenant, de Neph à Agone, étaient des citoyens romains. Mais Lucidus et moi...

— Tu es un esclave, toi aussi ?

Il hocha la tête.

— L’épouse de Néron m’a offerte au temple dans l’espoir de sauver sa fille.

— J’avais presque oublié que je n’étais pas un homme libre murmurai-je, la gorge nouée.

Il me caressa la joue, et je lui souris.

— C’est vrai que cela pourrait être pire.

— Les autres le savent-ils ?

— Pour les visiteurs ? Bien sûr.

J’ouvris des yeux comme des plats à poisson.

— Et cela ne les révolte-t-il pas ? Ils semblent pourtant si attachés à leur chasteté...

— À la leur, cela ne fait aucun doute, railla Lucidus, pas à celle d’un esclave.

— Ils ne m’ont pourtant pas donné l’impression de me traiter en inférieur.

Lucidus m’adressa un sourire indulgent.

— Nous sommes toutes sœurs et égales, à la seule condition que pour ce qui est d’écarter les cuisses devant un consul, ce ne soit pas les leurs.

Je secouai rageusement la tête. Animus m’avait dit que tout cela ne m’atteindrait plus. Que, en tant que galle, je n’aurais plus à me plier aux désirs d’un homme. Et moi qui avais cru que j’allais enfin faire partie d’un groupe, d’une famille, et être respecté et reconnu pour autre chose que mon cul...

— Animus ne me fera pas cela, assurai-je. Il me l’a promis.

— Ah oui ? Et qu'en est-il de ce... comment s'appelle-t-il, déjà ? Proculus ?

Je rougis jusqu'à la racine des cheveux. Proculus était venu me rendre visite deux semaines auparavant. Comment était-il au courant ?

— Cela n'a rien à voir. Animus n'y est pour rien. Il a accepté gentiment de faire une entorse au règlement pour que Proculus vienne me voir, parce que c'est grâce à lui que je suis ici.

— Et tu vas me faire croire que tu ne t'es pas donnée à lui ?

Je baissai honteusement le front.

— Animus n'est pas au courant... murmurai-je. (Lucidus éclata de rire et je dus attendre plusieurs minutes avant qu'il ne retrouve son calme.) C'est la stricte vérité !

Il essaya de reprendre son sourire et se pencha vers moi.

— Explique-moi pourquoi, lorsqu'il a quitté ta chambre, il est allé remettre une bourse bien pleine à ce même Animus qui te veut tant de bien ?

— Il a fait un don au temple, il n'y a rien de mal à cela ! m'écriai-je.

— Sporus...

— Tais-toi ! fis-je en me bouchant les oreilles. Je ne veux plus rien entendre ! Je me suis mutilé, j'ai renoncé à être un homme entier pour ne plus être une putain ! Et je ne le serai plus jamais, tu m'entends ! Jamais ! Proculus n'a rien à voir là-dedans. C'est juste un... un cadeau que je lui ai fait pour le remercier de m'avoir sauvé d'un sort horrible et de m'avoir mis à l'abri ici. C'est tout. Il n'y a rien de...

— Sporus.

— Je t'assure que c'est la vérité ! Jamais je ne ...

— Sporus ! insista-t-il en me prenant les poignets. Ça suffit. Calme-toi.

— Je suis calme ! criai-je.

— N'aie pas peur.

— Je n'ai pas peur ! C'est toi qui te fais des idées !

Il hocha doucement la tête.

— Tu ne veux pas me croire ? Bien. Tu as confiance en Animus ? Parfait. Mais cesse de t'agiter, ou tu vas retomber malade.

À ces seuls mots, une nouvelle nausée me souleva l'estomac, mais je ne vomis pas. Je tremblais comme une feuille et Lucidus me serra contre lui. En dépit de mes affirmations optimistes, je savais bien qu'il ne me

disait pas tout cela dans le seul but de m’effrayer, mais je m’accrochais à un ridicule espoir comme un homme qui se noie s’accroche à une branche.

— J’ai peur... chuchotai-je contre son oreille, les doigts agrippés à sa chevelure lisse.

— Il ne faut pas. Je suis là, avec toi. Je te protégerai.

— Comment pourrais-je supporter tout cela de nouveau ? demandai-je, l’angoisse au ventre.

Cela peut sembler étrange à quelqu’un qui ne s’est jamais trouvé dans ce genre de situation, mais si mes « clients » ne m’avaient jamais vraiment donné de plaisir, il n’en est pas moins vrai que le fait d’avoir mes organes en totalité permettait tout de même de ressentir une certaine excitation qui rendait l’acte, sinon agréable au moins supportable. Même si cette excitation n’est due qu’aux fantasmes ou aux images que l’on fait sortir des méandres de son cerveau, ce qui n’était au départ qu’un mauvais moment à passer allait devenir une véritable séance de torture.

— N’y pense plus, chuchota Lucidus. Peut-être, en effet, me fais-je des idées. Je n’aurais pas dû te parler de tout ça.

— J’ai peur. Je ne veux pas revivre ça.

— Tu ne le revivras pas. Si Animus t’a promis, comme tu le dis, qu’il ne t’arrivera rien de la sorte, il te préservera. Tu n’es pas comme moi. J’ai trop parlé, pardonne-moi. Oublie ce que j’ai dit j’ai été sotte.

Je me dégageai doucement et pris son visage entre mes mains pour plonger mes yeux dans les siens. Ils étaient fuyants, et n’arrivaient pas à fixer les miens.

— Crois-tu ce que tu es en train de dire ? demandai-je.

Il sourit avec gêne.

— Animus ne...

— Réponds, ordonnai-je d’une voix blanche.

— Non... répondit-il dans un sourire.

*

La veille des nones d’avril¹⁵ débutèrent les Mégalésies, qui commémoraient l’arrivée de la pierre noire à Rome. Cette année-là il plut des cordes, et les spectacles de pantomime ou les drames lyriques, reprenant souvent le thème des amours de Cybèle et d’Attis, durent être annulés pour la plupart.

Pour ma part, je dus rester au temple jusqu'au cinquième jour des ides¹⁶, Animus me considérant comme encore « très fragile ». Lucidus resta avec moi, et nous discutâmes durant de longues heures. Agone nous rejoignit quelquefois et, lorsqu'il s'excusa pour ce qui s'était passé, je le rassurai, mais l'avertis qu'il était hors de question que je retourne avec lui. Il était adorable, bien sûr, mais quelqu'un qui vous traite en lépreux au moindre éternuement suspect et vous expulse de son lit séance tenante n'est pas ce que l'on peut appeler un compagnon facile à vivre. Agone en éprouva une vive jalousie vis-à-vis de Lucidus et se permit, une ou deux fois des réflexions pour le moins désagréables, sous-entendant que nous étions peut-être plus que des amis. Bien entendu, je me contentai d'en rire, tant l'idée de deux eunuques en train de faire l'amour était ridicule, mais je compris vite pourquoi Lucidus ne semblait pas partager mon amusement : il n'était pas entièrement castré seuls ses testicules avaient été enlevés.

Lorsque je m'en aperçus, un soir que je le vis se déshabiller pour se mettre au lit – ce qu'il faisait toujours en me tournant le dos, d'habitude –, je ne pus cacher ma surprise et en éprouver, en même temps, une terrible jalousie. Pourquoi lui avait-on permis de conserver sa verge alors qu'on m'avait privé de la mienne ?

— J'ai été castré lorsque je n'étais qu'un tout petit garçon m'expliquait-il en souriant, pas ici. Animus n'a pas estimé nécessaire d'élaguer.

Je secouai la tête, amusé par l'expression.

— Et... ça fonctionne ? demandai-je, curieux.

Il leva un sourcil, amusé.

— Tu veux dire si elle... ?

Il rapprocha et écarta les paumes, en un geste suggestif d'allongement.

— Oui, acquiesçais-je en souriant.

— Tu veux que je te montre ? demanda-t-il avec un clin d'œil.

Je lui jetai un coussin brodé à la figure en riant. Il l'esquiva d'un élégant mouvement d'épaule.

— Rien ne me différencie d'un homme normal. Mis à part le fait que je ne pourrai jamais avoir d'enfants, bien sûr.

— Mais... J'ai pourtant entendu dire que des hommes achetaient des esclaves eunuques pour être sûrs que leurs filles et épouses ne seraient pas... enfin, tu vois.

Il éclata d'un énorme rire.

— Ah oui ? Eh bien, qu'ils me confient leurs femmes et ils verront comment je me charge de leur *pudicita*.

— Tu as de la chance, murmurai-je en me laissant aller sur le matelas, les bras croisés derrière la nuque.

Il m'adressa un sourire amical, s'installa devant la coiffeuse et entreprit de démêler sa chevelure blonde. Une odeur de bois de rose flotta dans la pièce. Lucidus avait des cheveux magnifiques et j'adorais le regarder se coiffer. Lisses, fins et brillants, ils lui retombaient dans le creux des reins lorsqu'il était debout et ondulaient au rythme de sa marche aérienne. Il ne les nattait jamais, se contentant de les mêler de rubans ou de les orner de bijoux à l'occasion.

— Il a fait beau, aujourd'hui, dit-il en se regardant dans le petit miroir poli posé sur la coiffeuse, peut-être pourras-tu nous accompagner au cirque Maximus demain, si le temps ne fait pas de caprices ?

Il adressa une grimace critique à son reflet et entreprit de s'épiler les sourcils en poussant des petits cris douillets.

— Le cirque ? demandai-je en me redressant sur le lit. Vous allez au cirque ?

Le cirque... Les courses de chars, la foule, la fête, les cris. Je n'y avais jamais été, mais j'avais souvent vu mes demi-frères et Marcus en revenir, le rouge aux joues et les yeux encore pétillants du spectacle. Les clients de la taverne en parlaient aussi avec animation, faisant des paris et soutenant l'une ou l'autre des factions avec une telle passion qu'ils en venaient souvent aux mains. Pour rien au monde je ne voulais rater cela.

FLORUS

Malheureusement, les dieux durent décider que je ne devais pas assister aux courses, car cette nuit-là, une terrible tempête s'abattit sur Rome, renversant les statues et arrachant le toit de plusieurs maisons. Un oranger, dans le parc du temple, fut déraciné et tomba sur un esclave qui essayait de mettre Brunus, le vieux chien adoré des galles totalement terrifié par la tempête, à l'abri. Il eut des funérailles magnifiques et des pleurs abondants. Le chien, bien sûr pas l'esclave...

Les courses eurent lieu, mais le cœur n'y était pas. De nombreux citoyens avaient l'esprit trop occupé par le coût des réparations à effectuer dans leurs maisons (quand ils n'avaient pas tout perdu dans l'écroulement d'une *insula*) pour s'amuser. Lucidus me raconta que la moitié des courses avait dû être annulée à cause des rafales de vent et de pluie. Pire, la statue de Cybèle se renversa sur sa litière, provoquant un vent, de panique cette fois, parmi les quelques acharnés que le mauvais temps n'avait pas chassés du cirque Maximus. L'attis annonça qu'il s'agissait là d'un présage et qu'un grand malheur devait arriver. Le soir même, le temple fut envahi par des fidèles venus faire des offrandes.

Moi, je ne pus assister qu'à la moitié d'une course avant que Neph qu'Animus avait chargé de me surveiller pour que je ne sorte pas et ne tombe pas malade de nouveau, ne m'attrape dans le parc, assis sur l'herbe mouillée, en train de regarder le spectacle en contrebas. Le jardin du

temple, sur les hauteurs du Palatin, offrait une vue imprenable sur le cirque. Il me tira par la peau du cou et m'obligea à me changer avant d'attraper la mort. Neph poussa néanmoins la délicatesse jusqu'à ne pas parler de l'accident à l'attis, mais je crois si j'en jugeais par l'œillade qu'il me lança, qu'il espérait bien que je l'en remercierais par quelques attentions. Je me demandai comment il espérait que je m'y prenne, le pauvre – bien qu'à présent, je ne le sache que trop, pour avoir usé de ces « substituts » à outrance.

Quoi qu'il en soit, lorsque les fidèles, terrifiés par l'augure envahirent le temple, je n'eus pas le cœur de m'enfermer dans ma chambre et de leur refuser mon soutien moral, en dépit de la fatigue qui m'accablait. Je ne saurais dire aujourd'hui si ce fut une bonne idée ou non, mais de fait, ce fut ce soir-là que je fis la connaissance du premier homme qui me fit battre le cœur à m'en faire mal : Florus. Je ne le remarquai pas tout de suite, dans la fumée d'encens qui avait envahi le lieu de culte. Je me souviens que je tenais les mains d'une jeune femme dont l'enfant et l'époux avaient été écrasés par la chute du toit de l'*insula* où ils habitaient. J'essayai de la convaincre qu'elle devait continuer à vivre et que la déesse aurait été désolée de la voir écourter la vie qu'elle lui avait offerte, quand je le vis. Il était à genoux, le front pieusement incliné devant la statue d'Attis et ses lèvres remuaient en une murmurante prière. Il semblait très grand et ses cheveux bruns ondulaient sur sa nuque. À son annulaire l'anneau de fer des citoyens accrochait parfois la lumière des lampes à huile, et je devinai des yeux noisette entre ses doigts, dont il se cachait respectueusement le visage devant Attis. Jamais je n'ai vu homme aussi séduisant faire montre de tant d'humilité. Pieds nus, sa tunique détrempée par la pluie moulant ses formes athlétiques, il se tenait là nuque inclinée, priant avec ferveur.

J'ai honte de le dire, mais j'expédiai rapidement la pauvre femme pour aller m'agenouiller à ses côtés. Mon poulx accéléra lorsque l'odeur de son corps, mêlée à celle de la pluie, me chatouilla les narines. C'était une sensation très étrange. Je ne pouvais plus me sentir réellement excité et, pourtant, je voulais bien me faire pendre si ce que j'éprouvais n'était pas du désir, bien que totalement différent de celui que j'avais pu connaître jusque-là. Je voulais le toucher et le serrer contre moi. C'était comme un étrange pincement, juste sous le cœur, et une vague de chaleur qui me remontait dans la colonne vertébrale jusqu'à la nuque. Je ne désirais plus du sexe, mais des caresses. Je ne voulais pas qu'il me possède, mais qu'il m'aime. Je

brûlais de lui offrir non plus mon corps, mais autre chose, beaucoup plus profond, beaucoup plus fort. Mon soutien, mon sourire, ma joie, mon existence, n'importe quoi. On ne s'imagine pas ce que quelqu'un comme moi a à offrir et à quel point cela peut être fort. Lorsque l'on ne peut plus prouver charnellement à quelqu'un qu'on l'aime, on lui accorde tout le reste, bien plus que ce que quelqu'un de « normal » voudrait donner.

« Abandonne-leur ton corps, me disait Rufus, mais ton cœur et ton âme n'appartiennent qu'à toi, et personne ne pourra jamais te les arracher ou les acheter. »

Le jeune homme finit par me remarquer, et je lui souris.

— Attis est très touché par tes prières, murmurai-je.

Je fus étonné par le son de ma propre voix. Bien malin celui qui aurait pu dire si elle appartenait à un jeune homme ou à une jeune fille. Je le vis s'agiter nerveusement.

— Qu'il te bénisse, ajoutai-je en tendant une main tremblante vers son front.

Il ferma les yeux pour recevoir ma bénédiction, et je sentis sa peau fraîche sous mes doigts. Comme il était beau, en cet instant avec sa peau hâlée et ses yeux clos...

— Merci, chuchota-t-il.

Il semblait avoir du mal à me regarder en face.

— As-tu perdu quelqu'un de ta famille dans cette tempête ? demandai-je.

Il secoua timidement la tête. Quel âge pouvait-il avoir ? Vingt ? Vingt-cinq ans ?

— Crains-tu la prédiction de la Déesse, dans ce cas ?

Il haussa les épaules, indécis, et je sentis mon estomac faire des nœuds. Il était mal à l'aise en ma présence et se tenait très droit, bras croisés, comme pour mettre le maximum de distance entre nous.

— Je vois que je t'importune, dis-je avec un pincement au cœur mais aussi avec une pointe de colère. Je te laisse prier.

Je m'apprêtais à me lever, mais il m'adressa un regard horrifié et me prit doucement le poignet. Je sentis les cals de ses mains sur ma peau.

— Non ! dit-il en rougissant. Je... je ne voulais pas me montrer irrespectueux, ou tout ça. C'est juste que...

Il semblait hésiter, et je l'encourageai d'un regard.

— Oui ? Parle sans crainte, je n'ai jamais mangé qui que ce soit.

Je réussis à lui arracher un sourire, et il me parut plus beau que jamais.

— T'es vraiment un garçon ? murmura-t-il en me détaillant.

Je me pinçai les lèvres pour ne pas rire.

— Plus maintenant.

Il secoua la tête.

— Je ne sais pas si ça se dit, des choses pareilles à des gens comme toi, mais je l'aurais jamais cru. Enfin, je veux dire, tu es vraiment...

Il dessina en l'air les formes d'une jolie fille avec un sourire paillard, rougit de nouveau et baissa les yeux.

— Désolé, fit-il en se mordant l'intérieur de la joue.

— Je prends ça pour un compliment, murmurai-je.

— C'en est un.

Il joua avec un pan de sa tunique verte, qui avait vu des jours meilleurs, et m'observa du coin de l'œil. Autour de nous, les gens continuaient à prier et à pleurer sans nous accorder la moindre attention.

— Je m'appelle Sporus.

— Sporus. C'est pas courant, comme nom. Moi, c'est Florus.

— C'est très joli, dis-je en souriant.

— Si tu le dis.

— Pourquoi priais-tu avec autant de ferveur ?

Il secoua la tête.

— Pour qu'il me fasse gagner la prochaine course. (Il sembla soudain pris d'un doute.) C'est permis, n'est-ce pas ? Il ne va pas se vexer ou me jeter un sort à cause de ça ?

Je ris doucement, pour ne pas attirer l'attention.

— Je ne crois pas, non. Tu es aurige, alors ?

Bien des jeunes gens se laissaient pousser les cheveux, si bien qu'il était parfois difficile de savoir si l'on avait affaire à un conducteur de char ou à un coquet suivant la dernière mode.

— C'est exact ! fit-il fièrement. L'un des meilleurs. Je cours pour les verts. T'aimes les courses ?

— Je n'y ai jamais vraiment assisté.

Il me regarda comme si j'étais un Barbare fraîchement débarqué sur le port.

— Vrai ? Tu sais pas ce que tu perds. Il aime les courses, lui, dit-il en désignant la statue d'Attis. Tous les ans, ils nous l'amènent avec la Déesse, au cirque.

— Il s'appelle Attis, murmurai-je en souriant.

— Ah ?

Je croisai les bras, amusé.

— Pourquoi le pries-tu si tu ne sais pas qui c'est ?

Il haussa les épaules.

— À cause de ce qui s'est passé tout à l'heure, au cirque. La Déesse et lui, ils ont failli tomber de leur litière, et les gens se sont affolés comme des poules devant un renard. Je me suis dit qu'il fallait que ce soit un dieu sacrément puissant pour qu'il fiche la trouille à tout le monde. Alors je suis venu lui rendre hommage. Voilà. Les autres dieux... ils m'écoutent pas. Pourtant, je leur ai fait des offrandes, je te le jure.

La voix forte, le parler brutal et, il faut bien l'avouer, horriblement vulgaire de Florus commençaient à attirer l'attention de quelques fidèles, et je vis Lucidus, qui ajoutait de l'encens dans une coupelle se tourner vers nous en grimaçant.

— Pourquoi veux-tu tellement gagner ? demandai-je.

Il poussa un juron qui provoqua des cris offusqués parmi les fidèles les plus proches, et je lui fis discrètement signe de baisser le ton.

— Pour la prime, pardi ! poursuivit-il sans tenir compte de mon avertissement.

Je fis une moue en regardant autour de moi. Animus l'avait remarqué, lui aussi, et fronçait les sourcils.

— Oh ! Fais pas cette tête-là, poursuivit-il, se méprenant sur mon expression, c'est pas pour moi que je veux l'argent. C'est pour mon petit frère. Néron, il m'a rendu ma liberté à cause d'une bonne course que j'avais faite. C'était il y a deux ans. Quand je te dis que je suis un bon cocher ! Mais le petit est toujours esclave, alors j'économise pour l'acheter. Tu vois, je suis pas un égoïste. Ton Attis il peut bien m'aider un peu.

— Ton frère est-il à Rome ?

— Chez mon ancien maître. Un certain Proculus. C'est pas le mauvais cheval, il veut bien que je le rachète si j'ai assez d'argent.

— Sporus, murmura la voix d'Animus au-dessus de nous.

Florus se tut et je rentrai ma tête dans mes épaules. S'était-il rendu compte que j'essayais de séduire l'aurige ?

— Oui, attis ? fis-je en me levant, les jambes tremblantes.

— Je crois que Lucidus a besoin de toi, mon agnelle, dit-il avec un sourire amusé.

Je m'éloignai en adressant un petit signe de la main à Florus, et Animus me fit un clin d'œil. Je compris qu'il pensait me débarrasser d'un fidèle un peu trop encombrant que je n'osais pas congédier.

— Quoi ? entendis-je s'exclamer Florus. Alors c'est toi, Attis ?

J'éclatai de rire et Animus eut un rire doux en lui entourant les épaules du bras.

— Pas exactement, jeune homme, je vais t'expliquer cela.

— C'est pas de refus, parce que j'comprends pas tout.

Je m'éloignai, les laissant discuter, mais je ne pouvais m'empêcher de jeter de fréquents coups d'œil à Florus en rejoignant Lucidus.

— Que voulait ce rustre ? me demanda celui-ci, me faisant sursauter.

Je secouai la tête en souriant.

— Il est très gentil.

Lucidus grimaça.

— Ce cocher mal dégrossi ?

— Tu le connais ? demandai-je, plein d'espoir.

Lucidus fit claquer sa langue contre son palais.

— Il porte les couleurs de faction des verts, fit-il sèchement. Ses occupations n'étaient pas bien difficiles à deviner.

Je me sentis rougir. Si Animus ne s'était aperçu de rien, Lucidus lui, m'avait percé à jour.

— Et alors ? Chacun gagne son pain comme il le peut, non ?

Il me prit soudain par le bras et me traîna, plus qu'il ne me conduisit, vers notre chambre.

— Eh ! protestai-je. Qu'est-ce qui te prend ?

Nous bousculâmes quelques fidèles pour atteindre la porte, que Lucidus ouvrit rageusement avant de me pousser dans la pièce et de la refermer d'un coup sec.

Je m'assis sur le lit et il s'appuya au battant, bras croisés.

— Alors ? demanda-t-il.

Je levai les bras au ciel.

— Alors quoi ?

— As-tu perdu la tête ? gronda-t-il. Faire du rentre-dedans à ce rustre ! Et dans le temple, en plus ! Mais tu es devenue folle ma parole ! Imagines-tu ce qui se serait passé si Animus s'en était aperçu ?

— Je ne lui faisais pas du « rentre-dedans » ! Ce pauvre garçon priait Attis pour lui faire gagner une course.

— Quoi ? hurla Lucidus. Et tu encourages ce genre d'attitude ? L'appât du gain n'est pas une chose qui...

— Tu ne comprends rien ! le coupai-je. Il ne s'agit pas de cela ! Il espère gagner une course afin d'avoir assez d'argent pour racheter la liberté de son petit frère !

— Cela ne te concerne pas.

— Si, justement ! Parce que figure-toi que Proculus est le propriétaire du garçon !

Lucidus se couvrit le visage des mains.

— Oh ! Là, là..., gémit-il.

— Quoi, « Oh ! Là, là » ?

Il m'observa entre ses doigts.

— Dis-moi que tu ne lui as pas appris que tu connaissais Proculus. J'ouvris de grands yeux.

— Animus ne m'en a pas laissé le temps, crachai-je.

— La Grande Mère en soit louée ! s'écria-t-il.

— Mais j'ai bien l'intention de parler à Proculus de ce garçon !

Lucidus vint s'asseoir à mes côtés et me prit les mains, l'air grave.

— Et tu signeras ta perte, et la sienne, murmura-t-il.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Il soupira bruyamment.

— Sporus... Que va s'imaginer ce cuistre s'il sait qu'un homme fortuné, et certes pas réputé vertueux, vient te voir au temple, à la nuit tombée ?

— Je lui dirai que Proculus ne m'a jamais touché ! m'écriai-je.

— Et tu imagines qu'il va te croire ?

— Et après ? Que m'importe ?

— Sporus ! C'est un cocher ! Il passe son temps dans les tavernes et les bordels à courir les filles et à se soûler ! Penses-tu à Proculus si le bruit se répandait qu'il a un galle de Cybèle pour amant ? Sa réputation serait ruinée, et je ne parle pas de la tienne et de celle du temple !

— Si je lui demande de ne rien en dire, il...

— Il se moque bien du mal qu'il peut faire ! s'écria-t-il. Je connais bien ce genre d'individus, et tu devrais bien les connaître aussi ! C'étaient tes clients, par la Grande Mère !

Je tiquai. C'était la première fois que je l'entendais jurer.

— Il me plaît, murmurai-je en baissant les yeux.

Il hoqueta et se leva pour faire nerveusement les cent pas dans la pièce.

— Sporus, c'est un malappris ! Et toi, une gamine ! ajouta-t-il en pointant vers moi un doigt accusateur. Que sais-tu de l'amour à ton âge ? Tu sors à peine de l'adolescence ! Cet aurige était très beau ? Il a été gentil avec toi ? Il t'a fait un compliment ? Tu crois que si tu arrives à convaincre Proculus de libérer le petit garçon il va venir t'enlever et t'emmener dans une ville étrangère où vous pourrez vous aimer toute la vie ? Chimères, Sporus ! Sottises et rêves de pucelle ! Il ne t'apportera que des ennuis !

Je sentis les larmes me piquer les yeux. Jamais je n'aurais cru que Lucidus pourrait un jour me parler sur ce ton.

— Tu ne comprends pas, murmurai-je piteusement. Je croyais que plus jamais je ne pourrais ressentir une telle chose.

Il éclata de rire.

— Quoi donc ? Du désir ? Tu as envie qu'il te baise ? Tu imagines que ce sera magnifique ? Qu'il te portera aux nues ? Tu crois qu'il va savoir s'y prendre ? Ce type n'a jamais touché un garçon de sa vie. C'est écrit sur son visage. Ma pauvre ! Tu veux déjà écarter les fesses alors que tu n'arrives pas encore à pisser droit ! Il va te...

— Tais-toi ! hurlai-je en me couvrant les oreilles des mains. Je t'en supplie, tais-toi...

J'éclatai en sanglots, et Lucidus se rendit compte qu'il était allé trop loin. Il s'agenouilla devant moi et, malgré mes efforts pour le repousser, il me serra contre lui.

— Je suis désolée, Sporus, mais c'est la vérité. Il te fera du mal. Oublie-le.

— Je ne peux pas, sanglotai-je.

Lucidus s'écarta et leva les bras au ciel.

— Mais qu'est-ce que tu lui trouves, à la fin ? Il est vulgaire et grossier.

— Je ne sais pas.

Il se prit la tête dans les mains et soupira.

— Couche avec lui, dit-il soudain, me faisant sursauter.

— Quoi ?

— Couche avec lui, répéta-t-il. Une nuit avec ce rustre, et je te jure que cela te fera passer l'envie de le revoir.

Mes larmes redoublèrent.

— Comment peux-tu être aussi cruel ? Je te croyais mon ami.

— Et c'est parce que je le suis, et que je suis aussi ton aîné, que je te conseille de coucher avec lui. On ne désire que les choses que l'on ne possède pas, Sporus. Une fois qu'on les tient dans la main elles perdent tout intérêt, et c'est le meilleur service que peut te rendre cette espèce de...

— Ne l'insulte pas !

Il s'affala sur son lit, qui me faisait face, et se laissa aller contre le mur.

— Ne laisse pas une amourette d'adolescente gâcher ta chance de vivre ici et d'être respectée, Sporus, chuchota-t-il. Tu l'as à peine vu quelques instants. Si tu le vois demain, en pleine rue, tu ne le remarqueras peut-être même pas.

Je m'allongeai et fermai les yeux.

— Sporus ? Tu m'écoutes ? Sporus ! Très bien ! Fais la sourde oreille, mais je t'aurais prévenue !

Il sortit en claquant la porte. J'enfouis mon visage dans l'oreiller et le mordis de toutes mes forces. J'aiderais Florus, et il m'en serait reconnaissant. C'était certain.

Je fus doucement réveillé par Animus, à peine une heure plus tard si j'en jugeai par le niveau de la lampe à huile. Je m'étais endormi avec l'image du visage souriant de Florus dansant devant mes yeux.

— Un vieil ami est ici, murmura doucement l'attis. Il veut savoir comment tu te remets de ta transformation. Veux-tu le recevoir ?

Proculus. Si ce n'était pas un signe des dieux !

— Oui, je veux bien, dis-je en me frottant les yeux.

— J'ai demandé à Lucidus de vous laisser seuls pour une heure. Je vais le chercher.

Animus sortit de la chambre, et je bondis du lit pour arranger mes cheveux dans le miroir et me passer un trait de khôl à la racine des cils. Je n'avais pas vraiment bonne mine, mais Proculus n'en serait que plus touché. Je défis rapidement mes tresses, ôtai mes rubans et lissai mes boucles en m'allongeant sur mon lit, à la manière d'un convalescent.

La porte s'ouvrit de nouveau et Proculus entra dans la chambre en souriant. Il tenait une corbeille de fruits à la main.

— C'est pour toi, dit-il en posant le panier sur ma table de chevet.

Je lui fis signe de s'asseoir sur le lit. Il obéit en me prenant les mains.

— Proculus, je suis heureux de te revoir.

— Comment te sens-tu ?

— Mieux qu'il y a quelques jours, murmurai-je en souriant.

— Animus m’a dit que tu avais été malade. Il... mais on dirait que tu as pleuré. Tu as les yeux gonflés.

Il me caressa la joue, et je baissai les yeux.

— J’ai... j’ai vu un jeune homme, tout à l’heure, et il m’a fait beaucoup de peine.

— T’a-t-il insulté ?

— Non, non, pas du tout. Il venait prier Attis parce que son petit frère est très loin de lui et qu’il n’a pas d’argent pour le racheter.

Il secoua la tête, ne comprenant pas où je voulais en venir.

— Un esclave ?

— Oui. Ton esclave. Cet homme s’appelle Florus.

Proculus se tapa les cuisses, excédé.

— Oh ! Celui-là ! Puisse la peste lui dévorer les entrailles !

Je me raidis.

— Tu es cruel ! Il semblait très triste.

— Il est surtout très sot. Il aurait pu racheter son frère vingt fois s’il n’avait pas joué ses primes aux dés.

Je sentis mon estomac se tordre.

— C’est lui qui te l’a dit ? demandai-je.

— Bien sûr que non, voyons. Oublie-le, va. C’est un bon à rien, et Lutecius est bien plus heureux dans ma maison qu’il ne le serait avec son frère, crois-moi. Il est le compagnon de jeu préféré de mon fils.

— Tu as un fils ? Il hocha la tête en souriant.

— Oui. Il a la moitié de ton âge. C’est un petit garçon très gentil.

Je me tus un instant. Jamais je ne m’étais imaginé Proculus avec un fils sur les genoux, mais, après tout, que savais-je de lui ?

— Proculus, ce garçon était réellement très triste, et j’aimerais tant faire quelque chose pour lui...

Proculus émit un étrange petit rire et me tapota la jambe.

— Ça va, j’ai compris. Mon cœur fit un bond dans ma poitrine.

— Tu vas le rendre à son frère ?

— Je vais faire mieux que cela, promit-il en souriant.

— Quoi ? Que vas-tu faire ?

Il se pencha pour déposer un baiser sur ma joue.

— C’est une surprise. Mais je le fais pour toi, pas pour Florus que cela soit bien clair.

Je lui sautai littéralement au cou.

— Merci, Proculus ! Demande-moi ce que tu voudras !

— Vraiment ? fit-il avec un clin d'œil.

Il possédait un charme indéniable, avec ses yeux clairs et sa carrure athlétique. Je lui caressai la gorge et approchai mon visage du sien. Il sembla hésiter un instant, attiré par les lèvres que je lui offrais, mais il s'écarta brutalement et se leva.

— Ce sera fait demain, dit-il rapidement, me laissant estomaqué.

— Proculus, murmurai-je, torturé par des sentiments contradictoires.

Que s'était-il passé ? Est-ce que je le dégoûtais soudain ? Il dut remarquer mon agitation, car il se pencha de nouveau sur moi et me caressa la joue.

— J'ai été un peu brusque, pardonne-moi, mais une créature telle que toi est forcément promise à de grandes choses. Et tu es un galle, à présent, ajouta-t-il. Repose-toi. Je reviendrai dans quelques jours.

Il ressortit en refermant doucement la porte et je ne pus faire un geste, la gorge sèche et le cœur battant. Ses paroles résonnaient dans mon cerveau comme une promesse et, pour la première fois je me pris à rêver que, peut-être, un destin avait été tracé pour moi. Pour moi et Florus...

Mais je ne revis plus Proculus. Il tomba malade et périt dans l'incendie qui dévasta Rome en juillet.

La malédiction de la déesse avait bel et bien frappé.

[1](#) 4 mars 45 apr. J.-C.

[2](#) Néron donna des jeux quatre fois durant son règne : en 57, 59, 63 et 66. En effet, que le lecteur ne s' imagine pas que les Romains allaient voir s'étriper des gladiateurs tous les samedis soir, comme nous sortons au cinéma. Les combats de gladiateurs étaient rares et fort coûteux. Si certains ont pris pour argent comptant ce qu'a laissé entrevoir le cinéma hollywoodien sur le sujet, qu'ils en fassent leur deuil ; former un bon gladiateur prenait des années, et on ne le sacrifiait certes pas avec légèreté.

[3](#) La prise de la toge virile, ou toge curule (toge blanche), marquait le passage à l'âge adulte.

[4](#) Il existait plusieurs sortes de gladiateurs, dont les Samnites (combattant avec un grand bouclier et une épée).

[5](#) Certains jours du mois étaient considérés comme fastes et d'autres néfastes. L'hermaphrodite conjure ici le mauvais sort, en quelque sorte, de par son étrange nature.

[6](#) Sur l'île Tibérine se trouvait le temple d'Esculape, « l'hôpital » de l'époque, au milieu du Tibre.

[7](#) 24 février

[8](#) 15 mars

[9](#) Affluent du Tibre

[10](#) 22 mars

[11](#) Saliens : prêtres danseurs du dieu Mars

[12](#) 24 mars

[13](#) 25 mars

[14](#) 26 mars

[15](#) 4 avril

[16](#) Le 9 (avril)

LIVRE II

LA MORT DE POPPÉE

Lorsque j'avais posé le pied sur le Palatin la première fois, escorté par la milice urbaine, je m'étais juré de fuir dès que possible. Mais à dix-neuf ans, j'étais toujours au temple de Cybèle et, Lucidus l'avait prédit, j'écartais les cuisses comme jamais. J'étais devenu un eunuque, et j'étais toujours une putain... mais une putain sacrée. Belle promotion ! Si j'avais eu ne serait-ce qu'une vague idée de ce qui m'attendait lorsque je m'étais castré, je me serais jeté du haut de la roche du Capitole. Et ceux qui assurent que cette opération vous libère à jamais des désirs charnels, on devrait les pendre haut et court, parce que non seulement c'est faux, mais cet état me mit le feu aux fesses plus sûrement que si j'étais assis sur un lit de braises.

Néanmoins, grâce en soient rendues aux dieux pour ce modeste cadeau, je ne souffris pas d'un effet qui rend les eunuques si repoussants et grotesques lorsqu'ils sont castrés après la puberté : celui de tripler de poids. Bien que mes formes se fussent adoucies légèrement, je pris bien soin de faire un maximum d'exercice, aidé en cela par Lucidus afin de conserver une musculature décente et ferme.

Mais, pires que la castration furent les heures que je dus passer, le nez baissé vers mes tablettes, à apprendre à lire et à écrire. Oh, je ne le regrette pas aujourd'hui, bien sûr, mais, si l'on nous inculquait avec soin chaque texte et chaque prière destinés à la déesse ou à Attis, j'étais toujours un parfait inculte, et je m'en rendais bien compte lors des « visites » de

certain patriciens. Ils venaient, me culbutaient, priaient versaient leur obole au temple et repartaient. Certains parlaient peu mais d'autres étaient intarissables. C'étaient ces derniers que je craignais le plus. Lorsqu'ils faisaient allusion à tel héros, déité ou homme en vue je me contentais de rire en même temps qu'eux, ne sachant absolument pas de quoi ils parlaient. De fait, je me sentais encore plus avili que lorsque je travaillais dans le lupanar d'Octavia. Avec les rustauds, je me sentais quelqu'un, mais pas avec les hommes qui venaient au temple. Eux, ils savaient parler, ils avaient des postes importants, fréquentaient la plus haute société, connaissaient un tas de choses, parlaient le grec mais moi... moi, je n'étais qu'un objet d'amusement, rien de plus. J'avais bien essayé d'apprendre grâce à eux, mais ils n'avaient pas de temps à perdre avec quelqu'un comme moi.

— Pourquoi veux-tu que je t'apprenne le grec ? m'avait demandé Galba, un légat de passage. Qu'en feras-tu ?

— Beaucoup de gens disent des phrases en grec et je ne les comprends pas, alors...

— Ce ne sont pas des « phrases », fit-il, sarcastique, mais des citations de textes ou de poèmes. Tu ne comprendrais pas, de toute façon, les œuvres auxquelles ils font allusion dans cette langue. Commence par apprendre à parler correctement latin, mon pauvre Sporus, à corriger ton langage, et tu seras parfait.

J'avais lutté pour ne pas me mettre à pleurer et je l'avais renvoyé refusant de le revoir durant le temps de son séjour. Il en était venu à me supplier et à faire des cadeaux somptueux au temple pour se faire pardonner, mais cet imbécile ne comprit jamais pourquoi je l'avais chassé. Si l'on m'avait dit alors que la couronne de laurier allait un jour se poser sur sa vieille tête, j'aurais éclaté de rire. Pauvre Galba.

Je passais des heures dans le petit parc du temple et, parfois j'allais me promener dans le grand jardin que le *princeps* avait fait récemment aménager sur le haut de l'Esquilin. Il était surveillé en permanence, mais les prêtres de Cybèle y étaient admis sans aucune difficulté. En chemin, je prenais plaisir à regarder, par une porte entrouverte, à l'intérieur des grandes maisons. C'étaient des gens riches qui habitaient là, à deux pas du *princeps*, que je n'avais jamais vu bien que nous soyons voisins. J'avais parfois vu un troupeau de toges, de gardes et de bijoux passer à quelques pas de moi, et je me disais que Néron devait être au milieu de cette foule.

Bien souvent, les nobles dames et les hommes de l'entourage du *princeps* venaient me rebattre les oreilles de leurs problèmes et me demandaient de faire une prière à la déesse ou d'intercéder en leur faveur auprès d'elle. Ils me glissaient une petite pièce dans la main parfois un bijou, que je rapportais au temple. Contrairement à mes « frères », je n'avais nul besoin d'aller recueillir des aumônes, elles venaient d'elles-mêmes, et c'est pour cela qu'Animus me laissait me promener à ma guise. Je savais que ce n'était pas seulement par dévotion que ces gens agissaient de la sorte. Mon physique d'adolescente y était pour beaucoup, je le voyais aux regards admiratifs ou attendris, qu'ils posaient sur moi. Si, sur le forum il m'arrivait parfois de subir des quolibets grossiers, cela ne se produisit jamais dans les jardins de l'Esquilin – pas tout de suite en tout cas.

Un après-midi de juillet, voulant fuir la frénésie qui avait soudain saisi les galles sans raison apparente, je m'y rendis, comme à mon habitude, mais un garde s'interposa.

— Pas de promenade aujourd'hui, Sporus.

Il s'agissait de Crassus.

— Il s'est passé quelque chose ?

— Tu n'es pas au courant ? L'impératrice Poppée est morte en couches, cette nuit.

J'écarquillai les yeux. C'était donc pour cela qu'il y avait toute cette agitation au temple, ce matin. Et moi qui étais parti comme un voleur... J'étais bon pour une séance de remontrances bien sentie.

— Je comprends, Crassus, dans ce cas, je vais aller prier au temple.

— Pour elle ? C'était une garce !

Il cracha sur le sol et je secouai la tête.

— Bien sûr que non, idiot. Je prierai pour ton fils.

Il me sourit avec reconnaissance. J'avais plusieurs fois prié pour son garçon depuis que je l'avais rencontré. Je ne sais si Cybèle avait entendu mes prières, mais les crises de l'adolescent s'étaient espacées. Il me glissa une petite pièce dans la main et je repartis.

Je remarquai la foule en contrebas, sur le forum et au pied de la statue colossale de Néron, qui s'élevait à présent devant la *Domus Aurea*, une immense construction que ce dernier avait fait élever après que la maison du Passage, son palais de prédilection, eut été dévorée par les flammes lors du grand incendie.

Cet incendie avait été terrible. Le feu avait pris par accident dans le quartier du Grand Cirque et avait été entretenu par des groupuscules de fanatiques d'une nouvelle secte, qui se faisaient appeler les « chrétiens ». Ces individus prônaient des préceptes de fraternité universelle en public et se livraient aux pires turpitudes en privé. Lucidus avait d'ailleurs attrapé l'un d'entre eux, torche à la main, durant l'incendie, et lui avait définitivement fait passer l'envie de dessiner des poissons sur le mur du temple. Mais cette souillure avait réussi à enflammer une poutre, et le temple de Cybèle avait dû être presque entièrement reconstruit, le mont Palatin ayant été dévasté. Des milliers de femmes et d'enfants avaient été jetés à la rue et le *princeps* avait eu beau se précipiter à Rome à bride abattue lorsqu'on l'avait prévenu de la catastrophe, pour faire ouvrir tous ses palais et les temples pour les accueillir, cela n'y avait pas suffi. Des tentes avaient dû être installées à la hâte sur le Champ de Mars et n'eût été la vigilance de la milice civile, un petit groupe de chrétiens que j'avais déjà vu racoler des esclaves sur le forum, aurait bouté le feu à une dizaine de tentes, grillant quelques centaines d'enfants et de vieillards au cri de « Purifions Rome¹⁷ ! ». Pour la plus grande joie des Romains, ce fut de leur présence que l'on purifia la ville. Ils furent crucifiés, et nous applaudîmes tous au spectacle à nous en déboîter les phalanges. Mourir lentement étouffés était encore une punition trop douce pour ces déchets sans honneur ni morale.

Mais, aujourd'hui, ce n'était plus l'incendie sous le consulat de C. Laecanius Bassus et M. Licinius Crassus¹⁸ qui captait l'attention des badauds. Tout était noir de monde, et chacun levait le nez vers la haute enceinte de marbre de la Maison dorée. Oui, il valait mieux que je rentre, ou Animus allait encore me regarder de travers. J'accélérai le pas et pénétrai par le grand portail, non sans avoir embrassé du regard l'immense cirque Maximus. Il était à présent plus noir que blanc, mais j'ai toujours aimé cette immense construction, je ne sais pas pourquoi. Sans doute me rappelait-elle un certain cocher que je n'avais jamais revu... Les jours de courses nous n'avions même pas besoin de descendre du Palatin pour y assister et transpirer au milieu de la foule en plein soleil, sur des bancs de bois inconfortables. Nous pouvions regarder courir les chars à l'ombre des pins parasols du jardin, confortablement assis sur l'herbe fraîche. Quelques patriciens, répugnant à se mêler à la foule, venaient souvent nous rejoindre,

avec leurs serviteurs, et apportaient de la nourriture, du vin léger ou des friandises, à la grande joie d'Agone.

— Sporus ! Où étais-tu passé ?

Agone me sauta sur la peau du dos à peine le seuil franchi. Avec l'âge, il s'était empâté et avait le plus grand mal à faire le moindre effort.

— Mais qu'est-ce que tu as ?

— Poppée est morte.

— Oui, je le sais. Ce n'est pas la première fois qu'une femme trépasse en couches.

Il ouvrit de grands yeux éplorés.

— Mais c'était l'épouse du divin Néron ! Un deuil a été instauré.

Je soupirai. Allons bon ! C'était reparti pour un tour de piste. À chaque fois qu'un personnage important décédait, nous devions passer plusieurs jours en prières, sacrifices, et toutes sortes de fadaises.

Tous les prêtres étaient déjà réunis dans le temple et leurs murmures se répercutaient entre les colonnes, dans la semi-obscurité.

— Je n'ai aucune envie de rester enfermé ici, murmurai-je à Agone.

— Cesse de faire l'idiot, pour une fois, ou Animus va t'arracher la peau pour de bon !

Je me contentai de sourire. S'il y avait bien une chose qu'Animus ne faisait jamais, c'était de lever la main sur nous. J'allais m'esquiver mais l'attis, debout devant la statue de la déesse, faisait face aux prêtres inclinés, et me remarqua.

— *Te pedicabo*¹⁹ ! maugréai-je dans ma barbe (si je puis dire, car il y avait longtemps qu'elle ne poussait plus).

Agone me donna une chiquenaude sur le bras.

— Modère tes paroles, tu es dans le temple.

Je m'installai en grommelant au dernier rang des prêtres, à côté de Lucidus.

— Alors ? me demanda-t-il en souriant. Partie en promenade ?

Je lui adressai un clin d'œil. Si Agone s'était empâté, Lucidus lui, était plus séduisant que jamais, et sa récente trentaine lui seyait parfaitement. Ses gestes étaient plus posés et son expression empreinte de réserve. Son élégance simple et discrète ne manquait jamais d'attirer l'attention. Les années passant, il était devenu mon meilleur ami, pour ne pas dire mon frère.

Je baissai la tête, faisant semblant de prier, mais Agone, près de nous, priait de tout son cœur.

— N'en as-tu pas assez de répéter sans discontinuer les mêmes litanies ? lui susurra malicieusement Lucidus.

Agone baissa la tête à son tour pour ne pas se faire remarquer.

— Taisez-vous et priez.

— Pour cette traînée ? murmura Lucidus. Plutôt crever.

— Je n'ai pas envie de prier pour cette femme, ajoutai-je, je ne la connaissais même pas.

— Sporus... supplia Agone.

— Oh, oui, toi tu es parfait, tu pries, tu vas recueillir des dons et tu ne baisses jamais.

— Arrêtez. Rien ne t'empêche d'en faire autant, Sporus. Animus ne t'y a jamais obligé.

— Et laisser Lucidus se faire harponner la poupe jusqu'à épuisement ?

Je remarquai l'expression désolée de Lucidus et ajoutai :

— Je préfère encore subir ce lourdaud de Petrus que de rester à plat ventre devant une statue.

— Sporus, tu blasphèmes.

— Et de toute façon, Animus m'obligerait à ouvrir mon lit à cet imbécile.

Lucidus pouffa.

— Sporus... gémit Agone, s'il te plaît...

— Ça va, je me tais.

— Je ne te demande pas de te taire, mais de prier...

Le toussotement soudain d'Animus nous fit sursauter tous les trois. Il avait les yeux fixés sur nous et nous adressa une grimace que je ne connaissais que trop.

— C'est malin, gémit Agone, à cause de toi, on va être privés de repas jusqu'à demain.

Je ne pus m'empêcher de pouffer, et Lucidus étouffa un rire dans ses paumes. Priver Agone de nourriture était bien la pire torture que l'on pouvait lui infliger.

— Peut-être perdras-tu un peu de poids, persiflai-je.

— Chut !

Lucidus et moi soupirâmes et fîmes semblant de prier.

Cette comédie dura trois jours entiers. Nous nous levions à l'aube, priions jusqu'au soir et recommencions le lendemain. Un vrai cauchemar. Je n'avais qu'une envie : sortir au soleil et respirer autre chose que de l'encens.

Le matin du troisième jour, Animus nous annonça la fin du deuil et, aussitôt le repas de la mi-journée avalé, je décidai d'aller me promener.

— Où vas-tu ? me demanda Agone.

— Recueillir des dons. Où est Lucidus ?

— « Occupée », fit-il avec une grimace. Dans tous les sens du terme.

— Imbécile !

Il m'attrapa par le dos de ma robe.

— Attends ! Le *princeps* va venir, ne veux-tu pas le voir ?

— Non, fis-je en me dégageant. À tout à l'heure !

— Sporus ! Attends !

Mais j'avais déjà passé la porte et gambadais en direction des jardins de l'Esquilin. Y accéder n'eut rien de facile. Des chariots remplis d'immenses blocs de marbre bloquaient les rues, provoquant une cacophonie de cris et de lamentations. Depuis que Néron avait commencé la construction de la *Domus Aurea*, ce genre de scène se reproduisait de plus en plus souvent, et il n'était pas rare qu'un ouvrier ou, pire, un passant finisse ses jours sous plusieurs centaines de livres de pierre tombées d'un chariot. J'arrivai enfin, après quelques bleus et bousculades, à l'entrée du jardin, où un jeune prétorien me regarda passer en me lançant une œillade admirative.

— Crassus n'est pas là ? demandai-je.

— Non, mais je peux peut-être le remplacer... répondit-il avec un sourire en coin.

Je me plantai devant lui, mains sur les hanches, et essayai de le toiser, sans beaucoup de succès étant donné que je lui arrivais à peine à la poitrine.

— Je te demande pardon ?

Il se dandina, mal à l'aise. Les gens ont toujours ce genre de réflexe superstitieux vis-à-vis des prêtres, craignant la colère du dieu qu'ils servent ou un quelconque envoûtement. Tu parles !

— Rien, je... je plaisantais, je ne voulais pas te froisser, pardonne-moi.

— Bien, fis-je magnanime. Puisse la Grande Mère te pardonner ton outrage envers son serviteur.

— Allons, il ne faut pas le prendre comme ça.

Il paraissait de plus en plus gêné et se balançait d'une jambe sur l'autre. De très jolies jambes, d'ailleurs, remarquai-je. Oui, ce jeune prétorien était plutôt séduisant avec ses cheveux châtons, et ses yeux clairs.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le dire, murmurai-je en souriant c'est auprès de la Déesse que tu dois t'excuser.

Celui-là, si je n'arrivais pas à me le culbuter après son tour de garde, je voulais bien être pendu.

— Oui, tu as raison, je suis navré.

Le pauvre fondait comme du lard sur le poêle et semblait bon pour l'assaut final.

— Ne t'en fais pas, je te guiderai dans tes prières, dis-je en fermant à demi les yeux, pour que l'ombre de mes cils voile légèrement mon regard.

Peu d'hommes résistaient à cette mimique, je n'ai jamais su pourquoi.

— Je te suivrai, dit-il en rougissant. Et je prierai aussi pour le fils de Crassus.

Ces mots me glacèrent, et le désir que j'avais ressenti pour ce jeune homme s'envola en quelques instants.

— Il est arrivé quelque chose à Marcus ? demandai-je, inquiet.

Il hocha la tête, surpris par ma réaction.

— Oui, il est atteint du haut mal et...

— Je sais déjà tout cela ! Que lui est-il arrivé ? le pressai-je.

— Une crise plus forte que les autres ; il est tombé sur le forum et sa tête a heurté le marbre.

— Grande Mère, murmurai-je en me laissant tomber dans l'herbe.

Le jeune prétorien, inquiet, s'accroupit à mon côté.

— Tu vas bien ? Veux-tu que j'appelle quelqu'un ?

Je secouai la tête.

— Non, non, Je vais bien. L'enfant est-il... ?

Je n'osai finir ma phrase.

— Oui, murmura le prétorien. Ce matin. C'est la raison pour laquelle je remplace Crassus. Il est resté deux jours entre vie et mort, mais ce n'était qu'un adolescent, et il était fragile.

Deux jours.

L'enfant de celui que je considérais comme mon ami était en train de mourir, et moi, je priais pour une morte que je n'avais jamais vue ! Il aurait peut-être suffi d'une offrande, d'une prière presque rien, quelques minutes, un court instant, et la déesse aurait peut-être sauvé cet enfant.

Oh ! Je sais, j'ai souvent l'air de traiter les déités par-dessus la jambe, mais parfois, lorsque la prière est sincère et que le but en est pur, les dieux accomplissent l'impossible. Ne l'avaient-ils pas prouvé en atténuant déjà les souffrances du petit Marcus ? J'avais prié de toutes mes forces et...

— Oh ! Non...

— Qu'est-ce que tu as ?

La prière. J'avais dit à Crassus que je prierais pour son fils. Je le lui avais promis et je ne l'avais pas fait. Était-ce pour cela que... ?

Je me couvris le visage des mains.

— Oh ! Grande Mère !

Le prétorien me prit par les épaules et m'obligea à me relever.

— Je vais te faire reconduire à la maison des galles.

— Non ! m'écriai-je, je vais très bien.

Il me toucha la joue, surpris.

— Tu pleures ?

— Oui.

Je me dégageai et m'enfonçai sous le dais d'oliviers, perdu dans mes pensées.

« Ma faute... Il est mort par ma faute... »

Je me laissai tomber à genoux, sur la pelouse bordant une allée de rosiers, et éclatai en sanglots. Je me sentais atrocement coupable et me demandais si j'allais avouer à Crassus que je n'avais pas tenu ma promesse. J'étais persuadé que la déesse allait terriblement m'en vouloir. Je me mis à arracher les brins d'herbe grasse un par un, et l'odeur qui s'en dégagea me réconforta quelque peu.

J'ai toujours adoré l'odeur de la pelouse et des fleurs. Sans doute parce que, durant des années, je n'avais senti que celle des mauvaises herbes qui poussaient entre les pavés mal agencés des rues de Subure. J'avais souvent rêvé, quand je travaillais au lupanar d'Octavia, que j'arriverais à économiser assez d'argent pour que Tuccia et moi puissions partir nous installer à la campagne. Je me voyais déjà cueillir les légumes de notre petit jardin, traire notre chèvre et me rouler dans les ablais.

Bien entendu, je savais très bien que ma belle-mère ne me laisserait jamais assez d'argent pour m'acheter ne serait-ce qu'une robe neuve, et je n'avais pas la moindre idée du travail qu'exigeait une ferme. Pour moi, les fruits et les légumes poussaient de terre dès l'instant que suffisamment d'eau tombait du ciel, et je n'avais jamais senti une chèvre d'assez près

pour me rendre compte de la puanteur que l'une de ces bestioles pouvait dégager.

Quoi qu'il en soit, à genoux dans l'herbe, près du petit tas de pousses arrachées que je triturais, je me repris à m'imaginer avec mon joli panier tressé et ma robe, en train de ramasser des œufs et de cueillir des courges.

Pourquoi faut-il toujours que ce soit lorsque vous vous évadez dans d'agréables pensées qu'un imbécile vient vous gâcher votre plaisir ? En l'occurrence, je ne le vis même pas arriver, mais le sentis. Il semblait avoir pris son bain dans une piscine d'essence de romarin.

— Une si belle créature ne devrait pas laisser la tristesse creuser le lit de ses larmes sur ses joues.

Je tressaillis et me retournai. Mais qui était cet idiot ? Il ne pouvait pas dire « pleurer », comme tout le monde ? Encore un de ces originaux qui ne voulaient rien faire comme tout un chacun – et mauvais poète, de surcroît !

Il fit signe à son esclave de s'éloigner et s'assit lourdement à mes côtés.

Je le détaillai du coin de l'œil. Dieux qu'il était laid ! Le pauvre garçon n'avait décidément rien pour lui. Bien plus grand que moi il avait un visage bouffi à demi mangé par un collier de barbe rousse, qui n'avait pour effet que d'accentuer un double menton déjà saillant en dépit de son âge. Ses cheveux châains avaient été frisés au fer et il plissait les yeux en dépit de l'ombre des arbres. Soit il était très sensible à la lumière, soit il était myope. La lentille d'émeraude polie qui pendait à son cou au bout d'une chaîne en or me fit opter pour la seconde solution. Il semblait aussi très riche, si j'en croyais sa tunique brodée et ses sandales au cuir ouvragé.

— Excuse-moi, dis-je en me levant pour lisser ma robe, mais j'ai envie d'être seul.

Son visage porcine se tordit douloureusement.

— Oui, je sais ce que tu ressens, murmura-t-il, moi aussi je l'aimais.

Je me tournai franchement vers lui, mains sur les hanches.

— Si tu parles de cette femme qui est morte, je ne la connaissais pas, et ce n'est certes pas pour elle, qui a vécu toute sa vie dans l'abondance, que je pleure.

Il me saisit le poignet et se leva à son tour, manquant de peu de me faire trébucher sous le poids qu'il imposa à ma pauvre épaule.

— Tu... bredouilla-t-il. Tu...

— Quoi ? crachai-je avec impatience en me dégageant.

— C'est incroyable... Une telle ressemblance...

Il me regardait avec des yeux ronds comme des sesterces et sa lèvre inférieure pendait, mouillée. Cette moue le rendait tellement laid que cela en devenait indécent.

— Il faut que je m'en aille, à présent. Que la Déesse veille sur toi.

Je le lui tournai rapidement le dos et m'éloignai de lui.

— Attends ! Tu vis au temple de Cybèle, n'est-ce pas ? Tu es un galle ?

Je me figeai et levai les yeux au ciel en me mordant la langue pour ne pas répliquer vertement. Peine perdue. À croire que cet organe est doué, chez moi, d'une vie propre. La réponse sortit sans me demander la permission au préalable.

— Non ! Je me suis coupé les couilles par accident en glissant sur un rasoir.

Comme si un homme castré, vêtu en prêtresse, et arborant des cheveux longs jusqu'aux reins pouvait être autre chose, à Rome qu'un galle au service de Cybèle ou un mignon fou persuadé d'être une vestale ! S'il me prenait pour le premier, il n'avait aucune raison de poser une question aussi stupide, et s'il me prenait pour le second, ce n'était guère flatteur.

Il fronça les sourcils et m'adressa un regard courroucé qui me fit baisser les yeux. Je me fis alors la réflexion que je n'étais pas très malin de m'emporter de la sorte. Peut-être ce garçon était-il le fils de quelqu'un d'important. Il semblait connaître la femme qui était morte, après tout, et je risquais de me faire taper sur les doigts par Animus pour mon inconduite.

— Tu as la langue un peu trop bien pendue, petit galle, siffla-t-il entre ses dents (en fort bon état, d'ailleurs, contrairement au reste de sa personne). Crois-tu que ta beauté peut tout te permettre ?

Je me mordis de nouveau la langue pour éviter de répondre « oui » mais cette fois, en serrant les dents assez fort pour l'empêcher de remuer.

— Mhh...

— Pardon ? Tu oses encore répondre ?

— Mais je n'ai rien dit !

Je pris mon air le plus pitoyable (celui que j'avais emprunté à Cicéron, le vieux chien du temple qui avait remplacé Brunus, juste après qu'Animus lui imprime sa sandale dans les côtes, mais juste avant que les galles ne le couvrent de cajoleries et de friandises) en triturant un pan de ma jolie robe safran, et je rosis légèrement mes joues.

Oui, ça, c'est un petit détail pratique et qui plaisait beaucoup aux « visiteurs » : j'ai très vite appris à rougir et à pleurer sur commande. Et je peux dire que, par la suite, cela m'a permis de me tirer de pas mal de mauvais pas.

Dans le cas présent, cela fonctionna à merveille. Le visage du gros garçon se fripa en une écœurante parodie de ce qui devait être un « tu sembles tellement penaud que j'en ai la larme à l'œil », mais qui ressemblait davantage à l'expression de Cicéron lorsque nous l'empêchions de dérober les ex-voto pour les enfouir dans le parc.

Il l'imitait lui aussi à la perfection, avec ses joues pendantes et ses grosses lèvres mouillées.

— Ne t'en fais pas, je n'avais pas l'intention de me plaindre de toi à l'attis, je ne voulais pas te faire peur.

— Tu m'en vois ravi, fis-je, sarcastique.

Il tendit une petite main boudinée vers ma joue, mais je m'enfuis en sautillant dans l'herbe, robe relevée sur les chevilles.

— Tu me plais !

— Il faut vraiment que je m'en aille, lançai-je en mettant le plus de distance possible entre lui et moi. Je prierai la Déesse pour qu'elle t'accorde bonheur et santé !

« Ou, plutôt : je demanderai à quelqu'un d'autre de le faire, parce que je risque de n'être pas très convaincant. »

Mais ces pensées me ramenèrent à Crassus et à Marcus. Je quittai le jardin en faisant un petit signe de la main au jeune prétorien, qui me répondit par un sourire, et descendis sur la *Via Sacra*. Je n'avais pas envie de rentrer au temple. Malgré le soleil et la fermeture des boutiques pour la sieste, quelques petits groupes d'hommes discutaient sur le forum, à l'ombre des colonnes. Je passai devant le temple de Vesta, puis devant celui de Castor et Pollux, et allai m'asseoir sur les marches de la tribune des Rostres, où un poète sans talent déclamait dans le vide des vers de je ne sais qui d'une voix éraillée. Le soleil tapait dur, mais je n'ai jamais fui ses rayons. Contrairement aux autres galls, qui se badigeonnaient d'onguents gras, j'étais bronzé comme un gamin des rues et je ne prenais aucun soin particulier de ma peau, au grand désespoir d'Animus. J'étais d'ailleurs le seul galle à ne jamais parler de moi au féminin.

« Le petit Marcus a-t-il souffert avant de partir ? »

Je ne parvenais pas à le sortir de mon esprit, bien que je ne l'aie jamais vu. Crassus me l'avait décrit comme un petit garçon rieur et serviable.

« Il deviendra un homme bien », avait-il l'habitude de dire.

Pauvre Crassus... Il avait une fille aussi, plus âgée, et un petit bébé âgé d'un an, un garçon, je crois. Je me demandai ce qu'on devait ressentir lorsqu'on avait un enfant à soi. À mon âge, beaucoup de garçons étaient mariés et pères de famille.

Quelqu'un me toucha la main et je tressaillis. Une femme d'une trentaine d'années était penchée sur moi, un pan de sa *stola* la protégeant du soleil.

— Prie pour moi, s'il te plaît, murmura-t-elle, prie la Déesse de me donner un fils.

J'ouvris la paume et remarquai qu'elle y avait déposé trois pièces de bronze. Je hochai la tête et essayai de lui offrir un sourire rassurant.

— Je le ferai, dis-je. Quel est ton nom ?

— Tulia, répondit-elle en s'inclinant.

Elle avait encore un très joli visage, bien que marqué par les années et ses mains étaient enflées et rouges. Sans doute les mettait-elle souvent dans l'eau. Sa *stola* était un peu usée, mais de très bonne qualité, et les quelques bijoux qu'elle portait étaient en argent. L'épouse d'un artisan ou d'un petit commerçant, probablement. Je lui posai la main sur la tête, pour la bénir, et elle me prit le poignet pour m'embrasser la paume.

— Va en paix, Tulia, murmurai-je, j'intercéderai en ta faveur auprès de la Grande Mère.

Elle me remercia chaleureusement et s'en fut, non sans s'incliner à nouveau. À peine s'était-elle éloignée de quelques pas qu'un petit groupe passa près de moi. Il y en avait, un monde, sur le forum, à une heure pareille !

Un adolescent aux joues fraîchement rasées, arborant une toge blanche avec laquelle il avait le plus grand mal à se mouvoir avançait, flanqué d'un homme gonflé de fierté, sûrement son père et d'un vieil augure vêtu de la toge bordée de pourpre et rayée de safran. D'autres hommes suivaient. Des familiers. Une prise de toge virile.

Tout ce petit monde descendait visiblement du temple de Jupiter sur le Capitole, et, si j'en jugeais par leurs mines réjouies, l'augure avait dû être bon. Je n'avais pourtant pas remarqué un seul oiseau²⁰ dans le ciel depuis que j'étais sorti. Ils n'aiment pas trop la chaleur de la mi-journée, en été.

Je me levai lorsqu'ils passèrent à côté de moi, prêt à m'approcher du jeune homme pour bénir son passage à l'âge adulte, mais le patriarche s'interposa.

— Les dieux ont déjà béni mon fils, dit-il en me toisant.

Je sentis le rouge me monter aux joues, sans rien faire pour cela cette fois, et le vieil augure se raidit comme si une vipère l'avait mordu, lançant un regard étonné au père de l'adolescent.

— Papa ! intervint ce dernier.

J'entendis aussi quelques murmures outrés dans le petit groupe d'hommes. Certains vauriens m'avaient déjà lancé quelques quolibets plus ou moins blessants, sur le forum, mais jamais un honnête citoyen ne s'était permis de me traiter de la sorte.

— Les dieux n'ont nul besoin de telles aberrations, et toi, mon fils, moins encore.

Il me parut clair que « l'aberration » en question n'était autre que moi et je sentis mon visage devenir cuisant. En dépit des regards suppliants du garçon, son père l'entraîna et le petit groupe s'ébranla, les yeux baissés. L'un des hommes en toge, parmi les plus âgés, me glissa une pièce d'or dans la main, une vraie petite fortune, et s'inclina pour que je le bénisse. Sans doute pour éviter que la colère de la déesse ne retombe sur lui.

L'augure m'étreignit l'épaule.

— Pardonne-lui, le fait que Jupiter ait envoyé un faucon à son fils lui fait croire qu'il siègera bientôt à la droite de César. Ne prends pas ombrage de son attitude, il n'est que grisé.

Grisé, peut-être, mais je n'avais pas l'intention de me laisser insulter. Ah ! un faucon envoyé par Jupiter suffisait à lui tourner la tête ! Voyons quel effet allait lui faire la malédiction d'un galle sacré.

— Toi ! fis-je d'une voix assez forte pour figer tout ce beau monde. Oui, toi ! répétais-je en tendant un doigt accusateur vers le *pater familias* qui se retourna, mortifié.

Les quelques petits groupes qui discutaient sous les colonnades cessèrent leurs conversations pour suivre ce qui allait se passer. Le poète à la voix éraillée, lui-même, s'était tu, plongeant le forum dans un silence irréel.

— Le grand Jupiter a envoyé un faucon à ton fils, mais sais-tu quel était le mulot sur lequel il fondait ?

L'augure me lança un regard implorant, mais rien n'y fit. J'étais en colère pour de bon et cet idiot allait payer pour la mort injuste du fils de Crassus et pour l'empêcheur de pleurer en rond qui m'avait dérangé dans les jardins de l'Esquilin.

— Ton fils te dévorera le cœur comme le faucon a dévoré celui du mulot, c'est cela que tu as vu du sommet du Capitole. Ainsi en a décidé la Grande Mère par ma bouche !

Le garçon poussa un petit cri et son père cracha sur le sol avant de se détourner, mais je remarquai que ses mains s'étaient mises à trembler. La petite troupe d'hommes en toge attendait la suite, les yeux écarquillés, mais je souris avec mansuétude.

— Quant à vous, puisse la Grande Mère vous bénir et vous aider à guider cet homme sur le chemin de sa sagesse.

Ils laissèrent échapper un tel soupir de soulagement que j'en aurais éclaté de rire et ils m'adressèrent un sourire reconnaissant.

— Tu n'aurais pas dû faire cela, murmura l'augure.

— Il n'avait pas non plus à m'insulter de la sorte, répliquai-je avant de repartir en direction du Palatin, la tête haute.

Tous ceux qui avaient assisté à la scène me regardèrent passer, évitant soigneusement de croiser mon regard. On n'allait plus parler que de cet incident durant le restant de l'après-midi, voire pendant une partie de la nuit. Bien sûr cette malédiction n'avait aucune chance de porter, comme toutes les malédiction, mais s'il y a une chose que la religion m'a apprise, c'est bien celle-ci : peu importe que tu ne croies pas à ce que tu dis, l'important, c'est que la personne en face de toi en soit persuadée. Et, en cet instant, j'étais prêt à parier mon bras droit que l'homme que j'avais apostrophé doutait déjà de la loyauté de son fils envers lui.

Je traînai encore un peu devant les boutiques qui ouvraient après la grosse chaleur de l'après-midi et rentrai au temple en début de soirée. Je passai tranquillement la porte et ne vis pas arriver la gifle d'Animus.

Je chancelai sous la force du coup, la main sur la joue. Ce qui s'était passé sur le forum était-il déjà parvenu à oreilles ?

— Où étais-tu ? beugla-t-il.

Il ne m'avait jamais frappé et la douleur autant que la surprise m'avaient figé. D'une main tremblante, je fouillai dans la petite bourse accrochée à ma ceinture et lui tendis les pièces que l'on m'avait données durant l'après-midi.

— Je... j'étais parti recueillir des dons, comme chaque jour.

Animus écarquilla les yeux, et j'eus l'impression que ses globes oculaires allaient sortir de leurs orbites. Les veines, sur son crâne à présent lisse (il s'était rasé les cheveux lorsqu'il avait commencé à les perdre, mais assurait qu'il les avait sacrifiés en l'honneur de la déesse), saillaient et battaient sous la peau, comme si des vers de terre se tortillaient dans la chair.

— Recueillir des dons ? hurla-t-il. Le jour où, précisément, le divin Néron nous fait l'honneur de venir au temple ? As-tu perdu la tête ?

C'était donc ça... Je réfléchis à toute vitesse, à la recherche d'une excuse un tant soit peu acceptable, et mal m'en prit.

— Je ne le savais pas, murmurai-je en baissant les yeux.

L'attis me tira douloureusement l'oreille et je dus me mettre sur la pointe des pieds pour ne pas me la faire arracher. Il me traîna vers la chambre que je partageais toujours avec Lucidus et me poussa à l'intérieur.

— Et tu oses me mentir ! cria-t-il en refermant le battant derrière lui. Agone m'a dit qu'elle t'avait prévenue lorsqu'elle t'avait vue sortir. Tu resteras enfermée ici jusqu'à ce que j'en décide autrement !

Il repartit en claquant la porte et je m'assis sur mon lit, boudeur. Maudit Agone ! Il n'arriverait décidément jamais à se taire.

— Alors ? railla Lucidus, tout à sa toilette devant la coiffeuse. Qu'as-tu à dire pour ta défense ?

Je ne levai même pas les yeux vers lui. Ma joue me faisait horriblement mal, et je fis jouer mes mâchoires. À n'en pas douter j'allais avoir un beau bleu. Lucidus remarqua mon manège et secoua la tête.

— Avoue que tu n'as pas été très malin.

— Et encore, tu ne sais pas ce que j'ai fait cet après-midi, sur le forum. Lucidus se tourna vers moi et hocha la tête.

— Je crois que je préfère ne pas le savoir, fit-il en m'adressant un clin d'œil.

— Et à part ça ? Tout le monde s'est bien amusé ?

— César a demandé à te voir, figure-toi, chuchota-t-il en se penchant vers moi pour marquer son effet. Imagine un peu ma tête.

Je tiquai. Le *princeps* ? Mais je ne connaissais pas le *princeps*. Ma réputation m'avait-elle précédé ? L'un des « visiteurs » réguliers du temple lui avait-il fait part de mes « talents » ? Ou un « client » de passage, Galba, peut-être ?

— Tu m’écoutes, quand je te parle ? s’écria Lucidus en me prenant par les épaules pour me secouer comme un prunier. Il m’a demandé si je connaissais le galle qui se rendait régulièrement aux jardins de l’Esquilin ! Tu lui as tapé dans l’œil !

— Le *princeps* ? demandai-je bêtement. Mais je ne l’ai jamais vu.

— Quoi ?

— Je ne connais pas le *princeps* ! Je ne l’ai jamais vu ! Je le jure par Attis !

Il gronda comme Cicéron et éclata de rire.

— Ne jure pas, Sporus.

— C’est vrai ! m’écriai-je.

— Alors tu peux sans doute m’expliquer pourquoi il m’a dit avoir discuté avec toi cet après-midi ?

Je blêmis en repensant à ce qui s’était passé au forum. Le *princeps* était donc parmi les hommes en toge ? Non, c’était ridicule, il y aurait eu des gardes autour de lui.

— Il a même dit s’inquiéter pour toi. Et a ajouté que tu semblais particulièrement triste, et qu’il en a été touché !

Je repensai au gros garçon, dans les jardins du Palatin, et des serpents me tordirent le ventre.

Je me levai d’un bond, le cœur battant.

— Oups...

C’était le son qui franchissait mes lèvres lorsque j’avais fait une énorme bêtise, et il sortait, en règle générale, avant que je ne puisse le rattraper.

— Quoi, « oups » ? Qu’est-ce que tu as encore fait ?

— Pauvre de moi...

— Sporus, je ne te suis plus.

— Tu n’en as pas parlé à Animus, au moins ?

— Bien sûr que non, pour qui me prends-tu ?

— Lucidus, je suis perdu, fis-je en me laissant lourdement tomber à genoux.

— Vas-tu me dire ce qui se passe ? s’écria Lucidus.

Je lui adressai une pitoyable grimace.

— Je crois bien que j’ai envoyé Néron sur les roses...

Lucidus se raidit et éclata d’un rire tonitruant. Cela ne pouvait arriver qu’à moi, une chose pareille ! Mais quelle idée, aussi, d’avoir un *princeps*

aussi laid.

LUTECIUS

Ce fut le lendemain de ma rencontre avec Néron qu'arriva Lutecius.

Lorsque l'attis me convoqua dans ses appartements, ce qui arrivait rarement, je sentis que quelque chose de très particulier allait se passer. L'esprit encore encombré par les événements de la veille, j'étais persuadé que cette invitation forcée avait à voir avec le gros rouquin répugnant. Je frappai discrètement à la porte, et une voix douce me pria d'entrer et de m'asseoir. Animus n'était pas seul dans son petit nid douillet envahi de tapisseries et de pièces d'orfèvrerie. Un jeune homme d'une quinzaine d'années se tenait devant l'attis, recroquevillé sur une chaise de rotin et pleurant comme un gosse en se tordant les mains. Je ne le connaissais pas et pourtant, j'étais prêt à parier que j'avais déjà vu ces yeux-là quelque part...

— Te souviens-tu de notre regretté Proculus ? me demanda soudainement Animus.

Une telle question me laissa sans voix, et je me contentai de hocher la tête. Pourquoi me reparlait-il de Proculus après toutes ces années ?

— Sa veuve nous a amené ce garçon ce matin. Proculus aurait demandé avant de mourir, puisse la Déesse veiller à ses mânes, que ce garçon soit amené ici et offert au temple lorsqu'il atteindrait l'âge adulte. Il aurait même ajouté qu'un prêtre du nom de Sporus l'y aurait encouragé.

J'émis un son rauque. Florus... Le garçon qui se tenait là, terrifié ne pouvait être que son jeune frère. Même à l'article de la mort Proculus avait

tenu parole.

— Tu es Lutecius, n'est-ce pas ?

Il renifla bruyamment et acquiesça d'un hochement de tête.

Animus se pencha sur son bureau envahi de parchemins et de tablettes.

— Sporus ? J'aimerais comprendre, mon agnelle. Le temple vient d'hériter d'un esclave, et je ne sais pas pourquoi.

Ces mots me firent l'effet d'une gifle. Un esclave ? Proculus ne l'avait donc pas affranchi ?

— Il y a quelques années, un fidèle, un jeune cocher est venu prier Attis pour que son jeune frère recouvre la liberté. Comme le garçon était la propriété de Proculus, j'y ai fait allusion, quelques jours avant sa mort. Je ne savais pas qu'il avait pris de telles dispositions. J'en suis le premier surpris. Es-tu sûr que ce garçon n'a pas été affranchi ?

Animus secoua la tête.

— Bien sûr que non ! J'ai ici l'acte de propriété signé de Proculus lui-même.

Une donation d'esclave. Comme Lucidus. Comme moi. Un futur eunuque. Une future putain, ou pire encore. Par la déesse qu'avais-je fait ? Pourquoi n'avais-je pas écouté Lucidus ?

— Où est ton frère ? demandai-je au garçon, qui avait le plus grand mal à retenir ses larmes.

— Il est revenu à Rome depuis trois semaines, bredouilla-t-il en tirant sur sa tunique, comme si elle lui collait au ventre. Il était parti à Syracuse.

Voilà donc pourquoi je ne l'avais plus revu. À la pensée du cocher que j'avais guetté au cirque Maximus, puis au temple, durant des mois, sans jamais le voir paraître, mon cœur se mit à battre plus vite. Si son frère devenait un eunuque, qu'allait-il penser de moi ? Il me haïrait comme jamais il n'avait haï personne, et je le perdrais pour de bon, cette fois. Son image m'avait hanté durant presque deux ans, incapable que j'étais d'oublier son sourire, et voilà qu'à présent que j'avais réussi à panser ma toute première blessure amoureuse Proculus, par-delà sa mort, la rouvrait, plus douloureuse que jamais. Il fallait que je sauve ce garçon. Il fallait que je prévienne son frère. Il fallait que je l'aide à s'enfuir avant qu'il ne soit trop tard.

— Voilà qui est donc réglé, fit Animus, ravi de sa nouvelle acquisition. Tu peux partir, Sporus.

Je sortis, la gorge sèche et les genoux tremblants. Animus allait le garder au temple, et plus jamais Florus n'aurait d'espoir de le racheter. Un jeune esclave dans la force de l'âge était quelque chose de précieux, de fort coûteux, et il faut bien avouer que les novices ne se battaient pas au portail pour entrer au service de la déesse. Lorsque je racontai l'entrevue à Lucidus, il resta silencieux un long moment.

— Tu n'as toujours pas oublié ce rustre ? finit-il par s'écrier, me faisant tressaillir.

— Il ne s'agit pas de cela !

Il fit une moue.

— Ton nez remue, Sporus, railla-t-il. Ce qui peut arriver à ce garçon t'importe peu. Tout ce qui compte pour toi en ce moment c'est l'espoir de revoir ce maudit Florus.

— Tu te trompes...

— Oserais-tu nier que tu meurs d'envie de le revoir ?

Je baissai la tête en soupirant. Ce que Lucidus pouvait m'énervier à lire en moi comme sur une tablette !

— Ce soir, j'irai au cirque, fis-je.

Il leva les bras au ciel.

— Oh non, mais c'est pas vrai !

— Il faut sauver ce garçon.

— Tu vas te faire attraper si tu l'aides à fuir.

— Ça m'est égal.

— Tu risques ta peau !

— Ça m'est égal.

— Sporus !

— Non ! Je ne veux plus entendre un mot sortir de ta bouche.

— Parfait !

Il se détourna et, après quelques instants de silence, je le poussai du coude.

— Lucidus... Tu m'aideras, oui ou non ?

Il gémit en se tordant les mains. Ma question le mettait à la torture.

— Je t'aiderai à sortir du temple. Mais c'est tout !

Je lui sautai au cou et l'embrassai bruyamment sur la joue.

— Merci ! Tu es un véritable ami.

— Ne crois pas pour autant que j'approuve ce que tu t'apprêtes à faire.

Mais je ne l'écoutais plus, tout à la pensée de revoir Florus. Avait-il changé ? Si c'était le cas, cela ne pouvait être qu'en mieux. Et moi ? Comment me trouverait-il ?

Je me regardai dans le miroir. Il fallait que je me coiffe et que je me maquille. Il fallait que je l'éblouisse.

Je m'installai devant la coiffeuse sous l'œil désapprobateur de Lucidus et entrepris de me rendre irrésistible.

*

Après que je me fus maquillé, démaquillé, coiffé et décoiffé une dizaine de fois, nous assistâmes à la prière du soir et attendîmes que tout le monde soit couché pour nous glisser jusqu'à la porte. L'esclave nubien qui faisait office de gardien et de portier somnolait sur sa chaise, et je n'eus aucun mal à me glisser à l'extérieur.

— Je viens avec toi, chuchota Lucidus, les rues de Rome sont trop dangereuses à la nuit tombée.

— Chut ! Tout va bien se passer. Retourne te coucher et reviens m'ouvrir lorsque la lune sera au plus haut.

Il me regarda partir en courant avec une expression soucieuse et je me fondis dans les ombres des porches et des ruelles. Bien entendu, quand j'y repense, j'étais fou de me promener ainsi en pleine nuit, risquant de me faire égorger à chaque coin de rue, mais je m'en moquais. À croire que des ailes avaient poussé à mes talons. Je descendis la colline en gambadant, croisant quelques groupes d'hommes éméchés, et je me couvris le visage de mon manteau. Lorsque j'atteignis le Grand Cirque, je me maudis d'avoir mis des sandales à talons hauts. Si, emmitouflé dans mon manteau informe je pouvais passer pour un jeune esclave faisant une course pour son maître, mes chaussures risquaient d'attirer l'attention. Une femme ne se promène pas seule la nuit, à moins d'être une putain sur qui l'on peut se vautrer. Perspective guère rassurante...

Heureusement pour moi, je n'eus pas à frapper à la porte du cirque, car les gardiens jouaient à la mourre à l'extérieur devant l'une des tavernes encore ouvertes. Me voyant approcher, ils froncèrent les sourcils et me lorgnèrent de haut en bas. En dépit de l'heure avancée, la pleine lune éclairait Rome comme en plein jour.

— Je cherche Florus, dis-je en essayant de prendre ma voix la plus rauque.

Peine perdue. Ce fut un petit filet aigu qui sortit de ma gorge. Les deux hommes échangèrent un clin d'œil lubrique, et leurs mines patibulaires me firent reculer d'un pas.

— Il est pas là. Mais on peut te consoler, si tu veux. Une jolie fille comme toi, il devrait pas la laisser toute seule.

Celui qui avait parlé, un lourdaud au crâne rasé et aux allures d'ancien gladiateur, me fixait comme s'il essayait de deviner mes formes plantureuses sous mon manteau. Il aurait été bien déçu, le pauvre...

— Où puis-je le trouver ? insistai-je.

Ils éclatèrent de rire.

— Mais c'est que tu en veux vraiment, ma parole ! Viens là, je vais te montrer ce qu'un jeunot comme lui ne connaît pas encore.

— Je dois le voir au sujet de son frère ! C'est important !

Ces quelques mots eurent sur eux l'effet d'un bain glacé.

— Sale affaire, fit le second molosse. Pauvre gosse. Tu trouveras Florus *Aux Délices de Vénus*, près de la fontaine du Faune, à côté de la maison penchée.

Je me raidis. La fontaine du Faune... Elle se trouvait à deux pas de la taverne de Marcus. Je n'avais pas remis les pieds à Subure depuis quatre ans, et je ne voulais surtout pas revoir ce qui avait été ma première maison, ni savoir ce qu'elle était devenue.

— À Subure, murmurai-je sans m'en rendre compte.

Ils durent percevoir le tremblement de ma voix, car ils échangèrent un regard entendu.

— Si j'étais toi, j'attendrais demain pour aller voir Florus à l'écurie des verts du Champ de Mars. C'est pas un coin pour les jolies filles, Subure. Reviens demain matin, il sera là.

Je me mordis la lèvre. Aller à Subure ? Attendre le lendemain ? Si je mettais les pieds là-bas, habillé et maquillé comme je l'étais je n'en reviendrais pas indemne, mais il était trop tôt pour rentrer et je savais que je n'arriverais pas à sortir le lendemain. Animus m'avait interdit de quitter le temple jusqu'à nouvel ordre. Maudit Néron !

Je leur adressai un léger signe de tête et fis demi-tour.

— Eh, attends ! Dis-nous au moins comment tu t'appelles, qu'on lui dise que t'es venue, ma jolie !

Je préfèrai ne pas répondre et contournai le Palatin pour traverser le forum afin de rejoindre Subure. Je me cachais dans l'ombre au moindre bruit de pas, et tremblais comme une feuille.

Bien qu'ayant passé mon enfance et mon adolescence à Subure je me perdis dans les ruelles et échappai de justesse à un groupe de cochers éméchés qui voulaient me montrer « la longueur de leur fouet ». Après cent détours et sueurs froides, je débouchai sur une place minuscule où un faune de pierre dansait sur la margelle d'une fontaine. Je regardai autour de moi, le cœur battant, mais ne reconnus rien. La taverne de Marcus n'existait plus, et les immeubles étaient neufs. Le grand incendie avait dû tout détruire. Je me demandai si je ne m'étais pas trompé de fontaine, peut-être y en avait-il deux semblables. Mais non. Je reconnaissais cette main de pierre, au doigt manquant, à laquelle Tuccia s'amusait à se suspendre lorsque je venais chercher de l'eau, au risque de briser le bras du faune.

Tuccia... Que restait-il d'elle, de nous, de notre enfance ? Rien. Un vieux faune noirci sur une fontaine. À croire que tout cela n'avait jamais existé. Des rires me parvinrent d'une ruelle, sur la droite, et je me cachai dans un renfoncement.

Un groupe d'hommes armés passa tout près de moi et s'arrêta près de la fontaine. Je pus alors les voir plus distinctement. Des prétoriens. Une dizaine. Que faisaient-ils ici, en uniforme, à une heure pareille ? Ils ne paraissaient pas éméchés pour deux as et semblaient attendre quelque chose ou quelqu'un.

— Tu vas voir ! se lamenta l'un d'entre eux. On va encore le ramener chez lui plus mort que vif.

— Tant qu'on dit pas que c'est de notre faute...

— Il faut quand même avoir un problème là-dedans, fit un troisième en se tapotant la tempe, pour chercher à se faire casser la gueule à Subure quand on habite le Palatin.

— Nous n'avons pas à juger les actions de César ! gronda une voix puissante.

Une voix que je reconnus. Crassus. Je soupirai de soulagement. Lui pourrait m'aider. Mais qu'allait-il penser en me voyant ici, en pleine nuit ? Et pourquoi avait-il parlé de César ? Néron courait-il les tavernes à Subure ? C'était du propre !

Sans réfléchir davantage, j'avançai.

— Crassus ? murmurai-je, les faisant tous sursauter.

Ils se tournèrent vers moi de concert, et les glaives sifflèrent en sortant des fourreaux. Je reculai d'un pas en baissant mon capuchon.

— Crassus, c'est moi, Sporus.

Il fit signe aux autres de rengainer.

— Sporus ? s'écria-t-il. Mais que fais-tu ici ? Es-tu devenu fou ? Je vais te faire raccompagner immédiatement.

— Non, attends ! Il faut que tu m'aides. Je dois voir un aurige du nom de Florus dans un tripot qui s'appelle *Aux Délices de Vénus*. Sais-tu où se trouve cette taverne ?

Quelques prétoriens hoquetèrent et échangèrent un regard soupçonneux.

— Que veux-tu faire là-bas ? demanda Crassus.

— Essayer de sauver un enfant, le frère de cet aurige. Aide-moi s'il te plaît.

Ses yeux se voilèrent soudain et je me mordis la lèvre. Son fils... Il devait repenser à son fils, mort par ma faute, lui aussi.

— Crassus, repris-je plus bas, je suis désolé pour Marcus. J'aurais dû prier pour lui, et je ne l'ai pas fait. Si tu savais comme je m'en veux...

Je baissai la tête, mais il me toucha la joue.

— Tu n'y es pour rien, Sporus, fit-il gentiment. Tu as déjà fait beaucoup.

Je secouai obstinément la tête.

— Non, je t'avais promis de prier pour lui et... et j'ai oublié de le faire... Tu te rends compte de ce que je te dis ? J'ai oublié ! Il est mort par ma faute !

Les autres se détournèrent, et Crassus me sourit.

— Ce n'est pas ta faute, Sporus. La Grande Mère a soulagé ses souffrances durant des années, mais le destin veillait, voilà tout. J'ai eu du mal à accepter qu'on me l'enlève, mais la vie continue, et j'ai un autre petit garçon à élever, ainsi qu'une fille. C'est pour eux que tu dois intercéder auprès de la Déesse, à présent, et pour les mânes de Marcus.

Je le vis se contenir pour ne pas pleurer, mais moi, je ne pus m'en empêcher.

— Oh, Crassus...

Il me prit par les épaules et m'obligea à lever la tête.

— Quel est cet enfant que tu veux sauver ?

J'ouvris la bouche, mais la refermai aussitôt. Comment expliquer à un prétorien que je projetais de faire évader un esclave ?

— Il faut que je voie son frère, c'est très important. Pardonne-moi mais je ne peux pas t'en dire plus pour l'instant.

Il hocha la tête.

— Je vais t'y emmener, c'est à deux pas. Mais tu dois me promettre une chose.

— Tout ce que tu voudras !

— Des personnes que tu vas y voir, tu ne diras rien, c'est compris ?

Alors c'était bien ça : Néron était dans les parages.

— Je te le jure.

Il fit signe aux prétoriens de l'attendre et me prit par le bras pour me guider vers la taverne, qui se trouvait dans la ruelle qui nous faisait face, à une centaine de pas. Tout en marchant, je me couvris le visage de mon manteau. Il ne manquait plus que le *princeps* me reconnaisse et que je me retrouve avec ce goret épris de sensations fortes sur le dos.

À peine Crassus ouvrit-il la porte de l'établissement que les odeurs, les bruits et les rires gras caractéristiques me nouèrent les tripes. Pour un peu, je me serais cru revenu plusieurs années en arrière, dans la taverne de Marcus, à une petite différence près : à présent, les mines patibulaires des clients et les regards curieux qu'ils me jetaient me terrifiaient.

— Ça va aller ? chuchota Crassus, sur le pas de la porte.

— Oui, répondis-je d'une voix mal assurée.

— Veux-tu que je...

— Non, tu peux me laisser, je t'assure. Merci infiniment, Crassus.

Il m'adressa un sourire aimable et referma doucement la porte m'enfermant dans cette étrange arène enfumée où les fauves que je devais affronter semblaient follement s'amuser de ma déconfiture. Je resserrai mon manteau pour que pas un centimètre de peau ne soit visible sous le tissu, visage inclus, et je m'approchai du comptoir, où un tenancier gras, aux cheveux décolorés et à la grosse moustache tombante, remplissait les pichets d'un vin coupé d'eau aux trois quarts. Un Gaulois.

— Je cherche Florus, fis-je d'une toute petite voix.

— De quoi ? cria-t-il pour couvrir les beuglements et les rires qui emplissaient la taverne.

— Florus !

— Hein ? Si tu parles pas plus fort, ma toute belle, je peux pas t'entendre ! Tu dis ?

Plusieurs hommes, parmi les plus proches de nous, éclatèrent de rire et je me sentis horriblement pataud. Je me collai contre le comptoir salissant mon manteau de vin, et me hissai sur la pointe des pieds.

— Je cherche Florus, l'aurige, répétais-je en articulant exagérément.

— Florus ? Qu'est-ce que tu lui veux ? Il est déjà avec une de mes filles.

— Je ne viens pas pour ça ! m'écriai-je.

Il me lorgna des pieds à la tête, essayant de deviner ce que cachait mon manteau.

— Il est au fond, avoua-t-il à regret. Mais va pas me l'enquiquiner hein !

Je me dirigeai vers le fond de la taverne, particulièrement enfumé par la mauvaise graisse des lampes qui brûlait en dégageant une odeur nauséabonde, et je sentis que l'on tirait sur mon manteau.

— On est frileuse, ma jolie ? railla une voix avinée. Viens là, je vais te réchauffer, moi !

Une nuée de rires salua la déclaration, mais je me dégageai d'un mouvement sec sans même me retourner.

Il était là. Juste devant moi. Aussi beau que dans mes souvenirs avec ses boucles brunes retombant sur sa nuque et ses dents blanches éclatantes, que laissait voir un franc sourire. Il discutait avec animation, assis à une longue table couverte de nourriture et de pichets vides. Mon cœur manqua un battement lorsque je reconnus son interlocuteur.

« Malédiction ! » pensai-je. « Des dizaines de tavernes à Subure et il faut qu'il soit ici en train de discuter avec un Néron éméché. Merveilleux ! »

D'un geste vif, j'arrêtai une esclave qui servait les clients d'une table, sur ma droite.

— Va dire au garçon en vert que je dois le voir de toute urgence et dans la plus grande discrétion.

La jeune femme me regarda sans comprendre.

— Fais tes commissions toi-même ! me rétorqua-t-elle avant de filer faisant éclater de rire l'homme dont elle venait de remplir le gobelet.

Décidément, je n'avais pas de chance.

— Eh ! Florus ! hurla le Gaulois en levant la main. T'as ici une dame qui n'ose pas t'approcher, mon tout beau !

Je me détournai en le maudissant et me raidis. Qu'allais-je faire à présent ? S'il me demandait de le rejoindre, je devrais me dévoiler Néron me reconnaîtrait immédiatement, et je me voyais mal lui expliquer que j'étais là pour aider un esclave à s'enfuir du temple.

Une main se posa sur mon épaule, me faisant tressaillir.

— Je te connais ?

Même sa voix n'avait pas changé.

— Oui, enfin, peut-être, bredouillai-je. Ça fait longtemps...

Je me tournai vers lui et sentis mes jambes flageoler. Au fond Néron s'était mis à discuter avec un autre cocher de la faction des verts.

— Tu peux pas être plus claire ? Et pourquoi tu te caches ?

— C'est au sujet de ton frère, murmurai-je. Pouvons-nous aller dans un endroit plus calme ?

Un léger tremblement agita ses lèvres.

— Viens ! ordonna-t-il sèchement en me précédant vers une petite porte qui se trouvait sur la gauche.

Il prit une lampe à huile au passage, sur une table, et nous nous faufilâmes entre les clients, jusqu'à ce qui se révéla être le cellier. Florus posa la lampe sur une amphore scellée, referma la porte nous épargnant ainsi le bruit de la taverne, et s'y appuya.

— T'es qui, alors ? demanda-t-il en serrant et desserrant les poings.

D'une main hésitante, je me défis de mon manteau et m'approchai de la lampe pour qu'il puisse me voir. À peine me reconnut-il que son corps se banda comme un arc.

— Sporus !

— Tu... tu te rappelles de moi ? demandai-je, le cœur battant. Et moi qui croyais que...

Les mots se coincèrent dans ma gorge. Son expression n'était pas celle d'un homme retrouvant quelqu'un qu'il a perdu de vue, ni même celle d'un homme surpris. Non, c'était la colère qui lui déformait le visage.

— Toi... gronda-t-il. Toi !

Il fit un pas vers moi, les veines des tempes battant comme des sangsues et les poings dressés. Je reculai, maintenant effrayé par son expression meurtrière.

— Florus... je... il faut sauver ton frère, bredouillai-je. Je... je peux t'aider.

— M'aider ? hurla-t-il en se jetant sur moi pour m'enserrer la gorge de ses deux mains. M'aider !

J'étouffais. J'essayais de parler, mais aucun son ne franchissait mes lèvres. J'avais l'impression que mes orbites allaient éclater et je luttais pour aspirer un souffle d'air. Il resserra son étreinte, et je me débattis comme un démon pour essayer de lui échapper mais il était fort comme un bœuf. En désespoir de cause, je levai brutalement le genou et lui assenai un coup dans le bas-ventre. Il me lâcha avec un cri et j'en profitai pour me dégager et me jeter sur la porte, mais il m'attrapa la cheville et je m'étalai de tout mon long. La chute me coupa le peu de respiration que j'avais réussi à recouvrer. Il tira sur ma jambe, et je me sentis traîné sur le sol meuble. Avec une force que seul le désespoir me donna, je gonflai mes poumons et poussai un cri si aigu qu'il me vrilla les oreilles. Il avait forcément attiré l'attention de quelqu'un, même une femme ne pouvait pas émettre un tel son.

Je fixai la porte avec angoisse, mais elle ne s'entrouvrit même pas.

— Bâtard ! cria Florus en me saisissant par les cheveux pour m'écraser le visage sur le sol. Tu vas payer, putain !

Il tira soudain sur mes cheveux et enfonça son genou entre mes omoplates. J'avais la bouche, les yeux et les narines pleins de terre et je sentis craquer mes vertèbres. Il allait me briser le cou.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? hurla une grosse voix.

Je poussai un gémissement de soulagement en reconnaissant la voix du tenancier.

— Laisse-nous, Bran ! ordonna Florus. Ce fils de pute d'eunuque va avoir ce qu'il mérite !

— Arrête ! Es-tu fou ?

Le colosse l'obligea à lâcher prise et le tint fermement. Je m'accroupis en m'essuyant le visage. La terre me brûlait les yeux mais je savais que, si je les frottais, je risquais de commettre des dommages irréparables. Neph avait failli devenir aveugle en agissant de la sorte, un jour qu'il avait reçu une motte de terre sur le visage.

Je n'avais qu'une envie : quitter cet endroit. Je me redressai en m'accrochant à ce qui devait être l'anse d'une amphore, mais la douleur qui monta de ma cheville me fit m'affaler de nouveau. J'avais dû la briser dans ma chute.

— Laisse-moi le tuer, ce chien ! criait Florus. Lâche-moi !

— Quoi ? C'est lui qui...

— Oui !

Alors Florus était au courant. Il savait que c'était à cause de moi que son frère avait été donné au temple. Je poussai un gémissement déchirant.

— On tue pas un galle, chuchota le Gaulois. Ça porte la poisse.

Fuir. Mais comment allais-je faire pour rentrer au temple ? Il fallait que j'arrive à prévenir Crassus, mais tout ce que je pouvais faire, pour l'instant, c'était de rester assis sur le sol, aveuglé, avec la cheville et le cœur en morceaux.

— Je ne voulais pas que cela se passe ainsi, murmurai-je. Je voulais que Proculus l'affranchisse. Je te le jure. Je ne pensais pas que...

— La ferme ! hurla Florus. J'avais rien demandé ! Rien ! Mais tu vas payer, ça, je te le jure !

Je l'entendis essayer de se dégager de l'étreinte du tenancier, et je me recroquevillai. Heureusement, ce dernier tint bon.

— Du calme !

— Quoi ? Tu crois quand même pas que je vais le laisser repartir comme ça ? Lâche-moi !

— Non ! Autant aller te jeter de ton plein gré du haut de la roche Tarpéienne.

— Lâche-moi, je te dis ! À cause de cette bouse, mon frère n'est même plus un homme !

— Calme-toi !

Plus un homme ? Je me souvins de la façon dont le garçon tirait sur sa tunique et je me sentis blêmir. La veuve de Proculus l'avait donc fait castrer avant de le donner au temple. — Laisse-moi le crever ! C'est tout ce qu'il mérite !

— Tu crèverais juste après lui, imbécile !

J'entendis Florus respirer bruyamment en essayant de reprendre un peu contrôle sur lui-même. Il souffla de l'air par les narines, méprisant.

— T'as raison... C'est encore être trop doux avec cette ordure murmura-t-il d'une voix si calme, soudain, qu'elle m'emplit d'effroi. Il mérite bien pire que ça.

Je le sentis s'approcher de moi et je me couvris la tête des mains.

— Je... je ne voulais pas..., chuchotai-je piteusement.

— Lui non plus, il voulait pas, siffla-t-il tout contre mon oreille. Vis avec ton crime, espèce de petite fiente. Et que la honte t'étouffe à chaque fois que tu croiseras mon frère !

Je l'entendis se redresser et sortir du cellier en refermant la porte. Je m'effondrai sur le sol meuble et éclatai en sanglots, mais mes larmes ne parvinrent pas à chasser la terre qui m'aveuglait. J'avais l'impression qu'on m'avait introduit des lames rougies sous les paupières. J'entendis le bruit d'un morceau de tissu que l'on déchire et je sursautai. Ma cheville... L'homme qui m'avait sauvé de la colère de Florus allait donc m'aider. Peut-être pourrait-il aller chercher Crassus.

Je m'assis lourdement en essayant de tendre la jambe, mais ma cheville me faisait horriblement mal.

— C'est pas joli, ce que tu lui as fait là, fit le Gaulois en continuant à déchirer des bandes de tissu.

— Je n'ai jamais voulu ça, sanglotai-je. Jamais.

Il s'accroupit près de moi, et je tordis un pan de ma robe en attendant la vague de douleur qui ne manquerait pas de me remonter le long de la jambe lorsqu'il me banderait le pied, mais il me bâillonna si brutalement que je n'eus même pas le temps de crier.

— T'inquiète pas, je vais pas te tuer, railla-t-il en m'attachant les poignets. Non, je vais pas te tuer. Juste te laisser un petit souvenir. Et après ça, murmura-t-il à mon oreille, tu pourras même plus te regarder dans un miroir sans vomir ! J'aime pas qu'on fasse du mal à mes amis. T'aurais jamais dû lui faire ça, non, jamais.

La peur me saisit au ventre avec une telle violence que je craignis un instant de ne pas pouvoir contrôler ma vessie. Qu'est-ce qu'il allait me faire ? Mille suppositions tourbillonnèrent dans mon cerveau. Allait-il me défigurer ? M'arracher un bras ? Me battre ? Me marquer au fer ? J'avais entendu dire que, en Gaule, des femmes romaines avaient été retrouvées avec les tétons et les lèvres tranchés. Ce sauvage allait-il faire de même avec moi ?

« Si seulement je pouvais le voir ! »

Mais j'étais toujours aveuglé, ce qui me rendait la situation plus terrifiante encore. Je l'entendis se lever et ressortir en fermant la porte. Était-il allé chercher un couteau ? Je tremblais de tous mes membres. Peut-être allait-il me laisser croupir ici jusqu'à ce que la clientèle s'en aille, afin de pouvoir agir en toute tranquillité. Mais je n'attendis pas longtemps.

La porte s'ouvrit de nouveau, et j'entendis une bonne douzaine de pieds fouler le sol meuble.

— Je t'ai ramené quelques amis, railla le tenancier.

Je clignai désespérément des paupières pour m'éclaircir la vue. En vain. Je sentis des mains puissantes me saisir les chevilles, ce qui faillit me faire m'évanouir tant la douleur était forte, et d'autres encore arrachèrent ma robe.

Ce qui se passa ensuite, je crois que je n'ai pas besoin de le raconter en détail. Combien d'hommes me passèrent sur le corps cette nuit-là ? Je n'en ai pas la moindre idée. Dix ? Quinze peut-être. La porte s'ouvrait et se fermait sans cesse, mais je suis certain d'une chose : Florus n'en faisait pas partie. Je crois même qu'il ne sut jamais ce qui s'était passé.

PYTHAGORAS

Les pavés étaient glacés contre ma peau nue et tout mon corps me faisait mal. Depuis combien de temps étais-je là ? L'aube commençait à éclaircir le ciel. On m'avait jeté, totalement nu, au milieu de la rue, et je n'avais pas bougé d'un pouce. Je ne tournai même pas la tête pour essayer de savoir où j'étais. Je ne voulais pas bouger. J'avais froid. J'avais honte. J'essayai de deviner la tête que feraient ceux qui me trouveraient là, lorsqu'ils se lèveraient pour vaquer à leurs occupations, et, curieusement, la seule chose qui me terrifia fut d'imaginer leur mine dégoûtée lorsqu'ils se rendraient compte que j'étais castré, car je n'avais nul moyen de le cacher.

J'espérais que la mort me prendrait là, si je l'attendais patiemment sans faire un geste, mais ce ne fut pas elle qui se présenta. L'angoisse aux tripes, j'entendis des rires et des cris avinés se rapprocher dans la ruelle. Allaient-ils me donner des coups de pied pour me faire dégager le passage ? Ou profiter de l'occasion pour prendre un peu de bon temps ? Je ne devais pourtant pas avoir l'air bien appétissant allongé sur les pavés, couvert de bleus et de griffures. Ma cheville semblait avoir triplé de volume, et je sentais sécher le sang entre mes fesses et mes cuisses. Une pièce de viande malmenée par un boucher, voilà à quoi je devais ressembler.

Si je pleurais ? Pas une larme. Elles s'étaient taries. La souffrance que j'éprouvais était trop forte pour être exprimée par de simples sanglots.

— En voilà un qui a un peu trop bu ! s'écria une grosse voix bourrue.

— Il a dû se faire jeter du bordel !

Des éclats de rire saluèrent cette déclaration, mais, au fur et à mesure que j’entendais les pas se rapprocher, le joyeux groupe semblait prendre conscience de la situation dans laquelle je me trouvais. Mon visage était tourné dans l’autre sens, aussi ne pouvais-je pas les voir, mais, au son des voix et au bruit des pas, ils devaient être une dizaine.

— Attendez... C’est une fille !

— Tu crois qu’elle est morte ?

Je retins ma respiration.

— On dirait qu’elle respire.

— C’est une esclave, elle n’a pas d’anneau.

— Elle se l’est peut-être fait voler.

— Elle a l’air rudement belle, en tout cas. Regarde ses cheveux.

— Les salauds ! T’as vu dans quel état elle est ?

Ils étaient tout près, à présent.

— Pythagoras, retourne-la.

Des pas approchèrent et je sentis que l’on me prenait par l’épaule pour me mettre sur le dos. Lutter ne servait à rien. Je fermai les yeux et gémis lorsque ma cheville blessée roula sur les pavés.

— Par Jupiter ! s’écria celui qui répondait au nom de Pythagoras en s’écartant comme s’il avait été piqué par une punaise.

Des hoquets surpris s’élevèrent. Ce que j’avais craint venait d’arriver.

— C’est pas possible !

— On dirait...

— Non, c’est un eunuque. Mais cette ressemblance est incroyable !

De quoi parlaient-ils donc ? On me toucha le visage.

— Eh ! Ça va ?

Comme si ça pouvait aller dans l’état où j’étais ! J’essayai de détourner le visage, mais on plaça quelque chose de mou sous ma tête. Un manteau ?

— Mais qu’est-ce qui se passe, ici ? demanda une voix que je n’avais pas entendue jusqu’à présent.

— Un eunuque, César. Il est dans un sale état.

Mon cœur manqua un battement. Néron.

— Un eun... par le divin Caius²¹ !

— Oui, César, moi aussi j’ai remarqué la ressemblance, mais...

— Pousse-toi de là, imbécile ! Sporus ? Sporus, c'est bien toi n'est-ce pas ?

Il m'appelait par mon nom ? Lucidus. Lucidus avait dû le lui apprendre. Pourtant, il ne m'avait vu qu'une fois. Comment pouvait-il me reconnaître, dans l'état où j'étais ?

— Sporus, supplia-t-il d'une voix que le vin rendait chevrotante. Sporus, dis quelque chose.

Il me prit maladroitement dans ses bras et je poussai un cri en ouvrant les yeux. Il avait cogné mon pied blessé sur un pavé.

— César..., murmurai-je.

Son visage était tout près du mien. Il était rouge et bouffi. Ses cheveux étaient en bataille et il avait une haleine à faire vomir un porc.

— Qui t'a fait ça ? gronda-t-il. Qui ?

— Tu le connais, César ? demanda un joli garçon au minois de souris.

À sa voix, je reconnus celui qui répondait au nom de Pythagoras. Je pouvais voir à présent une partie du groupe. Ils portaient des bijoux d'or à leurs doigts aux ongles manucurés, à leurs poignets délicats, et des tuniques d'excellente qualité. Ils arboraient des mines de jeunes nobles éméchés partis s'encanailler. C'était probablement là toute la jeunesse patricienne de Rome. Les derniers représentants des plus grandes gens.

— C'est un galle, chuchota Néron. Sporus... mon pauvre Sporus...

Son chagrin d'ivrogne me retourna le ventre.

— Un galle ! s'écria un second jeune homme au visage poupin. Mais qui oserait faire une chose pareille et braver la colère des dieux ?

— Mais qu'attendez-vous pour aller chercher mes gardes et ma litière, bande d'incapables ! hurla Néron. Ça va aller, à présent chuchota-t-il contre ma joue. Je vais m'occuper de toi, n'aie pas peur.

Bienheureux que j'étais ! Après m'être fait violer par un troupeau de sauvages, j'allais me faire dorloter par une bande d'ivrognes ! J'en aurais ri si je n'avais pas été aussi mal en point. Il essaya de me soulever dans ses bras en chancelant, et ma tête cogna sur un pavé. C'en était trop pour moi, je perdis connaissance.

*

Lorsque j'ouvris les yeux, je réalisai immédiatement que je n'étais pas dans ma chambre, au temple, mais douillettement enfoncé dans le matelas

de plumes d'un lit immense. La première chose que je vis fut le plafond, et il était haut, je peux le dire ! Immense, et décoré de fresques où se débattaient faunes, satyres et jeunes filles dévêtues. La pièce où je me trouvais était exempte d'ameublement hormis le lit où je gisais, un fauteuil de rotin tressé de cuir et une petite table basse. Les murs étaient admirablement peints de fresques religieuses où, malheureusement, je ne reconnus aucun personnage, à part peut-être un gros barbu avec une queue de poisson et un trident qui devait être Neptune.

— Tu te réveilles enfin. Je commençais à en avoir assez d'attendre.

Je tournai la tête vers la voix, et faillis gémir tant mon cou me faisait mal. Florus... Tout me revint en mémoire. La taverne, le Gaulois, les pavés froids, Néron... Je voulus me redresser un peu. Mal m'en prit. À croire que pas un pouce de chair ou d'os n'avait été épargné.

Le jeune homme, assis sur le bord du lit, sourit.

— Tu ne devrais pas bouger. Ceux qui t'ont fait ça n'y sont pas allés de main morte.

Je l'observai. C'était le joli garçon au petit minois de souris qui était avec Néron. Il s'était lavé, rasé, changé et, si je ne l'avais pas vu de mes yeux éméché et la mise en bataille dans une sordide rue de Subure, je n'aurais jamais fait le rapprochement avec le charmant garçon en tunique de lin bleu clair et à la mine fraîche qui se tenait devant moi.

Tout, de la coupe de ses vêtements aux boucles blondes qui lui retombaient sur la nuque, trahissait en lui le jeune évaporé à la dernière mode qui ne manquait ni d'argent ni d'assurance.

— Où suis-je ? demandai-je d'une voix enrouée.

— Tu pourrais avoir la décence de demander qui je suis !

Je tressaillis, déconcerté par la véhémence du ton qu'il employait.

— Pardonne-moi, bredouillai-je.

— Je suis Pythagoras, l'un des plus proches amis du divin Néron annonça-t-il d'une voix suave. Il a tenu à ce que nous te ramenions ici. Il craignait que tu ne sois pas trop bien accueilli au temple de Cybèle, ajouta-t-il en secouant la tête d'un air faussement scandalisé. Quelle idée, pour un desservant du culte, de s'enfuir ainsi pour courir les tavernes !

Je blêmis. Comment le savait-il ?

— Animus... commençai-je.

— ... est au courant que tu es ici, me coupa-t-il. Crassus lui a transmis un message de la part de Néron il y a à peine deux heures. Ainsi qu'une

bourse bien garnie.

Je clignai plusieurs fois des paupières pour essayer de comprendre où il voulait en venir, et une douleur sourde me martela le crâne.

— De l'argent ? Pour m'avoir sauvé ?

Il roula des yeux et éclata de rire.

— Il t'a acheté, imbécile, railla-t-il. Serais-tu aussi lent que tu es joli ?

Mon cœur fit un bon dans ma poitrine. Acheté ? Moi ?

— Animus n'acceptera jamais, murmurai-je.

Il fit claquer ses paumes l'une contre l'autre et leva les yeux au ciel.

— C'est pas vrai ! Nous avons ramassé un simplet. (Il éclata de rire.)

Tu n'es qu'un esclave. Une marchandise. Et quand bien même, crois-tu que l'on refuse quelque chose à César ?

— Mais Animus est l'attis, insistai-je.

— Dois-je te rappeler que Néron est Grand Pontife ? s'écria-t-il. Comment oses-tu imaginer un simple humain au-dessus de sa toute-puissance ?

Je rougis jusqu'à la racine des cheveux. Je n'avais pas la moindre idée de ce que « Grand Pontife » signifiait.

— Je n'ai pas réfléchi, bredouillai-je.

— Mon pauvre... Je me demande ce que Néron a bien pu te trouver ! cracha-t-il. Enfin, ça lui passera. Tu n'es ni le premier ni le dernier idiot qui lui tape dans l'œil, mais là, je dois avouer que tu les surpasses tous.

Ses insultes cuisantes étaient comme des épines qu'il m'enfonçait dans la poitrine, et j'étais d'ores et déjà certain d'une chose : ce garçon me détestait. Je baissai les yeux et ne dis plus un mot.

— En attendant, reprit-il avec une moue de dégoût, je vais appeler des esclaves pour te laver et te bander la cheville. Tu pues comme un bouc, et je doute qu'il accepte de te toucher avant d'avoir fait disparaître les traces laissées par cette horde de porcs en rut. Je me demande bien comment tu as fait pour ne pas mourir de répugnance.

— Et qui te dit que je n'en avais pas envie ? répliquai-je vertement en essayant de retenir mes larmes.

Pour rien au monde je ne lui aurais fait ce plaisir.

— Tu ne m'as pas l'air bien pressé de mourir. Mais c'est vrai que l'on ne peut pas demander à une putain d'avoir une fierté en sus d'un derrière bien tourné. Si l'on m'avait fait un quart de ce que l'on t'a infligé, ajouta-t-

il, perfide, je me serais ouvert les veines de honte, quitte à me ronger les poignets.

Il se leva et quitta la pièce d'une démarche légère et élégante.

Jamais de ma vie je ne m'étais senti aussi humilié. Mais qu'est-ce qu'il avait contre moi ? Je venais de traverser les pires épreuves je me sentais souillé, j'étais étendu là, incapable de bouger, désirant presque mourir pour ne plus avoir à me rappeler ce qui s'était passé et lui, il n'éprouvait pas le dixième de la compassion que le pire des garnements aurait eue pour un chien errant battu par un passant. Bien au contraire, il semblait prendre plaisir à me faire souffrir plus encore par ses remarques mordantes. « Marchandise », « idiot », « simplet » « putain »... Cette petite ordure venait de me faire plus de mal en quelques minutes que les barbares qui m'étaient passés sur le corps durant une partie de la nuit. N'y tenant plus, j'éclatai en sanglots.

Trois jeunes esclaves entrèrent alors. Les jeunes femmes me lavèrent, bandèrent ma cheville et me soignèrent sans un mot et sans tenir compte de mes larmes. Elles repartirent comme elles étaient venues. N'y avait-il donc que des gens sans cœur et sans âme, dans ce palais ? Dans quelle antichambre des enfers me trouvais-je donc ?

LA DOMUS AUREA

Je crois que je finis par m'endormir, épuisé, mais lorsque je m'éveillai, je sentis de nouveau une présence à mes côtés. Pythagoras ?

— Alors c'était donc vrai, murmura une voix très douce que je ne reconnus pas. Son double masculin.

Un peu rassuré, je tournai lentement la tête pour voir un homme d'âge mûr, mais nullement laid, assis sur un fauteuil, près du lit. Il était vêtu avec une extrême élégance et ses cheveux courts, où venaient s'entremêler quelques fils blancs, étaient impeccablement coupés. Il posa une fine main d'intellectuel sur mon bras et le pressa doucement en m'adressant un sourire rassurant.

— Mon nom est Sporus, murmurai-je, ne voulant pas subir les mêmes reproches qu'avec Pythagoras.

— Et le mien Pétrone, répondit-il. Néron te fait dire qu'il viendra te voir sous peu. Pour l'heure, il suit son traitement.

— Il est malade ?

— Non, c'est pour entretenir sa voix.

— Ah, parce que ça s'entretient, ça ?

— Il faut croire. J'imagine que tu dois te sentir bien abandonné poursuivit Pétrone sans lâcher mon bras.

Je baissai la tête et me mordis la lèvre.

— Je ne sais pas ce que je suis supposé faire, ni pourquoi je suis là, murmurai-je.

Il hocha la tête et me tendit une coupe. Je me redressai un peu et faillis hurler tant mon postérieur criait grâce. J'étais entièrement nu, et je remontai les draps aussi haut que je le pus sur ma poitrine.

— Veux-tu un peignoir ? me proposa aimablement Pétrone. Tu n'as rien avalé de la journée, et tu dois avoir froid.

Je secouai la tête et m'en mordis les doigts. J'avais la nuque raide comme une queue de pelle.

— Non. Et je n'ai pas faim non plus.

— C'est compréhensible. Bois.

Je pris la coupe et bus une gorgée de vin épicé. Il me brûla la gorge, mais me fit du bien.

— Pythagoras m'a dit que Néron m'avait acheté, murmurai-je.

— Acheté et affranchi, corrigea Pétrone en souriant.

Je faillis lâcher la coupe que je tenais.

— Quoi ?

— Tu m'as très bien compris.

Pétrone dut me prendre la coupe des mains, tant elles s'étaient mises à trembler.

— Libre... murmurai-je.

— Pas exactement, répondit doucement Pétrone. Il espère bien te compter parmi ses amis et ses proches.

J'eus un sourire sans joie.

— Et nul ne saurait aller à l'encontre de la volonté de César récitai-je.

— Tu as très bien saisi.

Je me laissai aller contre les oreillers.

— Que veut-il de moi ? demandai-je d'une voix blanche.

— Cela aussi, je pense que tu l'as parfaitement compris.

Je poussai un soupir déchirant, et Pétrone eut un petit rire amusé.

— Rien que ça ! raillai-je. C'est vraiment ce qu'il espère ? Me mettre dans son lit ? Et qu'est-ce qu'il s'imagine ? Que je vais soupirer sous ses caresses ?

— Quelque chose comme ça.

J'avais envie de fondre en larmes, mais, paradoxalement, j'éclatai de rire. Mes nerfs allaient me trahir sous peu, je le sentais.

— Parce que, après ce qui vient de se passer, il croit que je suis d'humeur à folâtrer ? Je me dégoûte ! Je me sens sale et ridicule ! J'ai la cheville en morceaux, et je ne parle pas du reste ! On pourrait m'arracher la langue par le fondement sans toucher les bords !

Pétrone pouffa et s'excusa.

— Charmante métaphore... fit-il en plissant le nez.

— Et je ne suis pas non plus d'humeur à faire des métaflo... des mégaph... des choses comme tu dis ! hurlai-je.

Il éclata franchement de rire, et je me renfrognai.

— Comme tu es amusant !

— Ce n'était pas mon intention, maugréai-je.

Pétrone inspira profondément et prit sur lui pour garder son sérieux.

— Pardonne-moi, fit-il. Je sais que tu as passé des moments particulièrement pénibles, mais je gage que tu te remettras de tout cela très rapidement. Tu ne sembles pas être une... un garçon à te laisser abattre sans lutter. Et pour ce qui est de l'affection que César te porte...

— Il ne m'a vu qu'une fois, ce gros p...

Je me mordis la langue à temps, mais Pétrone n'eut pas besoin de la fin de la phrase et sourit. Moi et ma grande gueule...

— Il n'est pas si gros que ça, chuchota-t-il avec un clin d'œil. Mais l'affection qu'il te porte, disais-je, vient du fait de ta ressemblance avec la divine Poppée. Je ne serais donc pas étonné qu'il te traite avec tous les égards.

— La femme qui est morte en couches ?

— Elle-même. Il l'aimait plus que tout.

Je soupirai. Tout allait trop vite. Hier encore j'étais au temple avec Lucidus et... Grande Mère ! Lucidus. Je ne le reverrais donc jamais ? Animus avait fatalement dû apprendre que c'était lui qui m'avait aidé à m'enfuir. Il avait dû le punir. Pétrone remarqua mon expression, et son beau visage se fit soucieux.

— Qu'y a-t-il ?

— Lucidus, murmurai-je la gorge serrée. Et Agone... mes sœurs. Mes amies. Je ne pourrai plus les voir. Il me prit gentiment les mains et sourit.

— Il y a tout un tas de jeunes gens, ici, et tu n'es pas prisonnier.

Je sentis mon regard se brouiller.

— Comme Pythagoras ? Il me déteste ! Il aimerait me voir mort !

— Allons, allons, qui t'a dit une chose pareille ?

— Pythagoras lui-même ! Il...

Ma voix se brisa, et Pétrone me prit doucement par les épaules. Au moins avais-je rencontré quelqu'un qui me témoignait un peu de gentillesse.

— Je vois, murmura-t-il.

— Mais pourquoi ? sanglotai-je. Je ne le connais même pas, ce type ! Qu'est-ce que je lui ai fait ?

— Il a peur, répondit-il comme si c'était une évidence.

Je m'écartai un peu et le fixai.

— Peur ? De moi ?

— Il est le favori de Néron, fit-il avec une petite grimace.

« Voilà autre chose ! »

Non seulement je me retrouvais au milieu de gens que je ne connaissais pas, des gens de la plus haute société romaine auprès desquels je me faisais l'impression d'être un Barbare, mais, en plus, j'allais me mouvoir au centre d'une guerre entre concubins et maîtresses ! Voilà un sport que je n'étais guère habitué à pratiquer.

— Mais je ne veux pas le lui prendre, bien au contraire ! Il me dég...

— Chut ! me coupa-t-il en posant un doigt sur mes lèvres. C'est le genre de choses qu'il ne faut jamais laisser s'échapper de ta jolie bouche.

Je rougis. Décidément, je n'étais pas très malin, Pythagoras avait raison, et Pétrone devait être un ami de Néron.

— Comme les choses seraient simples, murmura-t-il en me pinçant la joue, si chacun pouvait dire ce qu'il a sur le cœur. Mais ce n'est pas le cas, et ici moins que partout ailleurs, sans doute. Faire partie de l'entourage des princes est autant un bienfait qu'une malédiction. Une lame à double tranchant. Mais tu apprendras vite.

— Combien de temps vais-je devoir rester enfermé ici ?

— Dans cette chambre ? Mais tu peux sortir dès que tu te sentiras en état de le faire. Les jardins sont magnifiques et... Oh ! Par Jupiter ! Voilà que j'étais sur le point de l'oublier, la pauvre femme. Attends un instant.

Il se leva, alla à la porte et passa la tête par l'entrebâillement. Je l'entendis échanger quelques mots avec quelqu'un, et il s'effaça pour laisser entrer une femme d'une trentaine d'années au visage avenant et aux formes généreuses. Elle m'accorda un petit salut amical auquel je répondis par un signe de la main.

— Voici Calvia Crispinilla, m'apprit Pétrone. Ta... (Il sembla chercher le terme approprié)... ton chaperon.

Je faillis m'étouffer d'indignation.

— Mon quoi ? m'écriai-je. Mais j'ai presque vingt ans !

Pétrone échangea un regard ébahi avec la nouvelle venue, et ils se tournèrent vers moi de concert, m'auscultant comme s'ils essayaient de vérifier mes dires.

— Presque vingt ans ? s'étonna Pétrone.

Mes doigts se contractèrent sur les draps. S'il y avait une chose que je détestais par-dessus tout, c'était qu'on me prenne pour un gamin, même si, je devais bien l'admettre, on pouvait difficilement se douter que j'avais passé depuis bien longtemps le cap de l'adolescence.

— Je suis peut-être petit, et sans doute ai-je des airs de petite fille mais je suis certain d'une chose : à mon âge, je n'ai pas besoin d'un chaperon !

— Je préférerais dire « intendante », corrigea la femme d'une voix douce.

Pétrone se contenta de sourire.

— À tout à l'heure, dans ce cas, fit-il avant de disparaître.

— Eh ! Attends !

Il referma la porte, et je poussai un soupir déchirant. Calvia s'approcha de mon lit et prit place dans le fauteuil où s'était tenu Pétrone.

— Il faut t'habiller, dit-elle, César ne devrait plus tarder.

Je la regardai de travers.

— Je fais ce que je veux ! Je suis un homme libre, figure-toi !

C'était ridicule, bien sûr, mais depuis le temps que je rêvais de dire ça !

Elle se contenta de sourire et croisa les bras.

— Très bien, tu le recevras donc en l'état. Mais je pensais que par une si belle journée, tu aurais envie de prendre l'air près du lac.

Je lui adressai une grimace.

— Et comment suis-je supposé m'y prendre, puisque tu es si intelligente ? J'ai la cheville cassée.

— Tordue, corrigea-t-elle. Et pour ce qui est de te transporter, les esclaves sont là pour ça. Tant pis. Nous resterons ici.

— Nous ? Comment ça, nous ? Ne me dis pas que je vais t'avoir sur le dos à chaque heure du jour et de la nuit !

Elle me répondit par un sourire rayonnant.

— Bien sûr que si.

— Je n'ai pas besoin d'une nourrice !

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire, murmura-t-elle.

— Et je peux savoir qui a bien pu te dire une chose pareille ?

Elle se pencha en avant.

— Tu penses bien que César s'est renseigné sur toi. Fâcheuse tendance à l'escapade, amateur de mauvaises farces, une langue particulièrement bien déliée, mais joli comme un cœur. Voilà la description qu'on lui a faite de toi.

J'aurais tout entendu. Voilà qu'on m'espionnait, à présent.

— C'est tout ? crachai-je.

— Je crois que oui.

— Et toi ? Qui es-tu ?

— Une amie de César.

Je levai les yeux au ciel.

— Mais vous êtes des centaines, ma parole ! Je n'ai encore rencontré personne qui ne soit pas un ami de César !

— Et combien as-tu vu de personnes, depuis que tu es arrivé ici ? demanda-t-elle avec malice.

— La question n'est pas là !

Je me renfrognai, ce qui sembla follement l'amuser.

— Tu es adorable, quand tu fais cette tête. Une vraie petite fille.

Je lui jetai un regard meurtrier et elle frappa dans ses mains. Une nuée de serviteurs s'engouffra dans la chambre, les bras chargés de vêtements, de meubles et de divers objets ; ils se mirent à ranger déplacer, accrocher, décorer, modifier, installer et j'en passe.

— Eh ! m'écriai-je. Mais qu'est-ce qui se passe, ici ?

— Ce sont tes appartements, désormais, fit Calvia. Il faut bien les meubler et remplir ta garde-robe. (Elle fit signe à deux jeunes femmes qui venaient d'arriver, les bras chargés de linges.) Faites attention à sa cheville.

Les deux esclaves arrachèrent en riant les draps qui me couvraient malgré mes protestations, et entreprirent de refaire le lit en me manipulant comme un bibelot.

— Mais vous avez perdu la raison ! hurlai-je en essayant de dissimuler ma nudité comme je le pouvais.

Les serviteurs, qui s'agitaient en tous sens comme un essaim d'abeilles, tournèrent la tête et éclatèrent de rire.

Calvia se pencha vers moi.

— C'est toi qui n'as pas voulu t'habiller.

— Mais... aïe ! Ma cheville !

— Trop tard, maître, c'est fait, fit gaiement une esclave en remettant un coussin en place.

Ils remuèrent ainsi durant une bonne demi-heure, et ce fut avec un grand soulagement que je les vis quitter « mes appartements ».

En jetant un regard circulaire, je faillis ne plus reconnaître l'endroit. En quelques minutes, la chambre vide était devenue une délicieuse chambre décorée et meublée des pièces les plus précieuses que j'avais jamais vues, sauf peut-être dans les appartements d'Animus. Le blanc et l'or prédominaient, de la coiffeuse incrustée de nacre aux fines colonnes de marbre. En revanche, sur l'une de ces colonnes, on avait posé un portrait dont je me serais bien passé. Néron m'observait de ses pupilles de marbre recouvertes d'or comme le reste du buste sculpté.

Je fis une grimace, et Calvia émit un petit son de protestation.

— Tss ! Tss ! Ne t'avise pas de faire cette tête devant lui, il pourrait très mal le prendre.

Je m'enfonçai dans les oreillers et soupirai.

Je pataugeais dans le flot d'un rêve saugrenu. Un peu comme ceux que l'on fait lorsqu'on s'endort très nerveux et qu'on s'éveille en se disant « Mais où suis-je allé chercher des idées aussi ridicules ? ». Et, de fait, ce que je vivais n'avait ni queue ni tête. Maintenant que j'y repense, je crois que cela fut pour beaucoup dans la cicatrisation des événements de la nuit précédente. J'étais propulsé dans un monde que je ne connaissais pas, entouré de gens que je n'avais jamais vus et qui semblaient déjà avoir tiré un trait sur le drame qui m'avait valu ce changement radical.

C'est étrange comme on arrive à se faire à l'idée que vos problèmes ne sont, en fait, pas si insurmontables que ça lorsque les gens qui vous entourent ne passent pas leur temps à vous les rappeler. Si j'avais été ramené au temple, il ne fait aucun doute que les mines attristées de mes sœurs et d'Animus n'auraient fait que m'enfoncer dans mon abattement.

— Es-tu sûr que tu ne veux pas sortir un peu ? demanda aimablement Calvia.

Mon esprit de contradiction me poussait à répondre par un « non ! » rageur, mais j'avais besoin de lumière. La chambre avait beau être claire, je mourais d'envie de voir le soleil.

— C'est comment, dehors ? demandai-je.

Calvia sourit, ravie, et inspecta le contenu d'un coffre qui avait été apporté quelques instants auparavant.

— Tu le verras par toi-même. (Elle sortit une étoffe d'un blanc éclatant et farfouilla encore, comme une petite fille à qui l'on vient d'offrir de nouveaux vêtements pour sa poupée préférée.) Tu vas mettre ça. Et ça. Et puis ça aussi.

Elle m'aida à m'habiller, peigna mes cheveux et appliqua une goutte de parfum délicat derrière mes oreilles et au creux de mes poignets.

— Comment te sens-tu ? me demanda-t-elle en me regardant avec ravissement.

Si j'avais cru, au temple, que je portais les plus merveilleuses parures, j'étais bien obligé d'admettre qu'elles n'étaient qu'oripeaux grossiers en comparaison de ce que j'avais à présent sur le dos. La robe blanche dont m'avait vêtu Calvia était d'une somptueuse simplicité, accentuée par les minuscules broderies d'argent qui frangeaient le tissu, retenue au cou et aux épaules par une bonne dizaine de broches minuscules et qui laissait mes bras à découvert jusqu'au coude. Une fine ceinture d'argent tressé la mettait en valeur, et Calvia ceignit mon poignet droit d'un serpent du même métal aux yeux de pierre laiteuse, dont les anneaux étaient plus fins que l'extrémité de mon petit doigt et s'enroulaient autour de mon bras sur deux bons pouces. Jamais je n'aurais cru possible de fabriquer un bijou aussi délicat sans qu'il se brise sous la pression du poinçon qui avait gravé les centaines de minuscules écailles.

— Alors ? insista Calvia.

— C'est... murmurai-je en observant le bracelet.

— Tu es parfait !

Elle appela. Un esclave, au profil de statue grecque et aux cheveux noirs ondulant sur la nuque, apparut et s'inclina devant nous. Il était vêtu d'une courte tunique blanche qui faisait ressortir sa peau hâlée et sa musculature sculpturale.

Par la déesse, que ce garçon était beau !

— Voici Serus, annonça Calvia. Néron le met à ton service.

Je hoquetai. Un esclave à moi ? Je me sentis horriblement mal à l'aise. Il y avait quelques heures à peine, j'aurais pu être à sa place.

— Redresse-toi, s'il te plaît, murmurai-je.

Serus obéit, et Calvia eut un petit rire amusé.

— Sporus souhaite prendre l'air, fit-elle, porte-le et suis-moi.

Le jeune homme s'approcha du lit et me souleva dans ses bras en prenant bien soin de ne pas me regarder dans les yeux. Calvia nous précéda, et nous traversâmes un somptueux atrium.

— Ici, c'est la bibliothèque, m'informa-t-elle en tendant la main sur sa gauche, vers un rideau tiré. Derrière, les cuisines, ici les bains et à droite, la salle à manger.

Et moi qui avais imaginé le palais de Néron immense...

Bien entendu, tout était plus grand que tout ce que j'avais connu jusqu'à présent, mais j'étais quand même déçu par les proportions. Deux ou trois des esclaves qui avaient fait irruption dans ma chambre vaquaient à leurs occupations çà et là, déplaçant des meubles ou rangeant des objets, mais, hormis cette petite agitation tout était calme.

À la porte, un vieux serviteur nous salua en s'inclinant et entreprit d'ôter la bâcle.

— Alors ? demanda Calvia. Qu'en dis-tu ?

Je fis une moue.

— Je m'imaginais le palais impérial plus grand.

Le garçon qui me portait pouffa avant de rougir sous le regard assassin de Calvia, et celle-ci secoua la tête.

— Ceci n'est pas le palais, c'est chez toi !

— Quoi ? m'étranglai-je. Je... J'ai...

Je me tus, car le portier venait d'ouvrir le battant en grand, et ce que je vis me laissa sans voix. Nous sortîmes sur le pas de la porte et je jetai alentour le regard d'un enfant qui voit une montagne de confiseries.

La maison de laquelle je venais de sortir n'était que l'une de celles qui avaient été construites, ou étaient en cour de construction autour d'un immense lac artificiel où mouillait un grand bateau orné de guirlandes. Des rires et des cris montaient des autres petites embarcations, barques ou modestes bateaux à voile, qui naviguaient sur le cours d'eau. Des jeunes gens en plongeaient et s'ébattaient comme des poissons au milieu des cygnes et des flamants roses. Ce grand lac avait été creusé au centre de la cuvette naturelle que formaient les collines du Palatin, de l'Esquilin et de la colline Cælius au pied de laquelle nous nous trouvions. Face à moi, je distinguai une immense bâtisse de marbre et d'or, sur le Palatin. Le palais sans doute. Sur ma droite s'élevait un gigantesque monument à colonnes, tourné vers le forum, que l'on pouvait voir de l'extérieur de l'enceinte. Les épaules et la tête d'or d'un colosse haut de plus de cent pieds en

dépassaient. La statue à l'effigie de Néron, que chacun surnommait le Colisée. Tout autour du lac, entre et derrière les maisons, s'étendaient des vignobles, des jardins, des petits bois et des cultures variées au sein desquels se promenaient en toute liberté divers animaux. J'entrevis une biche, entre deux sapins, et les lapins gambadaient sur la pelouse.

— Merveilleux, n'est-ce pas ? demanda Calvia.

Je ne pus répondre : la voix me manquait. Nous nous installâmes sous un saule pleureur, au bord du lac, sur un joli banc d'abricotine aux ciselures incrustées d'or, Serus à nos pieds. Un paon fit la roue devant nous et j'aperçus une loutre, entre les bouquets de roseaux. Il me sembla pénétrer dans le domaine des dieux. Le blanc et l'or prédominaient, comme dans la maison qui m'avait été attribuée. Tous ceux qui passèrent près de nous nous saluèrent aimablement en souriant, et même les esclaves qui travaillaient sur les constructions en cours semblaient vivre dans un état de béatitude permanent. À croire que la souffrance ne pouvait pas franchir les murs de marbre de l'enceinte. Une jolie barque fleurie passa devant nous et ses occupants, deux garçons et une fille, nous lancèrent une couronne de fleurs que Calvia attrapa au vol.

Et moi qui avais cru me trouver dans les enfers ! Je respirai avec délices les odeurs de fleurs et d'herbe fraîche. Comme c'était agréable... À croire que l'on avait transporté en pleine ville un peu de campagne. Je fermai les yeux et me laissai bercer par les rires et les clapotis de l'eau.

Mais mon plaisir dura peu de temps. Je sentis Calvia et Serus se lever précipitamment et entendis des voix qui approchaient. Néron avançait vers nous, accompagné d'un groupe dense de jeunes gens.

— N'oublie pas de dire « César » à chaque fois que tu t'adresses à lui, me souffla précipitamment Calvia. Et témoigne-lui le plus grand respect.

Non mais, pour qui me prenait-elle ? Pour un rustre ? J'avais une répartie cinglante sur le bord des lèvres, prête à être servie, mais tout ce petit monde était trop près. Elle ne perdait rien pour attendre !

— Divin César, salua Calvia en s'inclinant profondément.

Il portait une sorte de robe très ample, de couleur foncée, et un foulard, ce qui ne manqua pas de me surprendre en raison de la chaleur. Il transpirait abondamment et frottait sans cesse ses mains sur ses vêtements.

— Éloignez-vous, ordonna-t-il avec un geste impérieux de la main à ceux qui l'entouraient. Calvia, Serus et Pythagoras, qui était là aussi, ne bougèrent pas. Néron se tourna vers ce dernier.

— C'est aussi valable pour toi.

Pythagoras fit grincer ses dents, mais s'inclina sagement et s'éloigna. Néron s'installa près de moi sur le banc et je baissai la tête.

— Quelle chaleur ! se plaignit-il en s'essuyant le visage avec un immense mouchoir. Comment se porte mon nouvel invité ? demanda-t-il d'une voix niaise, comme s'il s'adressait à un tout petit garçon.

— Bien, bredouillai-je sans lever la tête. (Calvia me fit les gros yeux.) Euh... bien, César.

Il me prit les mains, qui tremblaient comme des feuilles sous le vent, et j'eus l'impression de serrer des harengs saurs.

— Il t'est très reconnaissant de tes bienfaits, Divinité, dit Calvia à ma place. Mais le pauvre enfant est très intimidé par ta flamboyante présence.

« Flamboyante présence » ? « Divinité » ? Mais qu'est-ce que c'étaient que ces âneries ? Je levai les yeux vers elle, mais retins de justesse une moue dubitative.

Néron dut s'en apercevoir, car je le vis esquisser un sourire amusé.

— Je n'ai pas le souvenir que Sporus soit le genre de garçon à être intimidé par qui que ce soit, fit-il.

Il tira sur mes mains pour me faire pivoter vers lui et les écarta, m'auscultant des pieds à la tête.

— Calvia ! s'écria-t-il. Tu as fait des merveilles !

— Je n'y suis pas pour grand-chose, Divin César, minauda-t-elle, ton œil sûr avait déjà su voir en lui une œuvre d'exception. Je n'ai fait que l'habiller suivant tes précieux conseils.

Une « œuvre » ? Et puis quoi, encore ? Je n'étais pas une statue ! Je lui adressai un regard meurtrier, auquel elle répondit par un pincement de lèvres horrifié. Elle s'attendait visiblement à ce que je fasse un commentaire mal placé – et je n'allais pas la décevoir.

— « L'œuvre » aurait très bien pu se débrouiller seule, je te remercie, et elle te dit bien des choses !

Calvia blêmit, mais Néron éclata de rire.

— Ne disais-je pas que rien ne le décontenânçait !

— Comme toujours, tu avais raison, Divinité, finauda-t-elle.

Mais je n'avais pas l'intention de la laisser s'en tirer à si bon compte.

— Il faudrait vous mettre d'accord ! C'est « Divinité » ou « César », le titre à employer ?

Calvia eut un hoquet outragé, mais Néron, lui, rit de plus belle avant d'être pris par une quinte de toux, ce qui sembla finir d'affoler ma « nourrice ».

— Divinité ! Faut-il que j'appelle ? Serus, va chercher une coupe de vin au miel ! Oh, Divinité, épargne ta voix délectable ! Jupiter, protégez-nous !

J'en laissai tomber mes bras. Étaient-ils tous fous, dans cette maison ?

Néron, rouge comme un piment, était en train de s'étouffer, l'idiot ! Le groupe qui s'était éloigné se précipita comme une volée de moineaux affolés, accourant aux cris de Calvia.

Sans réfléchir davantage, je levai donc la main aussi haut que je le pus et administrai une claque monumentale dans le dos gras de la « divinité » qui, pour le coup, arrêta de tousser et reprit sa respiration.

Que n'avais-je pas fait là ! Des hurlements horrifiés jaillirent des gorges rassemblées à présent à ses pieds, comme si j'avais essayé de l'assassiner.

— As-tu perdu l'esprit ? hurla Pythagoras à mes oreilles.

Mais Néron leva la main, ordonnant le silence, et prit la coupe que lui tendait respectueusement Serus.

— Allons, mes amis, dit-il après avoir trempé ses lèvres, cet enfant vient de sauver ma pauvre gorge. Imaginez-vous à quel point elle aurait souffert si j'avais continué à tousser de la sorte ?

Un jeune homme tomba à ses pieds et posa ses lèvres sur le dos de sa main.

— Que tous les dieux nous en préservent, Divinité ! Ne dis pas de telles choses !

— Peut-être devrais-tu tenter quelques notes, César, fit Pythagoras, pour être bien sûr que ton précieux organe est intact.

Néron sembla hésiter et les regards se firent suppliants.

Mais à quoi jouaient-ils donc ? Quoi qu'il en soit, lorsque le hasard s'en mêle, il agit parfois avec le plus grand humour, car à peine Néron prit-il sa respiration pour pousser une note aiguë, qu'un chien se mit à hurler, faisant s'envoler une dizaine de canards, qui nous passèrent à quelques pouces du crâne.

J'aurais pu encore, bien qu'avec beaucoup de mal, me retenir de rire si l'incident s'était arrêté là, mais l'un de ces oiseaux sembla se dire que la robe de Néron avait besoin d'une touche de couleur, car en passant au-

dessus de lui, il procéda à un lâcher de fiente particulièrement nauséabond. Néron se tut aussi sec et j'éclatai d'un rire incontrôlable qui scandalisa une bonne moitié de l'assistance – je dis une moitié, car l'autre avait elle-même le plus grand mal à garder son sérieux.

— Les dieux eux-mêmes sont jaloux de ta voix admirable, César, bredouilla le jeune homme à genoux. Vois comme ils se vengent.

Cette fois, c'en était trop, et je crus que ma vessie était sur le point d'éclater.

— Partez ! hurla Néron. Tous ! Je ne veux plus vous voir !

Serus se pencha vers moi pour me soulever dans ses bras, mais Néron le repoussa.

— Fiche le camp ! Es-tu sourd ?

L'esclave s'en fut sans demander son reste et je pressai mes deux mains sur ma bouche pour étouffer mon rire. Néron attendit que chacun se fût éloigné et se tourna vers moi, la mine renfrognée.

— Est-ce ainsi que tu remercies celui qui t'a élevé au rang de citoyen ? Qui t'a donné des vêtements, une maison, des esclaves ? En riant de lui ? Peut-être riras-tu moins sous le fouet !

Je repris immédiatement mon sérieux, mais ce fut pour être gagné par la colère.

— Ce n'est pas moi qui ai demandé au chien de hurler à la mort, ni à ce maudit volatile de chier sur ta divine personne !

Au fur et à mesure que je prononçais ces mots, je ne pouvais m'empêcher de revivre la scène et j'essayai tant bien que mal de maîtriser le rire qui me montait dans la gorge. Peine perdue... Je grimaçai comme un simple d'esprit pour réprimer un fou rire.

Devant mes efforts pitoyables, le rictus de Néron s'étira en un sourire qu'il essaya, lui aussi, de garder sous contrôle et, bien entendu, comme c'est souvent le cas de deux personnes qui se font face en se retenant de rire, nous explosâmes au même instant.

Notre hilarité tonitruante figea sur place tous ceux qui se trouvaient à proximité, et nous ne réussîmes à nous calmer qu'à grand-peine.

— Tu es réellement une créature délicieuse, chuchota-t-il en me prenant la main, gourmand.

Je réprimai de justesse un frisson de dégoût, et il me lâcha avec un sourire timide.

— Pardonne-moi, César, essayai-je de me justifier, j'ai... je suis encore mal remis de ce qui s'est passé.

Il hocha la tête, et son double menton trembla comme de la gelée.

— J'ai séduit, murmura-t-il, convaincu et parfois payé, mais jamais je n'ai obligé qui ou quoi que ce soit à venir à moi contre son gré.

Ces mots me laissèrent un goût amer dans la gorge, et je sentis les joues me cuire.

— Je vais appeler Serus, poursuivit-il, tu dois être fatigué.

Je redressai vivement la tête.

— C'est que... enfin, je...

— Je ne t'oblige pas à rentrer, me coupa-t-il. Serus !

Le jeune esclave accourut et s'inclina jusqu'à terre.

— Maître ?

— Porte-le, nous allons faire quelques pas, ordonna-t-il.

Serus me souleva dans ses bras et je m'accrochai à son cou.

Néron fit signe au petit groupe de jeunes gens qui nous observaient de loin depuis qu'il leur avait ordonné de nous laisser seuls.

— Faisons le tour du lac, dit-il, cela donne une bonne vue d'ensemble, et je tiens à ce que Sporus admire ma nouvelle demeure.

— Nous ne nous lassons jamais de contempler ce merveilleux jardin, Divinité, minauda le garçon qui avait fait preuve de tant d'obséquiosité depuis qu'il était arrivé.

— Commençons par les présentations, lança Néron. Ce joyeux drille est Nerva, l'un de mes plus chers amis.

Le garçon rougit de plaisir et m'adressa un petit salut amical. Les cheveux noirs et la peau très blanche, il était couvert de taches de rousseur du front aux orteils.

— Et celui qui se tâte la tête, comme s'il tenait à s'assurer qu'elle est encore là, c'est Aulus.

Tous éclatèrent d'un rire exagéré et Aulus se figea, un sourire idiot sur les lèvres. Il était plutôt replet et avait un curieux tic qui faisait tressauter sa lèvre supérieure.

— Je pense que tu connais déjà Pythagoras...

Celui-ci m'adressa un regard assassin, et je baissai les yeux.

— Voici Pâris, dont la voix est un délice pour les rossignols eux-mêmes.

Un jeune homme aux formes athlétiques et aux gestes élégants de danseur s'approcha. Il avait un visage ingrat, mais un sourire avenant.

— Elle est bien peu de chose en comparaison de la tienne, Divinité.

Les mains de Néron se contractèrent imperceptiblement, mais il lui répondit par un sourire. Le sarcasme dans la voix de Pâris ne lui avait pas échappé.

— Et enfin, voici le beau Nymphidius, qui est persuadé d'être le fils de mon cher oncle Caius !

Les rires éclatèrent à nouveau.

— Mais c'est vrai, César, ma mère était...

Les autres lui coupèrent la parole en lui adressant piques ou chiquenaudes amicales, et il se renfroigna.

— Tu verras les autres plus tard, conclut Néron. Bien, allons-y.

Nous empruntâmes le petit sentier herbeux qui serpentait tout autour de l'étendue d'eau et chacun fit des commentaires sur ce qu'il voyait.

« Telle ou telle statue avait la grâce de » je ne sais plus quelle déesse ; je ne sais plus quel philosophe « aurait aimé écrire ses œuvres sur tel ou tel tapis de fleurs » ; « ce décor inspirait une ode à » je ne sais qui, et ainsi de suite.

Visiblement, tous étaient des amoureux des lettres et des arts, et moi je me sentais plus ridicule que jamais. Nous passâmes devant une série de colonnes, entre lesquelles s'élevaient des statues peintes, à taille réelle, et Pythagoras se pencha vers moi.

— Ne trouves-tu pas que les portraits sont ressemblants ? demanda-t-il. Regarde comme l'expression d'Auguste a été bien rendue, ajouta-t-il en désignant la statue d'un bel homme en plastron.

— Euh... si, bredouillai-je en faisant mon possible pour paraître sûr de moi. La ressemblance est frappante.

J'entendis quelques garçons pouffer.

— Pythagoras ! s'indigna Néron, le faisant tressaillir.

L'interpelé rougit et baissa la tête.

— Je ne faisais que plaisanter, César, bredouilla-t-il.

— Eh bien, ta plaisanterie ne m'amuse pas ! Allez plutôt vous baigner, au lieu de faire des niches. Je suis un peu las.

Il s'assit sur l'herbe, à l'ombre d'un chêne, et les autres ne se firent pas prier – la température était étouffante. Ils se précipitèrent sur le petit ponton, face à nous, où quelques barques étaient à l'attache, et se défirent de leurs

vêtements. Serus me posa aux côtés de Néron et Pythagoras s'assit près de nous, au grand mécontentement de « Sa Divinité », qui suait comme un fruit sur et s'essuyait sans cesse avec un mouchoir qui aurait pu me servir de drap.

— Va nous chercher quelques rafraîchissements, Serus, ordonna Pythagoras.

— Si tu as chaud, va te baigner, fit Néron. Je n'ai pas soif.

Pythagoras se leva et s'en fut rejoindre les autres d'un pas rageur.

— Il semble très en colère contre moi, fis-je remarquer.

— Ça lui passera, répondit Néron en agitant la main.

Je ne répondis pas, et observai les statues qui nous faisaient face. Ce fut avec une certaine satisfaction que je reconnus la première.

— Marc-Antoine ?

Néron se tourna vers moi et sourit.

— En effet, dit-il. Reconnais-tu les autres ?

Je secouai piteusement la tête, et il me posa un bras sur l'épaule en me désignant les statues une à une.

— À sa gauche, c'est mon père par adoption, Claude.

— Par adoption ? Ton vrai père est mort ?... euh, César.

Il ouvrit de grands yeux porcins.

— Oui, fit-il, surpris. Il y a bien longtemps.

— Je suis désolé, bredouillai-je, ne sachant que dire. Ta mère a dû beaucoup en souffrir.

Il ouvrit grand la bouche, mais aucun son n'en sortit. Venais-je encore de commettre un impair ?

— Agrippine est morte aussi, fit-il, la gorge serrée, il y a peu.

— Tu dois te sentir bien seul, murmurai-je bêtement, mais au moins, tu as eu la chance de l'avoir près de toi durant cette tragéd... (Son visage prit une teinte cramoisie)... enfin, jusqu'à ce que... (Ses lèvres se mirent à trembler.) Je n'ai pas connu ma mère, ajoutai-je précipitamment.

Il fronça les sourcils. J'avais apparemment abordé un sujet sensible.

— Tu n'as rien perdu !

Je me mordis la joue et baissai la tête. Nous restâmes ainsi un long moment, ce qui était fort gênant, et il prit de nouveau la parole.

— Tu n'es pas au courant ? demanda-t-il, suspicieux.

Je blêmis. De quoi parlait-il ?

— Au courant de quoi, César ?

Il plonge ses yeux délavés dans les miens, comme s'il essayait de savoir si j'étais sincère ou simplement benêt.

— De tout ce qui s'est passé. De mon histoire, de ma famille. Étais-tu enfermé dans une boîte durant les quinze dernières années ?

Je secouai la tête.

— J'ai toujours vécu coupé du monde, César, fis-je d'une toute petite voix en arrachant des brins d'herbe. Je ne sais rien de toutes les choses dont vous parlez, des philosophes et tout ça. Je... j'ai appris à lire récemment, au temple, ajoutai-je honteusement.

Le visage de Néron se tordit en une écœurante parodie de compassion.

— Bienheureux que tu es ! fit-il.

— Eh bien moi, je ne trouve pas, murmurai-je.

Il rit et me caressa la joue.

— Je suis le descendant de cet homme, dit-il en me désignant Antoine, et Claude, que je viens de te montrer, était mon père adoptif, car il a épousé ma mère, Agrippine, qui était aussi sa nièce.

— Mais c'est de l'inceste, fis-je remarquer.

Il hocha la tête.

— En effet. Et le bel homme que Pythagoras a voulu te faire prendre pour Auguste est mon oncle. Le frère de ma mère, précisa-t-il.

— Je ne suis pas idiot à ce point ! m'écriai-je (Il leva un sourcil.)... César, complétais-je en baissant les yeux.

— Un oncle peut être aussi le frère de mon père, fit-il malicieusement. Je fis la moue. Il m'avait coincé.

— C'est vrai, fis-je en souriant malgré moi.

— Il s'appelait Caius, murmura-t-il avec un sourire attendri.

— Tu sembles beaucoup l'aimer.

— En effet.

« Que voyais-tu, mon oncle, dans les yeux
Tremblant de peur de tous nos miséreux
Pères conscrits aux doigts lourds de sardoines
Portant la toge et les faisceaux idoines ?

Y voyais-tu, mon oncle, la noirceur
Ou la pâleur, les affres de la peur
Ou le dédain des enfants de la Louve
Qu'y voit Néron dès lors qu'il les éprouve ?

N'y voyais-tu, mon oncle, ni douceur
Ni feux d'amour qui réjouissent le cœur
Quand le ferment de toute leur nature
Est de dorer les toits de leur mesure... »

Et caetera. C'est un extrait du poème que j'ai composé pour lui.

— C'est très joli, fis-je, impressionné malgré moi. Je n'ai pas tout saisi... mais c'est très joli. Il devait être un homme admirable pour que tu en parles comme ça.

— Tu as dû en entendre parler, on l'appelait Caligula.

— Le *princeps* ? m'étonnai-je. Mais on dit qu'il était... enfin, qu'il...

— Non, dit-il en riant, il n'était pas fou. C'était un grand visionnaire, au contraire²². Les deux autres statues, à ses côtés, sont ses deux frères, Néron et Drusus.

— Il s'appelait comme toi ?

— Oui, c'est un nom que l'on donne aux garçons dans la famille de mon père adoptif. Mon nom de naissance est, en fait, Lucius. J'ai pris le nom de Néron lorsque Claude m'a adopté.

— Tu as une famille bien nombreuse, pour un patricien !

Il rit de bon cœur.

— Oui, Agrippine – ma grand-mère, pas ma mère – avait eu six enfants, enfin, neuf, dont trois sont morts en bas âge. Trois garçons et trois filles, dont ma mère et Caius.

— Ils sont tous morts ?

— Oui, malheureusement, soupira-t-il.

— Tu as des frères et sœurs ? demandai-je avec curiosité.

Il sembla réfléchir un instant, ce qui m'étonna.

— Non.

— Et des enfants ?

Il éclata de rire, et je me mordis la lèvre.

— Ce que tu peux être drôle !

Je m'aperçus alors que j'étais en train d'interroger le maître du monde comme s'il se fût agi d'un simple passant que l'on rencontre dans une taverne.

— Pardonne-moi, César, je ne voulais pas te manquer de respect.

— Au contraire ! Je trouve cela très rafraîchissant. Voilà des années que l'on ne m'a pas parlé de la sorte. J'ai eu une petite fille, murmura-t-il tristement, mais elle est morte d'une mauvaise fièvre. Je ne tiens pas à en parler.

Je hochai la tête.

— Je ne voulais pas raviver de mauvais souvenirs.

Il essuya une larme et me désigna la dernière statue.

— Germanicus, mon grand-père et le père de Caius.

— Et de ta mère, donc.

Néron soupira.

— Sporus... Évite de parler de ma mère devant moi ou de prononcer son nom, d'accord ?

J'acquiesçai. Qu'avait-elle donc de si terrible, cette Agrippine ? Je mourais de curiosité, mais je me mordis la langue.

Pythagoras était sorti de l'eau et venait vers nous.

— Il est temps de te préparer pour la *cena*, César, dit-il.

Néron hocha la tête, encore dans les souvenirs où je l'avais fait replonger.

— C'est vrai. Sporus, fais-toi beau : j'ai une surprise pour toi, ce soir.

Il fit signe à Serus, qui me souleva dans ses bras, et je saluai Néron d'un signe de la main avant de m'éloigner.

Je l'observai par-dessus l'épaule de l'esclave, au fur et à mesure qu'il devenait de plus en plus petit. Réflexion faite, il n'était pas aussi antipathique qu'il en avait l'air au premier abord. Mais il n'en restait pas moins le garçon le plus laid qui m'avait jamais courtsé !

LE BANQUET

Lorsque j'arrivai – en litière s'il vous plaît – au palais de Néron, les convives, près de deux cents, étaient déjà attablés, et passablement soûls pour la plupart.

La salle à manger était titanesque et le dôme du plafond, orné d'étoiles et de centaines de personnages, tournait continuellement sur lui-même. À force de le fixer, on ne savait plus si c'était le plafond qui effectuait cette continuelle rotation ou la salle à manger elle-même.

Je m'aperçus à peine que Serus m'avait doucement installé sur un lit, près de Néron, car j'étais incapable de détourner mon regard du prodige.

— C'est un système hydraulique qui le fait tourner ainsi, m'informa Pétrone.

Je tressaillis et regardai enfin ceux qui m'entouraient. J'étais installé entre Pétrone et Pâris, face à Néron, et ce dernier souriait, enchanté de mon ébahissement.

— Merveilleuse prouesse, n'est-ce pas ? fit-il. L'un des bijoux de cette maison !

Ses gestes étaient hésitants, sa tunique était tachée de vin et sa couronne de fleurs pendait de guingois. Il était soûl comme une barrique.

— La surprise promise était de taille, César, fis-je timidement.

Néron s'agita alors, en poussant sur ses avant-bras. J'eus l'impression de voir un porc qui essaye de se redresser sur ses pattes arrière.

— La surprise ! s'écria-t-il, la bouche pleine et les lèvres grasses. Mais oui ! (Il tapa violemment dans ses mains, manquant de peu de tomber.) Tigellin ! Tigellin ! Apporte la surprise de mon adorable Sporus ! (Il se tourna vers moi, hystérique.) Tu vas l'adorer, je te le garantis !

L'homme qui répondait au nom de Tigellin, un grand échalas au visage en lame de couteau, s'approcha de moi, suivi par le regard curieux des convives. Il tenait un panier à bout de bras. Je me tournai vers Pétrone, qui secoua tristement la tête en soupirant.

— Ouvre-le ! cria Néron, fou de joie. C'est mon cadeau de bienvenue ! Voyez ce qu'il en coûte de s'en prendre à mes amis ! hurla-t-il à la cantonade.

Tigellin poussa le panier vers moi, un sourire de rapace sur ses lèvres fines, et Pétrone se détourna. Je devinai alors ce que contenait ce panier : une tête.

— Ouvre-le ! renchérit Pythagoras. Les espions de Tigellin ont eu un mal de chien à lui mettre la main dessus !

Je tendis une main tremblante et sentis la nausée me soulever le ventre.

— Il ne te mordra plus, susurra Tigellin, se délectant de ma frayeur.

Je posai les doigts sur l'arceau du couvercle, mais n'eus pas la force de le soulever. J'avais beau détester le Gaulois qui m'avait jeté en pâture à ses clients, je n'avais aucune envie que son visage me poursuive dans mes cauchemars. Le destin m'avait au moins épargné le désagrément de les voir faire, aveuglé que j'étais, lorsqu'ils s'étaient vautrés sur moi. Tigellin posa sa main sur la mienne avec une telle violence que je poussai un cri. Il referma ses doigts sur les miens, ses yeux noirs cloués à mes pupilles, pour m'obliger à tirer sur le couvercle, mais je résistai. Je ne voulais pas ouvrir ce maudit panier.

— On ne refuse pas un cadeau de César, murmura-t-il à mon oreille sans se départir de son horrible sourire. Et on ne me refuse pas un cadeau que j'ai passé des heures à chercher.

Tant de menaces dans sa voix, tant de haine, mais tant de plaisir aussi... Cet homme m'effrayait plus sûrement que la tête que contenait le panier. Avec un cri, je me dégageai de son étreinte et me recroquevillai aussi loin de lui que possible, mais, ce faisant, le panier chut et la tête tomba au milieu des lits avec un étrange bruit mat, pour rouler près de la petite table ronde autour de laquelle les proches du *princeps* étaient installés. Une femme cria et l'horrible visage me fixa entre ses paupières

concaves et flasques, qui n'avaient plus de globes oculaires pour les bouffir. Il me tirait une langue bleuâtre, qui saillait comme un serpent malade entre les lèvres exsangues. La colonne vertébrale et les artères, se vidant sous le choc du reste de sang et de moelle épinière qu'elles contenaient encore, avaient laissé une traînée rougeâtre et gluante sur le marbre. Sans doute s'y était-on pris à plusieurs reprises pour trancher le cou, car les chairs s'y effilochaient en longs filaments visqueux, curieux entrelacement de nerfs, de muscles et de veines. Et je n'ose parler de l'odeur, qui rappelait celle, écœurante, du sang frais et de la viande que l'on vient d'équarrir. Je poussai un tel hurlement que la salle entière se figea.

— Non !

Mon cœur avait cessé de battre. La tête était celle de Florus.

— Tu... tu n'es pas content ? demanda Néron, penaud. Ça ne te plaît pas ?

— Tu n'avais pas le droit ! hurlai-je encore. Il n'avait rien fait ! Il n'avait rien fait !

Je m'écroulai sur mon lit, au bord de l'évanouissement et le corps agité par des sanglots bruyants que je n'arrivais pas à contrôler.

— Tigellin ! gronda Néron. Que veut dire ceci ? Je t'avais demandé de me ramener le coupable !

— Et c'est ce que j'ai fait, César, murmura-t-il, sûr de lui, cet homme est... pardon : était la cause directe de ce qui s'est passé et, une fois qu'il se sera calmé, ce garçon pourra te le confirmer. N'est-ce pas, Sporus ?

— Monstre ! criai-je en essayant de lui griffer le visage, ce qui le fit beaucoup rire. Il n'était pas là !

— J'exige une explication ! explosa Néron. Sporus ! Cet homme était-il la cause de tes maux, oui ou non ?

— Ne t'avise pas de mentir, susurra Tigellin en me fixant de ses yeux de reptile qui me disaient : « Mens, et tu n'auras plus jamais l'occasion d'ouvrir la bouche. »

Mon regard alla de Néron, rouge et tremblant de colère, à Tigellin, calme et souriant.

— César, intervint Pétrone, cet enfant est très choqué par ce qu'il vient de voir. Grand est ton sens de la justice, nous le savons tous, mais un galle de la Grande Mère (il insista bien sur ces mots) n'est guère habitué à ce genre de spectacle, et est porté au pardon.

Il termina sa phrase en haussant puissamment la voix, et Néron blêmit. Tous retinrent leur souffle

— Oui ! poursuivit-il sur le même ton acerbe. Je hurle et je suis en colère ! Parce que, Tigellin, tu devrais rougir de honte à faire ainsi passer tes châtiments vulgaires pour un ordre de César ! ajouta-t-il avec emphase. Le divin Néron, dans sa grande sagesse, n'aurait jamais accepté cette... cette mise en scène s'il n'avait craint de te vexer en te refusant ce plaisir. Il sait lire dans le cœur des hommes et nous en a mille fois donné la preuve ! Jamais il ne t'a demandé d'obliger cet enfant à ouvrir ce panier, nous en sommes tous témoins. Vois dans quel état tu l'as mis, Tigellin, regarde sa douleur et tremble de honte ! Ne crois-tu pas qu'il a suffisamment souffert ? As-tu vu comme il était heureux en arrivant ? Comme il était fasciné par les créations du divin Néron ? Comme César avait si bien su lui rendre le sourire ? Et regarde-le à présent. Regarde-le, Tigellin ! Tu as osé effacer en quelques instants toute la joie dont le divin Néron lui avait rempli le cœur.

Il se tut et me serra contre lui.

— Je ne te félicite pas, Tigellin, l'admonesta Néron, rengorgé par le discours de Pétrone. Je te fais confiance et vois le résultat !

— Mais César, plaida ce dernier, je ne...

— Sors d'ici ! Et ramasse ça, ajouta-t-il en désignant la tête tranchée.

Tigellin s'en fut, la rage au cœur, et lança à Pétrone un regard menaçant.

— Tu me paieras cela... murmura-t-il, assez bas pour que seuls lui et moi puissions l'entendre.

— César, fit doucement Pétrone, je te conjure de rendre à cet enfant sa joie de vivre. Toi seul en as été capable jusqu'à présent.

Une larme d'ivrogne coula sur la joue de Néron, et il tendit les bras vers moi.

— Mon pauvre Sporus, geignit-il, viens. Viens près de moi.

Je m'accrochai à Pétrone de toutes mes forces, mais ce dernier me chuchota à l'oreille :

— Ne gâche pas ce que je viens de faire, tu y perdrais plus que tu ne le crois.

Je pris alors conscience qu'il venait peut-être de me sauver la vie. Qui sait de quoi est capable un homme vexé lorsqu'il n'hésite pas à torturer ainsi un innocent ? Je lui adressai un long regard reconnaissant et, luttant contre mon dégoût et mes larmes, tendis à mon tour les bras vers Néron.

— Je ne puis marcher, César, sanglotai-je en regardant ma cheville bandée. Je ne puis marcher pour venir à toi.

Une écœurante exclamation attendrie s'éleva de la gorge des convives, qui avaient cessé leur mastication pour assister à la scène sans en perdre une miette, et Néron, pleurant à grosses larmes, se leva pour venir s'asseoir sur mon lit et me serrer contre lui.

— Là, là... murmura-t-il en me caressant les cheveux. Je suis là, tu ne crains plus rien, à présent.

Certains flatteurs n'hésitèrent pas à applaudir, comme si leur « Divinité » venait d'accomplir un miracle, et Pétrone m'adressa un discret clin d'œil.

*

Je ne dormis pour ainsi dire pas, cette nuit-là. Le visage mutilé de Florus me poursuivait dans mes cauchemars dès que je fermais les yeux. Par trois fois, Calvia et Serus se précipitèrent dans ma chambre, alertés par mes cris, mais rien de ce qu'ils purent dire ou faire ne parvint à m'apaiser. À la honte que je ressentais face à tous ces bellâtres « surcultivés », au souvenir horrible de ce que l'on m'avait fait subir la nuit précédente, à la tristesse d'être séparé de Lucidus, mon seul véritable ami, à la culpabilité d'avoir brisé la vie de Lutecius, venait s'ajouter l'assassinat de Florus.

N'y avait-il donc aucun moyen pour avoir un minimum de contrôle sur les événements ? Pouvoir, ne serait-ce qu'une seule fois dans ma vie, fléchir le destin ?

Au petit matin, je reçus la visite de Néron et, curieusement, il n'était accompagné que de deux esclaves. Je me tenais attablé dans l'atrium, les yeux vides fixés sur une poignée d'olives et un petit pain frais que je n'arrivais pas à ingurgiter.

— Sois le bienvenu, César, saluai-jeatement.

Il observa la nourriture, à laquelle je n'avais pas touché.

— Il faut manger, me dit-il gentiment. Il ne s'agit pas de te laisser abattre.

Je haussai les épaules.

— Et après ? fis-je amèrement. Je ne suis pas sûr d'avoir envie de vivre.

Il rit doucement et secoua la tête.

— Oh, mais si, tu en as envie, répliqua-t-il en s'asseyant près de moi sur le lit. Ne serait-ce que pour savoir ce que te réserve l'avenir.

— Je ne le devine que trop, César, répliquai-je.

Il rougit légèrement.

— Que veux-tu dire ?

— Je crois que Ta Divinité le sait parfaitement.

Il serra les poings, prêt à exploser, mais je m'en moquais. Il pouvait bien hurler, menacer, me battre, je n'en avais que faire. J'étais comme ces noix, d'apparence saine, qui ne révèlent qu'un fruit noir et rabougri une fois ouvertes.

— Je... je suis désolé, pour hier, murmura-t-il.

Je me tournai vers lui, surpris. Était-ce le même Néron que j'avais vu la veille, soûl, hystérique et prêt à croire n'importe quelle fable flattant sa divinité ?

— C'est ce Tigellin, César, fis-je, sarcastique. Tu l'as dit toi-même.

— Ce n'est pas Tigellin. C'est moi qui ai demandé à ce que l'on t'apporte la tête du coupable dans un panier...

Il avait baissé la tête et tordait nerveusement un pan de sa tunique bleue. Je ne sus que dire, et encore moins que faire. Était-ce le premier citoyen de Rome qui se tenait là ? Ce petit garçon troublé et incapable de faire face à un simple galle qui n'avait ni famille, ni culture, ni pouvoir quel qu'il soit ? Se moquait-il de moi ? Jouait-il la comédie ? Tigellin allait-il bondir de derrière une tenture, épée à la main, au premier faux pas ou à la première parole injurieuse que je prononcerais ?

— Ce qui est fait est fait, me surpris-je à dire.

— Oui, murmura-t-il avec un sourire amer. « La pièce est jouée. »

Il eut un petit rire désagréable en prononçant ces mots, mais je ne compris pas pourquoi²³.

— Tigellin a cru...

— Tigellin n'est pour rien dans tout ça, me coupa-t-il. Es-tu sourd ? C'est moi ! Moi ! Moi ! Quoi qu'ait pu dire cet imbécile de Pétrone ! Crois-tu que je ne sais pas que leurs compliments et leur affection n'ont rien de sincère ? Je ne suis pas un imbécile, Sporus. Je ne l'ai jamais été !

Il semblait sur le point de fondre en larmes, et me fit penser à un vagabond qui venait parfois chez Marcus. Sordidus. Il avait un bras plus court que l'autre, et son visage était affreusement déformé. Sa lèvre

inférieure pendait, et il bavait en permanence. Nous l'avions surnommé « l'idiot ».

« Alors, l'idiot, on vient réclamer son quignon de pain ? » ; « Tiens, l'idiot, rattache ma sandale et tu pourras finir mon gobelet de vin ! »

Il faisait de menues courses pour ma marâtre et recevait, en échange, un bol de ragoût ou une saucisse. Jamais il n'avait répondu aux insultes des clients ou à celles d'Octavia, et jamais il ne prononçait un mot. Certains disaient même qu'il avait eu la langue coupée ; d'autres qu'il l'avait avalée. Mais un soir, entra un groupe de jeunes patriciens éméchés. Ils décidèrent de lui faire une niche en mettant le feu à sa tunique. Ces imbéciles s'amusèrent de ses gesticulations et de ses contorsions sur le plancher avant que Rufus ne lui verse un broc de vin sur la tête, ce qui fit beaucoup rire la clientèle. Une fois « éteint », il se planta devant les mirliflores et les toisa en hurlant :

« Je ne suis pas idiot, vous entendez ? Je ne suis pas idiot ! »

Lui qui n'avait jamais prononcé une syllabe exprimait tant de souffrance dans ces quelques mots et dans le regard qu'il nous jeta à tous qu'un silence surréaliste se fit dans la taverne et persista un bon moment après qu'il fut parti pour ne plus revenir. Une étrange pitié mêlée de dégoût nous tordait le ventre jusqu'à nous faire mal.

Néron me fit la même impression en cet instant.

— Et pourquoi les laisses-tu faire, César ? Pourquoi ne leur fais-tu pas comprendre que tu n'es pas dupe ?

Il secoua la tête.

— Mieux vaut une affection simulée que pas d'affection du tout. (Il se mordit la lèvre, conscient d'en avoir trop dit.) Si tu parles de cette conversation à quelqu'un, reprit-il, menaçant, je...

— Ce n'était pas mon intention, assurai-je. Les confidences que l'on me fait n'appartiennent qu'à moi.

Il adopta son expression de chien battu, à l'œil mouillé et à la lèvre pendante, que je commençais à bien connaître.

— Cher Sporus, geignit-il, comme j'ai de la chance de t'avoir près de moi.

Il me caressa la joue, et je dus faire un effort surhumain pour ne pas broncher.

— L'amour que l'on paye n'a aucune valeur, César, et je suis bien placé pour le savoir.

— J’essayerai donc de gagner le tien autrement.
— Je ne parlais pas de moi.
— Je le sais. (Il me sourit, et je détournai le regard.) Mais j’aimerais me racheter, me faire pardonner pour ce qui s’est passé hier.
Je secouai tristement la tête.
— Nul ne peut ressusciter mes morts, César. Pas même toi.
Il grimaça douloureusement.
— N’y a-t-il vraiment rien qui pourrait te rendre ton beau sourire ?
J’allais répondre par la négative lorsqu’une idée folle me traversa l’esprit : Lucidus. C’était profiter honteusement de l’occasion, mais...
— Il y a peut-être une chose, César.
Son visage s’illumina.
— Accordée par avance ! Dis-moi ce que c’est.
— Eh bien... je me sens très seul et...
— Tu ne vas pas me demander de partir ? s’écria-t-il.
— Non, fis-je en secouant vigoureusement la tête.
Il soupira de soulagement.
— Alors je t’écoute.
— J’ai laissé un ami au temple, un frère.
— Nous lui dirons de venir ! s’écria-t-il, ravi.
— Ce n’est pas aussi simple, César.
— Et pourquoi donc ? Ne voudrait-il pas vivre ici ? Dans ce jardin des dieux ?
— Oh si, César, mais il appartient au temple.
Il hocha la tête avec un sourire amusé.
— C’est un esclave ? Et tu voudrais que je le rachète.
Je baissai la tête en rougissant.
— Oublie ce que je viens de dire, murmurai-je, affreusement gêné.
Néron éclata de rire et me serra contre sa grosse bedaine.
— Mais bien sûr que oui, je vais le racheter ! Mieux que ça, même !
Ces mots me glacèrent. C’était les mêmes que Proculus avait prononcés, signant la perte de Lutecius.
— Je ne demande rien de plus, assurai-je d’une voix tremblante.
— Écoute-moi avant de protester : c’est toi qui vas le racheter et l’affranchir ! J’ouvris des yeux comme des roues de char.
— Quoi ?

— Je vais te donner l'argent nécessaire, dit-il, ravi de son effet, un courrier signé de moi, et tu iras le chercher toi-même.

Mon cœur bondit dans ma poitrine. Lucidus... J'allais libérer Lucidus ! Emporté par la vague de joie qui me submergea, je tapai dans mes mains, ce qui le fit éclater de rire, encore plus ravi que moi.

— Un tel bonheur fait plaisir à voir, César ! Une fois de plus, c'est toi qui lui as rendu la joie de vivre.

Je me tournai vers Pétrone, qui venait d'arriver, et lui adressai mon plus beau sourire.

— Tu ne peux savoir à quel point ! m'écriai-je.

Ah, on pouvait dire que je l'oubliais vite, le pauvre Florus, alors qu'il m'avait obsédé pendant des mois, des années même !

Pétrone a écrit un jour quelque chose comme : « Que l'être aimé vous vole le cœur, vous en souffrirez durant des années, mais que l'on vous enlève l'esclave le plus insignifiant, celui-là même à qui vous n'accordiez qu'un regard distrait lorsqu'il vous servait à boire, et c'est votre vie durant que vous souffrirez. L'homme est ainsi fait qu'il aime à convoiter ce qui lui semble inaccessible sans se rendre compte à quel point est essentiel ce qui lui paraît tout acquis²⁴. »

Et c'était exactement ce qui m'arrivait en cet instant. J'avais été si fasciné par Florus que je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'aimais Lucidus.

— N'est-il pas délicieux, Pétrone ? N'est-ce pas merveilleux de semer la joie autour de soi ? se rengorgea Néron.

Pétrone s'inclina en souriant.

— Oui, César, mais nul autre ne le fait avec autant de sincérité que toi.

Néron se leva et sautilla en frottant ses paumes l'une contre l'autre, ravi.

— Bien ! Il faut que j'aille m'occuper de diverses affaires. Cet empire aura raison de moi ! Sporus, attends-toi à voir arriver Nerva avec la chose promise, ajouta-t-il en me jetant un clin d'œil complice.

— Merci, César.

— Oh ! N'est-il pas touchant, le cher enfant ? dit-il encore.

— Si, César, acquiesça Pétrone, tu as trouvé la plus merveilleuse des perles.

Néron émit un petit bruit satisfait et s'en fut en sautillant, talonné par ses esclaves.

Lorsqu'il eut disparu, Pétrone se tourna vers moi, curieux.
— Que lui as-tu demandé ?
— La liberté pour l'un des galls de mes amis, fis-je, ravi.
Il hocha la tête.
— Je vois...
— Ai-je eu tort ? demandai-je, alarmé.
— Oh non ! fit-il en agitant la main. Au contraire ! Au moins auras-tu un ami sûr en ces murs.
Je l'observai du coin de l'œil.
— Je croyais que c'est ce que tu étais, le taquinai-je. Me serais-je trompé ?
Il sourit et me pinça la joue en prenant place à mes côtés.
— Non, murmura-t-il, mais je ne serai pas toujours là, ajouta-t-il avec un étrange regard mélancolique.
— Tu dois partir ? demandai-je, déçu.
Il sembla se perdre dans de graves pensées.
— Qui sait... (Il secoua la tête et se reprit.) Mais je n'étais pas venu parler de cela, ajouta-t-il en souriant. Je voulais te donner ceci.
J'observai le rouleau qu'il me tendait et grimaçai.
— Un manuscrit ?
Il s'amusa de ma mine défaite.
— Eh bien, quoi ? Ce n'est qu'un livre. Tu n'aimes pas les histoires ?
Je rougis comme une écrevisse trop cuite.
— C'est que...
— Tu ne sais pas lire, chuchota-t-il.
— Si ! me récriai-je. Enfin... un peu. J'ai appris au temple.
— Voyons cela, fit-il en m'entourant les épaules de son bras.
Je déroulai maladroitement le parchemin et m'éclaircis la voix.
— Tu ne vas pas te moquer de moi, n'est-ce pas ?
— Me suis-je déjà moqué de toi ? répliqua-t-il le plus sérieusement du monde.
Je m'installai confortablement et essayai de déchiffrer le titre.
— Le satir... satiri... (Je secouai la tête.) Je ne connais pas ce mot.
— Cela n'a rien de surprenant, dit-il gentiment. C'est *Le Satiricon*.
Continue.
— Le *Satiricon* de Pétr... Mais c'est de toi !
Il rit de bon cœur.

— En effet.

— Tu l’as vraiment écrit ?

— Oui, fit-il, plus amusé que jamais. Et j’en ai écrit bien d’autres. Préférerais-tu lire une œuvre qui ne soit pas de moi ?

— Oh non, pas du tout ! Je suis juste très impressionné.

Il m’ébouriffa les cheveux, comme un père peut le faire avec son fils, et une vague de tendresse me monta dans la gorge. C’était la première fois qu’un homme, hormis Crassus, se comportait avec moi comme avec un jeune homme, non comme avec une putain.

— Allez, continue, je l’ai écrit pour toi.

Mon cœur manqua un battement.

— Pour moi ? bredouillai-je. Tu as écrit un livre pour moi ? En une nuit ?

— En une nuit et un jour, plus exactement.

— Mais... pourquoi ? Tu ne me connais même pas.

Son regard se voila, et je le vis déglutir avec quelque difficulté, la gorge serrée.

— Tu le comprendras un jour. Mais tu dois me faire une promesse : celle de ne jamais parler de ce livre à qui que ce soit de mon vivant ou du vivant de Néron. D’accord ?

Ces mots me tordirent le ventre. Il parlait comme un homme qui va mourir.

— Tu... Tu ne vas pas sortir d’ici et te suicider, n’est-ce pas ? fis-je tout bas.

Il éclata de rire.

— Bien sûr que non, quelle idée ! Allez, lis.

Je repris donc ma lecture du *Satiricon* et son auteur me corrigea patiemment lorsqu’un mot ou une tournure m’échappait.

C’était, de fait, une histoire très amusante racontant les aventures farfelues d’un garçon appelé Encolpe et de son ami Ascylte. Un troisième personnage me fit beaucoup rire : Giton, qui appartenait une fois à l’un et une fois à l’autre, lorsque l’un des deux ne l’enlevait pas pour se l’accaparer.

— Ce qu’il est drôle !

Je venais de lire une scène particulièrement amusante, où Giton se cachait sous le lit, s’accrochant au sommier pour échapper à un aubergiste, mais était pris d’une terrible envie d’éternuer.

— Tu trouves ? me demanda malicieusement Pétrone.

— Oh oui !

— Poursuis ici, fit-il.

— « ... dont la jeunesse se vendait au ticket, qui s'est loué comme femme à ceux-là mêmes qui savaient que c'était un homme. Que dire d'autre ? Le jour où... »

J'arrêtai de lire, le cœur battant.

— Continue, m'encouragea Pétrone en pressant mon épaule.

— « ... Le jour où il aurait dû prendre la toge virile, il prit la robe ; sa propre mère l'a persuadé de ne pas être un homme... »

Je me mordis la lèvre et laissai le parchemin s'enrouler.

— Qu'y a-t-il, Sporus ?

— Tu le sais très bien.

Il hocha la tête.

— Dis-le-moi quand même.

Mes mains s'étaient mises à trembler.

— Ce ne sont pas des personnages inventés, murmurai-je, une boule dans le gosier.

— En effet, murmura-t-il en souriant. Tu les croieras chaque jour.

— Et tu te disais mon ami ! crachai-je, les larmes aux yeux. Comment as-tu pu me faire ça ?

— C'est justement parce que je suis ton ami que je l'ai fait, répondit-il calmement sans se départir de son sourire.

— Eh bien, je ne trouve pas ça drô...

L'évidence me sauta soudain à la figure. Ce que Pétrone venait de me donner, ces mots, si difficiles à comprendre pour moi, couchés sur le parchemin d'une écriture soignée, sans doute celle du secrétaire à qui il avait dicté le texte, était le plus précieux cadeau que l'on pouvait me faire dans la situation où je me trouvais.

— Grande Mère...

— Fais-en bon usage, dit-il en se levant pour déposer un baiser sur mon front.

J'acquiesçai en silence, trop ému pour parler, et il s'éloigna de son pas sûr et élégant.

— Pétrone ! appelai-je avec un sanglot dans la voix. (Il s'arrêta, mais ne se retourna pas.) Pourquoi Néron ne veut-il pas parler de sa mère ?

Sa réponse tomba, claire et nette comme un couperet.

— Parce qu’il l’a assassinée.

Il quitta l’atrium et, les larmes aux yeux, je serrai le rouleau contre ma poitrine. Ce rouleau où, en quelques phrases, sous des noms d’emprunt, Pétrone avait décrit pour moi les personnalités et les turpitudes de chaque personne qui composait l’entourage de Néron. Même les miennes...

Je ne le revis plus jamais. Il quitta la cour et se suicida six mois plus tard, sur l’ordre de Néron, conseillé par Tigellin.

UN AMI DANS LA PLACE

Ce fut le lendemain de cette dernière entrevue avec Pétrone que j'allai chercher Lucidus. Je me levai à l'aube, me parai des plus beaux atours que Calvia put trouver dans ma garde-robe, et me rendis au temple de Cybèle en litière, escorté par une dizaine de prétoriens, dont Crassus, avec qui je parlai durant tout le trajet. Ce fut à cette occasion qu'il m'apprit que Néron l'avait promu à la tête de ma garde personnelle, ce dont il ne cessait de me remercier. Je ne tenais pas en place, imaginant la tête d'Animus et d'Agone lorsqu'ils me verraient arriver ainsi entouré.

— Cesse de t'agiter, gronda Calvia, assise en face de moi et confortablement couchée sur les coussins. Un peu de tenue.

J'allais répliquer lorsqu'un bruit mat me fit sursauter, comme si l'on avait jeté une pierre sur le toit de la litière. J'entendis les gardes s'agiter, crier, et Crassus referma précipitamment les rideaux pour hurler des ordres.

— Qu'est-ce que c'était ? demandai-je à Calvia, qui se mordillait l'ongle du pouce.

— Chut !

Je tendis l'oreille.

— Voilà pourquoi il nous affame ! hurlait une voix féminine. Pour promener ses mignons et dormir dans de l'or !

Une gifle retentit, et je voulus ouvrir les rideaux pour regarder ce qui se passait, mais Calvia m'en empêcha.

— Es-tu fou ? s'écria-t-elle. Ne te montre pas !

La litière s'ébranla et les esclaves qui la portaient accélérèrent le pas sur ordre des gardes.

— Mais que se passe-t-il ? demandai-je, incommodé par les cahots.

— Ne t'occupe pas de ça, répliqua-t-elle, les gardes vont calmer ces agitateurs. Ce genre de petit incident arrive parfois.

Je croisai les bras et me renfrognai.

— Nous sommes arrivés, fit Crassus en ouvrant les rideaux.

Il m'aida à descendre et m'escorta jusqu'à la porte du temple, où Animus nous attendait en personne.

— Que s'est-il passé ? murmurai-je.

— Plus tard, répondit Crassus sur le même ton.

Animus me regardait avec une étrange expression faite de fierté et de mécontentement.

— Sporus ! s'écria-t-il en me tendant les bras. Ma chère enfant ! Nous étions si inquiets !

Je me laissai embrasser sur le front, et il m'étreignit comme s'il ne m'avait pas vu depuis dix ans.

— Où est Lucidus ? demandai-je de but en blanc.

Il fronça le nez.

— Ici, bien entendu. Es-tu venu pour le voir ?

Je tendis la main vers Crassus, qui me remit le document signé de la main de Néron.

— Non, je suis venu le chercher, répliquai-je en lui tendant les tablettes scellées à la verticale, afin de mettre en évidence l'anneau tout neuf que je portais depuis la veille au soir.

Son sourire perdit de son éclat au fur et à mesure qu'Animus lisait le contenu de la lettre.

— Attends ici, fit-il sèchement.

— Je suis toujours un galle, remarquai-je en souriant. Me refuserais-tu l'entrée du temple ?

Crassus avança d'un pas, menaçant, et Animus agita la main.

— Bien sûr que non, entre. Il s'effaça pour me laisser passer, et j'allai droit vers la cellule de Lucidus.

— Sporus !

Je sursautai en entendant la voix d'Agone.

Un tourbillon de rubans et de mousseline me sauta au cou, et je le serrai contre moi avec une joie non dissimulée. Après tant de visages hostiles, le minois poupin d'Agone me réchauffa le cœur.

— Tu reviens donc parmi nous ! s'écria-t-il en tapant des mains.

Je baissai les yeux, embarrassé, et il se rembrunit.

— Pas exactement, Agone, murmurai-je. (Animus m'adressa un sourire de serpent.) Je fais partie de... de la suite de César, à présent, essayai-je d'expliquer. Je... en fait, je suis venu chercher Lucidus.

Ces paroles lui firent l'effet d'un soufflet.

— Je vois, dit-il en hochant la tête.

Il semblait faire des efforts surhumains pour ne pas éclater en sanglots et pour sourire.

— Agone, fis-je en lui prenant les mains, si cela ne dépendait que de moi, je vous ramènerais tous avec moi.

— Non, Sporus, ma vie est ici. J'y suis à mon aise. Mais je te souhaite tout le bonheur possible.

Il m'embrassa sur la bouche et se détourna.

— Agone ! (Il s'arrêta, mais ne se retourna pas.) Tu viendras me voir, n'est-ce pas ? Demande Crassus à la porte de la *Domus Aurea*, ils te laisseront entrer.

Je le vis hocher la tête et il repartit, les épaules basses.

Pauvre Agone. Lui, moi et Lucidus étions pour ainsi dire inséparables, malgré nos caractères si dissemblables, et voilà que je m'apprêtais à le laisser tomber comme une vieille robe. Et si... non, je ne pouvais décemment pas demander à Néron d'amener encore un galle avec moi. Qu'aurait-il pensé ?

Je me tournai vers Crassus et il secoua la tête, semblant deviner mes pensées.

Avec un soupir, je frappai à la porte de Lucidus. Pas de réponse. J'ouvris la porte, mais la pièce était vide. Une angoisse sans raison ni logique me saisit au ventre, et je me tournai vers Animus, qui haussa les épaules.

— Il doit être dans le jardin, dit-il simplement. Je vais le chercher.

Il partit, non en direction du jardin, mais de ses propres appartements.

— Ordures ! crachai-je.

Crassus et Calvia se tournèrent vers moi, surpris, et je tapai rageusement du pied.

— Qu’y a-t-il ? demanda Crassus.

Je secouai la tête et vis arriver Lucidus dans le couloir. Il avait les cheveux défaits et essayait de remettre de l’ordre dans ses vêtements tout en courant.

— Sporus !

Calvia pinça les lèvres en le voyant se rhabiller et Crassus plissa le front.

— Lucidus !

Nous nous jetâmes dans les bras l’un de l’autre.

— Comment se portent les roses du jardin ? crachai-je en direction de l’attis, le faisant rougir d’indignation.

Lucidus me supplia du regard de me taire, mais j’éclatai de rire.

— Tu n’as plus à avoir peur, fis-je en souriant, prends tes affaires, tu es libre, à présent !

Il me regarda comme si j’avais perdu la raison, et Animus s’avança.

— Pardonne-moi, murmura-t-il, mais « ses » affaires appartiennent au temple.

Je lui adressai un regard meurtrier.

— Peut-il au moins garder sa robe, ou dois-je le faire sortir d’ici nu comme au jour de sa naissance ? m’écriai-je.

Il fronça le nez, abasourdi par mon effronterie, mais je ne baissai pas les yeux un instant.

— Va attendre dans la litière, proposa gentiment Crassus, je me charge de régler les détails.

Je pris Lucidus par la main et le conduisis dehors, accompagné par Calvia.

— Mais... bredouilla-t-il, je ne peux pas partir comme ça.

— Bien sûr que si ! m’écriai-je. Allez, monte ! (Calvia toussota et je me tournai vers elle.) Toi... persiflai-je, tu marcheras !

Elle poussa un petit cri offensé et je fis entrer Lucidus dans la litière avant d’y grimper et de refermer le rideau au nez de Calvia. Il s’installa prudemment sur les coussins, comme s’il doutait de pouvoir y prendre place sans risquer une cuisante remontrance, et je lui pris les mains.

— Tu es libre, tu te rends compte ? Libre ! Je t’emmène dans le jardin des dieux, Lucidus. Finis les vieux débauchés et les caresses grasses d’Animus. Tu ne réalises donc pas ? Néron lui-même t’a rendu ta liberté ! Pour moi ! Parce que je le lui ai demandé !

Il semblait hébété.

— Je... je ne sais comment réagir à cela.

J'éclatai de rire.

— Tu ne réalises pas encore, mais cela viendra, tu verras.

Crassus gratta au rideau.

— Nous pouvons repartir, dit-il. Pouvez-vous vous pousser un peu ? (Je secouai négativement la tête.) Je ne tiens pas à marcher avec une femme dans les jambes... supplia-t-il plus bas.

— Très bien, soupirai-je en riant de sa déconfiture.

Lucidus et moi nous serrâmes l'un contre l'autre, et Calvia monta en rouspétant.

— Je ne manquerai pas de faire part à César de la façon dont tu me traites ! maugréa-t-elle tandis que les esclaves se remettaient en marche.

Je lui tirai la langue et Lucidus sourit.

— Je m'appelle Lucidus, dit-il aimablement.

— Et moi, Calvia. J'ai la charge de veiller sur... sur cette petite peste !

Mon ami rit de plus belle. Il était magnifique, et son charme était loin de laisser Calvia insensible.

— Voilà qui ne doit pas être une tâche de tout repos.

— Tu ne vas te mettre à pactiser avec l'ennemi ! m'écriai-je.

Lucidus et Calvia échangèrent un sourire entendu, et cette dernière me pinça la joue.

— Si tu n'étais pas aussi joli, il y a longtemps que j'aurais demandé à Crassus de t'infliger une belle correction pour t'apprendre à vivre en société !

Lucidus s'installa donc dans ma maison, et ne manqua pas de s'émerveiller de tout ce qu'il voyait.

— C'est incroyable ! (Il tournoyait dans l'atrium, au grand amusement de Calvia.) C'est tout simplement magnifique ! Si l'on m'avait dit qu'un jour je reviendrais vivre à la cour !

Je me figeai. J'avais oublié que Lucidus avait été l'esclave de Poppée.

— Lucidus ! s'écria une voix grave que je ne reconnus que trop. On ne m'a pas menti !

Je me tournai vers Pythagoras, fou de rage.

— Qui t'a permis d'entrer chez m...

Mes protestations moururent sur mes lèvres lorsque je vis, le cœur serré, Lucidus courir vers lui pour lui donner l'accolade. S'il m'avait giflé,

je n'aurais pas été plus déstabilisé. Comment pouvait-il éprouver une quelconque amitié pour cet excrément ?

— Pythagoras, après toutes ces années ! J'ai cru comprendre que la chance t'avait souri, à toi aussi, fit Lucidus avec un clin d'œil.

Pythagoras hocha la tête, ravi.

— Tu n'as pas idée !

Fou de rage, je m'approchai.

— Qui t'a autorisé à entrer chez moi sans ma permission ? crachai-je.

— Sporus... murmura Lucidus, médusé.

Pythagoras sembla indécis.

— Ne me dis pas qu'il est de tes amis, Lucidus, tu vaux mieux que ça.

Il me désigna d'un geste méprisant et Lucidus fit un petit bruit sec avec ses ongles.

— Sporus est plus que mon ami, répondit-il très sérieusement.

Pythagoras sembla réfléchir un instant et nous regarda à tour de rôle, perplexe.

— Je dois partir. Je te verrai ce soir, au banquet, Néron donne un récital.

Lucidus hocha la tête et Pythagoras s'en fut en lui adressant un clin d'œil et en me regardant de travers.

— Comment fais-tu pour supporter ce rat ? m'écriai-je.

Lucidus haussa les épaules.

— Il était un esclave, comme moi, dit-il. Nous étions au service de Poppée. Mais que s'est-il passé entre vous ?

— Ce fils de chienne me déteste ! hurlai-je. Je ne lui ai rien fait du tout ! Dès le premier jour, il m'a humilié et insulté ! Et voilà que tu arrives et que tu l'embrasses comme s'il s'agissait d'un vieil amant qui...

— Sporus ! me coupa-t-il. Pythagoras n'a jamais été mon amant, mais il est vrai que nous étions amis. De très bons amis, d'ailleurs.

— Alors retourne avec lui ! m'écriai-je en courant vers ma chambre.

Calvia leva les yeux au ciel et Lucidus me suivit.

— Sporus ! Reviens ici, je n'ai pas fini ! Pourquoi t'es-tu mis Pythagoras à dos ? Tu ne le sais peut-être pas, mais il est devenu très puissant. C'est le favori du *princeps*. S'il voulait, il...

— Pars avec lui !

Il s'assit près de moi, sur mon lit, et soupira.

— Sporus, parfois tu es insupportable, Calvia a raison.

J'en restai bouche bée. Alors maintenant, tout était ma faute ? J'en aurais hurlé.

— Tu ne sais pas ce qui s'est passé ! criai-je. Tu ne sais pas comment il m'a traité ! Tu ne sais pas comment j'ai réussi à te faire venir ici !

— Explique-le-moi, dans ce cas. Oh, Sporus, cesse de jouer les petites filles ; la cour impériale est un panier de crabes, et ils te dévoreront au premier signe de faiblesse ou au premier mot mal placé. S'il y a un jeu que je peux t'apprendre, c'est bien celui des courtisans.

Un horrible doute me saisit alors : et si Pythagoras arrivait à le monter contre moi ?

J'éclatai en sanglots, et Lucidus me serra dans ses bras. Le visage enfoui au creux de son cou, je lui racontai tout par le menu, sans omettre un seul détail. Durant de longues heures, je lui fis part des événements de cette nuit maudite, dans la taverne du Gaulois, du panier de Tigellin, de mes doutes, de mes craintes et de mes soupçons. À la fin de mon monologue, j'avais la gorge sèche, et j'appelai Serus pour qu'il nous apporte du vin largement coupé d'eau.

Lucidus réfléchit un bon moment et sirota son vin avant de prendre la parole.

— Je vois... Si je comprends bien, Néron a été séduit par ta petite frimousse et Pythagoras en crève de jalousie. Seulement toi, tu es pris de nausées à la simple idée que Néron puisse te toucher, alors que Pythagoras ne rêve que d'être le seul à se retrouver dans son lit.

— Mais qu'est-ce que je peux faire ? suppliai-je.

Il m'adressa un sourire mutin.

— Je crois que j'ai une idée...

Le banquet, ce soir-là, eut lieu dans les jardins, sur les bords du lac. C'était un dîner « intime ». Il faut entendre par là huit dizaines de lits installés sur l'herbe, quelques centaines de torches et de lampes, cinq cents livres de nourriture, trois cents esclaves et une bonne centaine d'imbéciles dont, soit dit en passant, moi et Lucidus faisions partie. Chance dont je n'osais rêver, je ne fus pas installé près de Néron, qui avait préféré s'entourer, d'après ce que je compris, de médecins, chanteurs, acteurs et que sais-je encore en raison de la prestation musicale qu'il voulait nous infliger vers minuit. Bien qu'une bonne centaine de pas nous séparât de lui et en dépit du raffut des convives, nous pouvions l'entendre s'égosiller à égrener

des arpèges insaisissables qui faisaient fuir les lapins et s'éloigner les cygnes.

Calvia, qui s'était installée avec nous, écoutait d'une oreille distraite ce qui se disait autour d'elle, mais je la voyais plisser les yeux et fixer certains invités avec la concentration de celle qui souhaite les graver dans sa mémoire. Cela ne fit que me conforter dans l'idée qu'il valait mieux que j'arrive à contrôler ma langue en sa présence.

Lucidus aussi remarqua son jeu.

— Tigellin ne devrait pas tant se vanter, murmura-t-il, cela lui jouera des tours.

Calvia lui répondit par un sourire entendu avant d'ajouter :

— Il ne tombera qu'avec Néron, ce rat ! Il est bien accroché à la chair qui le nourrit.

— Et Nerva ? demanda Lucidus à voix basse.

— Il n'a pas changé, fit Calvia en lui faisant une petite grimace qu'il sembla comprendre, ce qui la ravit. Je vois que tu es au courant.

— J'étais là.

Calvia éclata de rire.

— La belle attend son heure.

— Poppée morte, je gage qu'elle n'attendra pas longtemps.

Mon regard allait de l'un à l'autre. Mais de quoi parlaient-ils donc ?

— Eh ! fis-je. Cela vous ennuerait de me mettre dans la confidence ?

Mon ami échangea un regard avec Calvia, qui secoua imperceptiblement la tête.

— Moins tu en sauras, mieux cela vaudra, dit-elle, fais-nous confiance.

J'allais répondre avec mon tact habituel lorsque Lucidus leva la main, faisant signe à Pythagoras.

— As-tu perdu la tête ? m'écriai-je.

— Tu veux que je t'aide, oui ou non ? chuchota-t-il.

Pythagoras s'approcha, saluant plusieurs convives au passage, et s'assit sur le bord du lit de Lucidus.

— Ravi de te revoir, dit-il. Sais-tu que tu as déjà pas mal d'admirateurs ? Helius se demande qui est le charmant blond qui...

— Il faut que je te parle, le coupa Lucidus. De choses sérieuses.

Il lança un regard appuyé à Calvia qui, à ma grande surprise, s'éloigna sans même une grimace. Décidément, je commençais à voir Lucidus sous un jour totalement différent. Il se mouvait au milieu de ce « panier de

crabes », comme il disait, avec la facilité d'un poisson nageant dans un bassin.

— Et lui ? demanda Pythagoras en me désignant du menton.

— Cela le concerne.

— Tiens donc ! La pauvre petite chose s'est plainte du méchant Pythagoras ?

Je me redressai sur mon lit, prêt à lui sauter au visage.

— Tu sais ce qu'elle te dit, la pauvre petite chose ?

— Ça suffit ! trancha Lucidus, me laissant sans voix. Ce garçon ne veut pas prendre ta place, Pythagoras, bien au contraire et, pourtant, tu sais comme moi qu'il le pourrait en claquant des doigts.

Pythagoras blêmit et me jeta un regard assassin.

— Et après ?

— Il a besoin de ton aide, ajouta Lucidus.

— Quoi ? nous écriâmes-nous en même temps, Pythagoras et moi.

— Éloigne Néron de lui autant que tu le pourras, Pythagoras. C'est un vieil ami qui te le demande.

Le visage de Pythagoras se tordit, comme si un souvenir particulièrement désagréable lui revenait en mémoire, et le masque narquois et méprisant qu'il portait toujours en ma présence tomba. La métamorphose fut saisissante.

— Si cela ne dépendait que de moi... soupira-t-il. Néron a fondu comme neige au soleil devant son petit cul. (Il se tourna vers moi.) Tu n'as pas idée de ce que t'offrir à lui peut t'apporter, si tu sais t'y prendre.

— Il me dégoûte ! crachai-je.

— Sporus ! s'écria Lucidus en jetant des regards inquiets autour de lui. Pythagoras, lui, éclata de rire.

— Voilà qui a au moins le mérite d'être franc.

— Te voilà donc rassuré, murmura mon ami.

Pythagoras poussa un soupir déchirant.

— Je ne peux rien te promettre, chuchota-t-il avec la première expression franche que je lui voyais. Il est si imprévisible... Je peux cependant te donner un conseil, Sporus, murmura-t-il en se tournant vers moi. S'il te demande de le rejoindre en pleine nuit ou s'il te fait ouvertement des avances, arrange-toi pour que Lucidus vienne avec toi.

Je secouai la tête.

— Que veux-tu dire par là ?

— Qu'il prend autant plaisir à regarder qu'à consommer, et je gage que, entre un Néron et un Lucidus, ton choix sera prompt, n'est-ce pas ?

— Néron ne m'a jamais aimé, répondit Lucidus. Je ne suis pas son genre. Pas assez viril, mais pas assez féminin non plus. Tu auras bien plus de chances que moi.

Je me raidis. Qu'essayait de faire Lucidus ?

— Très bien, murmura Pythagoras en lui serrant l'avant-bras, si cela arrive, j'essayerai d'être là, je te le promets. (Il me caressa la joue.) C'est vrai qu'il est joli... Tu ne pouvais pas mieux choisir, Lucidus.

Un monde de regrets perçait dans sa voix et Lucidus baissa les yeux. À ce moment précis, j'eus la certitude que, en dépit des affirmations de Lucidus, ils avaient été amants.

Pythagoras fit de nouveau glisser son masque sarcastique sur son minois de souris et s'éloigna, plaisantant avec qui l'apostrophait.

— Lucidus, murmurai-je, qu'a-t-il voulu dire par « tu ne pouvais pas mieux choisir » ?

Il plongea ses beaux yeux bleus dans les miens, et mon cœur battit à tout rompre.

— Sa Divinité va chanter, écoute.

Je suivis son regard et, en effet, Néron s'était levé, une lyre à la main, mais je m'en moquais. Je n'avais d'yeux que pour mon ami.

*

Le lendemain matin, un tout jeune galle vint nous apprendre qu'Agone s'était coupé les veines dans sa cellule. Fallait-il qu'il se soit senti abandonné pour en arriver là, lui qui ne supportait ni la plus infime douleur ni la vue du sang. Nous assistâmes aux funérailles avec un atroce sentiment de culpabilité tapi au fond des entrailles, et sa mort fut le prologue de la période la plus étrange de ma vie...

¹⁷ La légende de Néron incendiaire a la peau dure ! Elle est pourtant totalement fautive, et n'a été inventée de toutes pièces que pour ternir l'image de celui que l'Église considérait comme « l'Antéchrist ». Cette certitude perdurera jusqu'au Moyen Âge. « Vers la fin de l'Antiquité, l'auteur inconnu de l'Apocalypse de Jean développa le thème de la bête, dont le nombre, 666, était obtenu en additionnant les chiffres affectés aux lettres de la retranscription hébraïque du nom de Néron César. » (Eugen Cizek, *Néron* Fayard, 1982, chap. 1). Lors de cet incendie du 19 juillet 64, Néron ne se trouvait pas à Rome, mais à Antium, d'où il se hâta d'accourir. Cet incendie dura presque une semaine entière, et les morts ne se comptèrent bientôt plus. À peine arrivé, Néron rameuta les

secours, fit venir des vivres d'Ostie en urgence et fit baisser le prix du blé à 3 sesterces pour éviter la famine. Plusieurs témoins virent des hommes sans scrupule ranimer des foyers que les vigiles et les volontaires essayaient désespérément d'éteindre. Qui étaient ces fanatiques criminels ? Néron ordonna une enquête, et les résultats n'eurent certes pas de quoi faire gonfler d'orgueil les premiers chrétiens (ils étaient à peu près trois mille à Rome, à cette époque). Ils payèrent cher la mort de milliers d'innocents, mais, après tout, qui joue avec le feu...

[18](#) Année 64 apr. J.-C.

[19](#) Langage très vulgaire. Mot à mot : « Je t'enc ... ». Nous dirions « Je t'em... » ou « Va te faire f... ».

[20](#) Les augures prédisaient l'avenir dans le vol des oiseaux.

[21](#) Néron vouait une véritable adoration à son oncle Caius, plus connu sous le sobriquet de Caligula.

[22](#) N'en déplaise à la légende entretenue par la noblesse romaine et sa cour, Caligula était loin d'être fou. Il fut l'un des princes les plus aimés du peuple romain, dont il fit passer les intérêts avant ceux de l'aristocratie (protection des frontières, distributions gratuites de vêtements et de nourriture, etc.).

[23](#) « La pièce est jouée » furent les dernières paroles prononcées par Auguste sur son lit de mort.

[24](#) Je prie ici le lecteur de ne pas perdre son temps à chercher cet extrait dans l'œuvre de Pétrone ; il n'est que le fruit de mon imagination.

LIVRE III

TIRIDATE

Que ceux qui s'imaginent qu'être admis dans l'entourage des puissants leur permet de s'immiscer dans les affaires d'État – et d'en comprendre les tenants et les aboutissants – se détrompent. À moins de posséder la hargne et l'ambition des politiciens, un élément du décor reste un élément du décor, et c'est ce que j'étais devenu. Un bel objet que Néron arborait au même titre qu'un bijou ou un vêtement.

Lucidus, bien qu'il ne se soit jamais permis de faire preuve de l'ambition d'un Pythagoras ou d'un Épaphrodite, savait interpréter, analyser, ressentir les signes avant-coureurs des petits raz-de-marée qui agitaient sans cesse la cour et, plus d'une fois, il m'empêcha de me jeter tête baissée dans les pièges que l'on me tendait.

Je ne saurais expliquer pourquoi, mais le simple fait d'exister et d'être apprécié par Néron, même si j'étais loin de lui rendre les marques d'affection dont il me couvrait (il ne m'avait encore jamais touché), faisait de moi une cible vivante, un obstacle à abattre.

Si, au début, j'avais profité de tout ce que cette nouvelle vie m'offrait – vêtements somptueux, bijoux exquis, réceptions grandioses –, j'en étais très vite venu à adopter le comportement de Lucidus : je redevins un prêtre de la Magna Mater, du moins en apparence. Mon vêtement, mes amulettes et mes bijoux orientaux semblaient un rempart plus efficace vis-à-vis de mes « ennemis » que n'importe quelle cuirasse. Notre qualité de

desservants d'une déesse comme Cybèle forçait un respect craintif, qu'il soit feint ou réel. Les eunuques, contrairement à ce que je crus innocemment durant les années que je passai avec les galles, étaient un objet de moquerie, et nous inspirions du dégoût à bon nombre de citoyens. Cette découverte me choqua profondément. Dans le temple, nos visiteurs étaient des fidèles de la Déesse, et nous considéraient comme ses messagers. Puérilement, j'avais cru que chaque habitant de cette ville me témoignerait la même considération. J'imaginais que leurs fronts baissés sur mon passage, lorsque je me promenais dans les jardins, ou cette façon qu'ils avaient de détourner les yeux, n'étaient que l'expression de cette considération. Je tombai de haut. L'entourage de Néron, ses proches ou les *augustiani* ne prenaient pas la peine de dissimuler leur répugnance. Pour eux, je n'étais même plus un être humain. J'entendis les pires horreurs sur les supposés rites initiatiques des galles et, dès que je tournais le dos, les réflexions blessantes pleuvaient.

Lucidus, en revanche, semblait bénéficier de plus d'égards que moi, et j'en appris la raison avec un pincement au cœur : on me confirma qu'il avait bien été l'amant de Pythagoras, qui lui vouait toujours une affection qui me faisait me tordre de jalousie, et ce dernier était aussi haï que craint.

Heureusement, il se trouvait aussi des gens, surtout des femmes, qui me vouaient une véritable idolâtrie. Bien des dames respectables étaient fascinées par ce que j'étais, par ce que je représentais, et faisaient preuve d'une imagination sans bornes pour essayer de me séduire. Cela allait de la robe qui se dégrafait malencontreusement, mettant un sein à nu, à une arrivée dans l'atrium de leur maison, où elles m'avaient invité, simplement vêtues d'une serviette de bain mouillée et poussant un cri du genre : « Grande Mère ! Je ne savais pas que tu étais ici ! » Comme si, lorsque je n'étais pas là, elles s'amusaient à se promener à demi nues au milieu de leurs esclaves !

Je me demande bien ce qu'elles espéraient de moi, les pauvres. À supposer que je puisse éprouver le moindre désir pour elles, j'aurais été bien en peine de les satisfaire, mais je ne tardai pas à comprendre que, pour ces femmes, le plaisir de prendre la forteresse était proportionnel à la quantité de ses défenses. Malheureusement pour elles, les miennes ne tombèrent jamais.

Mais quand je dis que ces femmes me laissaient totalement froid, je suis injuste. Il en était une, parmi elles, pour laquelle j'éprouvais une

sincère affection, et il n'était pas rare de nous voir échanger un baiser ou de nous croiser dans les jardins, main dans la main. Il s'agissait d'Acté. Elle était la maîtresse de Néron depuis des années, et lorsqu'elle m'avoua qu'elle l'aimait sincèrement, j'en restai comme un poisson qui vient d'avaler une sandale.

Acté était la douceur même. Discrète et secrète, elle ne se faisait jamais remarquer, mais je peux affirmer sans grand risque d'erreur qu'elle était la plus belle femme de la cour. Petite et élancée, elle avait une chevelure d'un noir d'ébène aux reflets bleus et des yeux plus sombres que le fond d'un puits. En comparaison, sa peau laiteuse paraissait presque transparente. Ses sourcils soigneusement épilés me faisaient penser aux ailes d'un oiseau en vol et sa petite bouche en forme de cœur semblait peinte à la poudre de pourpre tant elle était rouge et parfaite. Elle était de dix ans mon aînée et ses formes généreuses étaient un délice à contempler, même pour moi. En la regardant, je ne comprenais pas comment les hommes pouvaient préférer à cette sensuelle Vénus des adolescentes sans charme et sans relief. Avec le recul, je crois bien que je l'aimais.

Un après-midi, elle entra en trombe dans mon atrium et je faillis lâcher la boîte d'encens que je tenais.

— Sporus ! s'écria-t-elle en courant, robe relevée. Nous partons en voyage !

Je reposai la petite boîte d'encens parmi les ex-voto déposés par les visiteurs au pied de la statue de Cybèle, qui accueillait les hôtes dans l'atrium – un cadeau de Néron. En fait, notre maison – car elle était à présent celle de Lucidus autant que la mienne – était devenue une sorte de petit temple privé pour les habitants de la Maison dorée et les visites étaient nombreuses.

— En voyage ? Qu'est-ce que c'est que cette lubie ?

Elle me prit les mains, aussi excitée qu'une petite fille à qui l'on a promis des sucreries.

— Tiridate vient à Rome ! Nous allons l'accueillir à Naples en compagnie de Néron ! Il paraît que sa caravane est grandiose ! Personne n'a jamais vu un tel luxe !

Je levai un sourcil. Tiridate ? J'en avais entendu parler plusieurs fois et son nom semblait mêlé à un problème de politique extérieure auquel je n'avais jamais rien compris.

— Cesse de crier ainsi devant elle, admonestai-je Acté en désignant la statue de Cybèle.

— Pardonne-moi, ajouta-t-elle plus bas.

— Lucidus est-il au courant ?

— Il l'est, fit la voix de celui-ci avant qu'elle n'ait le temps de répondre.

Il venait de rentrer de sa visite hebdomadaire au temple. Nous recevions des dons pour la déesse de la part de nos hôtes et nous allions régulièrement les remettre à Animus, ce qui sembla très largement contribuer à éteindre la haine qu'il nous vouait depuis notre affranchissement par Néron. Il n'était pas rare, d'ailleurs, qu'il nous rende visite et nous apporte quelque bijou ou amulette consacré par ses soins.

Le but de ces déplacements n'était naturellement pas de savoir comment nous nous portions, mais bien de glaner quelques renseignements qui pourraient lui être utiles – comme les procès ou les adjudications en cours, l'influence croissante de tel ou tel homme en vue, la déchéance de tel autre, *etc.* Nous étions, pour Animus, une source d'informations providentielle et, en échange, il investissait notre maison de la qualité de « temple annexe », nous mettant un peu à l'abri des manigances de la cour derrière notre façade de « galles sacrés », comme il se plaisait à dire.

Il n'en restait pas moins vrai que Lucidus et moi-même étions loin de considérer notre sacerdoce par-dessus la jambe. Nous prenions même notre rôle très au sérieux. L'appui de la Grande Mère à ses fidèles, à travers nous, bien entendu, les a souvent soutenus dans les épreuves qu'ils traversaient et si l'on me demandait aujourd'hui « Crois-tu réellement au pouvoir de Cybèle ? », je répondrais « Oui » sans hésitation.

— Comment fais-tu pour être aussi calme ? s'étonna Acté en voyant Lucidus s'agenouiller devant la statue pour murmurer une prière.

Il se leva sans hâte et haussa les épaules.

— Si tout se passe comme prévu, dit-il, l'arrivée de Tiridate permettra de rétablir la paix aux frontières orientales et, sincèrement, c'est là tout l'intérêt que j'y vois.

Acté hocha la tête.

— Oui, tu as raison.

Je tapai rageusement du pied. De quoi étaient-ils en train de parler ?

— Je peux entrer dans la confidence ? demandai-je.

Lucidus soupira.

— Si je dois t’expliquer tout cela, allons dans le jardin. On étouffe, ici.

Nous le suivîmes à l’arrière de la maison, dans le jardin de cyprès bordé de colonnes où chantait une fontaine de marbre. L’eau coulait d’entre les jambes de la statue d’Attis, simulant le sang perdu durant sa castration. Encore un cadeau de Néron, mais d’un goût plus que douteux. Je détestais cette fontaine.

Je m’assis à la table où Serus posait du vin frais et des fruits, tournant le dos à l’horrible statue.

— Alors ? m’impatentai-je en croquant dans une petite pomme verte.

Je fis une grimace et crachai dans l’herbe.

— Sporus ! me tança Acté.

— Tu ne veux quand même pas que je mange le ver ? m’écriai-je.

Son rictus s’accentua, et Lucidus sourit.

— Rome est, depuis plusieurs années, en guerre contre les Parthes. Au sujet de l’Arménie, commença-t-il.

— De nombreuses guerres, ajouta Acté. Avec des accords de paix temporaires.

— Les Parthes ? demandai-je.

Je me grattai la tête. Qu’est-ce que ces tristes bonnes femmes venaient faire là-dedans ?

— Oui, les Parthes. Néron leur a déjà envoyé plusieurs armées durant des années et...

— Attends ! m’écriai-je en levant la main. Et vous avez réussi à faire gober à Néron qu’ils étaient arrivés à destination ?

Acté blêmit.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle. Aurais-tu surpris quelque conversation à ce sujet ?

— N’essaye pas de me faire avaler ça ! lançai-je en prenant une autre pomme. La farce est bonne, mais elle ne prend pas. Comme si j’étais sot au point de croire que l’on pouvait entrer en contact avec ces tisseuses de malheur ! Je ne suis pas un enfant.

Lucidus recracha le vin coupé d’eau qu’il buvait.

— Oh ! Mais c’est pas vrai, dit-il en se tapant le front de la main. Tu es vraiment irrécupérable ! Sporus, nous parlons des Parthes ! Pas des Parques ! Les habitants de la Parthie !

Acté s’étrangla de rire, et je rougis comme un homard.

— Désolé, murmurai-je, j’avais mal entendu.

— Écoute un peu mieux, et ne perds pas le fil ! lança Acté en m’adressant un clin d’œil.

— Très drôle.

— Je disais donc, poursuivit Lucidus, que depuis des années, Néron alterne traités et guerres avec les Parthes et les Arméniens. Heureusement, Corbulo (je fronçai les sourcils), le gros bonhomme tout rouge que tu appelles « la Tuile », précisa-t-il, a réussi à faire peur à Vologèse, roi de la Parthie, qui a accepté de laisser venir le roi Tiridate l’Arsacide, à Rome. Les guerres frontalières nous...

— Attends un peu, fis-je en l’interrompant de nouveau. Nous avons donc les Parthes, les Arméniens et les Arsa... quelque chose, c’est ça ?

Lucidus soupira et Acté pouffa.

— Tiridate est roi d’Arménie, Sporus.

— Mais tu viens de dire qu’il était Arsa... je ne sais quoi.

— Oublie cela. Il s’agit pour l’instant des Arméniens, vassaux de Rome, contrairement aux Parthes.

— Alors pourquoi m’embrouilles-tu avec les Parthes ?

— Parce que Vologèse, le roi des Parthes, est le frère de Tiridate ! C’est lui qui a fait main basse sur l’Arménie et qui a installé son frère sur le trône.

Il commençait à perdre patience, et je hochai la tête.

— Ah ! D’accord, là c’est plus clair.

En fait, c’était aussi clair pour moi que l’eau des égouts après une avalanche de boue.

— Néron compte l’amener à Rome et le sacrer roi de ses propres mains.

— Mais je croyais qu’il était déjà roi... (Je remarquai son air courroucé.) Très bien, il va le sacrer roi. C’est parfait. Tu vois, il suffisait d’être clair.

— Par ce geste, Néron veut faire comprendre que c’est lui qui fait et défait les rois, non un petit souverain parthe. Tiridate fera allégeance à Néron et, si tout se passe bien, Vologèse suivra. Les frontières enfin apaisées, César pourra poursuivre son œuvre.

— Son œuvre ? (Il me regarda de travers.) Ah ! Bien sûr, son œuvre. Parfait. Et quand partons-nous ?

— Dans deux semaines, précisa Acté.

— Tu as d’autres questions ? me demanda Lucidus.

— Oui.

— Je t'écoute, fit-il en souriant. Il ne s'agit pas de commettre d'impairs devant Tiridate.

— Je voudrais juste savoir...

— Eh bien, parle.

— L'Arménie, c'est bien ce grand bras de mer à l'ouest de la Gaule ?

Lucidus se prit la tête dans les mains et le rire d'Acté se répercuta sur tous les murs la maison.

*

Le voyage pour Naples prit rapidement des allures de départ en campagne militaire. Au bas mot, je dirais que notre cortège se composait de quelque huit mille personnes, sans compter les soldats et les esclaves. Ce que j'en vis ? Les tentures de la litière, que je partageai avec Calvia et Lucidus, et les villas qui nous accueillirent en chemin. Sans oublier, bien entendu, la mine patibulaire de la garde germaine de Néron, qui nous serrait de près et jetait régulièrement des regards amusés entre les rideaux de ma voiture.

Si ce voyage me divertit ? Absolument pas. Je sillonnai les routes le ventre noué, triste comme un suaire et malade de peur. Nous avions appris le matin même la mort tragique de Pétrone et celle de Pâris, toutes deux soigneusement orchestrées par Tigellin. Depuis quelques jours, Néron s'était fait de plus en plus distant avec moi, m'oubliant presque, comme on oublie un élément du décor que l'on a l'habitude de voir, et il ne me poursuivait plus de ses assiduités.

Si cela aurait dû me réjouir, cela me terrifia, au contraire, et la facilité avec laquelle « Sa Divinité » semblait se débarrasser définitivement de ceux qui l'encombraient ne présageait rien de bon. J'en venais même à lui adresser des sourires enjôleurs au cours des banquets et à éclater d'un rire aigu en de multiples occasions pour le séduire et me faire remarquer. Peine perdue, il se contentait de tourner rapidement la tête vers moi et, si j'avais de la chance, de m'adresser un clin d'œil.

Je n'avais fait part de mes craintes ni à Lucidus ni à Calvia et un doute insidieux me torturait jour après jour. Pythagoras non plus ne semblait pas à l'aise depuis deux semaines. Il avait perdu de sa superbe et je le surpris souvent à discuter à voix basse avec Lucidus dans le jardin. Leurs

chuchotements cessaient à mon arrivée et mon ami détournait chaque fois la conversation lorsque j'abordais le sujet.

En fait, depuis l'annonce de cette maudite visite de Tiridate, une chape d'angoisse et de suspicion semblait être tombée sur la Maison dorée. On parlait de suicides à mots couverts, personne n'osant dire ouvertement que ces suicides n'avaient rien de volontaire ; les réceptions, bien qu'elles fussent toujours grandioses, laissaient un arrière-goût de banquet funèbre et les rires sonnaient faux sur le lac artificiel. N'étant pas, comme je l'ai dit, dans les confidences politiques des proches de Néron, je me contentais de glaner des impressions, des sensations, et de sentir une atmosphère de plus en plus pesante.

Nous arrivâmes à Naples par une nuit particulièrement fraîche, douze jours après notre départ de Rome, et l'on nous installa dans l'une des immenses propriétés de Néron, sur la baie. Les appartements qui nous furent attribués, à Lucidus et à moi, donnaient sur la mer. C'était la première fois que je voyais cette immense étendue bleue et je m'étais attendu, comme tous ceux qui voient l'océan pour la première fois, à éprouver un émerveillement au moins égal à celui que j'avais ressenti lorsque j'avais découvert la *Domus Aurea*. Ce ne fut pas le cas. Ce désert liquide et l'horrible murmure des vagues sur le sable m'emplirent d'effroi. Jamais je n'avais vu quelque chose d'aussi triste que ces rouleaux paresseux qui léchaient l'escalier de marbre menant à la propriété. Les vagues me firent penser à un chat cruel qui joue avec une misérable souris. Elles gonflaient, grondaient, se précipitaient vers nous et, au dernier moment, s'aplatissaient à nos pieds comme si elles nous disaient : « Je peux te prendre et t'emporter, mais... tout à l'heure... peut-être... si l'envie m'en prend. » C'était un sentiment effroyable qui me rappelait celui que m'inspirait depuis quelques jours un tout autre océan, humain celui-ci : la cour impériale.

Nous attendîmes Tiridate pendant une semaine et je restai enfermé durant tout ce temps. Lucidus arriva bien à m'extirper de notre maison pour me faire prendre un peu l'air, durant l'après-midi, mais l'humidité colla désagréablement mes vêtements à ma peau et le sel m'écorcha la gorge. J'avais l'impression d'étouffer.

La veille de l'arrivée de Tiridate, Pythagoras se présenta chez nous en pleine nuit, le visage défait et les yeux rouges. Oh, il n'avait plus rien du

courtisan fier et hautain que j'avais connu ! Il se tordait les mains et s'était rongé les ongles jusqu'au sang.

Lucidus le conduisit jusqu'à notre chambre, à l'abri des oreilles indiscrètes, et je m'assis sur mon lit, les yeux gonflés de sommeil et emmitouflé dans ma couverture. Les nuits étaient particulièrement fraîches et le vent sifflait désagréablement entre les volets. Pythagoras, lui, s'assit sur le lit de Lucidus, qui lui entoura amicalement les épaules du bras, et secoua la tête avec un tel désespoir qu'il me fit sincèrement pitié.

— En voilà une mine, murmurai-je.

Lucidus ajouta de l'huile dans la petite lampe qui nous servait de veilleuse et la lumière qu'elle dégagea nous donna des allures fantomatiques effrayantes, faisant verdir le teint et allongeant exagérément les ombres.

— Elle a réussi, chuchota Pythagoras, la gorge serrée. Cette chienne doublée de putain a réussi !

Lucidus soupira. Je mourais d'envie de poser des questions, mais je me mordis la langue, me contentant d'écouter.

— Cela ne veut pas forcément dire qu'il renoncera à toi, fit Lucidus sur un ton rassurant. Regarde Acté, ils sont amants depuis des années, mais...

— Tu sais très bien que ça n'a rien à voir ! s'écria Pythagoras, me faisant tressaillir. Cette salope ne rêve que de voir sa maudite face sur une pièce de monnaie ! La simple mention du titre d'Augusta la fait mouiller à s'en coller la robe au cul !

Je pouffai, mais Lucidus m'adressa un regard amer.

— Je suis fichu, poursuivit Pythagoras. Bel et bien fichu !

— Tu ne dois pas baisser les bras, insista Lucidus.

— Et que veux-tu que je fasse ? hurla Pythagoras en se levant pour tourner nerveusement en rond dans la pièce. Sais-tu ce qui vient de se passer ? demanda-t-il en pointant un doigt accusateur vers la porte. Je viens de me faire expulser des appartements de Néron en pleine nuit ! Comme ça ! Sans prévenir ! « César estime que tu seras plus à ton aise dans tes appartements privés avec tes propres esclaves. » Tu parles ! Elle a bien manœuvré, l'enfant de salope !

Il se prit le visage dans les mains et Lucidus secoua la tête, navré.

— Es-tu certain que c'est un ordre de Néron ? demanda-t-il.

— Que l'ordre vienne de lui ou qu'il ait simplement donné son accord, quelle importance ? Le résultat est le même ! (Il me désigna d'un doigt tremblant.) Fais attention, Sporus, toi aussi elle t'aura ! Cette truie ne recule devant rien. Elle a fait reléguer Acté au fin fond de la propriété.

Je blêmis. Qui était donc cette terrible femme dont il parlait ?

— Mais je n'ai rien à voir avec vous, bredouillai-je. Je ne suis pas l'amant de Néron.

Pythagoras éclata d'un rire désagréable.

— Crois-tu que cela fasse une quelconque différence pour elle ? Elle veut faire table rase ! L'avoir pour elle seule ! Et si elle doit empoisonner la moitié de la cour pour y arriver, elle le fera !

Je me mis à trembler sous ma couverture, et Lucidus s'approcha de moi pour me serrer contre lui.

— Ça suffit, fit-il. Cesse de l'effrayer. Tu exagères, Pythagoras, comme toujours.

Il y avait plus de sous-entendus dans ces quelques mots que de grains de sable sur les pattes d'un crabe en promenade sur la plage, et Pythagoras réagit avec une violence qui me glaça.

— Bien entendu ! railla-t-il. J'exagère ! Voilà encore ta litanie favorite, n'est-ce pas ? « Ne te donne pas ainsi en spectacle devant Néron, Pythagoras, Poppée va te le faire payer cher ! » ; « Tu exagères ! » ; « Reste à ta place, Pythagoras, nous ne sommes que ses esclaves ! » Qui avait raison, hein ? Qui a refusé de lécher les orteils de la garce ? Qui lui a soufflé son mari sous le nez ?

— Vois où cela t'a mené, murmura Lucidus en me caressant les cheveux.

Pythagoras éclata d'un rire qui m'écorcha les tympans.

— Bravo ! cracha-t-il, méprisant. Bien lancé. Coup de Vénus²⁵ ! Félicitations, vraiment ! Si c'est le seul réconfort que tu peux m'apporter, reste avec ton petit mignon dont tu n'oses même pas caresser le joli cul. Le glacial Lucidus amoureux. Ça, c'est beau ! Tombe à ses pieds, adore-le comme un dieu, tant que tu y es. Regarde-toi, bon sang ! Baise-le une fois pour toutes et cesse cette comédie de mère poule.

— Pythagoras ! s'écria Lucidus, menaçant.

— Quoi, « Pythagoras » ? Tu crois que j'ai oublié tes mensonges et tes excuses pitoyables ? « Je ne peux pas t'aimer, Pythagoras, pardonne-moi, je suis incapable de ce genre de sentim... »

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Lucidus s'était levé et lui avait asséné une gifle sans même se donner la peine de retenir un peu sa main. La tête de Pythagoras fit une telle rotation que je craignis un instant qu'il ne lui eût dévissé les vertèbres.

— Sors d'ici, murmura Lucidus. Et reviens lorsque tu seras plus calme.

Pythagoras sembla hésiter entre larmes et colère, mais opta pour les premières et s'en fut en claquant la porte.

Assis sur mon lit, j'observai Lucidus, qui me tournait le dos. Il tremblait, et ses épaules étaient contractées à craquer. De là où j'étais, j'entendais sa respiration difficile et la lueur de la lampe accrochait les surnaturels reflets dorés de sa chevelure lisse, qui lui retombait sur les reins. Moi-même, j'avais du mal à respirer, les paroles de Pythagoras résonnant dans mon crâne et faisant battre mes tempes à une vitesse effrayante. Tant de sous-entendus, de regrets, mais de douleur aussi... de jalousie.

Il finit par se tourner vers moi et m'adressa son merveilleux sourire.

— Il n'était pas lui-même, dit-il. Il faut lui pardonner.

Il s'assit près de moi et prit mes mains dans les siennes. Je baissai les yeux sur ses ongles incroyablement longs, n'osant le regarder en face. En quelques instants, depuis que Pythagoras avait prononcé ces terribles paroles, quelque chose avait changé. Je n'arrivais plus à sentir le contact de sa peau sur la mienne sans en percevoir toute la sensualité. Oh ! Bien sûr, Lucidus m'avait toujours fasciné, je l'aimais réellement. Plus d'une fois, l'envie m'avait démangé de me glisser contre lui, en pleine nuit, de lui demander de me faire l'amour, mais jamais je n'avais osé le faire. Il était mon frère, mon ami, et je m'en étais accommodé jusque-là.

Quelques mois plus tôt, avant cette terrible nuit, dans la taverne de Subure, j'aurais sauté de joie en apprenant que Lucidus éprouvait pour moi autre chose que des sentiments fraternels, mais à présent j'avais peur. Depuis ce jour, aucun homme ne m'avait plus touché et j'appréhendais le moment où cela arriverait. Pourrais-je de nouveau sentir des mains sur ma peau sans dégoût ou sans fondre en larmes ?

Lucidus s'aperçut de ma gêne.

— Sporus, il ne faut pas faire attention, il n'était pas dans son état normal.

Je hochai la tête.

— Il est toujours amoureux de toi, murmurai-je.

Lucidus soupira et leva les yeux au ciel.

— Ça lui passera, nous n'étions pas faits pour...

— Pourquoi as-tu toujours nié que vous aviez été amants ? le coupai-je.

— Ce n'était pas important. C'est du passé.

— Est-ce la raison de son animosité à mon encontre ?

Il éclata de rire et me serra contre lui.

— Ne crois pas tout ce qu'il vient de dire ; Statilia a réussi à séduire Néron et il s'imagine que Rome tout entière se ligue pour lui voler ses conquêtes.

Ces mots s'enfoncèrent dans ma poitrine comme des échardes. « Rassure-toi, je ne t'aime pas, Pythagoras se trompe », voilà ce qu'ils signifiaient.

Je levai le visage vers lui en retenant les larmes qui menaçaient de couler.

— Si ce n'est que ça, fis-je en me forçant à sourire. J'avais du mal à t'imaginer en amoureux timide.

J'adressai une prière silencieuse à Cybèle pour me tromper, pour qu'il m'avoue que, sur ce point, Pythagoras n'avait pas menti, mais il se contenta de grimacer, amusé.

— Tu me connais, depuis le temps, non ? demanda-t-il avec un clin d'œil. Si j'avais eu des pensées perverses à ton endroit, tu t'en serais rendu compte depuis longtemps, ajouta-t-il avec un regard lubrique qui se voulait amusant, mais qui m'enfonça une épine de plus dans le cœur.

J'essayai de rire et m'allongeai.

— Je tombe de sommeil, mentis-je.

— Oui, il vaut mieux dormir un peu, demain ne sera pas une journée de tout repos.

Je fermai les yeux, et il me caressa le front avant de souffler la lampe et de se coucher dans son lit. Ce ne fut que lorsque j'entendis sa respiration régulière que je laissai couler mes larmes.

*

Lorsque je m'éveillai, le lendemain matin, Lucidus n'était plus dans la chambre, mais son lit défait était encore tiède. Il avait dû le quitter depuis peu. J'appelai Serus, qui m'apporta une collation et m'apprit qu'il avait vu

Lucidus se diriger vers les appartements de Pythagoras. Cette nouvelle me coupa l'appétit, et je renvoyai l'esclave avec une âpreté qui ne me ressemblait guère. Ainsi, Lucidus était allé consoler son ancien amant, alors que c'était moi qui avais besoin de lui. Partagé entre la rage et l'abattement, je me laissai tomber sur son lit et pleurai tout mon soûl, le visage dans son oreiller. Il était imprégné d'un parfum de bois de rose, et je le respirai comme si je risquais de ne plus jamais pouvoir le faire.

Et si Pythagoras séduisait Lucidus ? S'il arrivait à l'apitoyer ? Je mourais d'envie de courir jusqu'aux appartements de celui que je considérais à présent comme mon rival pour lui arracher Lucidus des bras, mais cette pensée me ramena à d'autres craintes. Qu'étaient-ils en train de faire en cet instant ? Leurs mains étaient-elles enlacées ? Leurs bouches s'approchaient-elles l'une de l'autre ? Je me redressai avec un cri de rage et jetai l'oreiller sur le sol.

Calvia me trouva en pleurs, lorsqu'elle vint m'aider à me préparer pour la réception d'accueil de Tiridate.

— Sporus ! s'écria-t-elle avant de se précipiter vers le lit pour me serrer contre elle.

Je me laissai faire sans résistance et elle me berça comme un gosse en me caressant les cheveux. Cette partie de mon anatomie a toujours attiré les caresses, je ne sais pas pourquoi. Comme si les boucles ambrées de ma chevelure exerçaient un magnétisme sur les mains de ceux qui m'approchaient.

— Que se passe-t-il, petite fille, pourquoi ces larmes ?

— Rien du tout, répliquai-je en me dégageant.

Elle soupira et me caressa la joue, mais je me détournai et me mouchai avec la manche de mon peignoir.

— Voilà un « rien du tout » qui me paraît loin d'être négligeable, si j'en juge par l'état dans lequel il te met, fit-elle d'une voix douce en sortant un mouchoir de l'un de mes coffres. Tiens, essuie-moi ces larmes et raconte-moi tout.

— Pour que tu ailles tout répéter à Néron ? crachai-je en lui arrachant le mouchoir des mains. Elle lissa mes boucles de ses doigts aux ongles fraîchement manucurés et secoua la tête.

— Quand vas-tu comprendre que je ne suis pas ton ennemie, Sporus ? Lucidus l'a bien compris, lui. Et Néron n'est pas non plus ton ennemi, quoi que tu en penses.

Je lui lançai un regard assassin auquel elle répondit par un sourire triste.

— J'ai vu comment il traitait ses amis, merci !

Elle se raidit.

— Si tu veux parler de Pâris et de Pétrone, sache qu'il te manque certains éléments pour porter un jugement qui...

— Je parle de Pythagoras ! la coupai-je.

Calvia souffla brutalement l'air par ses narines et fit jouer ses mâchoires.

— En voilà assez ! Vous êtes pires que des femmes ! (Elle se leva et tourna rageusement en rond en bouchonnant un pan de sa robe.) Pythagoras ! s'écria-t-elle en tendant les bras vers le plafond. Néron ne décolère pas depuis ce matin. Mais qu'avez-vous donc dans la tête ? Et avant l'arrivée de Tiridate, par-dessus le marché ! Comme si César n'avait pas déjà assez de soucis.

— Ce que « nous » avons dans la tête ? m'écriai-je. Ce que « Sa Divinité » a dans le crâne, veux-tu dire !

Elle se planta devant moi, mains sur les hanches, et siffla entre ses dents :

— Le comportement de Pythagoras est inadmissible ! Mais c'est de toi que nous parlions, ajouta-t-elle avec douceur en laissant retomber ses bras sur ses flancs.

J'avais beau ne pas porter Pythagoras dans mon cœur, la réaction de Calvia m'emplit de rage.

— Inadmissible ? Néron l'a fait jeter de ses appartements en pleine nuit !

Calvia se laissa tomber à mes côtés et me prit les mains. Son visage s'était fait soucieux.

— Sporus... qui t'a raconté une chose pareille ? Néron n'aurait jamais fait cela.

Mille suppositions tourbillonnèrent dans ma tête. Pythagoras avait donc menti ? Pourquoi ? Le visage de Lucidus se dessina devant mes yeux, et mon cœur manqua un battement.

— Le traître... murmurai-je sans même m'en apercevoir.

— Pardon ?

— Il voulait apitoyer Lucidus, c'est pour ça qu'il nous a raconté cette histoire.

Calvia me prit le visage dans les mains pour m'obliger à me calmer.

— Sporus, je ne comprends rien à ce que tu dis. Qui voulait apitoyer Lucidus ?

— Pythagoras ! C'est évident ! Il est toujours amoureux de lui ! Depuis que je l'ai ramené, il n'a qu'une idée en tête : l'arracher à moi !

Je me mordis la langue, conscient d'avoir trop parlé, mais Calvia hocha la tête et sourit.

— C'est donc cela... tu aimes Lucidus. Êtes-vous am...

— Bien sûr que non ! la coupai-je. Nous sommes amis, c'est tout.

— Et cela te désole, à voir ta tête. Pauvre Sporus. Le maître du monde te couvre d'affection et toi, tu es amoureux d'un affranchi.

— N'en parle pas à Néron, suppliai-je le cœur battant, s'il te plaît.

— Je t'ai dit que je n'étais pas ton ennemie, Sporus.

— Jure-moi de ne rien lui dire !

— Je te le jure, fit-elle en riant. Alors ? Rassuré ?

— À demi.

— Et pourquoi donc ?

— Il faut que je prévienne Lucidus, fis-je en me levant précipitamment. Au sujet de Pythagoras et de ses manigances.

— Attends un instant, dit Calvia en me prenant le poignet. Cela ne me dit pas pourquoi Pythagoras a calomnié Néron.

— Je viens de te le dire !

Elle secoua la tête avec un petit bruit de langue.

— Non, ce n'est pas son genre. Que vous a-t-il dit exactement ?

— Qu'une certaine Statilia avait ordonné qu'il quitte les appartements de César avec l'accord de ce dernier, et que je devais aussi me méfier d'elle parce qu'elle s'en prendrait à moi tôt ou tard.

Calvia blêmit et se couvrit la bouche de la main.

— Grands dieux ! Voilà qui expliquerait bien des choses. Es-tu prêt à répéter à Néron ce que tu viens de me dire ?

Ce fut à mon tour de blêmir.

— Quoi ?

— Habille-toi.

— Mais...

— Fais-moi confiance, pour une fois.

Elle me força à m'habiller et me traîna vers les appartements du *princeps*. Une foule de gens en sortait et y entraît, sous la constante

vigilance des gardes germains, qui nous regardèrent approcher avec méfiance.

— Que veux-tu ? demanda l'un d'entre eux à Calvia avec un accent déplorable.

Le butor, aussi large que la porte, empestait l'ail et était terrifiant, avec ses yeux trop clairs enfoncés sous des sourcils couleur de paille.

— Je dois voir César, c'est très important. Laisse-nous passer.

Il la repoussa sans ménagement.

— César est très occupé et ne veut pas être dérangé.

— Sais-tu qui je suis ? s'écria-t-elle, attirant l'attention de Tigellin, qui venait de sortir.

— Que se passe-t-il, encore ? demanda ce dernier de sa voix glaciale.

— J'ai le remède à la colère de César, dit-elle en me désignant du menton.

Tigellin me lança une œillade inquisitrice et je ne pus que baisser les yeux devant son regard de serpent.

— Laisse-la passer, ordonna-t-il au garde. Dans l'état où il est, je suis prêt à tout essayer.

Le Germain déplaça son immense carcasse et nous pénétrâmes dans les appartements de « Sa Divinité ». Si j'avais cru qu'il y avait du monde dans le couloir, je devais bien reconnaître que, comparé à la foule qui s'agitait dans les pièces que nous traversâmes, il se résumait à peu de chose. Esclaves, amis, affranchis, *augustiani* et que sais-je encore allaient et venaient, les bras chargés de rouleaux, de linge ou de tablettes. J'avais l'impression de me mouvoir au sein d'une ruche que les nombreux bourdonnements des conversations rendaient assourdissante.

Nous dûmes jouer des coudes pour arriver jusqu'à la chambre de Néron, passant devant ceux qui attendaient depuis un bon moment, si l'on en croyait leur mine impatiente. Ils nous regardèrent « resquiller » en grommelant, mais Calvia ne leur prêta pas la moindre attention. J'entendis les cris de Néron avant de le voir.

— Ce n'est pas ce que je vous ai demandé ! Où est Nymphidius ? Allez me le chercher !

Je suivis Calvia en m'accrochant à sa robe, tapi dans son ombre d'où je risquai prudemment un œil pour voir « Sa Divinité » en pleine crise d'hystérie. Il jetait à la ronde les vêtements que lui présentait un Nerva pâle

comme la mort tout en houspillant un homme en toge qui lui lisait le contenu d'un rouleau.

— Qu'est-ce que c'est, encore ? hurla-t-il en apercevant Calvia.

Je me dissimulai derrière son dos, ce que je n'eus pas de mal à faire puisqu'elle était plus grande et plus large que moi, mais elle m'extirpa de mon abri en me tirant par le bras.

— Sporus a quelque chose de très important à te dire, Divinité.

Il gronda, et je baissai les yeux en rougissant.

— Ce n'est vraiment pas le moment, Calvia.

— C'est au sujet de Pythagoras, César.

— Quoi ? s'écria-t-il. Je ne veux plus entendre parler de cette coquette jusqu'à mon retour à Rome !

Je fis demi-tour pour sortir prestement, mais Calvia m'attrapa par le dos de ma robe et me poussa devant elle, manquant de peu de me faire trébucher.

— César, il semblerait que Pythagoras ait reçu l'ordre de quitter tes appartements, la nuit dernière.

Néron se figea et tira sur les poils de sa barbe.

— Laissez-nous ! ordonna-t-il à Nerva et à l'homme en toge, qui le regarda comme s'il venait de perdre la raison.

— César, ce discours est très imp...

— Dehors ! hurla Néron, rouge de colère. Et vous aussi ! ajouta-t-il à l'intention des esclaves qui s'affairaient autour de sa divine personne.

Ils sortirent, mais l'homme en toge me lança un regard perçant avant de secouer tristement la tête.

— Comme si les états d'âme d'un mignon étaient plus importants que la sûreté de l'empire, chuchota-t-il en regardant le plafond.

Rome, pauvre de toi...

— Laisse-nous, Calvia, fit doucement Néron.

Elle obéit en s'inclinant et je rentrai la tête dans les épaules en voyant s'avancer Néron.

— Te ferais-je peur, soudain ? me demanda-t-il d'une voix qui se voulait rassurante.

Je secouai la tête sans oser le regarder en face. L'odeur de transpiration qu'il dégageait, après s'être énervé et avoir gesticulé, ajoutée à la peur qui me tordait le ventre, me donna la nausée.

— Viens t'asseoir et dis ce que tu as à dire.

Il s'installa sur un lit étroit et tapota le cuir peint, à côté de lui.

— C'est au sujet de Pythagoras, murmurai-je en prenant place à ses côtés.

— Je t'écoute, fit-il en me relevant le menton.

— Calvia m'a dit que je devais te raconter ce qui s'était passé la nuit dernière.

Néron pinça les lèvres et attendit. Je lui parlai de la visite de Pythagoras en essayant de me souvenir de ses paroles exactes, mais en prenant bien soin d'omettre ses considérations peu flatteuses sur Poppée. Lorsque j'eus fini de parler, il tritura son double menton et fit claquer sa langue contre son palais.

— Statilia... chuchota-t-il, comme s'il se parlait à lui-même.

— Puis-je partir, à présent ? demandai-je la gorge serrée.

— Certainement pas, chuchota-t-il en approchant son visage du mien.

Un étau me compressa la poitrine, et mes tempes battirent à m'en faire mal. Je sentis son souffle sur mes lèvres et un mélange de sueur et de parfum me monta aux narines, provoquant un haut-le-cœur, mais je n'osai pas me dégager. Il m'embrassa en me prenant par les épaules et je fermai les yeux en essayant de ne pas trembler. Qui savait ce qu'il pouvait me faire si je le rejetais ? Sa langue s'insinua dans ma bouche et je luttai contre le dégoût, mourant de peur de le contrarier. J'avais une folle envie de pleurer, et je faisais des efforts surhumains pour contrôler ma respiration, que la terreur rendait haletante. Je sentis une larme rouler sur ma joue pour se perdre dans sa barbe rousse. Il recula pour m'observer avec un mélange de tristesse et d'amusement.

— As-tu oublié comment dire « non » ? demanda-t-il doucement en m'essuyant les yeux avec un pan de sa tunique. Jamais je n'ai obligé un être ou une chose à venir à moi, ne te l'ai-je pas déjà dit ?

Je baissai les yeux, mortifié. Qu'allait-il faire de moi ?

— Pardonne-moi, fis-je en éclatant en sanglots. Depuis cette nuit, dans la taverne du Gaulois, je n'ai jamais pu toucher un homme.

Il glissa sa main dans ma chevelure défaits et, contre toute attente, me serra simplement contre lui avec une gentillesse qui me stupéfia, sans paroles naïves, sans mouvements brusques ni le moindre soupçon de colère.

Je levai les yeux vers lui et il me sourit.

— Me prendrais-tu pour un imbécile ?

Je me mordis la lèvre, craintif, mais il n'y avait nulle trace d'amertume ou de courroux dans sa voix, juste une infinie tendresse.

— César...

— Je ne te faisais pas peur, avant. Qu'y a-t-il de changé, Sporus ?

Je déglutis avec difficulté. Allais-je lui avouer mes terreurs ? Qui me disait qu'il n'allait pas redevenir en quelques instants le garçon irascible et puéril que j'avais appris à connaître et à craindre ? Où était-il, d'ailleurs, ce garçon ? Pas devant moi, en tout cas. Pas dans ce visage rond, constellé de taches de rousseur, ni dans ces yeux bleus rieurs.

— Tu... tu as changé, César.

— Moi ? Et qu'est-ce qui a donc changé, chez moi ? (Je baissai les yeux.) Parle sans crainte, c'est moi qui te demande d'être honnête. J'ai changé, dis-tu ?

— Oui, acquiesçai-je, guettant la moindre de ses réactions. Tu es plus dur, plus cassant, les gens...

Je me tus, craignant sa colère en dépit de ses affirmations.

— Continue.

— Les gens ont peur, je le sens. Et moi aussi, j'ai peur.

Je n'osais plus le regarder en face et m'attendais à une explosion d'un moment à l'autre.

— Qu'ai-je pu faire pour que tu me craignes à ce point ?

— Pâris, murmurai-je d'une voix à peine audible. Pétrone...

Il tapa dans ses mains et émit un sifflement agacé.

— Ne me dis pas que tu t'attendais à ce que je te... Sporus ! Comment as-tu pu imaginer un instant que j'avais dans l'idée de...

Décidément, le mot « assassinat » semblait lui poser quelques problèmes. Il se leva, marcha jusqu'à la porte et revint, nerveux. Il semblait faire des efforts colossaux pour garder sous contrôle le flot de rage que je sentais enfler.

— Je suis désolé, fis-je d'une voix atone.

— Sais-tu seulement ce qui se prépare, Sporus ? s'écria-t-il soudain, me faisant sursauter.

Il était aussi rouge qu'une brique et gesticulait comme un dément.

— Non, César... bredouillai-je en me mordant la lèvre pour ne pas éclater en sanglots.

Il poussa un grand soupir et me prit la main.

— Viens avec moi, ordonna-t-il.

Sans ménagement, il m'arracha du lit sur lequel j'étais assis et m'entraîna dans le labyrinthe de couloirs où les gens nous regardèrent passer avec des yeux ronds.

Où m'emmenait-il ? Qu'allait-il me faire ?

— César, où allons-nous ?

— Tu verras.

Il poussa une porte massive et, aussitôt, le bruit des conversations, le grattement des stylets, le froissement des manuscrits et le crissement des sandales cessèrent dans l'immense pièce. Combien étaient-ils ? Cent ? Cent cinquante hommes, courriers, affranchis, administrateurs, chevaliers, sénateurs et autres fonctionnaires qui se mouvaient au milieu d'une multitude de manuscrits et de tablettes dans un chaos total.

— Poursuivez, ordonna Néron, ne vous occupez pas de moi.

Aussitôt, l'activité délirante reprit, les fonctionnaires courant en tous sens, et je dus tendre l'oreille pour discerner la voix, pourtant forte, de Néron.

— J'ai préparé l'arrivée de Tiridate pendant plus de trois ans, dit-il, et tout ce que tu vois ici n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan de travail que cela a demandé. Si tout se passe comme je l'ai prévu, nous assainirons nos accords avec l'Orient et ces guerres qui minent Rome depuis des années prendront fin.

— Pourquoi me dire tout cela ? demandai-je. Je n'entends rien à ces problèmes de politique extérieure.

Il sourit et me pinça la joue.

— Ne crois-tu pas que j'avais des raisons d'être un peu nerveux avec tout cela ? Aurais-tu ri et chanté avec insouciance, à ma place ?

J'inclinai piteusement le front.

— Je suis désolé, César. Je ne pensais pas que...

— Ôte-toi donc tes idées saugrenues de la tête, me coupa-t-il. Sois assuré que mon affection à ton égard n'est en rien changée et que je n'ai pas dans l'idée de t'envoyer un ordre de suicide, ou que sais-je encore, parce que tu auras refusé de partager mon lit. Quant aux décisions concernant Pâris et les autres personnages du même acabit, ajouta-t-il avec dédain, je les ai prises pour le bien de l'empire et pour la sauvegarde de ma personne.

J'essayai de lui adresser un sourire, mais je me sentais ridicule. En fait, j'avais horriblement honte.

— Pardon, répétai-je.

— C'est oublié, assura-t-il. Va te préparer, à présent. Je veux que Tiridate soit ébloui et qu'il constate que ma cour surpasse la sienne dans bien des domaines.

Il m'embrassa sur la bouche et fit signe à un esclave, qui me raccompagna à mes appartements. J'étais un peu rassuré, mais totalement déconcerté.

— Que s'est-il passé ? s'écria Lucidus en me secouant comme un jujubier à peine passé la porte. Calvia m'a dit que tu étais avec Néron, j'étais fou d'inquiétude !

Fou d'inquiétude ! Il valait mieux entendre ça que d'être sourd.

— Lâche-moi ! hurlai-je en le repoussant. Si tu n'avais pas couru chez ton ancien amant aux premières lueurs de l'aube, tu le saurais !

— Sporus... bredouilla-t-il, le visage défait. Est-ce qu'il a...

— Sors d'ici ! Laisse-moi m'habiller ! Serus ! Où est-il, ce fainéant ? Serus !

— Sporus, j'exige une explication !

Il essaya de me prendre les mains, mais je m'écartai vivement en le menaçant de l'index.

— Tu n'as rien à exiger de moi, tu entends ? Rien ! Retourne avec lui et laisse-moi tranquille ! Tu te fiches bien de ce qui peut m'arriver !

— Sporus, tu es ridicule.

— Va chercher Calvia ! ordonnai-je à Serus, qui venait d'arriver et nous observait, la mine défaite. Qu'attends-tu ? Les calendes grecques ? Et toi, crachai-je en direction de Lucidus, hors de ma vue !

Il ouvrit la bouche pour répliquer, mais se ravisa et sortit d'un pas rageur. Je m'affalai dans un fauteuil, ma colère envolée aussi vite qu'elle était venue, et me sentis plus seul que jamais.

*

J'attendis l'arrivée de Tiridate à l'intérieur de la villa, en compagnie de Calvia. Les jardins avaient été décorés avec ostentation et chaque élément, des milliers de guirlandes de fleurs aux fruits d'or massif sur les tables et les lits, disposé avec le plus grand soin. Des centaines de serviteurs regagnaient leurs places, les musiciens et les danseurs arrangeaient les derniers détails sur la scène, qui avait été montée dans le fond du jardin,

face aux tables, et moi, je jouais distraitement avec un ruban de ma natte en soupirant.

— Pourquoi veux-tu attendre ici, puisqu'ils ne vont pas arriver avant deux bonnes heures ? maugréa Calvia. Nous allons tout rater !

— Si tu veux aller t'extasier avec les autres, vas-y et fiche-moi la paix. Je fis mine de m'intéresser aux masques des acteurs et elle esquissa un petit geste agacé.

— Sporus, le cortège de Tiridate est magnifique ! Personne n'a jamais rien vu de tel ! Tu es ridicule ! Quelle mouche a bien pu encore te piquer ?

— Tu l'as vu, non ? J'ai eu un malaise en quittant ma chambre.

— Néron n'a pas cru un instant à ta petite comédie et moi non plus ! Tu t'es disputé avec Lucidus, c'est ça ? Serus vous a vus.

Je me tournai vers elle, mains sur les hanches.

— Ce ne sont pas tes af...

— Les voilà !

Le cri de Nerva m'interrompit. Il arriva dans le jardin, piaffant comme un cheval, et aboya des ordres aux intendants, qui s'affolèrent comme des moineaux.

— Déjà ? s'écria Calvia en se levant précipitamment pour ajuster les plis de sa robe. Debout ! Et tâche de faire bonne figure, pour une fois !

Je me levai en ravalant une repartie cinglante et rejetai violemment mes nattes dans mon dos, en prenant bien soin qu'elles heurtent le visage de Calvia.

— Sporus ! Veux-tu m'éborgner ? Tu mériterais que je te... Ouh ! Si je ne me retenais pas ! (Elle referma ses doigts sous mon nez, menaçante.)

Néron vint vers nous, entouré de sa cour habituelle, à laquelle étaient venus se greffer quelques Orientaux en costume chamarré. Il donnait le bras à un homme brun d'une beauté surprenante.

— Voici le galle dont je t'ai parlé, entendis-je.

Ils arrivèrent à notre hauteur. Calvia et moi nous inclinâmes jusqu'à terre.

— Divinité, saluâmes-nous de concert.

— Sporus, voici le prince Tiridate, fit Néron en insistant sur le titre. Également prêtre de Mithra. Vous servez tous deux des divinités orientales.

Je vis à la grimace de Tiridate qu'il était bien loin de me considérer comme son égal, mais je ne doutai pas un instant que Néron ait fait exprès

de le rabaisser de la sorte. Impression que me confirma le sourire en coin à peine voilé de Pythagoras.

— Je constate une fois de plus que les desservants du culte de Cybèle sont les plus belles parures de son temple, fit Tiridate d'une voix mielleuse.

J'allais le remercier de son compliment lorsque je vis qu'il ne s'adressait pas à moi, mais à Lucidus, si j'en croyais le regard appuyé que le « prince » lui adressa. Un pincement de jalousie me serra le cœur et Lucidus baissa humblement la tête.

Pythagoras, lui, répondit à la réflexion de Tiridate par une œillade assassine qui fit froncer les sourcils à Néron.

— Prenons place ! ordonna ce dernier en tapant dans ses mains. Je meurs de faim.

Comme si ces quelques mots avaient été le signal attendu par les centaines de convives et de serviteurs, chacun s'allongea sur le lit qui lui était désigné par les intendants et on me pria de m'installer à côté de Pythagoras, face à Néron et Tiridate, Calvia et Lucidus à ma droite. Les plats ne tardèrent pas à se présenter, provoquant une pluie d'ovations et de compliments auxquels Néron répondit avec une modestie feinte. Sur la demande de « Sa Divinité », la conversation partit sur les rites mithriatiques, et Tiridate se laissa aller à une tirade incompréhensible à laquelle répondirent Tigellin et Nerva en rivalisant d'emphase. Je m'ennuyais ferme. Pythagoras me posa la main sur le poignet.

— Merci, dit-il simplement en m'adressant le plus beau sourire dont il m'eut jamais gratifié.

— Et de quoi, s'il te plaît ?

— Pour ce que tu as dit à Néron. Sans toi, j'étais bon pour...

— Qu'en penses-tu, Pythagoras ? l'interrompit Tiridate.

Pythagoras parut déstabilisé, au grand plaisir de l'Oriental, mais se reprit vite et lui adressa un sourire grinçant.

— Ce que je pense de quoi, Prince ?

— Tu n'écoutais donc pas les propos du divin Néron ? persifla Tiridate.

— Non, en effet. Nous avons une coutume à Rome, prince Tiridate, qui consiste à ne pas s'immiscer dans les conversations des autres sans y être invité, et à prêter toute notre attention aux propos de la personne qui nous adresse la parole. En l'occurrence, il s'agissait de Sporus, comme tu as pu t'en apercevoir avant de nous interrompre. Pas de César.

Tiridate prit des couleurs fantomatiques et Néron sourit.

— Ça ne fait rien, Pythagoras, trancha-t-il, continue à divertir mon cher Sporus qui, soit dit en passant, a l'air de s'ennuyer comme une huître, le pauvre enfant.

Il m'adressa un clin d'œil et reprit sa conversation avec Tiridate.

— Tu l'as insulté, murmurai-je.

— Et après ? fit Pythagoras, amusé. Si cet Arsacide n'a aucun savoir-vivre, ce n'est certes pas à moi de lui faire la leçon. Et j'étais en train de te remercier.

— Je n'ai fait que dire la vérité, répondis-je sèchement. Tu n'as pas à me remercier.

Il fit un drôle de petit bruit avec ses lèvres et secoua la tête.

— Toi, tu crois encore que j'essaie de te voler Lucidus, chuchota-t-il.

Je me sentis rougir et, par réflexe, me tournai vers mon ami, qui discutait aimablement avec Calvia et Acté sans faire attention à nous.

— Tu peux le faire, il n'attend que ça, crachai-je. Bon débarras !

Il éclata de rire et se pencha vers moi.

— Et qui t'a dit une idiotie pareille ?

— Lui-même !

Il planta son regard dans le mien.

— Lucidus t'aime, Sporus, chuchota-t-il.

— Ah oui ? Si c'est ce que tu crois, détrompe-toi. Ce n'est nullement le cas, et j'en suis ravi.

J'essayai de paraître sûr de moi et détendu, mais j'avais la gorge serrée et me sentais au bord des larmes.

— Sporus... murmura Pythagoras en me prenant la main, je peux t'assurer du contraire, je le connais bien.

— Te voilà bien aimable, tout à coup, fis-je en me dégageant. Mais si c'est pour me remercier, c'est inutile.

— Lucidus a pour toi la plus grande affection...

— Non. Il n'éprouve rien pour moi, il me l'a fait clairement comprendre.

Pythagoras sourit, et je faillis lui lacérer le visage avec mes ongles.

— Et tu l'as cru, imbécile ? murmura-t-il en secouant la tête.

Je me demandai si je devais répliquer ou le gifler, mais quelque chose dans son regard m'en dissuada. Un petit éclair de jalousie, ou peut-être de tristesse. Cela ne dura que quelques infimes instants avant qu'il ne détourne

le visage pour répondre à Néron, qui l'apostrophait sur je ne sais quel auteur grec, mais ce fut suffisant.

— Vas-tu faire cette tête toute la soirée ?

Je tressaillis en reconnaissant la voix de Lucidus, qui était venu s'asseoir sur mon lit. M'avait-il vraiment menti, comme me l'avait laissé entendre Pythagoras ?

— Je suis fatigué, bredouillai-je en détournant le regard.

— Pythagoras m'a raconté ce qui s'était passé avec Néron. Tu as été très courageux, mais imagines-tu ce qui se serait passé si...

— Il m'a embrassé, le coupai-je.

J'attendis sa réaction, et j'aurais juré l'avoir vu serrer imperceptiblement les poings.

— Et ? demanda-t-il d'une voix enrouée.

— Rien. Il a compris que je n'avais pas envie de... enfin, tu vois.

Il hocha la tête, le regard triste.

— Il faudra bien que tu oublies un jour ce qui s'est passé dans cette fichue taverne, Sporus, murmura-t-il en me caressant le bras. Tu es beau, tu es drôle, ne gâche pas ta jeunesse.

— Et toi ? répliquai-je. Qu'es-tu en train de faire ? Pas une nuit je ne t'ai vu quitter notre maison. Je ne t'ai vu accepter les faveurs d'aucun homme ni d'aucune femme depuis que tu as quitté le temple. Pourquoi, Lucidus ?

Il se frotta le visage, terriblement embarrassé, cherchant une explication à ce dont je ne me rendais que trop compte, à présent.

— Je suis un galle.

— Ce n'est pas une réponse.

Il allait répliquer, mais Tiridate l'interrompit :

— Lucidus, pourquoi ne te joins-tu pas à notre conversation ? fit-il avec un sourire engageant. J'ai entendu dire que tu avais un jugement sûr et une culture peu commune. M'aurait-on menti ?

Je pestai intérieurement contre cet Oriental mal dégrossi qui interrompait une conversation aussi vitale pour moi, et me levai.

— César, puis-je me retirer ?

Lucidus et Calvia me regardèrent avec inquiétude et Pythagoras tapota sur le coin de la table du bout des doigts.

— Tu n'as pas bonne mine, Sporus, remarqua Néron.

Je hochai la tête. Je voulais être seul, j'avais besoin de réfléchir et de faire le tri dans mon esprit embrouillé.

— Il est vraiment très fatigué, Divinité, intervint Calvia. L'air de la mer semble l'épuiser.

Néron, passablement soûl, hocha la tête et me sourit.

— Va et repose-toi. Il faut que tu sois frais comme une rose pour les fêtes de demain.

— Je le serai, César, assurai-je. Pour rien au monde je ne voudrais manquer ça.

Je m'inclinai cérémonieusement et Calvia me prit par le bras pour me reconduire à mes appartements. Les autres convives étaient éméchés et nombreux étaient ceux qui avaient déjà roulé de leur lit. Bon nombre de femmes avaient dégrafé leurs stolae et les danseuses arrivèrent en sautillant tandis que nous quittions la réception.

— Sporus, tu commences sincèrement à m'inquiéter, murmura Calvia.

— Vous partez déjà ?

Nous fîmes un bond mémorable en voyant Crassus sortir de l'ombre d'une colonnade.

— En voilà des façons ! le réprimanda Calvia, la main sur son cœur qui, comme le mien, devait battre à tout rompre.

— Je vais vous faire raccompagner, dit-il en appelant deux gardes germains.

— Crassus, je retourne juste dans ma chambre. Je ne vois pas qui pourrait m'agresser dans le couloir !

Il secoua la tête et m'adressa un regard inquiet.

— Ces Arméniens ne me plaisent pas, dit-il.

— Est-ce la raison pour laquelle tu te caches comme un voleur ? demanda Calvia.

— Je surveille Lucidus.

— Lucidus ? m'écriai-je. Et pourquoi donc ? Qu'a-t-il fait ?

— Lui, rien. Mais je n'aime pas cette façon qu'a le prince Tiridate de le poursuivre de ses assiduités depuis qu'il l'a vu.

Je secouai la tête en souriant. Depuis que Crassus avait été nommé à la tête de ma garde personnelle, et par extension à celle de Lucidus, puisque nous partagions la même maison, il prenait parfois son rôle un peu trop au sérieux.

— Ne t'en fais pas, Crassus. Lucidus ne cédera pas. C'est un galle, ajoutai-je avec une pointe d'ironie qui leur échappa.

— Il n'aura peut-être pas le choix. Tiridate est l'hôte de César.

Ces mots me glacèrent.

— Il... tu ne penses pas qu'il puisse lui faire du mal, tout de même ?

— Je suis là pour l'en empêcher, assura-t-il. Va te reposer, tu n'as pas bonne mine.

Je hochai la tête, mais son expression ne me rassura pas le moins du monde. Calvia aussi semblait inquiète, bien qu'elle fît son possible pour n'en rien laisser paraître. Deux immenses Germains nous encadrèrent et restèrent en faction devant ma porte une fois que nous fûmes à l'intérieur.

— Calvia, qu'a voulu dire Crassus ? demandai-je pendant qu'elle m'aidait à me déshabiller.

— Il court des bruits sur Tiridate, avoua-t-elle à regret.

— Des bruits ? Tu avais déjà entendu parler de lui ?

— Non, fit-elle en secouant la tête, enfin un peu, comme tout le monde, mais Acté m'a raconté que...

Elle hésita et je lui arrachai mon peigne des mains.

— Quoi ? Parle.

— Elle s'est entretenue avec quelques personnes de sa suite, qui étaient avec lui sur le bateau, dont un homme qui, selon elle, est absolument charmant, un vieux philosophe.

— Mais qu'a-t-il dit, cet homme ? m'impatientai-je.

— Que quelques jeunes gens ont disparu durant le voyage.

— Vraiment ?

— Oui. Des esclaves et quelques soldats, huit en tout.

— Quel est le rapport avec Tiridate ?

— Tous ont passé la nuit avec lui, et on ne les a plus revus le lendemain. Ils ont disparu. Enfin, presque.

— Presque ?

— On a retrouvé un morceau de-ci, un morceau de-là...

— Calvia ! m'écriai-je, au bord de la nausée.

Elle éclata de rire.

— Mais non, je plaisante !

— Eh bien, ce n'est pas drôle !

— Plus sérieusement, à en croire l'état de ces jeunes gens le lendemain, la nuit n'avait pas été une partie de plaisir.

— Tiridate est violent ?

— C'est peu de le dire ! Et ils avaient tous un point commun.

— Lequel ?

— Jeunes, beaux et blonds, sans exception.

Je me laissai tomber sur mon lit, le visage dans les mains.

— Oh ! Grande Mère !

— Allons, Crassus est là. Ne t'en fais pas. Et, en cas de besoin « pressant », Tiridate a tout un régiment de Germains à disposition, à commencer par ceux qui sont devant notre porte.

J'imaginai mal ce Parthe, qui n'avait rien d'un athlète, essayer de soumettre à coups de fouet deux cents livres de furie avec ses petits bras musclés. Même Néron ne s'y était jamais risqué et, pourtant, Cybèle sait à quel point il adorait les grandes brutes.

— Tu as entendu ce qu'il a dit ? Qu'il « n'aura peut-être pas le choix » !

— Lucidus est un grand garçon, assura Calvia. Allez ! Au lit.

— Cesse de me parler comme si j'étais un enfant !

— Alors cesse de te comporter comme tel, répliqua-t-elle avec un sourire en coin.

Elle étouffa la flamme de la lampe et raviva les braises du brasero avant de sortir, me laissant, seul avec mes angoisses, attendre le retour de Lucidus.

*

Lucidus n'arriva que le lendemain, tard dans la matinée. J'avais prétexté une intense fatigue pour ne pas assister aux combats de gladiateurs nubiens que Néron donnait en l'honneur de Tiridate et, à ma mine défaite, je n'eus aucun mal à faire avaler la couleuvre. Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit, attendant Lucidus et échafaudant les pires hypothèses. J'étais attablé devant un verre de vin et des fruits secs, auxquels je n'avais pas touché, lorsque j'entendis des pas traînants dans le couloir. Je bondis de ma chaise pliante et me précipitai pour découvrir un Lucidus plus mort que vif, étendu tout habillé sur le lit, l'avant-bras sur le visage. Il dégageait une étrange odeur d'encens oriental et de lie de vin absolument répugnante.

— Lucidus ?

Il ne répondit pas, mais tourna la tête vers moi. Sa lèvre était fendue et un bleu noircissait sur sa pommette. Je voulus ouvrir les volets pour faire entrer le soleil, mais il leva la main.

— Non ! N'ouvre pas, s'il te plaît. Je tombe de sommeil.

Je hochai la tête, le ventre noué, et m'assis doucement sur le rebord du lit pour l'observer à la lueur qui filtrait entre les rainures des volets de bois. Ses bras nus étaient couverts d'égratignures et ses poignets étaient à vif, comme si on les avait attachés avec des liens particulièrement raides.

— Que t'a-t-il fait ? murmurai-je en caressant son visage du bout des doigts.

Il secoua la tête et ferma les yeux.

— Nous en parlerons une autre fois, si tu le veux bien, fit-il d'une voix lasse.

— Tu... veux-tu te laver ?

Il émit un son aigu qui aurait pu passer pour un petit rire sarcastique.

— Je pue à ce point-là ?

Je secouai violemment la tête.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Rassure-toi, les émanations de ce goret ne risquent pas de s'incruster dans ma peau en quelques heures. Sais-tu ce qu'il a fait ? Il m'a renversé sur la tête une pleine amphore de vin, m'a barbouillé de miel et a léché le tout jusqu'à ce qu'il ne m'en reste plus une goutte sur la peau. Tiridate est complètement fou.

Je toussotai, mal à l'aise. J'avais eu affaire à quelques originaux, à Subure, toujours des hommes riches, mais cela n'était jamais allé très loin.

C'est étrange comme les pires dépravations n'atteignent presque jamais les gens humbles. Est-ce l'argent qui rend fou ? Est-ce que le fait de pouvoir tout acheter fait croire que les plaisirs simples ne sont pas dignes des puissants ? Je n'ai toujours pas pu trouver de réponse à cette question, mais j'ai appris une chose à fréquenter la noblesse : il y a plus de dépravés dans les rangs des hommes de loi et des sénateurs, aux toges immaculées et aux doigts alourdis de bagues, que dans ceux des accusés d'obscur condition, jugés pour des crimes qui sont souvent des peccadilles.

— Est-ce qu'il t'a fait mal ?

Lucidus m'adressa un sourire épuisé qui se voulait rassurant.

— Rien dont je ne puisse me remettre, ne t'inquiète pas.

Il ferma les yeux et je remontai le drap sur sa poitrine. Il s'endormit instantanément.

*

Les jeux durèrent plusieurs jours, et Lucidus et moi-même restâmes dans nos appartements, en compagnie de Calvia et d'Acté, qui ne supportaient plus de voir Tiridate s'esclaffer lorsqu'un gladiateur répandait ses tripes sur le sable de l'arène, ou réclamer la mort d'un perdant, qui avait pourtant vaillamment combattu. Néron s'était formalisé de notre absence, au début, mais, lorsqu'il avait vu Lucidus, « Sa Divinité » avait fini par reconnaître le bienfondé de notre conduite, allant jusqu'à nous conseiller de rester enfermés et de ne pas sortir autrement qu'en litière aux rideaux soigneusement tirés. Les ecchymoses et meurtrissures de Lucidus n'étaient certes pas inquiétantes, médicalement parlant, mais les endroits du corps où elles se situaient suffisaient à donner envie de vomir et à avoir une idée très nette du niveau de perversité de celui qui les avait infligées.

Néron commença à craindre pour Pythagoras, sur qui Tiridate avait des vues plus qu'inquiétantes, et nous demanda de bien vouloir l'accueillir dans notre petit cercle « anti-Arsacide » soigneusement abrité derrière les murs de nos appartements.

Cette comédie dura cinq jours et, contrairement à ce que je craignais, ce furent cinq jours très agréables. Si je pensais qu'Acté et Pythagoras, partageant tous deux le lit de Néron, n'attendaient qu'une occasion pour se sauter à la gorge, je dus me rendre à l'évidence qu'il n'en était rien. Ils passèrent des soirées entières à raconter quelques anecdotes, aussi cocasses que ridicules, qui nous firent beaucoup rire.

— Déguisé en lion ? s'écria Calvia. Tu te moques de nous !

— Je te le jure, insista Pythagoras en se resservant du vin. Néron est sorti de la cage, couvert d'une peau de lion, et s'est jeté sur moi comme un goulou.

— Mais pourquoi t'avait-il attaché à la colonne ? demandai-je en riant. Il étendit le bras, à la façon d'un acteur dramatique.

— Pour simuler le condamné que l'on jette aux fauves, pardi ! Mais le plus drôle a été quand Nymphidius s'est mis à lui fouetter l'arrière-train, que la peau, en dépit de la taille imposante du feu lion, avait le plus grand mal à couvrir tout entier. « Tout doux ! criait-il. Méchante bête ! »

Il mima la scène en prenant un air sévère et une voix grossière et nous nous tordîmes de rire sur les coussins disposés sur le sol de l'atrium.

— Tais-toi ! supplia Acté en se tenant les côtes. Tais-toi, ou je ne pourrai plus le regarder en face.

— Oh, mais ce n'est pas fini ! Après cela, il a présenté son gros postérieur à Nymphidius, qui y a pénétré sans crier gare. Et savez-vous ce que le lion a fait ? Il a rugi en ruant comme un dément, réclamant qu'on le punisse pour sa mauvaise conduite ! Nymphidius l'a pilonné durant une bonne demi-heure en lui tirant les cheveux et en lui assénant d'énormes claques sur les fesses.

— Eh bien, il aura au moins fait un peu d'exercice ! lança Calvia.

— Les lions trop gras ne font pas bon effet dans l'arène ! ajouta Acté.

— Il m'a pourtant semblé que les lions étaient en excellente forme, aujourd'hui.

Nous nous figeâmes en reconnaissant la voix de Néron, dont nos éclats de rire nous avaient empêchés d'entendre le pas lourd.

— Pardonne-nous, César, s'excusa Pythagoras en s'inclinant, rouge comme un piment, nous ne t'avions pas entendu arriver.

Néron tira sur les poils de sa barbe.

— J'ai cru entendre que vous vous amusiez bien, en effet. Plus que moi, en tout cas. Puis-je rire aussi ? demanda-t-il en croisant les bras.

Nous sentîmes tous une chape de plomb tomber sur l'atrium et contemplâmes les abacules des mosaïques du sol, la gorge sèche.

— Je racontais un extrait de *Laureolus*, César, bredouilla Pythagoras en regardant ses sandales. La scène finale, quand le lion se jette sur lui.

Néron hocha la tête, le regard mauvais.

— Cette scène n'a pourtant rien de drôle. À moins, bien entendu, que l'acteur tenant le rôle du lion ne soit particulièrement mauvais.

— C'était bien le cas, César, acquiesça Pythagoras, pâle comme la mort.

— Trop gras, si j'ai bien compris. Un peu lourd ? Guère convaincant pour un lion affamé.

— Oui, César.

Acté respirait avec difficulté et Calvia jouait nerveusement avec sa boucle d'oreille. Lucidus, lui, observait Pythagoras, et moi, je jetais des regards affolés à la ronde en me mordant l'intérieur de la joue. Le silence devint atrocement pesant et, lorsque Néron fit claquer ses paumes l'une

contre l'autre, nous fîmes un bond à éveiller la jalousie d'un banc de dauphins.

— J'étais venu vous dire que nous partions pour Rome à l'aube !

Sans ajouter un mot, il tourna les talons et disparut entre les colonnes, nous laissant dans le trouble le plus total, trop effrayés pour échanger une parole.

— Au fait !

Nous tressaillîmes de plus belle et nous tournâmes de concert vers la tête de Néron, qui dépassait de derrière une colonne de marbre.

— Oui, César ? murmura Pythagoras, s'attendant au pire.

— La prochaine fois, pense à préciser la quantité de vin ingurgitée par le lion avant la mise à mort. Si cela n'excuse pas la médiocrité de sa prestation, au moins cela explique-t-il sa maladresse.

Il ponctua sa déclaration d'un clin d'œil amusé et le visage de Pythagoras passa par une gamme de coloris aussi improbables que comiques.

— J'y penserai, César, bredouilla Pythagoras en baissant la tête.

— Allez vous reposer, au lieu de vous moquer de votre *princeps*, engeance indigne ! lança Néron en souriant. Le voyage sera long.

Il disparut pour de bon et Pythagoras se laissa tomber sur les coussins, défaillant de soulagement.

— On peut dire qu'on a eu de la chance, soupira Acté. Que cela nous serve de leçon.

Ils commentèrent la catastrophe que nous venions de frôler pendant un petit moment et je ne pus m'empêcher d'admirer la réaction de Néron.

— Et toi, Sporus ? Sporus ! Tu m'écoutes ?

— Le voilà qui rêve tout éveillé, à présent !

— Pardon ? bredouillai-je.

— Je te demandais ce que tu pensais de tout cela, insista Pythagoras.

— Je... je ne pensais pas qu'il réagirait comme ça.

— Mais encore ? demanda Acté.

Je haussai les épaules, ayant du mal à trouver mes mots.

— Il a réagi... comme il le fallait. Au bout du compte, c'est nous qui étions ridicules.

Pythagoras siffla et Acté éclata de rire.

— Ne croirait-on pas qu'il commence à trouver quelque charme aux fauves ? demanda-t-elle, taquine.

— J'avoue qu'il m'a surpris.

Lucidus se leva et s'étira.

— Après toutes ces émotions, je serais d'avis de dormir. Refaire tout ce trajet jusqu'à Rome me fatigue par avance.

Acté et Calvia regagnèrent leurs appartements respectifs et Pythagoras s'attarda.

— Je n'ai pas sommeil, fit-il en coulant un regard entendu à Lucidus.

Ce dernier me lança une œillade pensive et hocha la tête avec un sourire en coin. Il nous prit tous les deux par la main et nous guida jusqu'à notre chambre. Je le suivis comme un somnambule en me demandant si c'était du lard ou du cochon, mais, lorsque quatre mains et deux bouches me débarrassèrent de ma robe, je fus incapable de réfléchir et passai la nuit la plus étrange de ma vie.

En écrivant ceci, je suis moi-même déconcerté par la facilité avec laquelle je cédaï. Sans doute les émotions qui s'étaient accumulées au fil des derniers jours m'avaient-elles « guéri » de mes vieilles peurs. Ou peut-être était-ce le fait de savoir que Lucidus tenait réellement à moi. Honnêtement, je n'en sais rien. Bien sûr, dire que j'en étais venu à accepter de partager Lucidus avec Pythagoras serait mentir. Nous prîmes seulement un peu de bon temps, et ce fut ce soir-là que je compris que Pythagoras n'obtiendrait rien de plus de Lucidus. La chair et les sentiments sont deux choses aussi différentes que l'huile et l'eau. Lucidus m'aimait, et ce qu'il faisait de son corps à l'occasion, ma foi, m'importait peu. À moi, il donnait ; à ses amants de passage, il prêtait. Lorsque l'on a compris cela, on se rend compte à quel point les chamailleries et les jalousies d'amants sont une perte de temps aussi ridicule que stérile qui peut conduire aux pires extrémités.

Sois sûr des sentiments de la personne que tu aimes ; le reste n'est qu'un détail.

*

Peu après les calendes de juillet, nous arrivâmes à Rome, où la foule se pressa pour admirer l'incroyable cortège et pousser des exclamations admiratives. La ville tout entière avait été superbement ornée pour l'occasion, et les rues débordaient de fleurs. Je n'avais jamais rien vu de tel. Néron tenait visiblement à impressionner Tiridate et à faire étalage de la

puissance romaine, ce que confirma la présence de la garde prétorienne, casques et armures astiqués, au grand complet, paradant devant la milice civile, les vigiles, et une bonne centaine d'officiers en cuirasse rutilante. J'observai tout cela entre les rideaux de la litière que je partageais avec Calvia et Lucidus, et craignis un instant de périr écrasé sous la pression des curieux qui s'agglutinaient autour de nous. Le bruit était tel que nous devions hurler pour nous entendre parler, et la tête me tournait.

Ce fut presque malade que j'atteignis la Maison dorée. Les travaux avaient bien avancé en notre absence, et Néron en fut si satisfait qu'il n'hésita pas à faire verser une coquette prime aux architectes et maîtres d'œuvre. Il fit fièrement faire le tour du propriétaire à Tiridate, mais je sentis bien qu'il n'avait qu'une envie : le voir partir.

Les choses s'accéléchèrent donc. Dès le lendemain, la cérémonie de couronnement eut lieu sur le forum, devant la totalité du Sénat et le peuple assemblé. Néron trônait sur la tribune des Rostres, en tenue militaire. Je ne l'avais jamais vu ainsi, et il me fit grande impression. Finis les robes bigarrées, le foulard autour du cou et les bijoux cliquetants. Il en imposait. Compressé dans une cuirasse de cuir et de bronze admirablement ciselée, il n'avait plus rien de l'homme mou et replet que tous connaissaient. Il semblait large et fort comme un bœuf, et le manteau pourpre lui donnait des airs de conquérant. Soigneusement coiffé (il n'avait pas fait friser ses cheveux au fer, pour une fois), impeccablement rasé, et vêtu d'une tunique à la simplicité ascétique qu'égayait à peine une stricte couronne de laurier posée sur sa tête, le maître de Rome était impressionnant. Tiridate lui-même marqua un temps d'arrêt et se jeta à ses pieds, à la façon dont on salue une divinité orientale, ce qui ne sembla pas le moins du monde émouvoir Néron. Il ne le releva pas, mais le toisa, et attendit patiemment qu'il se mette à genoux pour le coiffer de la couronne royale avec un discours impérial qui laissait clairement comprendre que c'était lui, et lui seul, qui « faisait et défaisait les rois », comme avait dit Lucidus. Tiridate n'en menait pas large.

Des réjouissances de trois jours, durant lesquels il ne se passa rien de notable, suivirent ce couronnement, et Tiridate nous débarrassa enfin de son encombrante présence avec « mille remerciements pour César » et autant de vœux pour « le peuple de Rome » qui l'avait « si bien accueilli ». Je me souviens du regard que Néron et lui échangèrent à son départ. Si Tiridate était arrivé en Italie en conquérant, il en repartait comme sujet de Néron, et

sa couronne n'y changeait rien, il le savait parfaitement. À la flamme arrogante qui faisait briller son regard à Naples s'étaient substitués le respect et la peur de la toute-puissance romaine.

La partie avait été jouée, et Néron avait gagné.

[25](#) Le coup de Vénus était le meilleur coup que l'on pouvait obtenir aux dés.

LIVRE IV

LE PRINCE CITHARÈDE

Peu après le départ de Tiridate, Néron se jeta à corps perdu dans sa passion : la musique. Il passa des nuits entières enfermé dans ses appartements, à composer, chanter, s'entraîner, et nous l'entendions parfois égrener ses arpèges jusqu'à l'aube. S'il composait mal ? S'il chantait faux ? Je ne suis certes pas un expert en ces choses, mais je ne crois pas. Sa voix était bien trop fluette pour porter loin, il n'avait pas la capacité respiratoire des chanteurs professionnels, en dépit des tortures qu'il infligeait à ses poumons et à ses cordes vocales, mais il avait un joli filet de voix, trop aigu peut-être. Si son chant méritait encore d'être travaillé, il n'en était pas de même pour ses compositions. Néron écrivait avec une aisance déconcertante et il ne se trouvera personne, je pense, pour affirmer le contraire. J'ai encore en mémoire un extrait de sa Troica, un hymne à Pâris :

*[...] Qui devait-il choisir, le prince priamide ?
À laquelle des trois déesses sans chlamyde
Belles de nudité dans leurs contours parfaits
Donner la noble palme et recherchant leur paix
Récolter les fracas d'une guerre cruelle ?
Car à n'en pas douter désigner une belle
Parmi ces trois beautés, ces trois divinités,
Filles et sœurs de dieux aisément courroucés*

*Allumerait les cieux en des haines solides
Contre les fils de Troie aux brillantes cnémides.
Jeune était le plus bel enfant d'un roi chenu,
Pâris, le doux Pâris, arbitre retenu
Pour une élection qui demandait sagesse.
C'est son cœur qu'écouta ce prince de tendresse
Car Hélène aux bras blancs que Vénus lui promit
L'avait conquis et non cet empire qu'offrit
Vesta, femme et sœur du maître du tonnerre,
Ni la gloire aux combats que proposa l'austère
Minerve aux yeux d'effraie. Allongé sur l'humus
Il vit l'assentiment. Car l'oiseau de Vénus
Semblait l'encourager dans ce choix difficile.
Le cou de la colombe à tout instant mobile
Brillait de mille feux. Pâris se releva
Et tendit à Vénus, sans que sa main tremblât,
Le prix si disputé par trois filles célestes
Mais qui engendrera des guerres bien funestes²⁶*

Il nous offrait de petites représentations privées, toujours dans des pièces closes et hautes de plafond, pour donner un peu plus de résonance à sa voix. Si elles étaient un peu trop longues à mon goût, elles n'étaient pas désagréables à l'oreille.

Les choses se gâtèrent lorsque Néron se mit dans l'esprit de concurrencer les plus grands chanteurs de l'empire. Je crois que cette lubie lui trottait depuis pas mal de temps dans la tête, mais les flatteries et les encouragements feints des courtisans aidant, elle prit des proportions grotesques. Néron commença donc, au grand mécontentement des sénateurs et des Romains en général, les préparatifs d'un « tour de l'empire » dans le but de faire montre de ses talents et de concourir pour tous les prix artistiques et sportifs existants. Il se voyait déjà agitant les palmes de la victoire aux concours musicaux, aux courses de chars et que sais-je encore. Il ne jurait plus que par Apollon et nous rebattait les oreilles des performances de ceux qu'il prenait pour ses adversaires les plus sérieux, mais je craignais fort qu'un Diodore ou un Perse²⁷ ne prennent ce qualificatif d'« adversaire » comme une insulte. Néron savait très bien amuser ses invités, soit, mais de là à vouloir se frotter aux plus grands

artistes, il ne fallait rien exagérer. Bien entendu, nous ne le contrariâmes pas, craignant une explosion de colère. Les flatteurs étant ce qu'ils étaient et Néron prenant leurs compliments pour argent comptant, la cause fut donc rapidement entendue.

Je crois que pas même la découverte de la conjuration de Vinicianus, à cette époque, ne déstabilisa les beaux espoirs du prince citharède. Il apprit avec détachement la mort de Corbulo, qui avait pourtant admirablement œuvré lors des soulèvements en Orient et organisé la venue de Tiridate. Néron ne réalisa pas que, derrière cette conjuration, c'était le mécontentement de tout un peuple, de plus en plus opposé à son gouvernement, qui s'exprimait. Ce ne fut pourtant pas faute d'en être alerté par ses amis. Je vis plusieurs fois Nymphidius l'assommer de ses conseils de prudence.

Loin de l'écouter, Néron porta toute son attention sur des sujets plus légers et décida qu'il était grand temps de se marier. D'après les informations que j'avais réussi à glaner, j'appris que la dernière femme à lui avoir tapé dans l'œil avait rejeté sa demande sans prendre la peine d'y mettre les formes. Il lui en coûta la vie²⁸. « Sa Divinité » jeta donc son dévolu sur Statilia qui, bien entendu, ne refusa pas. Pythagoras en fit une éruption de boutons.

La cérémonie eut lieu sur les bateaux du lac artificiel et Lucidus et moi tuâmes le temps en comptant durant près d'une heure les ivrognes qui passaient par-dessus bord. Une trentaine, si je me souviens bien.

Craignant d'avoir bientôt à déplorer des morts par noyade, Néron décida de finir la soirée dans les magnifiques jardins d'Épaphrodite sans même lui demander son avis. Ce distingué personnage, qui avait en charge les affaires intérieures de l'empire, passa la nuit à grimacer et à gémir en voyant ses serres saccagées, ses fleurs piétinées ou ses spécimens rarissimes, importés à grands frais d'Asie, attaqués à la dague par des amoureux désireux de graver leur affection sur l'écorce d'un arbre exotique.

— Tiens, fis-je en lui tendant une coupe de vin. Tu en as besoin.

Il leva vers moi ses grands yeux noirs et grimaça. Homme fort séduisant et d'une intelligence surprenante, Épaphrodite était réputé pour ne pardonner aucun écart à ceux qui travaillaient sous ses ordres. Il se montrait la plupart du temps hautain et distant. Je n'avais donc jamais osé me frotter à lui, mais le voir là, assis sur le socle d'une petite statue brisée, caressant les pétales d'un rosier blanc malmené, m'émut profondément.

— Merci.

Il vida la coupe d'un trait et la jeta sur le sol.

— Fais attention, le vin n'est presque pas coupé et tu n'as rien mangé.
Il va te monter à la tête.

— Sporus, c'est bien ça ? (J'acquiesçai d'un hochement de tête.) Eh bien, Sporus, si je me soûle, j'aurai au moins la consolation de ne plus voir ce désastre ! fit-il en désignant ses jardins d'un ample geste circulaire.

— J'ai réussi à sauver ça, dans la serre, dis-je en lui tendant un petit pot contenant une bouture des plus étranges.

Il leva un sourcil amusé et m'observa avec attention, sans doute pour la première fois depuis que j'habitais la *Domus Aurea*.

— Sais-tu ce que c'est ? me demanda-t-il en prenant doucement le pot.
Je secouai négativement la tête.

— Non, mais c'est une jolie bouture. Vraiment bizarre, mais jolie.

— Ce n'est pas une bouture, Sporus. C'est un arbre qui a vingt ans.
J'éclatai de rire.

— Le vin t'est monté à la tête plus vite que je ne le croyais !

— Je ne plaisante pas, assura-t-il. Il vient d'Asie. Dans ce pays, les horticulteurs ont une technique pour faire pousser des arbres nains. Voici cinq années que je possède celui-ci et il n'a pas grandi d'un pouce.

Il le posa près de lui avec délicatesse.

— Écoute, commençai-je en rougissant, je sais que je ne suis pas très intelligent et que je ne comprends pas les choses desquelles vous parlez, toi et les autres amis de Néron, mais...

— Mais quoi ? demanda-t-il en croisant les bras, amusé.

— Si tu en profites pour te moquer de moi et me faire avaler n'importe quoi, je trouve que ce n'est pas très...

— C'est ce que tu penses ? me coupa-t-il.

— Pour être honnête, oui.

Il éclata de rire et se leva pour prendre un couteau sur une table.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demandai-je en le voyant prendre la bouture d'une main et le couteau de l'autre.

— Te prouver que je ne me moque pas de toi. Quand j'aurai coupé le tronc, tu pourras toi-même compter les années de cet arbre.

— Non ! Arrête ! Je te crois. Je n'aime pas que l'on tue des bêtes ou des arbres inutilement.

Il rit encore et secoua la tête.

— Je me demande bien ce que tu fais à la cour, toi !
— En fait... Je me le demande souvent, moi aussi.
Il rit de plus belle et me donna une tape amicale sur l'épaule.

*

Nous partîmes en voyage pour la Grèce peu avant les calendes d'octobre²⁹, au grand désespoir de Nymphidius, qui avait reçu l'insigne honneur de s'occuper de l'organisation de la « tournée ». En voyant le cortège, je fus tenté de me frotter les yeux pour être certain que je ne rêvais pas.

Au bas mot, quinze mille personnes, des litières, des chars, des esclaves, des *augustiani*, des sénateurs, des prétoriens, des courtisans, des chanteurs, des mimes, bref, une suite invraisemblable qui ne fut pas sans me rappeler celle que nous avions formée avec Tiridate en revenant de Naples. On ne savait plus si nous partions en voyage d'agrément ou en campagne militaire. Pour ajouter au ridicule, les frères arvales nous offrirent une cérémonie somptueuse durant laquelle ils firent des vœux pour le voyage, pour un bon retour du *princeps* à Rome et, comme si ce n'était pas suffisant, une bonne récolte de « victoires ». Auguste lui-même aurait pâli d'envie devant tant de prévenance. Dieux, quelle honte !

— Grotesque, gémissait Nymphidius entre les fumées d'encens, tout simplement absurde.

Lucidus le poussa discrètement du coude.

— Tais-toi ou c'est ta tête sur une pique qui va atténuer le « grotesque » de cette prière et lui donner une touche toute dramatique.

Nymphidius dansa d'un pied sur l'autre, n'osant croiser le regard des sénateurs assemblés, et se frotta le visage.

— Savez-vous où il veut donner sa première représentation ? murmura-t-il. À Corcyre. Je n'ai jamais mis les pieds à Corcyre ! Imaginez que la taille du théâtre soit trop imposante. On ne l'entendra plus à partir du deuxième gradin !

— Tout va bien se passer, le rassura Lucidus. La Grèce s'apprête à recevoir le *princeps*. Helius a dit qu'un arc de triomphe avait même été élevé en son honneur à Olympie.

— C'est mon bûcher funéraire qu'ils auraient dû dresser !

— Tais-toi, imbécile, gronda Épaphrodite. On va t'entendre.

Nous partîmes le lendemain, et Nymphidius était si angoissé que son ventre lui joua des tours durant tout le voyage. On le voyait sauter de sa litière pour se précipiter, tunique relevée, derrière le premier buisson qui se trouvait sur la route. Cela provoqua de nombreux éclats de rire au sein des badauds, qui s'agglutinaient le long du chemin pour admirer le cortège.

*

Nous arrivâmes à Corcyre en octobre. Néron y séjourna quelques jours, mais ne donna qu'un petit récital privé. Lorsqu'il avait vu le théâtre, le trac l'avait saisi et il s'était vidé comme une outre percée, au grand amusement de Nymphidius qui y vit là une vengeance divine bien méritée.

Moi qui m'étais imaginé une Grèce verdoyante et enchanteresse, je fus bien déçu. Rien ne la distinguait de l'Italie. Mis à part la langue, et encore, car tous ceux que je fréquentais parlaient parfaitement le latin. Quoique non, je suis injuste en disant cela. Les édifices publics étaient particulièrement somptueux. Bien plus qu'à Rome. Le soin minutieux apporté aux moindres détails architecturaux, du plus grand temple hypèthre au plus petit abaque, forçait l'admiration. Mais comme je n'ai jamais été féru d'architecture et moins encore de philosophie, je m'ennuyais ferme. Tous les gens que nous rencontrions ne parlaient que d'art et de littérature. Bref, les gens les plus pesants que j'aie jamais vus.

La première représentation eut lieu à Corinthe, où la cour avait élu domicile, et ce fut – pourquoi ne pas le dire franchement ? – une vraie catastrophe. De là où j'étais, aux places d'honneur du théâtre, je pouvais voir les sourires à peine dissimulés des spectateurs. Néron, le visage crispé et les poings serrés comme un gosse en colère, forçait sa voix en déployant des efforts cyclopéens.

« Il va chier sur la scène ! » entendis-je dans les premiers gradins, et je dus me mordre la langue jusqu'au sang pour ne pas éclater de rire.

Sur ordre de Tigellin, le plaisantin fut expulsé *manu militari* par trois prétoriens et ses cris couvrirent la voix de Néron pendant quelques instants. Un frisson d'appréhension parcourut les spectateurs, qui échangèrent des regards inquiets. Inutile de dire que l'ovation qui s'éleva, lorsque Néron eut fini sa prestation et salua, fit trembler les fondations du théâtre. Des « Vive le maître du monde » et « Gloire à l'enfant d'Apollon », ainsi que des apostrophes en grec que je ne compris pas, sortirent de toutes les bouches.

Si Néron en fut flatté et trembla de joie contenue, je ne remarquai que trop les sourires sarcastiques qui se dessinaient sur les lèvres de ceux qui lançaient les compliments les plus obséquieux. Ah, il avait belle allure, le maître du monde...

ÉLEUSIS

Si Néron avait choisi Corinthe comme lieu de résidence permanent de la cour, il ne s'en éloignait pas moins régulièrement pour glaner palmes et couronnes aux quatre coins de la Grèce.

Au risque de paraître médisant, je dois bien avouer que ces prix ne furent jamais mérités. Je loue certes les efforts de Néron pour avoir travaillé sa voix et amélioré ses prestations, mais jamais elles n'ont été à la hauteur de ceux auxquels il s'opposait. Les Grecs, cependant, sans doute par déférence, mais davantage par flatterie, lui décernèrent toujours les premiers prix. Ils allèrent même jusqu'à le faire concourir avec des chanteurs, certes célèbres, à qui l'âge ne permettait plus de faire porter leurs voix plus loin que celle de « Sa Divinité ». Ces flagorneries faillirent tourner au drame lors d'une course de chars où César voulut faire montre de ses qualités d'aurige. Ces imbéciles de Grecs lui attelèrent un char de quatre chevaux particulièrement fougueux, et le pauvre Néron fit la culbute au premier tournant. La chute fut spectaculaire et nous craignîmes tous qu'il ne se soit rompu le cou, mais, fort heureusement, il en fut quitte pour quelques égratignures. Son embonpoint l'avait protégé plus sûrement qu'une cuirasse. Le comble du ridicule fut atteint lorsqu'ils lui remirent malgré tout la palme des vainqueurs. Il la leva devant la foule avec une fierté déplacée et alla jusqu'à offrir aux juges une somme colossale en remerciement. L'histoire se répandit comme le feu dans une grange. Bientôt, chacun

couvrit Néron de victoires dans le seul but de bénéficier de la prime qui tombait lorsqu'on offrait la couronne du vainqueur au *princeps*.

Néron donna ainsi des centaines de prestations en tout genre, raflant les prix les uns après les autres et courant les concours comme une puce les chiens errants.

Si l'on me demandait aujourd'hui à quoi j'ai passé l'année du consulat de Fonteius Capito et de C. Julius Rufus³⁰, je répondrais : à courir. Nous étions épuisés, bénéficiant rarement de plus de cinq heures de sommeil par nuit, et encore étaient-elles souvent écourtées par des banquets interminables ou des concerts de pleine lune.

Il faut dire que Néron était pris d'inspiration à des heures indues. Il désirait connaître notre avis sur l'opportunité de présenter telle ou telle chanson au concours du lendemain. Un vrai cauchemar. Moi qui avais pensé que ce voyage allait me permettre de filer le grand amour avec Lucidus sous les oliviers grecs, j'étais bien obligé d'admettre que, une fois la journée terminée, nous avions tout juste la force de nous déshabiller et de nous glisser dans le lit. Jamais de ma vie je n'ai été aussi sage et, par-dessus le marché, dans un pays réputé si libertin !

Au mois d'août, un petit événement vint interrompre la monotonie de mon séjour. Nous préparions le départ pour Éleusis, une ville dont je n'avais jamais entendu parler auparavant, quand un Nymphidius éploré fit irruption dans ma chambre. J'étais en train de choisir quelques toilettes légères, adaptées à la température étouffante qui s'abattait sur la Grèce à cette époque de l'année et je pestais contre les coups de soleil qui m'avaient brûlé le dos des mains la veille.

— Sporus, il faut que tu parles à Néron ! annonça-t-il de but en blanc. Toi, il t'écouterà.

Je fermai le coffre et m'assis sur le couvercle en soupirant. Par une telle chaleur, le moindre effort éreintait l'homme le plus robuste.

— Qu'est-ce qui se passe, encore ?

— Il faut que nous retournions à Rome.

— Rien que ça !

— Dis-lui que Cybèle t'a envoyé une vision, n'importe quoi, mais fais quelque chose !

— Hors de question.

Il tapa du pied.

— Sporus ! Helius envoie lettre sur lettre, la situation se détériore à vue d'œil. Le peuple gronde et le prix du grain monte en flèche. La révolte juive prend des proportions phénoménales en Orient, et le blé n'arrive plus !

Je me mordis la joue.

— Ah... Et... c'est grave ?

Il leva les bras au ciel, excédé.

— Bien sûr que c'est grave, âne que tu es ! C'est la disette qui guette ! Imagines-tu ce que peut faire un peuple affamé ? Crois-tu que les gens ne savent pas que les quelques bateaux de vivres qui quittent le Levant sont détournés pour nourrir tout ce joli monde ?

— Quoi ?

— D'où croyais-tu que venaient ces monceaux de nourriture sous lesquels croulent les tréteaux aux banquets ? D'ici, peut-être ?

— Mais... c'est... c'est...

Je ne parvenais pas à trouver de mots pour exprimer mon indignation. Comment un souverain pouvait-il chanter en sachant que quelque part, à Rome, un vieillard rêvait peut-être du bol d'*alica* qu'il venait de lancer, par jeu, à la tête d'un compagnon de beuverie ?

— Comprends-tu, à présent, pourquoi nous devons rentrer ?

— Mais comment veux-tu que j'arrive à le convaincre ?

— Tu es un galle, non ? Sers-toi de ta Déesse !

Je secouai la tête.

— Tu me demandes de blasphémer !

— C'est pour une bonne cause, insista-t-il. (Il sembla soudain inspiré.) Attends un instant, une idée me vient...

— J'espère qu'elle est bonne.

Il essuya la sueur qui coulait de son front du dos de la main. En Grèce, la pâleur de Nymphidius s'était muée en un hâle doré particulièrement séduisant, et ses cheveux noirs avaient pris quelques reflets auburn. Ses farouches yeux verts ressortaient de façon presque indécente et ses muscles secs saillaient sous la peau. Tout cela, ajouté à sa grande taille en faisait un homme devant lequel bien des cœurs avaient flanché depuis quelques mois.

— Éleusis ! s'écria-t-il soudain.

— Quoi ? bredouillai-je, m'arrachant à la contemplation de ses cuisses, qu'une courte tunique grecque dévoilait.

Il suivit mon regard et je rougis comme un petit garçon surpris en flagrant délit de vol de figues au miel.

- Qu'est-ce que tu regardais ? demanda-t-il avec une moue taquine.
- Rien. Tu parlais d'Éleusis, je crois.
- Oui. Écoute-moi bien, voici ce que tu vas lui dire...

*

Je me ruai dans les appartements de Néron, suivi par un Lucidus que je n'avais pas eu le temps de mettre au courant de toute l'affaire.

— Tu es sûr de savoir ce que tu fais ?

— Mais oui ! Approuve tout ce que je dis, c'est tout ce que je te demande.

— Es-tu bien sûr d'avoir retenu tout ce que t'a dit Nymphidius ?

— Mais oui !

Nous fûmes introduits dans la chambre de Néron, où flottait une odeur insupportable de vomissures et de déjections.

— César est-il malade ? demanda Lucidus à Acté, qui se trouvait là.

— Non, il a pris des purgatifs pour s'éclaircir la voix.

Je lançai un regard surpris à Lucidus.

— Chier, ça éclaircit la voix ?

Il me donna une tape agacée sur la nuque.

— Sporus doit le voir de toute urgence, fit-il en prenant une mine catastrophée.

— Il est dans le jardin.

Nous suivîmes Acté dans un jardin luxuriant de fleurs et d'arbres fruitiers. Néron étudiait un texte à l'ombre d'un oranger, en compagnie du citharède Diodore, que le *princeps* avait « battu » deux jours auparavant.

— Ah ! Mon cher Sporus ! s'écria-t-il en m'apercevant. Je t'ai bien négligé. Viens donc t'asseoir près de moi.

Il demanda deux chaises pliantes et nous fit servir du vin frais largement coupé.

— Il faut que je te parle, Divin César, murmurai-je.

— On dirait que tu as vu un fantôme, fit-il en observant ma mine défaite.

— J'ai reçu la visite de la Déesse, César.

Il poussa un petit cri et congédia immédiatement citharède, Acté et esclaves.

— Quoi ? Elle t’a transmis un message ? (Je hochai la tête.) Un message... pour moi ? (Nouvel acquiescement.) Eh bien, parle !

Il bouchonnait un pan de sa tunique en fronçant le nez. À ceux que son attitude pourrait surprendre, il faut que je précise que Néron faisait montre d’une déférence religieuse presque maladive. Il consultait les augures et auspices pour un oui ou pour un non. Je crois que s’il ne m’a jamais forcé, c’est uniquement parce que j’étais un galle. Contrairement à ce qu’il m’avait affirmé à plusieurs reprises, j’avais appris que le viol ne le faisait pas toujours reculer.

— J’ai du mal à interpréter son message, César, bredouillai-je, peut-être pourras-tu l’éclaircir.

— Vas-tu parler !

Il tremblait. Parfait.

— Voici, César : « Va, galle, et dis au couronné que Rome pleurera bientôt son maître. Elle accueillera ses cendres en son sein si la colère d’Éleusis le serre dans les bras de ses mystères. »

Lucidus poussa un petit cri et Néron bondit de son fauteuil pour faire quelques pas nerveux en tirant sur les poils de sa barbe.

— Là, tu y as été un peu fort, siffla Lucidus entre ses dents, pâle comme un marbre de Paros.

— Ah bon ? demandai-je tout bas. Je n’ai fait que répéter les mots de Nymphidius. Qu’est-ce que cela veut dire ?

Lucidus se couvrit le visage dans les mains et Néron revint vers nous, tremblant comme une feuille.

— Il ne faut pas que je me rende à Éleusis, bredouilla-t-il.

— Nous devrions rentrer à Rome, fis-je avec une grimace.

Il agita la main.

— Bien sûr que non, la Déesse n’a pas parlé de cela.

— Ah mais si !

Il me lança un regard suspicieux et fronça les sourcils.

— Tu m’as bien tout dit ?

Je me torturai le cerveau pour me souvenir des paroles exactes de Nymphidius, mais comment voulez-vous apprendre correctement une leçon lorsqu’un joli garçon remue entre vos cuisses !

— Oui, César.

— Nymphidius ! appela Néron. Nymphidius !

Mon cœur manqua un battement. M’avait-il percé à jour ?

Nymphidius accourut, tablettes sous le bras, et s'inclina devant lui.

— César ?

— Fais annuler immédiatement le voyage à Éleusis. Ainsi que celui d'Athènes et de Sparte, on ne sait jamais.

— Nous rentrons donc à Rome, César ? demanda Nymphidius, faussement surpris.

— Quoi ? Mais vous vous êtes tous donné le mot ou quoi ? Bien sûr que non, nous ne partons pas pour Rome ! Quelle idée ! J'ai bien trop à faire ici !

Nymphidius me lança un regard courroucé par-dessus l'épaule de Néron. J'y répondis par un hochement de tête penaud. Selon toute vraisemblance, j'avais bel et bien oublié une partie du « divin message ».

— Je m'en occupe immédiatement, César. Une missive d'Helius vient d'arriv...

— Ah ! Tais-toi, oiseau de mauvais augure ! gronda Néron. En voilà assez des sottises d'Helius. Je commence à regretter d'avoir laissé Rome aux mains de cet incapable.

— Peut-être faut-il y mettre de l'ordre avant que les choses ne...

— Nymphidius ! Si je t'entends encore me répéter qu'il faut retourner à Rome, je te fais fouetter sur-le-champ ! Allez, laissezmoi, à présent, soupira-t-il en s'affalant dans son fauteuil. J'ai besoin de calme.

À peine sorti du jardin, je voulus prendre mes jambes à mon cou, mais Nymphidius et Lucidus m'attrapèrent par la peau du dos pour m'entraîner sous une colonnade.

— Ne me dis pas que tu as oublié ce que je t'ai pourtant rabâché pendant près d'une heure ? s'emporta Nymphidius.

— Si tu crois que c'était facile de se concentrer pendant que tu me...

Je me tus en remarquant le regard plus qu'intéressé de Lucidus.

— Tu as tout fait rater !

— Il n'y est pour rien, s'interposa mon ami. Si tu m'avais mis dans la confiance, j'aurais pu l'aider. Ne t'en prends qu'à toi.

— Mais il devait te... (Il se tourna vers moi, mains sur les hanches.) Tu l'as bien mis au courant ?

Je me dandinai, mal à l'aise.

— Oui. Enfin, en partie. Tu disais que le temps pressait, alors je...

— Oh, malheur ! Mais qu'est-ce qui m'a pris de te demander ça à toi ?

— Je me demande surtout ce qui t’a pris à toi de le jeter dans la gueule du loup ! s’emporta Lucidus. Non, mais tu imagines comment Néron aurait pu réagir ? Le traiter ouvertement d’assassin ! Mais tu as perdu la tête, mon pauvre Nymphidius !

— Comment ça, traiter Néron d’assassin ? m’écriai-je. Je n’ai jamais dit une chose pareille.

— Tais-toi, Sporus, je m’explique avec cet imbécile !

— Ah, parce que tu avais sans doute une meilleure idée ? railla Nymphidius.

— Vous me fatiguez, à la fin ! m’écriai-je. Débrouillez-vous seuls, puisque c’est comme ça !

Je courus m’enfermer dans ma chambre, où Lucidus ne tarda pas à me rejoindre.

— Tu as fait ce que tu as pu, Sporus, fit-il en me caressant les cheveux. Nymphidius n’aurait jamais dû te demander une chose pareille.

— Pourquoi as-tu dit que je l’avais traité d’assassin ?

Il pinça les narines et joua avec le lobe de son oreille.

— L’initiation aux mystères d’Éleusis est refusée aux criminels, et ne parlons pas des matricides. Nymphidius comptait effrayer Néron quant à une vengeance possible de...

— Quoi ? m’écriai-je. Est-il conscient que Néron aurait pu me chasser pour ça, ou pire encore ?

Lucidus secoua la tête, rassurant.

— C’est peu probable, je dois bien l’avouer. L’avertissement ne venait pas de toi, après tout, mais de la Déesse.

— Et j’ai tout fait rater, soupirai-je. C’est pas facile, de recracher des mots auxquels on ne comprend rien.

Lucidus me pinça la joue avec un sourire malicieux.

— Surtout lorsque l’on est trop occupé pour demander des explications, mhh ?

Je rougis comme un piment et il éclata de rire.

*

En novembre, Néron sembla se dire qu’il était grand temps de marquer son époque par autre chose que des chansons. Il décida de reprendre un projet titanesque, caressé avant lui par Caligula, disparu trop tôt pour le

mettre en chantier, et par Jules César : percer l'isthme de Corinthe afin d'éviter à certains bateaux, trop lourds pour être transportés par voie terrestre, une perte de temps considérable en contournant le Péloponnèse. Cette décision fut accueillie avec enthousiasme, bien évidemment, excepté par ceux qui gagnaient leur vie en transportant les bateaux du golfe de Corinthe au golfe Saronique, ou inversement, par voie de terre.

Ah ! Il fallait voir Néron, sa pioche dorée à la main, donner le premier coup de l'inauguration des travaux. La ville de Corinthe frappa même une monnaie à son effigie pour l'occasion, en sus de celles qu'elle avait déjà frappées pour ses « victoires » ou pour son arrivée en Grèce, et se saigna aux quatre veines pour organiser des fêtes splendides qui durèrent plusieurs jours.

Certains, cependant, ne participèrent pas à la fête : les prétoriens, que Néron avait décidé d'humilier en les assignant au percement du canal comme de simples légionnaires. Ils ne lui pardonnèrent jamais ce geste.

Si, après cela, je me disais que rien de ce que pouvait faire Néron ne saurait me surprendre, je tombai de haut. Le soir du dixseptième jour des calendes d'octobre, sous le consulat de Fonteius Capito et de C. Julius Rufus³¹, devant toute la cour, les badauds et les personnalités grecques assemblés... il me demanda en mariage !

L'IMPÉRATRICE EST UN HOMME !

Je ne sais quelle fut l'expression que j'affichai lorsqu'il se leva pour me demander la chose, mais j'aurais donné cher pour la voir. Les Grecs acclamèrent Néron, Lucidus s'étouffa avec une tranche de pâté, Pythagoras pouffa, Nymphidius blêmit, Calvia s'évanouit et Acté applaudit. Statilia, l'épouse légitime, qui s'était fondue dans le décor durant tout le séjour, continua à manger comme si de rien n'était. Je crois qu'elle s'en moquait comme d'une guigne dès l'instant qu'on lui fichait la paix. J'avais vraiment du mal à croire que c'était cette femme, aussi réservée que fut discret son mariage avec Néron, qui avait mis Pythagoras à la porte des appartements de son « divin » fiancé. Pour ma part, je ne pus que répondre oui, bien entendu, en espérant qu'il s'agissait là d'une fantaisie d'ivrogne. Je me voyais mal éconduire le *princeps* devant toute sa cour, et cela même s'il était imprégné de vin comme une éponge d'eau de mer. Il ne fallait pas oublier que, si j'étais un homme libre, je lui appartenais toujours. En tant qu'affranchi, je lui devais obéissance et respect, quel que fût son état.

Malheureusement pour moi, cette demande en mariage n'était ni une lubie ni un caprice. Je me résolus donc à jouer les jeunes fiancées durant les huit jours que durèrent les préparatifs. Je dus faire face à un Pythagoras et un Nymphidius qui se tordaient de rire dès qu'ils mettaient un pied dans mes appartements. Ce dernier m'affubla d'ailleurs du surnom de Poppée. Il

l'utilisait à chaque fois que Néron n'était pas dans les parages immédiats, ce qui me faisait enrager comme un jeune chiot.

La situation m'amusa tout d'abord, mais, plus les jours passaient, plus l'angoisse me malmenait l'estomac. Moi, l'épouse de Néron... Je m'imaginais déjà subir son corps flasque nuit après nuit, supporter les sarcasmes et les insultes des courtisans, sans compter le mépris dont ne manqueraient pas de m'accabler les habitants de Rome lorsque nous retournerions au palais. J'en étais venu à craindre notre retour dans la cité comme un veau l'arrivée du boucher.

J'ai envie de hurler lorsque je me rends compte à quel point les citoyens romains peuvent être hypocrites ! Vous vous attendrissez devant les jolies fesses potelées d'un éphèbe ? Qu'à cela ne tienne ! C'est humain et bon pour la santé de se vider les couilles. Mais que vous soyez celui dans lequel on les vide et la chanson n'est plus du tout la même. Prendre, oui, mais se donner, hors de question ! Il n'y a pas pire perversion. Donnez-vous une fois et vous êtes considéré comme impur jusqu'à la fin de vos jours. Alors épouser un homme...

Cette fois, je ne pouvais plus compter sur la discrétion de l'alcôve ou la muraille d'indifférence des courtisans. J'étais officiellement la putain du *princeps*. Une cible vivante pour un peuple qui verrait son prince couvrir son mignon de présents et d'attentions, au mépris de la misère de ses propres sujets. J'étais dans de beaux draps. Deux jours avant le mariage, Pythagoras et Nymphidius me rendirent visite et je leur fus reconnaissant d'avoir laissé leurs sarcasmes à la porte.

— Comment vas-tu ? demanda Pythagoras. Prêt pour le grand jour ?

Je secouai tristement la tête.

— Je me prépare surtout à ma prochaine lapidation sur le forum.

Nymphidius me tendit un rouleau scellé, que je pris avec mille précautions.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ta dot, fit-il en souriant. Deux cent cinquante mille deniers³² à valoir sur le Trésor.

Je dus m'asseoir, craignant que mes jambes ne me trahissent, et Lucidus poussa une exclamation à peine étouffée.

— Néron pensait t'en verser deux cent mille, mais je l'ai convaincu... d'arrondir la somme, murmura Pythagoras.

— Mais... mais... bredouillai-je.

C'était une somme colossale. De quoi vivre à mon aise jusqu'à la fin de mes jours.

— Laisse-nous, veux-tu ? demanda aimablement Pythagoras à Nymphidius.

— Je reviendrai plus tard, fit ce dernier en se retirant. Prends-en soin, ajouta-t-il en désignant le document.

Je hochai bêtement la tête et il referma doucement la porte.

— Néron m'a demandé de te parler du mariage, murmura Pythagoras en me prenant les mains.

— Ne me dis pas qu'il t'a demandé de me déniaiser !

— Ne sois pas sot. Bien sûr que non. Sais-tu que, moi aussi, je l'ai épousé ?

Là, je crois que je dus m'agripper à ma chaise pour ne pas tomber à la renverse.

— Quoi ? Et... il t'a répudié ?

Il éclata de rire.

— Non. Il ne faut pas que tu interprètes ce mariage comme une bouffonnerie, quoi qu'en pensent les imbéciles. C'est un acte religieux très important.

— Je ne te suis plus.

— En t'épousant, c'est Cybèle qu'il épouse, intervint Lucidus.

— Et en épousant la Déesse, il devient l'équivalent d'Attis, ajouta Pythagoras. Son protégé, son élu.

Je secouai la tête, dubitatif. Qu'est-ce que c'était que ces histoires à dormir debout ?

— Mais c'est ridicule !

— Non, insista Pythagoras, c'est une initiation aux mystères des cultes orientaux.

— Et pourquoi t'a-t-il épousé, dans ce cas ?

— As-tu entendu parler de Mithra ?

Je réfléchis un instant. Les dieux et déesses orientaux étaient légion, mais Tiridate nous avait suffisamment rebattu les oreilles avec Mithra pour que je m'en souvienne. Qui plus est, cette déité était l'une des plus populaires au sein de l'armée romaine.

— Un peu.

— Eh bien, j'en suis le grand-prêtre à Rome.

Voilà qui expliquait l'aigreur de Tiridate à l'égard de Pythagoras. Ce dernier occupait un rang largement supérieur au sien au sein du culte.

— En m'épousant, c'est Néron qui joua le rôle de la mariée. Le flammeum est le voile des jeunes mariées, mais aussi celui des initiés. Le deuxième grade des sept qui composent l'ordre, après « corbeau », est celui de « nymphus », fiancé. Mais ce terme est aussi à prendre dans le sens de « chrysalide ». Te souviens-tu comment Tiridate s'est jeté aux pieds de Néron, sur le forum ? C'est ainsi que l'on salue Mithra. Comme moi, César a atteint l'ultime grade de « père ».

Pour les mithriastes, le « père » symbolisait Mithra lui-même, le soleil. Raison de plus pour laquelle Néron avait jeté son dévolu sur Apollon et avait fait élever le Colisée, cette immense statue de lui à son effigie. Non par prétention d'égaler la beauté du dieu, mais parce qu'Apollon était celui qui conduisait le char solaire, et qu'il était le dieu des artistes.

— Je comprends tout, maintenant, fis-je simplement.

— Ne crains rien, ajouta Pythagoras, ce mariage ne te séparera en rien de Lucidus. Néron est un véritable artiste, quoi qu'on en pense et quoi qu'on en dise. Je me suis d'ailleurs laissé dire qu'il avait composé un poème sur le sujet, son cadeau de mariage.

— Un cadeau ? murmurai-je. Celui qu'il m'a fait, fis-je en montrant le rouleau que m'avait remis Pythagoras, en sus de ma liberté et de celle de Lucidus, est déjà bien plus que je pourrai jamais lui rendre.

— L'argent n'a nulle valeur pour lui.

— S'il pouvait en être de même pour tous ceux qui lui tournent autour, soupira Lucidus.

Pythagoras lui donna une claque amicale dans le dos.

— Je vous laisse, j'ai du travail.

Il sortit, et je caressai le rouleau de parchemin.

— Tu crois que nous le comprendrons un jour ? demandai-je à Lucidus.

— Pythagoras ?

— Non, Néron.

Il haussa les épaules.

— Je n'ai pas une âme d'artiste pour ce faire, et je crains que ce ne soit nécessaire, dans son cas.

Les noces furent somptueuses, comme tout le reste. Une vieille femme nous maria, dans la plus pure tradition romaine. Je pris mon rôle très au sérieux, au grand amusement des Grecs. Contre toute attente, Néron resta sobre et ne but en tout et pour tout que trois coupes de vin durant la journée et une partie de la nuit. Les Corinthiens nous couvrirent de cadeaux somptueux et nous adressèrent mille vœux de bonheur, de longévité et, preuve qu'ils ne comprenaient rien à ce qui était en train de se passer, de fécondité. Les flatteurs de la cour ne furent pas en reste et nombre d'entre eux me souhaitèrent – sans rire ! – une descendance nombreuse et robuste. À chaque fois que l'un de ces imbéciles s'abaissait à ce genre de niaiseries, j'adressais un regard navré à Néron, qui me répondait par un sourire amusé.

— Puisse la Déesse vous être favorable à tous deux.

Je me tournai et eus la surprise de reconnaître Statilia, qui me tendait un miroir d'argent délicieusement travaillé.

— Je te remercie. Il est magnifique. Puisse la Grande Mère te bénir.

Elle regarda discrètement autour d'elle et, après avoir vérifié que personne ne l'entendait, se pencha vers moi.

— Prie Cybèle de m'accorder une longue vie et de m'épargner les tourments du veuvage.

Je tressaillis à ces paroles et l'observai avec curiosité. Elle donnait l'impression de mourir de peur.

— Que veux-tu dire ?

Elle hésita de nouveau et baissa les yeux.

— S'il arrive quelque chose à César, murmura-t-elle, demande à la Déesse de m'épargner.

Je frémis, mais lui posai la main sur le front.

— Va, elle saura reconnaître les siens et te protégera.

Statilia m'adressa un regard reconnaissant et s'éloigna, un peu rassurée.

— Que voulait-elle ? demanda Néron.

— Que je la bénisse, mentis-je.

J'observai Statilia de loin. Elle discutait aimablement avec Calvia. Les deux femmes, la mine sombre, détaillaient les réactions des invités et se penchaient l'une vers l'autre pour les commenter. Je compris à ce moment précis que tout cela ne pouvait plus durer. Lorsqu'un *princeps* n'allait pas dans le sens que l'on attendait, on l'éliminait. Néron m'avait raconté l'histoire de son oncle Caius et elle était suffisamment explicite. On l'avait

assassiné comme un animal, sous un cryptoportique. Sans procès, sans témoins, poussant la lâcheté jusqu'à supprimer sa femme et son bébé avec lui. Oui, Statilia avait des raisons d'avoir peur et je comprenais, maintenant, pourquoi elle s'était faite aussi discrète. Ce qui était loin d'être mon cas depuis ce matin.

— Tu as l'air bien sombre, mon aimée, murmura Néron.

— Non, fis-je en me forçant à sourire. Je suis un peu las... je veux dire : lasse.

Néron hocha la tête et se leva, réclamant le silence.

— Ma jeune épouse souhaite se retirer, dit-il d'une voix forte, qui la portera jusqu'à sa maison ?

Des rires retentirent et plusieurs jeunes gens me soulevèrent à bout de bras. Ils me transportèrent, au rythme des chansons paillardes, jusqu'aux appartements de Néron, où celui-ci m'offrit le feu et l'eau. Je fus ensuite conduit à la chambre nuptiale, où il dénoua ma ceinture devant une foule curieuse, et referma la porte sur nous. Des plaisanteries grivoises retentirent pendant un long moment. Néron attendit patiemment qu'elles se tarissent, dos à la porte, et s'agenouilla devant moi, au pied du lit. La pièce sans fenêtres était éclairée par deux lampes à huile. La douce odeur des pétales répandus sur le sol et du cinnamome embaumait l'air. Elle se mêlait agréablement à l'essence de violette dont Néron s'était parfumé les cheveux.

Le regard doux, les idées claires, le vêtement simple et le maintien digne, je crois pouvoir dire qu'il était tout à son avantage. N'eût été l'appréhension qui flottait, insidieuse, l'atmosphère qui régnait dans la chambre était romantique et apaisante.

— Puisse la Déesse me rendre digne d'elle et bénir mes projets, murmura-t-il.

Je lui posai une main sur le front et m'éclaircis la gorge.

— Qu'ils soient empreints de sagesse, d'amour et de piété et la Déesse les bénira, les encouragera et t'aidera à les mener à terme.

Néron leva la tête et m'adressa un regard soupçonneux. Il ouvrit la bouche pour répliquer, mais la referma et acquiesça.

— J'ai saisi le sens caché de tes paroles. Je m'y emploierai donc.

— J'en suis certain.

Il passa derrière moi pour lisser ma chevelure et faire glisser ma robe.

— Tu es magnifique, dit-il en m'admirant à la lumière des lampes.

Il me souleva dans ses bras et m'allongea sur le lit avec une douceur extrême, comme s'il craignait de me briser.

— À travers moi, la Déesse est prête à te recevoir, fis-je la gorge nouée.

Le sang battait douloureusement à mes tempes et je n'avais qu'une envie : qu'il s'acquitte de ses « devoirs conjugaux » au plus vite.

Sentait-il mes réticences ? Se rendait-il soudain compte de ce qu'il m'inspirait ? Sans doute, car son visage reprit cette expression enfantine et douloureuse que je lui avais si souvent vue lorsque je repoussais ses avances.

— Je n'ai que ce corps flasque à t'offrir, petit galle, murmura-t-il, bien moins que ce que tu mérites.

Je me redressai, touché par la mélancolie qui perçait dans sa voix. Il glissa la main sous les oreillers et en sortit des tablettes, qu'il me tendit.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un cadeau. Cela n'atténuera pas la laideur de ce corps, que je ne reconnais plus, mais donnera une idée de ce qu'il contient. C'est un poème. Pour toi.

Que répondre à cela ? Comment ne pas être touché par ces paroles ? Ses immenses prunelles bleues brillaient à la lueur de la lampe, et l'émotion qui en irradiait le rendait plus beau, en cet instant, que bien des hommes qui avaient croisé ma route. Une tendresse poignante me saisit à la gorge et je sentis les larmes me monter aux yeux. Je pris les tablettes et les ouvris. Je savais ce qui pouvait lui faire le plus plaisir, et ce n'était ni des baisers ni des mots d'amour.

— Chante, murmurai-je d'une voix brisée en lui tendant le poème, chante-le pour moi. (Il hésita.) S'il te plaît.

Néron alla prendre une lyre, dans une armoire, et l'accorda avec soin. Sans me quitter des yeux, il en caressa les cordes comme s'il se fût agi du corps d'un amant. Je suivis du regard le mouvement de ses mains et imaginai ma peau sous ses doigts agiles et tendres. Je sentis les attouchements sur le bois comme sur mon propre corps. L'instrument accordé, il s'installa à mes côtés.

Sur le lit, le dos très droit appuyé au mur, il commença à chanter. Un murmure. Une douce mélodie comme ces berceuses que l'on chante aux tout-petits du bout des lèvres pour les endormir. Oui, c'est ainsi qu'il chanta, et sa voix me caressa comme une brise, tout comme ses doigts

caressaient les cordes de la lyre. Les notes cristallines semblaient s'envoler, et chaque mot qui s'échappait de ses lèvres était une écharde de tendresse qui s'enfonçait dans ma poitrine.

Je posai la tête sur son giron, les yeux mi-clos, et laissai couler mes larmes. Il n'était plus laid, il n'était plus gros, il n'était plus repoussant. Il était comme Rufus, comme Pétrone, comme Lucidus, comme Calvia. Il était comme tous ceux qui avaient su me serrer dans leurs bras lorsque j'en avais eu besoin et là, la joue posée sur ce gros ventre tendre, je l'écoutais chanter le poème qu'il avait écrit pour moi.

Défiant toute loi naturelle, j'étais devenu sa femme, et ce ventre chaud, rond, doux, sur lequel je pressai ma joue, ce sourire attendri, devinrent ceux de ma mère... celle que je n'avais jamais connue, celle sur le giron de qui j'aurais pu poser ma joue pour écouter des berceuses.

Pardonne-moi, Lucidus, pardonne-moi, mon amour, mais cette nuit-là, pour quelques instants, je t'aimai et te fus infidèle.

*[...] Les rayons de Phæbus font miroiter le temple
Marmoréen haut sur le mont Ida
Où vit la souveraine au regard qui contemple
Les profondeurs froides de l'au-delà.
Là, le prêtre nouveau, ou nouvelle prêtresse,
Attis au sexe indécis prend en main
– Une main fine et blanche empreinte de mollesse
Le doux cerceau d'un petit tambourin.*

La dernière note s'éleva et ses lèvres se penchèrent sur les miennes. Je les pris sans dégoût et il me fit l'amour comme il avait chanté, à la façon d'une brise qui, après l'attouchement d'une caresse aérienne, s'en va en murmurant, laissant, comme une excuse, son parfum sur la peau.

Comme tu dois grimacer, prince citharède, à me voir suer ainsi sur mes pauvres tablettes, toi qui écrivais avec tant de facilité. Lorsque je souffle la flamme de la lampe, pourtant, j'entends ton rire aigu résonner à mon oreille et ta voix me souffler : « Alors, petit galle ? Déjà fatigué ? Ne tarde pas, petit galle, s'ils se sentent délaissés, les mots fuiront ta maison pour n'y plus revenir... »

PEUPLE DE GRÈCE, REPRENDS TA LIBERTÉ

Les jours suivants, je partageai mes nuits entre le lit de Lucidus et celui de Néron. Des pitreries acrobatiques et des fantasmes bestiaux que m'avait contés Pythagoras, je ne vis rien. Sans doute « Sa Divinité » me les épargna-t-il. Lorsque je le rejoignais, il commençait toujours par me lire quelques textes, fraîchement composés, m'expliquait certains passages avec une patience infinie et me faisait l'amour avec le respect dû à toute jeune épousée. La seule fantaisie qu'il se permit un soir fut de vouloir assister aux ébats conjugués de Lucidus, Pythagoras et moi-même. Suite à quoi il se retira en compagnie de Nymphidius et d'Acté.

Ce fut à cette époque que je me rapprochai d'Épaphrodite. Pas en tant qu'amant, bien que nous ayons parfois cédé aux caprices de Vénus, mais bien en tant qu'ami. Cette amitié ne manqua pas d'en surprendre certains, à commencer par Lucidus, qui se méfiait de lui comme de la peste et le pensait capable des pires horreurs pour conserver ses prérogatives. Si ces liens se nouèrent, je pense que c'est en raison de l'atmosphère qui pesait sur la cour corinthienne. Chacun était inquiet de ce qui se tramait, et je ne parle pas ici des lubies de Néron, mais bien des échos qui nous parvenaient de l'empire tout entier. Rome grondait plus que jamais de voir son *princeps* jouer les histrions, au mépris des difficultés que le peuple rencontrait. Entre la disette, les soulèvements juifs et l'exécution de Corbulo, les excentricités de Néron n'avaient pas été digérées au sein des officiers de l'armée, des

chevaliers, des sénateurs et des patriciens en général. Sans parler des prétoriens, que le fait d'avoir dû jouer les carriers et les maçons avait rendus plus que mordants vis-à-vis de Néron. Bien entendu, tout cela, je ne le découvris pas moi-même : ce fut Épaphrodite qui me l'expliqua et il fut le seul à ne pas m'envoyer promener lorsque je posais des questions trop naïves.

La situation empira lorsque, le cinquième jour des calendes de décembre³³, Nymphidius vint annoncer à Épaphrodite l'arrivée d'une lettre particulièrement inquiétante écrite par Helius, à qui Néron avait laissé le soin de gouverner l'empire durant son absence. Nous étions, Épaphrodite, Lucidus, Acté, Calvia et moi-même, en train de déjeuner dans les appartements de Statilia quand Nymphidius accourut pour lancer à la cantonade :

— Ça y est ! Cette fois, nous partons !

Douze yeux éberlués se tournèrent vers lui et Statilia posa sa serviette.

— Pour Rome ? demanda-t-elle.

— Bien sûr, pour Rome ! Néron ne peut plus reculer, les nouvelles d'Helius ne sont pas bonnes.

— Que veux-tu dire ? s'enquit Épaphrodite, soudain pâle. Y a-t-il eu des incidents à Rome ?

— Non, mais il va y en avoir si nous n'y mettons pas bon ordre. L'Italie n'est plus la seule à gronder : la Gaule est en effervescence et pleure ses nouvelles richesses si vite envolées.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'écria Calvia. Néron a rendu vie à la Gaule en relançant son commerce. Il l'a, pour ainsi dire, tirée de la misère !

Nymphidius lui adressa un sourire de requin.

— Oui, et il a repris d'une main ce qu'il avait donné de l'autre. D'où crois-tu que venait l'argent qui a payé toutes ces excentricités ? demanda-t-il en désignant d'un geste ample tout ce qui nous entourait. Des jeux, des spectacles, des banquets, des dizaines de milliers de gens à nourrir, vêtir et amuser ! Sans parler des « cadeaux » faits aux juges lors des concours, et je préfère ne pas parler du percement de cette saleté de canal !

— Grande Mère, protégez-nous ! gémit Statilia en prenant la main de Lucidus.

— Il a fait prélever de nouveaux impôts ? bredouilla Épaphrodite. En Gaule ? Mais il est fou ! Il va détruire ce que nous avons mis des années à

faire évoluer ! Et pourquoi ne suis-je pas au courant ? s'emporta-t-il. Aucun courrier n'en a fait mention.

Épaphrodite avait en charge les affaires intérieures, et qu'on lui cache quoi que ce soit l'emplissait d'une rage folle.

— La *Domus Aurea* est un gouffre pour le Trésor. Il fallait aussi alimenter toutes nos dépenses. Hélius a pris de l'argent là où il pouvait.

— Les Grecs ne payent donc rien ? demandai-je innocemment.

Nymphidius balaya ma question d'un geste impatient ? mais Épaphrodite, une fois de plus, se pencha vers moi.

— La Grèce est très pauvre, Sporus, et même si tous les notables grecs ont mis la main à la bourse, Néron a largement compensé leurs efforts en donnant des divertissements et en faisant des cadeaux. Bien plus que nous ne pouvions raisonnablement nous le permettre.

Je hochai la tête et le remerciai d'un sourire pour ses explications, mais la conversation qu'ils tenaient amena une réflexion pour le moins inhabituelle chez moi. « Nous ne pouvions », « nous ne pensions », « nous », « nous », toujours « nous ». En les écoutant s'entretenir de la sorte, je me demandai à quel point Néron exerçait un quelconque pouvoir sur son empire. C'étaient *eux* qui menaient les affaires, *eux* qui traitaient le courrier, *eux* qui passaient accords et prélevaient taxes et impôts, bref, *eux* les têtes pensantes, les affranchis, d'anciens esclaves, qui menaient la danse et s'inquiétaient de la mauvaise gestion de l'empire tandis que leur *princeps* dilapidait le contenu des caisses, affamait son peuple et chantait devant un parterre de Grecs curieux. Néron avait-il perdu tout sens des réalités ? Moi-même, qui vivais dans ce petit cocon douillet de la cour, n'avais-je pas coupé tout contact avec l'extérieur ? Où étaient-elles, mes promenades sur le forum ? Où s'était envolée ma belle compassion pour les malheureux ? Où étaient partis mes principes, ma vocation et ma fierté ? Sans doute quelque part entre le lit de Néron et ma jolie maison de marbre blanc. Oui, ils avaient coulé tout au fond du lac artificiel de la *Domus Aurea*.

— Qu'y a-t-il, Sporus ? demanda Acté. Tu sembles ailleurs.

Je me levai et arpentai la pièce de long en large.

— Nous devons faire quelque chose, murmurai-je sans me rendre compte que je venais d'employer le pluriel. Je refuse d'ôter le pain de la bouche des pauvres gens.

— Les belles paroles que voilà ! Dignes d'une impératrice.

Je sursautai en reconnaissant la voix glaciale de Tigellin, mais je n'étais certes pas d'humeur à subir ses sarcasmes ou ses intimidations. Je me plantai devant lui, mains sur les hanches, et seule ma colère me permit de soutenir son regard de serpent.

— As-tu déjà eu faim, Tigellin ? demandai-je de but en blanc.

Il parut déstabilisé par le ton de ma voix autant que par mon acidité. C'était la première fois que je lui tenais tête.

— J'avoue que non.

— Eh bien moi, oui ! grondai-je. Il m'est arrivé de rêver de pain frais pendant que je me faisais baiser par des porcs trop bien nourris, qui versaient le prix d'une passe à mon propre frère sans que je ne voie la couleur d'un as ! Tu as un fils, Tigellin. Quel âge a-t-il maintenant ? Treize ans ? Bel âge, n'est-ce pas ? Sais-tu combien d'hommes m'avaient déjà pilonné le cul à treize ans, Tigellin ? Des centaines ! Et c'est ce que devra faire ton fils un jour si cette situation dégénère, que Néron est renversé, et que tu es tué ! Trouves-tu toujours cela aussi amusant, Tigellin ? As-tu toujours envie de faire des plaisanteries sur ma condition ? Veux-tu que ton fils hérite de ma robe ?

Je me tus, à bout de souffle, et me laissai tomber sur une chaise pliante. L'assistance s'était figée et Tigellin avait pâli. Ses mâchoires étaient si contractées que je pouvais les entendre craquer. Je réalisai alors les horreurs que je venais d'énoncer. Le simple fait d'évoquer le renversement de Néron était un crime de lèse-majesté, passible d'une exécution pure et simple.

Le temps semblait s'être suspendu. Une menace insidieuse crépitait dans l'air, me hérissant le poil. Je me mis à trembler et Tigellin expulsa l'air contenu dans ses poumons entre ses dents, en un long sifflement.

— Tu as la langue bien pendue, petit galle. Mais, pour une fois, elle s'est agitée avec justesse. Nymphidius, César te demande de toute urgence.

Il sortit sans ajouter un mot et Nymphidius le suivit – non, cependant, sans prendre le temps de se pencher à mon oreille pour murmurer :

— Tu as réussi à faire tomber le dernier cœur qui te résistait, jolie Poppée. Impressionnante victoire, en vérité !

Il m'adressa un clin d'œil et disparut en sautillant, pour rattraper Tigellin. Je levai timidement les yeux vers Lucidus, qui me sourit avec tendresse et me tendit les bras. Je m'y précipitai pour pleurer tout mon soûl. J'avais rarement connu une telle frayeur.

*

La date du départ fut arrêtée pour le début du mois de décembre. Néron eut beau faire des pieds et des mains, il fut obligé de convenir qu'il n'était plus question de faire un détour par l'Égypte, comme il l'avait escompté. Il fallut, néanmoins, qu'il marque les mémoires une fois de plus en se donnant en spectacle, et l'annonce qu'il fit au peuple grec, à la fin de sa prestation, eut certes de quoi les marquer à vie. Il demanda le silence en pleine représentation, prit une grande inspiration et annonça : « Peuple de Grèce, pour l'accueil que tu m'as réservé, pour ta chaleur et ton amitié, je t'offre ta liberté ! »

Ce fut la première fois que je vis Tigellin sur le point de s'étouffer. Une immense ovation accueillit cette déclaration (pensez donc !) et des fleurs par brassées furent jetées sur la scène. Dans les tribunes d'honneur, en revanche, la panique atteignit des sommets. Tous les hauts fonctionnaires de l'empire, de Tigellin à Épaphrodite, s'agitèrent en tous sens et firent de grands signes à un Néron grisé par les applaudissements de quitter la scène sur-le-champ. Ce qu'il fit, après un court intermède musical de cinq bonnes heures ! Nymphidius l'attrapa à la sortie du théâtre et le traîna littéralement jusqu'au palais, où tout ce petit monde s'enferma dans le bureau de Tigellin.

Ils n'en ressortirent que le lendemain matin, des poches sous les yeux, et soulagés, semblait-il, d'avoir évité une autre catastrophe de justesse. Certes, ils ne pouvaient revenir sur la parole donnée par le *princeps*, mais ils n'allaient pas non plus déclarer la Grèce État indépendant sur le coup de tête d'un artiste grisé. Pourquoi ne pas rendre leur liberté aux pays conquis d'Orient, tant qu'on y était ? Après tout, affamer le peuple un peu plus ou un peu moins... Je n'osai imaginer ce qui se serait passé s'il avait joué la même comédie en Égypte, qui était le principal point d'approvisionnement en blé de Rome.

Un traité fut donc signé, stipulant que la « liberté » promise était en fait une liberté administrative et fiscale, ce qui, de fait, ne pouvait qu'être bénéfique à un pays aussi pauvre. Cette mesure n'en fut pas moins accueillie avec joie par les Grecs, qui n'en attendaient pas tant, et couvrirent le *princeps* de mille bénédictions. Merci, Épaphrodite !

Néron, lui, répondit aux louanges avec toute la sincérité de celui qui est persuadé de les mériter, et ce fut avec d'abondantes larmes qu'il quitta

ce pays qui « avait su lui témoigner autant d'amour ». Je me mordis la langue pour ne pas lui répliquer que, s'il faisait preuve de la même largesse dans d'autres pays, il n'aurait pas assez de cent bouliers pour additionner tout « l'amour » qu'on lui offrirait.

Avec le recul, je suis bien obligé d'admettre que je vis sans doute aujourd'hui grâce à la sueur de quelques pauvres gens et, croyez-le, je n'en suis pas particulièrement fier.

UN RETOUR TROP ATTENDU

Nous quittâmes la Grèce début décembre, mais nous n'arrivâmes à Rome qu'en mars. Néron freinait des quatre fers pour retourner dans sa cité où, il le savait, je pense, l'attendaient remontrances et hostilité à peine dissimulée. Allez expliquer à des ventres affamés que les mois passés à détourner leur blé étaient nécessaires à la pacification de l'Orient. Maintenant que je le connaissais un peu mieux, je savais que Néron pouvait avoir des comportements de petit garçon. En raison de sa mère, qui l'avait étouffé, disaient certains. Je ne sais pas. Mais il suffisait parfois à Nymphidius d'élever un peu la voix pour que le fauve se transforme en agneau tremblotant. Mon « époux » me faisait réellement pitié dans ces moments-là. À d'autres, par contre, il pouvait tenir tête à un Tigellin en colère devant qui tous avaient capitulé. C'est alors qu'il me faisait réellement peur, parce que, lorsque Néron se sentait menacé, il devenait dangereux et agissait sur un coup de tête pour éliminer la « menace » en question, qu'elle soit matérielle ou humaine.

Nous partîmes par mer. Les dieux voulurent-ils remettre les idées en place à un homme qui semblait oublier ses devoirs de premier citoyen de Rome ? Voulurent-ils nous punir d'avoir contribué à la disette de tout un peuple ? Les deux à la fois, sans doute, car ils nous envoyèrent une terrible tempête. Moi qui craignais la mer plus que toute autre chose depuis que je l'avais vue à Naples, crus ma dernière heure arrivée. Les démons de la mer

firent bouillonner les flots le long des bastingages et les vagues passèrent par-dessus les bateaux, couvrant les cris des hommes d'équipage poussés par-dessus bord, brisant tout sur leur passage. La main même de Neptune agrippa les coques des navires de ses doigts d'écume. Il nous soulevait vers le ciel et nous lâchait soudain. Nous tombions de hauteurs terrifiantes et notre cœur remontait à notre gorge avant de s'écraser contre nos côtes, comme s'écrasaient les bateaux à la surface des flots, dure comme de la pierre.

Une galère coula corps et biens et, lorsque Néron s'inquiéta de savoir si ses trophées étaient saufs, au mépris des dizaines de marins qui venaient de disparaître sous la surface, je le détestai.

Cette tempête dura deux jours et une nuit. Deux jours et une nuit que je passai à fond de cale, solidement attaché, me vidant de ce que mon estomac ne contenait pourtant plus. Ce fut horrible et, quand je vis la côte, je me souviens d'avoir pleuré de joie. Mais, le pied posé sur le sol italien, nous ne retournâmes pas directement à Rome. Nous voyageâmes par étapes et fîmes un premier séjour à Naples, où Néron pénétra sur un char triomphal, faisant étalage des centaines de trophées, palmes, couronnes et autres victoires remportés en Grèce. Parodie d'autant plus grotesque qu'il entra dans la ville par une énorme brèche pratiquée dans la muraille pour l'occasion, à la façon d'un héros de guerre de retour au pays.

Si la foule sembla amusée par ce spectacle inattendu, qui lui donnait l'occasion d'oublier ses problèmes pour quelques instants, elle se rendit vite à l'évidence : ce gros garçon paradant au milieu des trophées artistiques ne lui serait pas d'un grand secours pour remplir ses marmites. Néron donna un récital, mais nous piaffions tous et n'avions qu'une hâte : retourner à Rome.

La même comédie se déroula à Albe, où la honte me rongea comme la pourriture un fruit blet lorsque les curieux m'apostrophèrent.

« C'est qui, cet imbécile accoutré en femme ? »

« Non mais tu l'as vu, celui-là ! »

« Elle est belle, l'impératrice ! Oublie ta descendance, Néron, elle ne mettra jamais bas, ta louve ! »

« C'est la tête qu'on aurait dû lui couper, pas les couilles ! »

« Prête-nous ta belle, César, on va la faire danser à coups de fouet, c'est tout ce qu'elle mérite ! »

« Serre bien les fesses, la louve ! Ne va pas perdre la semence qui te nourrit ! »

Si Néron réagit à ces insultes ? Il ne les entendit même pas, trop grisé à jouer les vainqueurs d'un jour. Ce fut Nymphidius qui tint ma main dans la sienne pendant les cortèges triomphaux, la serrant lorsqu'il me devinait sur le point d'éclater en sanglots. Lucidus, lui, était relégué en queue, avec Calvia et Statilia, qui voilait son visage dès que le rideau de la litière s'entrouvrait.

Nous arrivâmes à Antium le douzième jour des calendes d'avril, sous le consulat de Galerius Trachalus Turpilianus et de Tiberius Catius Silanus Italicus³⁴, après mille humiliations et rebuffades. Je ne sais comment fit Néron pour ne pas voir la haine dans le regard des patriciens. Sans doute préférait-il croire à leurs compliments narquois et à leurs cris de joie sarcastiques.

Et Rome ! Que dire de notre arrivée à Rome ! Il fallait entendre la foule acclamer Néron : « Vive le meilleur citharède ! », « Gloire au meilleur aurige ! ». Il fallait la voir lui donner du « Nouvel Auguste » ou du « Néron-Apollon ».

Il fallait la sentir transpirer de haine et de rancœur, entendre le venin qui sourdait de ses ovations, trembler de peur devant sa propre peur de déplaire à un *princeps* qui semblait avoir perdu tout sens commun. Dois-je parler de cette arche du Grand Cirque, que l'on détruisit pour lui permettre d'entrer par le Vélabre afin d'emprunter la *Via Sacra* jusqu'au Palatin et de déposer mille huit cents victoires au temple d'Apollon ? Dois-je citer les pancartes où étaient proclamées ses victoires ? Oserai-je énoncer les *augustiani*, les militaires, les sénateurs défaillant de honte qui suivaient leur César, juché sur le propre char d'Auguste surchargé d'or et engoncé dans un ridicule manteau de pourpre constellé d'étoiles ?

Oui, ce fut ridicule. Oui, ce fut grotesque. Oh, j'en versai, des larmes, ce jour-là, et pas seulement parce que les insultes des Romains m'écorchèrent le cœur. Je sentis venir la période la plus douloureuse et la plus terrible depuis cette triste nuit, là-bas, à Subure, lorsque je perdis ce que je considérais comme ma seule famille.

Pourquoi Néron refusa-t-il d'expliquer sa politique devant son peuple, fuyant les spectacles publics comme le dernier des scélérats ? Pourquoi a-t-il fallu qu'il se soustraie aux questions des patriciens qui le priaient de se

rendre à la curie ? Si seulement il avait pu s'y résoudre, oublier son orgueil, il serait encore en vie...

QUEL ARTISTE PÉRIT AVEC MOI...

C'est étrange à quel point cette journée semble claire dans ma mémoire. C'était le troisième jour des nones d'avril, sous le consulat de Galba pour la seconde fois et de Titus Vinius Bassus³⁵. Je m'en souviens comme si c'était hier. Le ciel était d'un bleu limpide dans les jardins d'Épaphrodite, et le parfum des premières fleurs de printemps embaumait jusqu'à nos vêtements. Assis sous un pin parasol, observant les hirondelles voler entre les toits pour construire leur nid, on avait du mal à croire que tout s'était passé en si peu de temps. Quelques semaines, un mois à peine... Le temps suffisant pour faire trembler un empire.

Tout avait commencé en Gaule. Belle, verte, mais accablée d'impôts et lasse des lubies d'un *princeps* qui n'en était plus un. Terre pacifiée par Jules César, qui pleurait la misère de ses gens. Elle gémissait, mais ce ne fut pas un héros qui entendit ses lamentations. Ce fut un militaire, Vindex, qui, prenant la détresse de son pays pour excuse, voulut gravir les échelons du pouvoir en marchant sur la tête de Néron. Mal lui en prit. La vieille main de Galba, en qui il avait mis tous ses espoirs pour le hisser au sommet, ne put soutenir le poids de son orgueil. Vindex fut mis en déroute, ses pauvres armées écrasées, et lui, exécuté. Cela s'était passé durant notre séjour en Grèce, et je n'en avais rien su.

— L'Espagne s'est révoltée !

Ce fut ce cri de Nymphidius qui résonna dans la maison d'Épaphrodite. Pythagoras laissa tomber la coupe qu'il tenait à la main et Lucidus ferma les yeux. Depuis plus de deux heures, nous attendions le compte-rendu du courrier, arrivé tôt dans la matinée.

— Mais Galba a été mis hors d'état de nuire, s'écria Épaphrodite. Vindex est mort et ses cendres envolées !

— De nuire, peut-être, mais pas de parler ni de penser.

— Galba ? bredouillai-je. Le vieux militaire ?

Lucidus me posa la main sur l'épaule et hocha la tête.

— Oui, Sporus, ce Galba-là. Qui aurait pu croire que nous entendrions parler de lui après toutes ces années, hein ?

Je fermai les yeux, et d'anciens souvenirs me revinrent en mémoire. Le temple. Animus et... le vieux Galba. « Commence par apprendre à parler correctement latin, Sporus, et ce sera déjà beaucoup. » Ce vieil homme chauve et fripé qui n'avait jamais compris pourquoi j'avais refusé de le revoir. Qui l'eût cru ?

— Tu le connais bien ? s'étonna Nymphidius. Il n'a pourtant quitté ses quartiers espagnols qu'une fois ou deux durant ces dernières années.

— Une ou deux fois de trop, murmurai-je en jouant avec une pomme de pin.

Il hocha la tête et siffla.

— Je vois. Il paraît que ce vieux salopard les aime plutôt jeunes, ses jolis mignons.

— Tu ne sais pas à quel point, acquiesçai-je.

— Comment a réagi Néron ? demanda Pythagoras.

Nymphidius agita les bras.

— Il a déchiré ses vêtements, tout cassé dans la pièce et promis mille morts et punitions, mais il est transi de peur.

— Voilà qui est dangereux... chuchota Épaphrodite.

— Je vais le voir ! trancha Pythagoras.

— Je te le déconseille, répliqua Nymphidius. Dans l'état où il est, il serait bien capable de te...

— Il ne me fera rien !

Pythagoras partit en courant vers le palais et Nymphidius secoua la tête, sarcastique.

— Cette fois, c'est la fin, murmura Épaphrodite.

Ces mots m’emplirent d’effroi, et je vis mon cadavre exposé aux crachats et aux insultes sur les marches des gémonies.

— Pourquoi donc ? intervint Lucidus. Nous avons vaincu l’armée de Galba, tout peut être repris en main.

— Le peuple a faim, gronda Nymphidius, le Sénat gronde et les prétoriens...

Il ne finit pas sa phrase.

— Il faut faire quelque chose, insista Lucidus.

— Faire quelque chose ? hurla Nymphidius. Cet incapable à la voix de crécelle a si bien manœuvré qu’il a tout retourné contre lui. Arranger quoi que ce soit serait reculer pour mieux sauter ! Et croyez-vous qu’il va se calmer ? Non ! Il continuera ses bévues et...

— Il ne sera pas le premier, siffla Épaphrodite en lui lançant un regard chargé de sous-entendus.

Nymphidius rougit et les veines de ses tempes enflèrent et battirent à tout rompre. Ses yeux verts luisaient et, muscles bandés, il semblait sur le point de sauter à la gorge d’Épaphrodite.

— Jamais mon père n’a laissé mourir son peuple de faim ! Caligula a toujours fait ce qui était le mieux pour l’empire, et c’est ce qui lui a coûté la vie ! Ces beaux patriciens n’ont jamais supporté qu’il accorde plus d’attention à la plèbe qu’à leurs fesses !

— Voilà que ça le reprend, soupira Lucidus.

— Plèbe dont tu fais partie, remarqua Épaphrodite.

— Comme nous tous !

— C’est bien là le problème.

— Que voulez-vous dire ? demandai-je.

Pour une fois, Nymphidius ne m’envoya pas promener, mais répondit à ma question.

— Si Néron tombe, nous tombons avec lui. Mon père avait...

— Oh, épargne-nous tes litanies sans fondement, par pitié ! s’impatiente Épaphrodite. Tu ressembles à Caligula, c’est entendu, mais ta mère était une esclave et ton géniteur un gladiateur, pas un *princeps*. Nous le savons tous, alors cesse cette comédie !

Nymphidius lui adressa un regard mordant, mais poursuivit comme s’il n’avait rien entendu :

— Mon père avait lui aussi confié des postes très importants à d’anciens esclaves parce qu’il croyait davantage aux qualités humaines qu’à

un rang, quel qu'il soit, et tous ont poursuivi leur carrière après sa mort.

— Il vaut mieux entendre ça que d'être sourd ! railla Épaphrodite.

— Mais, reprit-il, contrairement à Néron, il avait appris à leur faire confiance, à se ranger à leurs avis et à les remettre en place lorsqu'il le fallait. C'était un jeune homme un peu fougueux et emporté, mais un homme à poigne, un homme d'action, ce que n'est pas Néron, qui n'a pas su nous imposer en tant qu'hommes capables. Pour les sénateurs, nous sommes ses amis, ses mignons, rien de plus. Une épine à ôter, des hommes à abattre.

— À t'entendre, on croirait que tu prônes la révolte, Nymphidius, murmura Épaphrodite.

— La révolte ? m'écriai-je. Vous voulez l'abandonner quand il a vraiment besoin de vous ? Lui qui nous a tout donné ? Sans Néron, nous serions des esclaves !

— Il a raison, approuva Lucidus.

— Trop dangereux, ajouta Épaphrodite, nous ne savons pas comment l'affaire peut tourner. Pas encore.

Je bondis de ma chaise, horrifié.

— Comment osez-vous ? N'avez-vous donc aucune reconnaissance ? Aucun sentiment ? Aucune... pitié ?

— La pitié, c'est bon pour les prêtres ! lança Nymphidius.

— C'est encore trop tôt, répéta Épaphrodite. Peut-être devrions-nous prendre exemple sur Tigellin. (Nymphidius leva un sourcil interrogateur.) Il est « souffrant » et il a choisi de « souffrir » loin de Rome. En Campanie, bien à l'abri.

— Lâches ! criai-je. Vous êtes des lâches !

Je remontai ma robe et partis en courant, talonné par Lucidus.

— Sporus ! cria Nymphidius. Sporus ! Tu vas signer ta perte, pauvre imbécile ! Reviens ici !

Je m'enfuis dans un bosquet et m'appuyai contre un hêtre, le cœur battant. Comment pouvaient-ils penser à de telles choses ? Comment osaient-ils ?

— Sporus ?

— Lucidus, dis-moi que c'est un cauchemar et que tout va s'arranger.

— Tu sais bien que non.

Je me laissai glisser le long du tronc et enfouis ma tête entre mes genoux, mais ma décision était prise : je n'abandonnerais pas Néron, même

si je devais être le dernier.

*

Les semaines suivantes, le bruit courut, entre mille autres, que l'armée avait abandonné Néron et que, légion après légion, tous s'unissaient aux partisans de Galba. Le prince citharède s'enferma dans son palais de la Maison dorée et ne laissa plus entrer que quelques personnes. Je ne le quittai pas un instant, tour à tour rassurant, caressant ou essuyant ses larmes. Il se réveillait en pleine nuit en hurlant et j'avais le plus grand mal à le calmer.

— Sporus, crois-tu que je vais mourir ?

— Bien sûr que non, César.

— Oh ! Sporus, tu es mon seul véritable ami.

Il pleurait alors contre ma poitrine et je caressais ses mèches rousses.

— Pourquoi personne ne m'a-t-il jamais compris ? me demanda-t-il un jour qu'il essayait un nouvel instrument de musique.

Il était vêtu d'une simple robe ample, ses cheveux bouclés ondulaient sur son front et ses doigts caressaient amoureusement les cordes et les chevilles d'os.

— Que veux-tu dire, César ?

— Sais-tu ce que j'aurais aimé ? Ne jamais être *princeps*. Rester un jeune patricien qui aurait pu s'adonner à ses passions et à son amour pour l'art. Tu dois trouver cela ridicule, n'est-ce pas ? Qui ne rêverait pas d'être César à la place de César ? Sais-tu que j'ai pensé à me retirer ?

Je m'agitai sur le lit, mal à l'aise. Je n'aimais pas le voir ainsi, si sérieux, si humain. Sans doute était-il vraiment Néron dans ces moments-là, mais sa fragilité m'effrayait, me faisait comprendre qu'il ne pourrait pas me protéger quand le pire arriverait.

— Je n'entends rien à ces choses, César.

— C'est faux, murmura-t-il en souriant. Tu sais apprécier la musique et les mots, je le sais. Mais tu en as peur. Comme c'est dommage...

— C'est toi qui m'as appris à les aimer, César. Mais eux ne m'aiment pas, ajoutai-je avec une moue.

Il rit, mais son rire était empreint de tristesse.

— Alors je n'ai pas été un bon professeur. Viens t'asseoir ici, dit-il en tapotant le divan, à ses côtés.

Nu comme un ver, je quittai le lit et pris place comme il me l'indiquait.

— Prends-la, ordonna-t-il en me mettant la lyre dans les mains.

— Quoi ? Mais je... je ne sais pas en jouer.

— Fais ce que je te dis. Plus haut, les mains. Voilà.

Il passa ses bras autour de moi et glissa ses doigts sous les miens.

— Mais que fais-tu, César ?

— Pose tes doigts sur les miens, allez, mieux que ça. Comme si nos mains étaient soudées l'une sur l'autre. Plus souples, les doigts, laisse les miens guider les tiens.

Il agita les doigts, doucement d'abord.

— Je ne vois pas où tu veux en venir, César.

— Imagine que tes doigts sont collés aux miens, qu'ils sont comme morts. Ils doivent suivre chacun de mes mouvements. Concentre-toi. Il agita à nouveau les doigts et, après quelques minutes, j'arrivai à me laisser guider.

— Comme ça ?

— Très bien.

Il se positionna sur la lyre, mes mains sur les siennes, et pinça quelques cordes. Des vibrations remontèrent jusqu'à mon épaule et résonnèrent dans ma poitrine.

— Je sens... murmurai-je, surpris.

— Quoi donc ?

— Les vibrations des cordes ! Elles remontent à mes doigts, à travers les tiens.

— Bien, murmura-t-il. Maintenant, tu vas jouer.

Il pinça de nouveau les cordes, et une douce mélodie s'éleva.

J'avais réellement l'impression que c'était moi qui jouais, et c'était... magique ! Je jouais de la musique ! Comment expliquer cela ? C'était comme si, en claquant des doigts, on pouvait apprendre à lire à un analphabète, lui faire découvrir les paysages, les gens et les sentiments qui se cachaient derrière ces étranges symboles qu'il n'avait jamais su interpréter. C'était un monde nouveau qui s'ouvrait à moi, un monde que je n'avais jamais soupçonné.

La mélodie s'arrêta et je fixai l'instrument comme s'il s'agissait d'un artefact prodigieux. Néron m'observait sans rien dire, un sourire ravi sur les lèvres. Comme il eut l'air heureux, en cet instant. Il éprouvait cette joie que l'on a à partager totalement un sentiment avec une autre personne. De

l'amour ? Oui, je crois bien que c'était de l'amour. L'amour de la musique. L'amour de son art qu'il avait réussi à m'offrir. Celui qu'il avait essayé de faire partager à son public, aux gens qui venaient l'écouter chanter. Ce n'était pas pour les trophées qu'il s'était produit en Grèce, ni pour la gloire, ni pour acquérir quoi que ce soit, je le compris en cet instant. Il était parti pour donner. Offrir cet amour que les Romains n'avaient pas su apprécier. Il était parti pour partager sa passion, faire comprendre à quel point la musique pouvait être belle et ouvrir les portes d'un monde merveilleux. Je me frottai le visage et m'aperçus que je pleurais.

Qu'y a-t-il de plus triste qu'un homme qui se croit obligé de donner, encore et toujours, tout et n'importe quoi, pour espérer recevoir en retour un peu d'affection, quelques onces d'émotion, des miettes d'attention ?

— Alors ? murmura-t-il.

— Je comprends, murmurai-je, la gorge nouée. Maintenant, je comprends.

Je ne sais qui, de lui ou de moi, était le plus ému.

— Sporus...

— Encore une fois, s'il te plaît.

Il m'embrassa tendrement sur la bouche et sourit.

— Tu te souviens de ce poème que je t'avais écrit ? Le poème sur Attis ?

— Je le connais par cœur, assurai-je.

Comment l'oublier ? C'était l'un des plus beaux instants que j'avais passés à ses côtés.

— Dans ce cas, chante avec moi.

— Mais je ne sais pas chanter !

— Il y a un instant, tu ne savais pas jouer de la musique non plus.

Je souris et posai mes mains sur les siennes, confiant. Pourquoi ne l'aurais-je pas été ? J'étais dans son monde, un monde où il pouvait me guider, me protéger, un monde qu'il connaissait sur le bout des doigts. Un monde d'où jamais personne n'aurait dû l'arracher.

*

Puis vint cette nuit de juin, maudite entre toutes. Bien entendu, je savais qu'elle allait arriver, mais était-il besoin qu'elle arrive aussi vite ?

C'était le quatrième jour des ides³⁶ et le temps était à l'orage, comme si le ciel lui-même se préparait au pire. Nymphidius avait convaincu Néron de s'installer dans sa maison du parc Servilius. Elle était sûre et plus facile à surveiller que l'immense palais. Nous ne fûmes pas nombreux à l'accompagner : moi, Lucidus, bien sûr, Pythagoras, Épaphrodite, Acté et Calvia. Cette dernière n'avait eu aucun mal à convaincre Statilia de s'éloigner de Rome, pour sa sécurité, et je me demandai à quel point il n'y avait pas plus qu'une simple amitié entre elles. Tigellin n'avait pas reparu, et les autres... les autres allaient et venaient, chuchotant dans les couloirs, la mine sombre et l'œil aux aguets.

Je me doutai que Nymphidius préparait quelque chose, mais à quoi bon dire quoi que ce soit ? Les dés étaient jetés, pourquoi faire souffrir Néron davantage ? Mieux valait qu'il croie en l'amitié que lui portaient ses proches jusqu'au bout. Au moins n'aurait-il pas l'impression d'être abandonné de tous dans ses derniers instants. Pendant un moment, il pensa à partir se réfugier en Égypte, mais je savais très bien qu'on ne le laisserait pas arriver jusqu'au bateau.

— Ce pays n'est pas sûr, César, le raisonna Épaphrodite. Les combats y sont constants.

Maintenant que j'y pense, quelles couleuvres ne lui ont-ils pas fait avaler ! Pauvre Néron... Cette nuit-là, il se réveilla en nage, mort de peur, et décida de quitter la demeure de Nymphidius sur-le-champ pour l'un de ses palais. Tout le savoir-faire d'Épaphrodite ne suffit pas à le faire changer d'avis, et il arriva dans une maison morte. Sa garde germaine avait disparu, et pas un seul prétorien ne surveillait la porte. Je crois que rien n'est plus effrayant qu'une immense propriété vide. Tout était à sa place, comme si les domestiques avaient disparu en quelques instants par je ne sais quelle magie. Il y avait encore un seau sur le sol et une coupe de vin, à demi pleine, sur la table de la bibliothèque.

Néron poussa un gémissement déchirant et tomba à genoux.

— Abandonné ! Ils m'ont tous abandonné !

— Tu ne peux rester ici sans gardes, le raisonna Épaphrodite. Il faut partir, César.

— Partir ? Mais pour aller où ? Il ne me reste plus personne !

— Nymphidius...

— Non ! Je n'ai pas confiance en Nymphidius ! Lui aussi me trahit, je le sens !

Je détournai le regard, et Épaphrodite soupira.

— Il y a peut-être une solution.

— Laquelle ? s'écria Néron en s'accrochant à sa tunique. Sais-tu où je peux me cacher ?

— Attends un moment.

— Non ! Reste avec moi !

— Nous sommes là, César, murmura Pythagoras. Nous ne t'abandonnerons pas.

Néron laissa partir Épaphrodite à regret et se recroquevilla sur un divan.

— Viens près de moi, Sporus. Viens contre moi, j'ai tellement froid.

Épaphrodite revint deux bonnes heures plus tard, à l'aube, accompagné d'un petit homme, sombre et râblé comme un paysan.

— Phaon a une maison non loin de Rome, fit Épaphrodite en désignant l'homme. Tu peux avoir confiance.

*

Lorsque nous arrivâmes là-bas, je me demandai si ce n'était pas une mauvaise farce. Une maison ? Plutôt dire un taudis. Les murs suintaient, et personne ne l'avait habitée depuis des années. Tout tombait en morceaux. Nous n'étions plus que cinq, Néron compris. Épaphrodite était parti « arranger la fuite » – plutôt dire : informer Nymphidius de l'endroit où nous nous trouvions –, et Néron avait donné ordre à Calvia et à Acté de retourner au palais, par sécurité. Phaon attendait je ne sais quoi, Pythagoras semblait rêver tout éveillé et Lucidus, cher Lucidus, nous éclairait de son sourire pour nous rassurer.

— Tout va bien se passer, César, murmura-t-il, Épaphrodite va tout arranger.

— Les as-tu entendus, Lucidus ?

— Qui donc, César ?

— Les prétoriens ! Ils acclamaient Galba ! On les entendait crier depuis la route.

— Je n'ai rien entendu de tel, César, mentit-il. Sans doute le vent.

Néron hocha nerveusement la tête.

— Oui. Oui, tu dois avoir raison. Galba n'est qu'un vieillard, après tout. Il doit être mort, à l'heure qu'il est. C'est vrai, comment supporter le

voyage depuis l'Espagne, à son âge ?

Nous attendîmes le retour d'Épaphrodite toute la matinée, et une partie de la journée, dans une pièce en sous-sol, sans fenêtres, où nous devons faire nos besoins près du mur du fond.

« Ne sortez sous aucun prétexte, on ne sait jamais. »

Nous n'avions rien avalé depuis la veille au soir et, la chaleur aidant, nous mourions littéralement de soif. J'avais la langue tellement sèche que j'avais l'impression d'avoir mâché du parchemin.

Un bruit de cavalcade se fit soudain entendre et nous retînmes tous notre souffle. Un seul cheval. Épaphrodite fit irruption dans la pièce et l'air qui y pénétra souffla notre unique lampe, laissant pour toute lumière celle du couloir, qui entrait par les trous du plafond.

— César, annonça-t-il, le visage défait, les prétoriens arrivent.

En cet instant, je crois que je le détestai.

Néron éclata en sanglots.

— Ils veulent me tuer, n'est-ce pas ?

Épaphrodite baissa la tête.

— Le Sénat t'a déclaré ennemi de l'État.

Néron chancela et Pythagoras dut le retenir.

— Non... non, je ne veux pas mourir comme un animal traqué.

Avec une lenteur extrême, Épaphrodite glissa la main sous sa tunique et en sortit un poignard.

— C'est tout ce que je peux faire, César. Mais fais vite, ils arrivent.

Néron observa le couteau puis chacun d'entre nous, à tour de rôle. Je ne pus soutenir son regard et baissai la tête. Pythagoras poussa un gémissement déchirant et Lucidus nous tourna le dos, le souffle court.

— Je ne peux pas, sanglota Néron. Je ne peux pas !

— Ne veux-tu pas mourir avec honneur et de ta propre main ? s'indigna Épaphrodite. Préfères-tu les insultes et les glaives des prétoriens ?

— Comme ma mère... murmura Néron, le regard flou. Non ! Non, je ne veux pas mourir !

— C'est trop tard, murmura Épaphrodite.

— Alors, aide-moi ! Je n'en ai pas le courage.

La scène était si pathétique que les larmes me montèrent aux yeux. Épaphrodite posa la pointe du poignard sur sa propre jugulaire.

— Ici, dit-il, la gorge serrée. Enfonce-le d'un coup. C'est rapide et tu ne sentiras presque rien.

Néron prit le poignard dans ses mains tremblantes et l'imita, mais la lame bougeait tellement qu'il était incapable de viser juste.

— Ici ? gémit-il entre deux sanglots.

Ne pouvant en supporter plus, Épaphrodite referma les doigts sur les siens pour stabiliser la dague, ferma les yeux et poussa. La lame pénétra d'un seul coup et Néron s'écroula sans un cri.

Je me précipitai à ses côtés pour lui prendre les mains et il glissa ses doigts sous les miens, comme lorsqu'il me faisait jouer de la musique. Un flot de sang s'échappa de sa bouche et il poussa un gémissement horrible.

— Non ! hurlai-je, la vue brouillée par les larmes.

Pourquoi ne mourait-il pas ? Épaphrodite avait assuré que le trépas serait rapide. Avec ses dernières forces, Néron m'adressa un regard débordant de tendresse et agita doucement les doigts. D'instinct, je suivis ses mouvements et il sourit.

— Quel artiste... périt avec... moi...

Ce furent ses dernières paroles et je ne sus jamais si c'était à moi ou à lui qu'il faisait allusion.

La garde prétorienne arriva sur place une petite heure après la mort de Néron, que nous avions recouvert du manteau d'Épaphrodite.

Lorsque Crassus souleva doucement le vêtement, il eut un violent mouvement de recul devant les yeux bleus grands ouverts, qui le fixaient avec sévérité. En dépit de tous nos efforts, les paupières avaient refusé de se clore.

GALBA

Jusqu'au bout, Nymphidius crut pouvoir prendre possession de l'empire. En tant que préfet du prétoire, il avait la garde prétorienne à sa botte, ainsi qu'une partie de l'armée, et l'appui d'Épaphrodite. Mais il dut vite se rendre à l'évidence : quelques ragots soigneusement entretenus sur sa prétendue filiation à Caligula ne suffiraient pas à écarter Galba, qu'il n'avait jamais cru capable de supporter le voyage jusqu'à Rome. Le vieil homme comptait lui aussi de nombreux partisans et, de toute façon, le Sénat ne se serait jamais incliné devant un affranchi.

Ces quelques jours furent une interminable attente dans ma maison de la *Domus Aurea*, en compagnie de Lucidus, Acté et Pythagoras, qui n'était plus que l'ombre de lui-même et n'osait plus nous quitter d'une semelle. Crassus posta en permanence des prétoriens à notre porte et nous ne nous risquions plus à faire un pas sans protection. C'était lui qui nous transmettait des nouvelles de l'extérieur, mais je le soupçonnais de nous en cacher une bonne partie pour ne pas nous inquiéter.

Une nuit, des gardes que je n'avais jamais vus firent irruption chez moi, semant la panique et beuglant qu'ils venaient chercher Pythagoras. Ses cris résonnent encore dans ma tête, et je n'oublierai jamais la main suppliante qu'il tendit vers moi. J'eus beau la saisir, le retenir de toutes mes forces, une gifle administrée par l'un des hommes me fit lâcher prise et ils

l'emmenèrent vers ce qui semblait être une mort certaine. C'est ainsi que je sus que Galba était arrivé.

Nymphidius l'apprit et il se précipita chez nous pour s'assurer que n'avions pas été inquiétés. Il tremblait de rage, mais de peur aussi, en partant s'enquérir du sort de l'ancien favori de Néron. Aussitôt après, il nous fit quitter la *Domus Aurea* pour sa propre maison, dans le plus grand secret.

— C'est l'œuvre d'Icelus, cracha-t-il.

— Icelus ? demandai-je. Qui est cet homme ?

— Le mignon de Galba. Un affranchi élevé depuis peu au rang de chevalier. Une petite ordure.

— Ont-ils... emprisonné Pythagoras ? m'enquis-je, la gorge serrée.

Crassus se détourna et Lucidus poussa un gémissement suraigu.

— Je suis désolé, Sporus, murmura Nymphidius. Je n'ai rien pu faire. Icelus avait visiblement un compte personnel à régler avec lui.

Ma poitrine se comprima à un point tel que je ne parvins qu'à grand-peine à reprendre mon souffle. Pythagoras n'avait jamais été ce que je pourrais appeler un être cher à mon cœur, bien sûr, mais j'avais appris à l'estimer et je crois qu'il avait pour moi, si ce n'est de l'affection, du moins de l'amitié. Quant à Lucidus, même si Pythagoras ne lui avait jamais pardonné de l'avoir rejeté pour moi, il lui vouait l'amour que l'on conserve aux anciens amants avec qui l'on a partagé ses espoirs et ses doutes.

— Comment ? chuchota Lucidus.

— Il a été précipité du haut de la roche Tarpéienne, fit Crassus d'une voix blanche. J'ai veillé à ce que son corps ne soit pas jeté en pâture à la foule. Icelus n'en a rien su, mais il a eu des funérailles décentes. Ses cendres reposent dans le tombeau des Domicius, aux côtés de celles de Néron.

Je m'assis lourdement sur le rebord de la fontaine du jardin et ne pus empêcher mes larmes de couler. Au moins reposait-il aux côtés de celui qu'il aimait.

Nymphidius s'agenouilla devant moi et me prit les mains.

— Il est en paix, maintenant, et n'aura plus à trembler à chaque crissement de sandale.

Je vis Serus venir vers nous, le visage grave, et me figeai. Quelle mauvaise nouvelle allait-on encore m'annoncer ?

— Animus est ici, maître, annonça-t-il. Il demande à te voir de toute urgence, et dit que c'est très important.

— Comment sait-il que tu es ici ? s' alarma Crassus.

Je me levai et hochai la tête. Je n'avais pas vu Animus depuis notre départ pour la Grèce. Il avait beaucoup maigri depuis la dernière fois, et des poches noires lui cernaient les yeux.

— Sois le bienvenu, Animus, fis-je sans conviction.

— Sporus... mon cher petit.

Il me serra contre lui et ses doigts s'enfoncèrent douloureusement dans la chair de mon dos.

— Qu'y a-t-il, Animus ? Quelle mauvaise nouvelle m'apportestu donc ?

— Galba te cherche partout, gémit-il. Il est venu au temple ce matin. Je... je lui ai dit que je ne t'avais pas vu depuis ton départ en voyage et que je ne savais pas où tu étais.

Je le fixai sans comprendre.

— Mais pourquoi ? Galba ne me ferait pas de mal. Il m'aimait bien.

— Icelus était avec lui, bredouilla Animus.

À ces mots, Nymphidius se raidit et me tira par le bras.

— Tu dois partir, trancha-t-il. Toi et Lucidus. Tous les deux.

— Partir ? Mais je n'ai rien fait !

— Tu plais à Galba, et pour Icelus, c'est déjà trop, intervint Crassus.

Lucidus me lança un regard désespéré, et je secouai la tête.

— Mais je n'ai nulle part où aller !

— Nous trouverons, assura Nymphidius.

— Le temple de Naples ? proposa Animus. L'attis est de mes amis.

— Non, c'est trop dangereux. Galba n'aurait aucun mal à le retrouver.

— Je peux lui expliquer la situation, insista Animus.

Je me tournai vers lui, déconcerté. Il paraissait sincère et réellement inquiet. Voilà qui ne lui ressemblait pas. Que craignait-il ?

— Combien Galba t'a-t-il promis pour le lui ramener, fils de putain ? gronda la voix d'Épaphrodite, qui venait d'arriver.

Le poing de ce dernier cueillit l'attis au creux de l'estomac.

— Épaphrodite ! m'écriai-je. Non !

— Sors d'ici ! ordonna-t-il à un Animus plus mort que vif.

Ce dernier ne se fit pas prier et s'enfuit, robes relevées.

— Cette fois, nous sommes perdus, murmura Lucidus en jouant avec une mèche de ses cheveux.

— Pas encore, assura Nymphidius. Tu as de l'argent, Sporus. Beaucoup d'argent. Largement de quoi...

— Il en avait, le coupa Épaphrodite.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? s'enquit Crassus.

Épaphrodite ferma les yeux un instant et soupira tristement.

— Tigellin est revenu il y a trois jours et a repris ses fonctions pour le compte de Galba. Il a fait modifier le bénéficiaire de la dot attribuée par Néron. Statilia a pris possession de la totalité de la somme ce matin même et est repartie pour sa villa de Baia.

— Quoi ? hurla Nymphidius. Il n'en avait pas le droit !

— Il a tous les droits, rectifia Épaphrodite.

— C'est la fin, murmurai-je. Seul et ruiné, que puis-je espérer ?

— Tu n'es pas seul ! assura Nymphidius. Nous sommes là et nous t'aiderons. Tu quitteras Rome dans deux jours au plus tard, je t'en fais le serment.

Je lui caressai la joue, reconnaissant. Ainsi, j'avais encore de vrais amis. Cette certitude fit redoubler mes larmes, mais il était hors de question que je les compromette.

— Non, Nymphidius, pour rien au monde je ne vous mettrai en danger, pas même pour sauver ma vie ou celle de Lucidus. J'irai voir Galba dans une heure.

Lucidus acquiesça à mes propos, mais Épaphrodite s'avança.

— Je peux t'avancer cent cinquante mille sesterces dans l'instant, dit-il. Et tu peux compter sur cinquante mille autres d'Acté.

— Moi, cent cinquante mille deniers, renchérit Nymphidius, nous faisant tous tressaillir. Tu peux partir et t'installer loin d'ici en toute sécurité.

La somme était prodigieuse.

— C'est hors de question ! tranchai-je. Je ne pourrai jamais rembourser des sommes pareilles.

— Personne ne te le demande, assura Nymphidius.

Je secouai furieusement la tête.

— Non.

— Ne fais pas l'idiot !

— Partir avec mon argent, oui, mais pas aux dépens de mes amis. Cela finirait par se savoir et je n'ose imaginer quelle pourrait être la réaction de Galba.

— Maudit Tigellin ! cracha Épaphrodite.

— Je suis curieux de savoir ce que ce chien a à dire à ce sujet ! s'emporta Nymphidius en tournant les talons.

Il partit précipitamment et je tirai Épaphrodite par un pan de sa tunique.

— Empêche-le ! suppliai-je. Il court à sa perte ! Dis à Galba que je demande à le voir ! Dépêche-toi !

— J'espère que tu sais ce que tu fais, murmura-t-il avant de se lancer à la poursuite de Nymphidius.

— Je l'espère aussi, soupirai-je.

*

J'arrivai au palais vers la fin de l'après-midi, en compagnie de Lucidus, et faillis ne pas reconnaître Galba. Il était attablé au milieu d'une cinquantaine d'invités que je n'avais jamais vus et, lorsque l'on m'annonça, il dut demander de l'aide pour se redresser. Si je l'avais connu vieux, il était à présent franchement décrépît. La goutte lui déformait les extrémités à un point tel qu'il ne semblait plus capable de tenir une coupe sans risquer de la renverser et il avait perdu tous ses cheveux. Ses yeux bleus délavés étaient enfouis sous des paupières tombantes et des taches brunes constellaient sa peau. Il était repoussant.

— Sporus, bredouilla-t-il d'une voix chevrotante en tendant vers moi une main déformée. Alors c'était donc vrai, c'est bien toi, ma toute belle. Avance. Avance que je te voie.

Je m'approchai lentement de son lit, luttant contre mon dégoût, et m'inclinai.

— César, saluai-je.

Comme il était étrange d'adresser cette salutation à un autre que Néron. J'avais l'impression de commettre un sacrilège.

— Tu n'as pas changé, dit-il en me caressant le visage. Toujours aussi ravissante.

Je fermai les yeux pour ne pas voir cette main immonde courir sur ma peau et me contins pour ne pas essuyer ma joue lorsqu'il la retira. Allongés

à quelques coudées de Galba, Tigellin et Nymphidius étaient là également. Ce dernier ne quittait pas du regard l'inconnu qui se pressait contre le vieillard, un homme élégant au teint doré et aux yeux noisette, qui lui-même me fixait, les paupières mi-closes, à la manière d'un renard prêt à mordre. Il ne pouvait s'agir que d'Icelus.

— Je suis heureux de te revoir, César, mentis-je.

— Viens t'asseoir près de moi, fit-il en tapotant le lit sur lequel il était couché. Pauvre Sporus, si ce que l'on m'a dit est vrai, tu as dû bien souffrir avec un homme comme Néron. Mais qui est ta belle compagne ?

— Lucidus, César, répondis-je. Une de mes... sœurs depuis des années.

— Un galle également, donc. Très belle aussi, oui, très belle. Viens aussi. Viens, prends place.

Je m'assis sur le bord du lit et Lucidus sur un tabouret.

— Voici Canus, César, annonça Icelus en montrant le joueur de flûte qui venait de prendre place au milieu des invités.

— Canus ? Je croyais qu'il était en voyage.

— Je savais à quel point il t'aurait manqué, César, murmura langoureusement Icelus. Aussi, j'ai pris les dispositions nécessaires.

— Icelus, que ferais-je sans toi ! Ah ! Joue pour moi, Canus ! Enchanter-nous d'une de tes mélodies. Tu n'as jamais entendu musique plus belle que la sienne, me dit-il en se passant la langue sur les lèvres. Écoute.

Je grimaçai. Je connaissais Canus. C'était l'un des plus piètres joueurs de flûte que j'avais jamais entendus, et Néron avait l'habitude de dire qu'il préférerait écouter les cris d'un goret plutôt que sa musique, ce qui, je dois l'admettre, n'était pas loin de la vérité. Ce qui enchantait Galba n'était pas la flûte que le musicien tenait dans ses mains, mais bien un tout autre instrument, à peine dissimulé sous une tunique diaphane et outrageusement courte. Galba ne l'écouta pas moins avec ravissement et alla même jusqu'à lui donner cinq deniers de sa propre bourse à la fin de sa prestation. Où étaient donc passés les citharèdes délicats et les poètes talentueux qui entouraient Néron ? Pas dans cette assemblée de personnages grossiers, qui se bâfraient sans retenue en renversant de la sauce sur leurs vêtements, en tout cas.

Le flûtiste s'inclina bien bas et s'assit sur un coussin, au pied du lit de Galba, se confondant en remerciements.

— Comme toujours, jouer pour toi est un plaisir, César.

— Je te présente Sporus et son amie Lucidus, Canus. Ne sont-elles pas charmantes ?

— En effet, minauda « l'artiste ».

— La pièce que j'ai demandée est bien avancée, d'après ce que j'ai entendu dire ? demanda Icelus pour détourner la conversation.

— En effet, noble Icelus. La pièce se jouera au théâtre de Pompée dès que nous aurons trouvé « l'héroïne ».

— L'héroïne ? s'étonna Galba. Que me préparez-vous, tous les deux ?

— Une surprise, César, répondit Icelus en lui coulant un regard lourd de sous-entendus.

Le visage de Galba se fendit d'un sourire gourmand, et il s'agita impatiemment sur son lit.

— De quoi s'agit-il ? Que se passe-t-il ?

— Nous n'avons pas encore trouvé de protagoniste pour le personnage principal, soupira Icelus. Et je veux qu'il soit absolument parf... Mais j'y pense ! s'écria-t-il en se tournant vers moi. Que les dieux me viennent en aide ! Je l'avais devant moi et ne la voyais pas !

Je blêmis. De quoi parlait-il ? Que voulait-il que je fasse ? J'adressai un regard suppliant à Nymphidius, dont le visage s'était décomposé. Tigellin, lui, souriait, sarcastique.

— Que veux-tu dire ? s'impatienta Galba.

— Mais tu as raison, noble Icelus ! renchérit Canus. Elle serait parfaite ! Si, bien sûr, son amitié pour César est suffisante pour accepter de lui faire ce plaisir, ajouta-t-il perfidement, me mettant le couteau sous la gorge.

— Qu'attendez-vous de moi ? bredouillai-je, la gorge serrée.

Icelus frappa dans ses mains et un tout jeune esclave lui apporta une dizaine de tablettes, dont il me tendit une paire.

— Que tu joues dans une pièce, dit-il. En l'honneur de César. Et en voici la scène maîtresse.

Je pris les tablettes d'une main tremblante et commençai à lire.

— Quel genre de pièce ? demanda Galba, qui ne tenait plus en place.

— Une pièce... érotique, laissa tomber Icelus en se régalant de la terreur qui venait de me saisir.

— Bien sûr, qu'elle accepte ! lança Galba, excité comme un enfant. N'est-ce pas, ma très chère ? me demanda-t-il.

— César, plaïda timidement Lucidus. Sporus est un galle sacré de la Déesse, il ne peut...

— Cela, je ne le sais que trop, lui répondit sèchement Icelus en me lançant un regard appuyé. Animus m’a suffisamment entretenu de la nature de ses... fonctions. Qu’en dis-tu, Tigellin ?

Tigellin savoura le vin qu’il était en train de boire et fit claquer sa langue contre son palais, un sourire sardonique aux lèvres.

— Il sera parfait, laissa-t-il tomber. N’est-ce pas, Nymphidius ?

Nymphidius semblait au supplice, nous dévisageant, moi et Icelus, à tour de rôle.

— Et cela ferait tellement plaisir à César... persifla ce dernier.

Nymphidius me lança un regard désolé et se détourna, incapable de me regarder en face.

— Oui, murmura-t-il d’une voix presque inaudible. Il serait parfait.

— Pour quand est prévue cette pièce ? s’enquit Tigellin, amusé.

— Dans dix jours, répondit Icelus. Il faut bien laisser à notre héroïne le temps de travailler son rôle.

Galba poussa un petit cri ravi, et les tablettes me tombèrent des mains. Dans dix jours, j’allais être la risée de Rome tout entière. Des milliers de personnes allaient assister, sur la scène du théâtre de Pompée, à la copulation d’un gladiateur et d’un galle déguisé en putain.

Je serais incapable de dire sur quoi portèrent les conversations durant les heures qui suivirent. Je me souviens de la main de Galba qui se glissa à plusieurs reprises sous ma robe, des rires d’Icelus et de Tigellin, de la gêne de Nymphidius, qui quitta le banquet bien avant la fin. Crassus me reconduisit chez moi vers minuit, dans un état second, et repartit sans un mot.

— Tu ne vas pas accepter ? s’écria Lucidus. Il ne peut pas te faire ça ! Il faut en parler à Animus !

— Animus ne fera rien, et moins encore après la correction d’Épaphrodite.

— Épaphrodite ! Il peut nous aider. Nous devons partir !

— Pour aller où ? murmurai-je sans conviction. Sans argent ? Pourchassés comme des voleurs ? Non, c’est inutile.

— Tu ne peux pas les laisser faire ! Tu es un homme libre !

— Je ne suis rien, Lucidus, ou, plutôt si, je suis une putain. J’ai été, suis et serai toujours une putain.

— Ne dis pas ça ! (Il me serra contre lui de toutes ses forces.) Je ne les laisserai pas faire, je trouverai un moyen, même si je dois tuer Icelus de mes propres mains.

— Tais-toi ! m'écriai-je. Tiens-tu donc si peu à la vie ?

— Pas à ce prix, Sporus.

— Qu'y a-t-il de changé, après tout ? soupirai-je. Pour les gens, j'ai été la putain de Néron. Maintenant, je serai celle de Rome tout entière.

— Si tu acceptes, ce sera pire que cela ! Les prostituées sont des vestales comparées aux esclaves qui se donnent en public, sur la scène des théâtres ! Alors que dire d'un galle !

— Et moi qui croyais avoir des amis, sanglotai-je. Oh ! Lucidus, que veux-tu que je fasse ?

— Te suicider ! aboya la voix de Nymphidius, qui venait d'entrer dans l'atrium en compagnie de Crassus.

Lucidus tressaillit.

— As-tu perdu la tête ! hurla-t-il. Ah, il est beau, ton soutien ! Elles sont belles, tes promesses d'amitié !

— La ferme ! lui ordonna Nymphidius en agitant un doigt menaçant sous son nez. Et pleure autant que tu peux !

Il ôta le bouchon de liège du gros pot en terre cuite qu'il transportait et le jeta dans le brasero, où il se consuma avec une odeur nauséabonde. Crassus parcourut la pièce, comme pris de folie, et renversa tout ce qui se trouvait à portée de main. Il brisa les bibelots, renversa les statues et les colonnes dans un fracas assourdissant.

— Crassus ! Es-tu fou ? Qu'est-ce qui te prend ?

Je voulus l'arrêter, mais Nymphidius me saisit par le bras et me renversa la moitié du contenu du pot sur la poitrine et les bras.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que tu fais ? Mais c'est dégoûtant ! J'étais couvert de sang.

— Tu viens de te suicider, dit-il en versant le reste du sang sur le sol. Allonge-toi là. Dépêche-toi, imbécile ! Nous avons à peine le temps !

— Mais...

— Fais ce que je te dis ! Tu n'as pas supporté l'idée de te faire déshonorer sur une scène et tu t'es suicidé.

Épaphrodite arriva à ce moment-là, échevelé.

— Ils sont en route, annonça-t-il. Vous n'êtes pas encore prêts ?

— Va cacher ça dans le jardin, lui répondit Nymphidius en lui tendant le pot. N'en renverse pas, surtout. Et toi, ajouta-t-il à l'intention de Lucidus, je t'ai demandé de pleurer !

Lucidus se reprit subitement et hocha la tête. Il déchira sa robe, se labourant la poitrine des ongles, et s'ébouriffa les cheveux.

— Le couteau, fit Crassus en lançant une dague à Nymphidius, qui m'entailla en plusieurs endroits la peau des poignets en de longues estafilades. Je suis désolé, Sporus, mais c'est nécessaire.

Il macula ensuite la lame de sang et la plaça à quelques centimètres de ma main droite, dans la large flaque de sang où j'étais étendu.

— Les voilà ! annonça Épaphrodite en revenant dans l'atrium.

— Le vieux voulait du théâtre... dit Nymphidius. On va lui en donner ! Sporus, je ne veux plus te voir bouger un cil, c'est compris ? (J'acquiesçai, le cœur battant.) Lucidus, allonge-toi sur lui pour qu'on ne le voie pas respirer. Prêts ?

Lucidus se jeta sur moi, m'agrippa en hurlant à la manière d'une pleureuse, et les autres se cachèrent le visage dans les mains en gémissant. Lorsque des pas se firent entendre sur les dalles de l'entrée, mon cœur faillit arrêter de battre pour de bon, et Lucidus poussa un ululement à rameuter la garde prétorienne tout entière.

OSTIE

J'eus droit, paraît-il, à de splendides funérailles. Animus prononça même un discours qui tira des larmes à Galba. J'aurais aimé voir sa tête, si le linceul s'était soulevé sur le visage du garçon qui avait été incinéré à ma place.

Lucidus et moi partîmes dès le lendemain pour Ostie, déguisés en paysans et accompagnés par Crassus. J'avais refusé de partir avant, au cas où la supercherie aurait été éventée. Ainsi, j'aurais toujours pu dire à Icelus que c'était moi qui avais tout organisé et que les autres s'étaient laissé prendre à mon faux suicide.

Nymphidius devait nous rejoindre le jour suivant à l'*Auberge du Triton*, où nous l'attendions. En fait, il arriva une heure avant l'aube pour nous annoncer que nous pouvions appareiller le soir même pour Alexandrie. Il me remit tout un tas de documents, dont l'acte de propriété d'une petite villa au nom de Lucidus.

— À qui était-elle ? demandai-je.

— À Néron.

— Ne va-t-on pas s'en apercevoir ? s'inquiéta Lucidus.

Nymphidius secoua la tête.

— Aucun risque, assura-t-il. Il y en a des centaines à travers l'empire et Icelus a fait disparaître les actes nécessaires.

— Icelus ? m'écriai-je, affolé.

Nymphidius éclata de rire.

— De qui crois-tu que venait l'idée de cette comédie, et pourquoi penses-tu qu'il a parlé de cette pièce au moment où tu es arrivé ?

— Mais...

— Rassure-toi, il n'a fait qu'agir dans son propre intérêt. En te faisant disparaître, il ne faisait que s'assurer que tu ne détournerais pas Galba de lui.

— Il aurait pu le faire tuer pour de bon, remarqua Lucidus.

Nymphidius secoua la tête et lui fit un clin d'œil.

— Il me doit en partie l'avènement de Galba. Sans moi, le prétoire n'aurait pas accepté ce vieillard aussi facilement.

— Nymphidius, murmurai-je en plongeant mon regard dans le sien. C'est toi qui as trahi Néron, n'est-ce pas ? C'est toi qui as informé les partisans de Galba de l'endroit de sa retraite et qui as fait courir tous ces bruits.

— Je n'ai fait qu'avancer un peu une échéance fatale, Sporus, rien de plus. C'était inévitable. Il n'y avait pas d'autre solution pour sauver nos vies à tous. Nous devons prendre parti contre Néron pour ne pas être accusés par son successeur de...

— Je comprends, le coupai-je, la gorge serrée.

— Toi, tu n'as rien à te reprocher, ajouta-t-il en me caressant les cheveux.

— Merci, murmurai-je. Merci pour tout, Nymphidius.

Il se leva, embarrassé, et marcha jusqu'à la petite fenêtre de notre chambre pour regarder le soleil se lever sur la mer.

— Tigellin ne devrait plus tarder, soupira-t-il.

Lucidus et moi échangeâmes un regard abasourdi.

— Tigellin est au courant de tout ceci ? murmura Lucidus d'une voix tremblante.

— As-tu perdu la tête ? intervins-je. Comment peux-tu lui faire confiance ?

Nymphidius sourit de notre frayeur.

— Parce qu'il a été le plus prévoyant de nous tous et que tu lui dois bien des remerciements.

— Après ce qu'il m'a fait ? m'écriai-je.

— En faisant verser ta dot à Statilia, il s'assurait que tu puisses la récupérer, ce que n'aurait jamais permis Icelus ou cet avare de Galba. Je l'ai

su lorsqu'Épaphrodite et moi sommes allés lui demander de s'expliquer sur ce changement de bénéficiaire et, si cela peut te rassurer, j'en ai été aussi surpris que toi.

Je secouai la tête. Tout cela cachait quelque chose. Tigellin ne m'avait jamais porté dans son cœur et il n'y avait pas de raison pour que cela change.

— Pauvre Statilia, remarqua Lucidus. Que n'a-t-elle pas tremblé durant toutes ces années.

— Pas si pauvre que cela, rassure-toi. Elle a hérité d'une belle fortune et mène la vie grecque dans sa villa de Baia. Lorsque Tigellin lui a fait part de son plan, elle a accepté sans hésiter. Elle a parlé de je ne sais quelle bénédiction, ajouta-t-il en se tournant vers moi, et que Sporus comprendrait.

Corinthe... mon mariage avec Néron. Tout cela me paraissait si loin, soudain. « Prie Cybèle de m'accorder une longue vie et de m'épargner les tourments du veuvage. »

— Je comprends, acquiesçai-je.

Nymphidius s'appuya au rebord de la fenêtre et se mordit la lèvre, hésitant.

— Je... J'ai apporté cent cinquante mille deniers avec moi. Ils sont là, dit-il en désignant un coffre de bronze, au pied du lit.

Je secouai la tête en riant.

— Nymphidius, je t'ai déjà dit que...

— Ce n'est pas pour toi. Enfin, pas exactement.

Il se grattait le menton, n'osant poursuivre.

— Tu veux que nous fassions quelque chose ? demanda Lucidus. Parle sans crainte, nous ferons tout pour toi.

Nymphidius sourit et fouilla dans ses sacoches pour en extirper encore un document, qu'il tendit à Lucidus.

— J'aimerais que vous emmeniez quelqu'un avec vous.

Lucidus déroula le parchemin et hoqueta.

— Un certificat d'adoption pour... Je ne savais pas que tu avais un fils.

— Tu as un fils ? m'écriai-je, surpris.

— Oui. Gaius. C'est un adolescent, maintenant. C'est pour lui que je gardais cet argent. Au cas où... où quelque chose tournerait mal. Je l'ai toujours tenu éloigné de mes activités, mais je ne sais pas ce que me réserve le proche avenir. J'ai peur pour sa vie s'il m'arrivait quelque chose.

— Lui en as-tu parlé ? demanda Lucidus.

Nymphidius hocha la tête.

— Oui. Et il n’a accepté que parce que vous étiez des galles. Depuis qu’il est enfant, il ne jure que par Cybèle. (Il eut un sourire attendri, le regard perdu dans de vieux souvenirs.) « La dame était de toutes les couleurs et brillait comme le soleil. » Bon sang ! Je le revois encore raconter ça à sa nourrice, dans la cuisine.

Lucidus éclata de rire.

— Pour ces petits bonshommes, nous sommes souvent de jolies prêtresses orientales en qui ils voient sans doute ces héroïnes d’épopées, exotiques et pleines de magie.

— Sans doute, acquiesça Nymphidius, nostalgique. C’est fou comme les petits détails sans importance se gravent dans notre mémoire. Demandez-moi de vous parler de ma nomination au prétoire et j’en serais incapable, alors que je peux vous donner jusqu’au menu de mon dîner le jour où mon fils a fait ses premiers pas.

— J’aurais aimé avoir un père tel que toi, murmurai-je, profondément touché par la sincérité qui perçait dans sa voix. Ton fils a beaucoup de chance.

— Est-ce que... est-ce que vous acceptez de l’emmener ?

— C’est à Sporus qu’il faut poser la question, murmura Lucidus, souriant.

Il me tendit le document et mes mains se mirent à trembler en voyant que c’était à moi que Nymphidius confiait l’adolescent. Par ce document, moi, un galle, un eunuque, je pouvais devenir le père d’un adolescent. Et dire que je m’étais tant de fois posé la question de ce que l’on ressentait à avoir des enfants, une famille, à ne plus vivre seulement pour soi et à être fier de sa progéniture.

« [...] est adopté en ce jour par Néro Claudius Sporus [...] ³⁷ »

En tant qu’affranchi, je portais le nom de celui qui m’avait rendu la liberté. En lisant ces mots, et pour la première fois, je pris conscience d’être un citoyen à part entière et non plus la propriété d’un homme quel qu’il soit. J’étais un homme libre, père par adoption du fils de l’un de mes meilleurs amis, et je possédais suffisamment d’argent pour lui permettre une belle carrière politique. Oui, je ferais tout pour que mon fils réussisse dans la vie et que je puisse être fier de lui !

— Mon fils..., murmurai-je sans m’en apercevoir.

Je me frottai le visage, le cœur battant à tout rompre, et je me rendis compte que je pleurais.

— Je prends ça pour un « oui », dit Nymphidius en me tendant un calame et un flacon d'encre.

Je m'agenouillai sur le sol, aplatis soigneusement de la paume le parchemin sur le coffre et, faisant passer dans mon regard toute la reconnaissance et l'affection possible, trempai la pointe du calame dans l'encre, les yeux dans ceux de Nymphidius. Je m'appliquai autant que possible à apposer la formule qu'il me dicta et il scella officiellement le document en sa qualité de haut fonctionnaire de l'empire.

— Je te confie mon plus cher trésor, Sporus, murmura Nymphidius en me serrant contre sa large poitrine. Prends soin de lui et n'oublie pas de lui rappeler à quel point son père l'aimait.

Ce fut, je le dis sans aucune hésitation, le plus beau jour de ma vie.

*

Tigellin arriva, en fait, peu avant le départ du bateau, et Nymphidius ne tenait plus en place, craignant le pire. Lorsque nous le vîmes s'avancer sur le port en souriant, Nymphidius se permit enfin un soupir d'intense soulagement, tandis que Lucidus et moi nous attendions à voir apparaître les hommes de Galba.

— Où étais-tu passé ? s'emporta Nymphidius. Je ne vivais plus !

— Je ne suis pas venu seul et j'ai dû attendre ces dames, dit-il en désignant le véhicule aux rideaux tirés, derrière lui.

Une Acté rayonnante en descendit et courut vers nous, suivie de près par Calvia et Statilia, qui serrait contre elle un paquet de tissu pourpre.

— Nous voulions te dire au revoir, fit-elle en me tendant le paquet. Je soulevai un pan de tissu et ne pus retenir mes larmes en reconnaissant la lyre de Néron.

— Statilia...

— Et ça, c'est de la part d'Épaphrodite, ajouta Calvia en me tendant un petit sachet de cuir.

J'ouvris le sachet et découvris tout un assortiment de graines. Cher Épaphrodite... Il ne pouvait vivre qu'au milieu des fleurs de son superbe jardin.

— Dis-lui que même si je n’arrive à faire pousser aucune de ces fleurs, toutes celles que je verrai me le rappelleront, assurai-je la gorge nouée.

Elle eut beau faire pour conserver un sourire éblouissant, son visage se tordit et les larmes firent couler son maquillage.

— Tu vas me manquer, petite fille, sanglota-t-elle en me serrant dans ses bras.

— Où est l’argent ? demanda Nymphidius.

— Dans le chariot, répondit Tigellin en faisant signe aux hommes qui l’accompagnaient.

Trois montagnes de muscles déchargèrent plusieurs coffres et les chargèrent à bord du bateau. Je reconnus des hommes de la garde germaine d’élite des Césars, que Galba avait dissoute sans même un remerciement ou une prime pour leurs loyaux services depuis des années auprès des *princeps* successifs.

— Combien sont-ils ? demanda Nymphidius à Tigellin en observant les colosses blonds.

— J’en ai choisi cinq. Discrets, loyaux et forts comme des bœufs.

— Ces hommes partent avec vous à Alexandrie, m’informa Nymphidius. Vous aurez besoin de gardes pour la villa, et je ne parle pas du voyage. C’est une fortune que vous transportez.

J’observai Tigellin et ne sus plus qu’en penser. Nymphidius fit signe à Statilia, et celle-ci s’éloigna pour revenir avec un adolescent vêtu d’un manteau de voyage. J’avais la gorge serrée à tel point que je ne parvenais plus à déglutir sans m’étouffer. Elle le tenait par les épaules et discutait avec lui en souriant, nous désignant successivement du doigt, Lucidus et moi. Visiblement, elle lui avait parlé de nous durant le voyage.

Il devait avoir douze ou treize ans. Très grand, il semblait se contenir pour ne pas courir au lieu de marcher. Ce garçon semblait déborder d’énergie, mais son expression était morose. Lorsqu’il approcha, je ne pus que remarquer à quel point il ressemblait à Nymphidius. Les mêmes cheveux noirs, le même regard, vert et farouche, et une musculature digne des éphèbes que j’avais vus en Grèce.

— Voici mon fils Gaius, annonça Nymphidius en lui passant affectueusement le bras autour des épaules. Prends soin de lui, Sporus.

Le garçon lui adressa un regard désespéré et Nymphidius le serra contre lui, peut-être pour la dernière fois.

— Ce garçon est ton fils ? demanda Tigellin, estomaqué.

— Il est ma plus grande fierté.

— Père... murmura Gaius, la gorge serrée. Je t'en prie, laisse-moi rester.

— Je t'ai expliqué pourquoi tu devais partir, Gaius. Tu es en danger permanent, ici.

— Mais père, tu ne faisais qu'obéir aux ordres.

— Ordres que je n'aurais peut-être pas dû accepter.

— Père, je ne risque rien. Qu'est-ce qu'un fils d'affranchi, petit-fils et arrière-petit-fils d'esclaves, peut bien avoir à craindre de...

— Chut, le coupa Nymphidius en lui posant un doigt sur la bouche. Sois fier de ce que tu es, mon fils, marche la tête haute et ne laisse personne t'humilier parce que ton père n'était qu'un simple affranchi fils d'une esclave.

Gaius lutta pour retenir ses larmes et releva fièrement la tête.

— Je te le jure, père.

— Heureux de voir que tu as au moins eu la décence de ne pas abrutir ton fils avec tes obscures fables de parenté impériale, railla Tigellin. Si seulement tu avais pu avoir la même délicatesse avec nous !

Nymphidius lui adressa un sourire espiègle. Il glissa une main dans le col de sa tunique et en sortit une bague, qu'il portait en pendentif.

— Je te la confie, dit-il en l'ôtant pour la tendre à son fils, prends-en bien soin. (Le garçon la prit respectueusement et la passa à son doigt.) Va, à présent. Partez, il est grand temps.

À quoi bon préciser que ce fut un moment terrible ? Je vis pleurer Crassus pour la première fois depuis la mort de son fils.

— Prends soin de toi, et ne me laisse pas sans nouvelles.

Je m'arrachai de lui à regret et ce fut au tour de Statilia, de Calvia et d'Acté.

— Tu as intérêt à aménager un gynécée à Alexandrie, fit cette dernière. Il ne sera pas dit que je ne passerai pas vous voir.

— Je t'en fais la promesse.

— Ce ne sera jamais assez tôt, assura Lucidus en les serrant dans ses bras tour à tour. N'attendez pas trop.

Je m'approchai de Nymphidius et il m'embrassa sur la bouche.

— Fais en sorte que je puisse être fier de mon fils, Sporus.

— Tu le seras, assurai-je en m'essuyant les yeux d'un revers de la main.

Je me tournai ensuite vers Tigellin, qui arborait l'expression froide et hautaine dont il n'avait jamais pu se départir.

— Merci, Tigellin, fis-je timidement.

Il observa ma main tendue et, dédaignant de la serrer, posa ses poings sur ses hanches en jetant un regard circulaire aux autres, qui s'étaient figés devant son attitude méprisante.

— Ne t'en fais pas, petit galle, personne ne nous regarde. (Il me tendit les bras.) Viens là avant que je ne change d'avis.

— Tigellin...

Je le serrai contre moi et il me rendit mon étreinte avec une tendre brutalité qui n'avait rien de feint.

— Tu vas me manquer, petit galle, murmura-t-il à mon oreille en me caressant les cheveux. Vraiment me manquer. Mais si tu le répètes à quelqu'un, je ferai le voyage jusqu'à Alexandrie pour avoir le plaisir de t'étrangler de mes mains.

Je hochai la tête, trop ému pour répondre, et il donna l'accolade à Lucidus en lui tapotant le dos.

— Prends soin de toi, Tigellin, fit ce dernier, la voix brisée par l'émotion.

— Toi, prends soin de lui, sinon, tu auras affaire à moi. Allez, filez, mauvaise graine. Il ne sera pas dit que Tigellin s'épanche sur un quai. Épargnez-moi au moins cela, puisque vous ne m'avez rien épargné du reste.

Nous nous éloignâmes vers le bateau, le cœur lourd, et le capitaine donna des ordres à l'équipage. Gaius respirait avec difficulté et s'essuyait discrètement les yeux. Comme il est triste de laisser ses amis sur un quai en sachant qu'on ne les reverra peut-être jamais.

Tous trois, les mains agrippées au bastingage, retenions nos larmes, et l'éclat doré de la bague de Gaius attira mon regard. À la lumière vive des torches, je remarquai que c'était un camée enchâssé dans un anneau.

— Elle est très belle, murmurai-je pour le détourner de son chagrin.

Mon « fils » m'adressa un sourire aimable et leva la main vers mon visage, pour que je puisse mieux la voir.

— Ma grand-mère l'a passée au cou de mon père, à la mort de mon grand-père. Il n'a pas eu le temps de la lui offrir lui-même avant de nous quitter. C'est un portrait de mon aïeul.

Je caressai le métal, usé par les ans, et souris en pensant au nombre de fois où j'avais rêvé que Marcus me fasse ce genre de présent.

Malheureusement, c'était mon demi-frère Lucius qui en avait hérité ; pas pour longtemps, il est vrai. Ce genre de portrait se transmettait de père en fils depuis des générations. Au moins Nymphidius n'avait-il pas menti à son propre enfant sur ses origines, comme l'avait si justement fait remarquer Tigellin. D'après ce que j'avais entendu, le garçon savait parfaitement de quel sang il devait se prévaloir, même s'il n'était pas aussi prestigieux que celui d'un *princeps*. Nulle famille d'emprunt ne vaut la sienne et moi, qui n'en avais jamais vraiment eu, j'étais bien placé pour le savoir.

— Ma mère aussi était une esclave, murmurai-je.

— À te voir, elle devait être très belle. Avait-elle tes yeux vairons ?

— Il paraît.

Un « Larguez les amarres ! » tonitruant résonna derrière nous et le bateau fit un écart en s'éloignant du quai.

— Tu ne l'as pas connue ? Je n'ai pas connu la mienne non plus, elle est morte en couches.

Ce que je pouvais être maladroit ! Ce garçon souffrait le martyr à devoir abandonner son père et voilà que je lui rappelais en sus de mauvais souvenirs.

— Ce camée est splendide, fis-je pour changer de sujet. Ton aïeul était très b... mais... mais je connais cette tête !

— Ah oui ? demanda Gaius, curieux. Père n'a jamais rien voulu me dire à ce sujet. T'a-t-il parlé de mon aïeul ? T'a-t-il dit comment il s'appelait ?

Je lançai un dernier regard à Nymphidius, qui rapetissait au fur et à mesure que le bateau s'éloignait. Un homme sur un quai, qui regardait partir son fils. Un homme comme tant d'autres.

— Marc Antoine... répondis-je la gorge nouée, incapable de détacher mon regard du quai où se tenait l'avant-dernier descendant des Césars.

ÉPILOGUE

Je suis allé à la grande bibliothèque d’Alexandrie, aujourd’hui. J’avoue que j’étais un peu perdu au milieu de tous ces manuscrits. Quoi qu’il en soit, je n’eus aucun mal à trouver le responsable, frétilant de joie et de curiosité à la vue des rouleaux que je lui apportais. Pétrone, mon cher ami, j’ai tenu ma promesse, et ton *Satiricon* est aujourd’hui à la place qu’il mérite. On peut dire que je t’en ai voulu, pour ces quelques lignes, mais combien de fois ne m’ont-elles pas servi !

J’ai hésité à donner également le poème que tu m’avais écrit, pour en laisser au moins une copie à la postérité, mais je n’ai pu m’y résoudre, en dépit des supplications du bibliothécaire. Il est toujours dans son coffret, prince citharède, à la tête de mon lit, tout contre ta lyre dont Gaius joue parfois. Je le relis souvent en me rappelant la première fois où tu me l’as chanté.

Tu vois, je suis guéri, les mots ne me font plus peur. Je commence même à les aimer, au contraire, et je crois, après ces longues heures passées à les caresser, qu’ils ont fini par m’accepter, si j’en crois la longueur croissante des phrases de ce récit. Ou peut-être est-ce toi qui leur as murmuré un encouragement à l’oreille pour qu’ils viennent à l’aide de ton petit galle ?

Du jardin, je vois Lucidus dans la bibliothèque, en train de recopier mes tablettes sur du parchemin, et c’est un plaisir de l’entendre rire en lisant

mon histoire. Mes « mémoires », dit-il. Il a presque terminé. C'est à peine si j'ai le temps d'écrire qu'il a déjà tout porté sur la fine peau blanche et réclame le reste en se pourléchant les babines.

Comme si tout ce que j'écrivais, il ne le savait pas déjà ! Oh, Lucidus, que ferais-je aujourd'hui sans toi et sans Gaius ? Nous n'avions pas de famille, nous en avons formé une, et je crois qu'il n'en existe pas de plus heureuse dans tout l'empire.

Gaius fête ses vingt ans aujourd'hui, et je viens de déposer un cadeau dans sa chambre, un harnais de cuir blanc qu'il trouvera en rentrant des bains.

Grande Mère, comme ce garçon aime les chevaux ! Comme il tient de ses prestigieux ancêtres, tous amoureux des courses et d'équitation. J'espère seulement que l'étalon que nous lui avons acheté sera assez fougueux pour lui plaire. Je l'ai appelé « Incitatus³⁸ », cela aurait fait tellement plaisir à Nymphidius... Dans quelques heures, la maison sera pleine de cris et de rires. Je ne sais même plus combien de personnes nous avons invitées. Gaius a tellement d'amis et sait si bien se faire aimer de tous, qu'ils soient princes ou simples palefreniers ! Étonnant, d'ailleurs, pour un futur avocat.

Il a commencé à lire mes écrits, il y a deux jours, et c'est en larmes qu'il est entré dans ma chambre, où je faisais la sieste. Sans répondre à mes questions sur la raison de son chagrin, il m'a tendu un bout de tissu effiloché. Un vieux morceau de ruban blanc. Lorsque je le reconnus, je ne sais qui de nous deux pleura le plus, mais, en le serrant contre moi, je revis mon cher Agone, Crassus et les jardins du Palatin. Je me souvins de cette journée de printemps et de cette rue encombrée où j'avais noué un ruban brodé de prières au poignet d'un petit garçon qui craignait qu'on ne le jette dans une fontaine.

Grande Mère ! J'en suis certain aujourd'hui : le hasard n'existe pas !

²⁶ « Le cou de la colombe à tout instant mobile brillait de mille feux » est le seul vers de ce poème dont on est certain que Néron soit l'auteur. Le reste, ainsi que les deux autres extraits de poèmes que contient ce roman, ont été écrits spécialement pour l'occasion par Jean-François Arnoud.

²⁷ Le poète, bien sûr, pas l'habitant de Perse.

²⁸ Il s'agit d'Antonia, la fille de Claude et donc la sœur de Néron par adoption. On peut aisément comprendre son refus lorsque l'on sait que Néron fut le meurtrier du frère de cette jeune veuve, Britannicus, de sa sœur Octavie et de son ancien mari !

²⁹ Fin septembre

³⁰ Année 67 apr. J.-C.

³¹ Le 15 septembre 67 apr. J.-C.

[32](#) Soit 1 000 000 de sesterces. À titre de comparaison, un légionnaire touchait 250 deniers par an. Un ouvrier manuel, dans les 400 deniers.

[33](#) Le 27 novembre 303

[34](#) Le 21 mars de l'année 68 apr. J.-C.

[35](#) Le 3 avril de l'an 69 apr. J.-C.

[36](#) Le 10 juin

[37](#) L'adoption d'enfants et d'adultes était une pratique courante à Rome et visait plus souvent des buts politiques qu'affectifs. Lorsque Tibère a adopté Germanicus, ce dernier avait revêtu la toge virile depuis belle lurette...

[38](#) Incitatus était le nom du cheval de Caligula.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Lorsque j'ai entrepris d'écrire ce roman, je voulais, d'une part, faire connaître Sporus, obscur personnage du Haut Empire romain qui a pourtant marqué les mémoires, comme en témoigne le poème que Flaubert lui a dédié, ainsi que prouver à quel point ces hommes, qui ont vécu il y a presque deux mille ans, nous ressemblent. Le cinéma hollywoodien nous a transmis une image de la Rome impériale totalement faussée, que je ne cesserai de vouloir briser.

Néanmoins, il est de mon devoir de détromper ceux qui pourraient interpréter ce récit comme « historiquement irréprochable » ou le considéreraient comme un « complément » aux travaux d'historiens spécialistes du sujet. Je me suis servie d'études d'historiens pour écrire ce roman, mais, en aucun cas, je n'ai la prétention de l'avoir écrit pour que des historiens s'en servent.

Pas plus qu'un livre d'histoire, ce roman n'est une tentative de réhabilitation de personnages, quels qu'ils soient. Si, parfois, le ton quelque peu manichéen de certains passages peut prêter à confusion, je pense qu'une personnalité comme celle de Néron, par exemple, est trop complexe pour être réduite à des considérations simplistes de bien et de mal. J'ai néanmoins opté pour cette solution parce qu'elle me permettait d'échapper à des explications pesantes de la pensée romaine et des rouages moraux et religieux complexes des Romains. Ce livre étant écrit à la première personne, je ne me voyais certes pas lancer ce pauvre Sporus dans une tirade explicative d'éléments qui, pour lui, sont évidents ou, pire encore, étouffer les lecteurs dans une série de notes sans fin.

Cette simplification, qui fera probablement bondir bien des puristes, est donc destinée à permettre à un lecteur actuel, n'ayant pas ou peu de connaissances des divers courants de pensée, philosophique, politique, esthétique ou religieuse de l'époque, d'appréhender aisément les situations et la psychologie des personnages.

Que l'on ne voie ici nulle malice ou mépris. Si j'avais fait dire à Sporus que tel sénateur « était un homme qui se battait pour la réhabilitation des vieilles valeurs républicaines et ne reculait devant rien pour voir tomber

le despotisme théocratique auquel Rome était soumise », certains auraient pensé : « quel homme admirable ! » Admirable, en effet, si ces mêmes lecteurs n'ont qu'une approche très vague des complexités structurelles de la République romaine et la transposent telle quelle à nos notions républicaines actuelles. Ainsi, conformément à l'approche que j'ai décidé d'adopter pour l'écriture de ce roman, *Sporus*, avec le franc-parler qui lui était familier, aurait-il plutôt dit que ce sénateur était « un ambitieux doublé d'un beau salaud ».

Ce roman n'est donc pas destiné à faire un cours sur l'histoire romaine, mais bien à amuser, à soulever un coin du voile, pour donner envie d'aller plus loin dans la connaissance de cette époque fascinante et de ses protagonistes, plus fascinants encore.

J'espère qu'il remplira son office.

Cristina Rodríguez

DU MÊME AUTEUR

LIVRES PUBLIÉS SOUS LE NOM DE CRISTINA RODRÍGUEZ

- *MON PÈRE, JE M'ACCUSE D'ÊTRE BANQUIÈRE (ou ce que votre banquier ne vous dira jamais)*, Éditions Disjoncteur, collection « Top secret », 1999.
- *LES MÉMOIRES DE CALIGULA*, Jean-Claude Lattès, 2000.
- *MOI, SPORUS, PRÊTRE ET PUTAIN*, Calmann Lévy, 2001. Prix du premier roman.
- *LE CÉSAR AUX PIEDS NUS*, Flammarion, 2002.
- *THYIA DE SPARTE*, Flammarion, 2004.
- *LES ENQUÊTES DE KAESO LE PRÉTORIEN*
 - t. 1, *LES MYSTÈRES DE POMPÉI*, Éditions du Masque, collection « Labyrinthes », 2008.
 - t. 2, *MEURTRES SUR LE PALATIN*, Éditions du Masque, collection « Grands formats », 2010.
 - t. 3, *L'APHRODITE PROFANÉE*, Éditions du Masque, collection « Grands formats », 2011.
- *LE BAISER DU BANNI*, Pré aux Clercs, 2012.

LIVRES PUBLIÉS SOUS LE PSEUDONYME DE CLAUDE NEIX

- *UN ANGE EST TOMBÉ*, Éditions Gaies et Lesbiennes, France, 2001.
- *CŒUR DE DÉMON*, Éditions Gaies et Lesbiennes, France, 2003.
- *L'ELFE ROUGE*, Éditions H&O, France.

LIVRE PUBLIÉ SOUS LE PSEUDONYME DE TINA KENT

- *ACCES DENIED*, Flammarion, collection « Flammarion noir », 2002.

LIVRES PUBLIÉS SOUS LE PSEUDONYME DE FRÉDÉRIC NEUWALD

- *LES FEUX D'HÉPHAÏSTOS* :
 - t. 1, *L'OMBRE D'ALEXANDRE*, Flammarion, 2004.
 - t. 2, *LE TOMBEAU D'ANUBIS*, Flammarion, 2005.

Design couverture : Steeve Virass
Correction et Relecture : Lucile Orliac

© Éditions Imperiali Tartaro 2014

IMPERIALI



TARTARO

1 av Henri Dunant, MC – 98000 Monaco



Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.



z-library.sk

z-lib.gs

z-lib.fm

go-to-library.sk



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>